This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

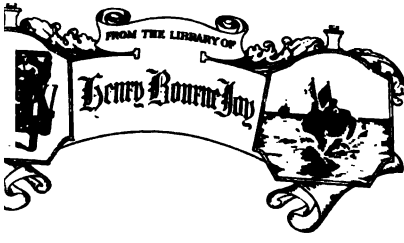
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

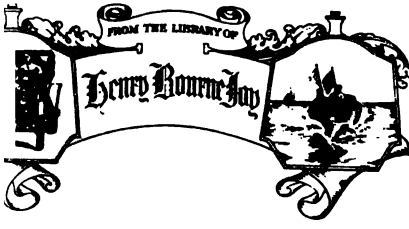
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy


FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy

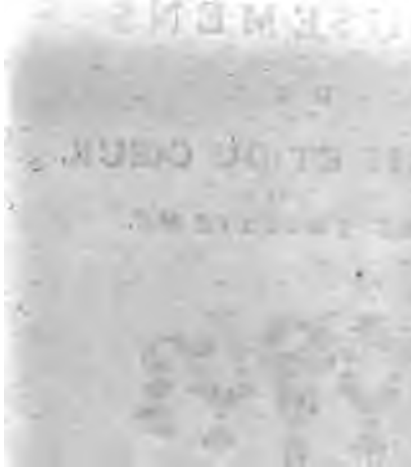
BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
M. DCC. LXIV.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU CŒUR.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXXIX.



GL/Buhr
Gift
Henry B. Jog
12-1-58

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce

TROISIEME VOLUME.

I. Hiſtoire d'Iris, par POISSON. 1

II. Mémoires du Comte de Comminge. 65

III. Académie Galante 121

Premiere Partie. 122

Seconde Partie, 194

Concluſion, 272

IV. Hiſtoire de Henri IV. Roi de Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant, 301

Livre Premier. *ibid.*

. La Chartreuſe, *Epitre en Vers.*

Les Ombres, *Seconde Epitre.*

HISTOIRE D'IRIS

PAR Mr. POISSON.

NOUVELLE.

Il y avoit peu que le Jardin des Tuilleries étoit achevé, quand il prit envie à la Comteſſe de Marignan d'y aller prendre l'air. Après qu'elle y eut fait quelques tours, elle s'aſſit ſur un banc, où elle trouva une femme, dont il lui ſembla que le viſage ne lui étoit pas inconnu. Quelque idée qu'elle en eût conſervée, elle n'en pouvoit convenir avec elle-même: toutefois, après avoir longtems conſidéré cette Dame, qui de ſon côté regardoit attentivement la Comteſſe de Marignan, elles ſe reconnurent, & ſe firent toutes les careſſes que ſe peuvent faire deux perſonnes qui ſe ſont beaucoup aimées, & qui après une longue abſence ont le plaiſir de ſe retrouver. Ces deux Dames avoient eu enſemble de fort grandes liaiſons avant qu'elles fuſſent mariées; & elles s'étoient longtems parlé ſous les noms d'Iris & de Climéne. Ce fut pour cette raiſon que la Comteſſe, prenant la parole: ah! ma chére Iris, lui dit-elle, que j'ai de joie de vous revoir, & qu'en même tems je me plains de vous, d'avoir attendu que le hazard ait pris ſoin de nous rejoindre! Mes malheurs ſont tels, repondit Iris, qu'ils ne m'ont point laiſſé d'amis à l'épreuve de la calomnie & de l'éloignement. Ainſi, Madame, je n'ai oſé me flatter que vous vouluſſiez me faire grace, quand tout le monde me faiſoit tant d'injuſ-

tice. J'ai toujours cru, reprit la Comteſſe, que vos ennemis avoient plus de part que vous aux bruits qui ont couru de votre conduite. Je vous aſſure, Madame, repartit Iris, que je n'ai jamais péché eſſentiellement contre la véritable gloire; mais je dois vous avouër que j'ai ſouvent hazardé les apparences. Le même aſcendant qui diſpoſoit les hommes à me vouloir quelque bien, faiſoit que j'étois bien-aiſe de m'en voir aimée. Je vous avouerai encore que je n'oubliois rien pour leur plaire, & que l'envie de leur donner de l'amour faiſoit l'unique application de ma vie. Une foule d'Adorateurs me paroiſſoit le plus grand de tous les biens, & je ne connoiſſois point de mérite que celui d'en être environnée. Enfin, Madame, j'étois ce que l'on appelle une Coquete achevée. C'eſt le caractere de toutes les femmes, répondit la Comteſſe de-

ce de vos avantures. Iris, ſans ſe faire beaucoup prier, dit qu'elle y conſentoit, & commença ainſi ſon récit.

HISTOIRE D'IRIS.

Vous ſavez, Madame, avec quelle contrainte ma Mere m'a élevée, & comme elle ne me donnoit qu'à-peine la liberté de ménager l'amitié que vous aviez pour moi. Il eſt vrai auſſi que depuis que vous fûtes mariée, & que Monſieur votre Mari vous eut menée en Province, je n'eus plus aucun commerce avec le monde. La vie ennuyeuſe que je menois, me fit imaginer de fort grands plaiſirs à n'être plus ſujette aux fâcheuſes réprimandes de ma Mere, & à des volontés ſi oppoſées à mes inclinations. Je crus follement, que quand je ſerois mariée, je ſerois maîtreſſe de mes actions. C'eſt ce qui m'obligea d'accepter la premiere propoſition que ma Mere me fit de prendre un Mari; & ſans examiner ſi mon cœur conſentoit au choix de ma famille, j'épouſai le Vicomte de***.

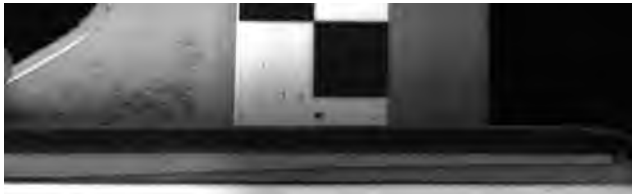
Cependant ma Mere, qui vouloit que ſa ſévérité me ſuivît par-tout, donna de grandes leçons à mon Mari ſur les choſes qu'il me devoit défendre, ou preſcrire. Il en eſt peu qui ne s'accommodent de ces ſortes de maximes. Ainſi, après les premiers jours de notre mariage, il me fit entendre ſes intentions, qui me parurent bien différentes de ce que je m'étois propoſé. Il fallut borner mes viſites dans ma famille, ou chez quelques Dévotes des amies de ma Mere. On me marquoit les heures que je devois employer à la piété, mais on ne m'en laiſſoit aucune pour le plaiſir.

Admirez, Madame, s'il vous plaît, comme les choſes arrivent. Mon Mari me dit un jour que la Préſidente de*** lui avoit demandé de mes nouvelles, en le priant de ſouffrir que j'allaſſe la viſiter. Elle paſſoit dans le monde pour avoir une vertu incommode: & comme ce caractere n'étoit pas à mon uſage, je n'eus pas d'empreſſement à aller chez elle; mais on me l'ordonna ſi préciſément, que je fus contrainte d'obeïr. Je m'en étois formé une idée ſi deſagréable, que j'aurois eu peine à la détruire, ſi je n'avois trouvé dans cette maiſon la compagnie fort grande, & la converſation très-libre. La Préſidente me reçut avec mille honnêtetés, me donna force louanges, & me dit de la maniere du monde la plus obligéante, qu'elle vouloit que je fuſſe de ſes amies, & que je la viſſe ſouvent. Son Mari s'attacha beau-

lui déplaiſois pas, & qu'il chercha pluſieurs fois l'occaſion de me dire des choſes obligeantes. Je fus ſatisfaite de ma journée, parce que je n'en avois jamais paſſé une ſi agréable; mais lors qu'ayant l'eſprit tout rempli de l'idée du Prince, je me trouvai ſeule avec mon Mari, cette idée, que je conſervai en dépit de moi, me rendit ſa préſence plus fâcheuſe & plus importune, qu'elle ne l'avoit encore été.

L'inclination que j'avois pour le Prince, me fit aller loin en fort peu de tems. Il ne me fut pas poſſible de réſiſter au penchant qui me portoit à l'aimer; & je crois que l'empreſſement qu'il eut pour moi, aida beaucoup à m'en faire avoir pour lui. Un jour la Préſidente me pria d'aller ſouper chez elle; & ne doutant point que le Prince ne s'y trouvât, je n'épargnai aucun ſoin pour ma parure. Je ſavois que les mouches donnent quelques agrémens aux jeunes perſonnes, mais je n'ignorois pas auſſi que mon Mari ne me permettroit pas d'en mettre. J'en pris dans une petite boëte, & je les plaçai à la lueur du flambeau qui éclairoit mon caroſſe. Je trouvai le Prince qui arrivoit chez la Préſidente lorſque j'y entrois. Je me ſai bon gré, Madame, me dit-il, en m'aidant à deſcendre de caroſſe, de me rencontrer ici dans un tems où je puis vous rendre un petit ſervice, en attendant quelque occaſion de vous donner de plus grandes marques de la paſſion que j'ai pour vous. Il ne me ſouvient plus de ce que je lui répondis; car j'étois jeune & ſans aucune expérience: mais je ſai bien que je lui parlai en vraie innocente, & que cette déclaration excita un grand trouble dans mon cœur. Il m'a dit depuis, qu'il ne fut pas fâché de ce deſordre, & que ma ſimplicité lui plut davantage, que ſi je lui avois parlé avec plus d'art.

Le Préſident me marqua que ma vue lui donnoit



beaucoup de joie, & voulut avoir une converſation particuliere avec moi. Enfin, Madame, je me vis en moins d'une heure dans la néceſſité d'écouter une ſeconde déclaration d'amour, à laquelle je ne repondis pas mieux qu'à la premiere, quoique ce fut par des raiſons différentes : car ſi l'inclination que j'avois pour le Prince m'avoit rendu interdite, l'indifférence que j'avois pour le Préſident, ne m'inſpiroit rien à lui répondre. Le repas fut ſuivi d'un Concert de voix & d'inſtrumens qui ne dura guéres, parce qu'il y avoit des femmes qui aimoient le jeu. Vous ſavez, Madame, que celles qui ont cette paſſion, ſont inſenſibles à tous les autres divertiſſemens.

Le Préſident, voyant que je ne jouois pas, me dit qu'il vouloit prendre ſoin de mes plaiſirs, pourvu que je vouluſſe en prendre des ſiens; & pour commencer à m'en donner de conformes à mon in-

avec assez de liberté pour nous entretenir des sentimens que nous avions l'un pour l'autre, il prit le parti de m'écrire les siens, & me donna un jour ce Billet chez la Présidente.

NE vous verrai-je jamais, Madame, qu'au milieu de mille gens qui vous obsèdent, & qui ne me permettent pas de vous parler de l'amour que vous m'avez inspiré? Hélas, Madame! je crains tout, je n'espere rien, & vous ne prenez pas seulement le soin de me consoler par un seul de vos regards; &, quoi que les miens vous puissent dire, vous ne m'aimez pas assez pour entendre leur langage. Si vous voulez que ce grand mistere demeure caché, prenez soin de l'entretenir par quelque marque de pitié; car si vous ne m'aidez, je vois bien qu'il me sera impossible d'empêcher qu'il ne paroisse.

Je lus cent fois ce Billet, mais je me trouvai dans un fort grand embarras quand je voulus y répondre. Ma Mere étoit de ces femmes des siècles passés. Elle s'étoit mis en tête qu'une fille ne doit point savoir écrire; & selon cette maxime, elle ne m'avoit fait apprendre que ce qu'il falloit pour signer l'engagement de mon mariage. Je ne laissai pas de me déterminer à écrire; mais je ne le pouvois sans en faire confidence à une Demoiselle qui me servoit, nommée Limelville, parce qu'elle écrivoit assez bien, & que je voulois me servir de sa main & de son conseil pour cette importante dépêche. Après avoir fait plusieurs commencemens de Lettres qui n'étoient pas à mon gré, enfin je m'en tins à celle-ci.

JE ne me suis pas résolue sans peine à vous écrire, & n'en ai pas moins à m'expliquer. Mais je ne veux pas que vous doutiez un moment de la

reconnoiſſance que j'ai pour les ſentimens que vous m'avez découverts; & je veux bien n'apprendre que de vous de quelle maniere il faut s'expliquer ſur le chapitre de l'Amour.

Après avoir paſſé tout le matin à conſtruire ce Billet, je ne ſongeai plus qu'à le cacheter. Cela venoit d'être fait lorſque mon Mari entra. Je tenois encore la Lettre; & cherchant avec précipitation à la mettre dans ma poche, je la laiſſai malheureuſement tomber. Mon Mari, qui vit un papier tombé entre Limelville & moi, s'en ſaiſit adroitement; & comme il eſt naturellement ſoupçonneux, il ſortit en même tems pour aller lire ce qu'il avoit ramaſſé. Je m'apperçus auſſi-tôt de la perte que j'avois faite. Je cherchai la Lettre inutilement, & vous pouvez vous imaginer quelles furent mes allarmes. Comme il n'y avoit point de tems à perdre en reflexions, nous concertâmes ce qu'il y avoit à faire pour me tirer de ce mau-

loir s'employer auprès de moi pour m'obliger à lui rendre ſon Billet: & ce fut avec des marques de colere, qui paroiſſoient pleines de tant de ſincérité, qu'il s'en laiſſa ébloüir, & rendit enfin le Billet à Limelville, en lui faiſant la guerre d'avoir un commerce tendre avec un homme.

Elle en ſortit par une fauſſe confidence; & ce même Billet, qui avoit été quelque tems dans les mains de mon Mari, paſſa le ſoir même en celles du Prince, à qui je le donnai chez la Préſidente. Depuis ce jour-là je n'eus plus beſoin de Sécretaire, ni d'Interpréte. Ma paſſion m'en apprit plus en huit jours, que je n'en aurois appris en ſix mois, ſi l'amour ne ſe fût pas mis de la partie. Cependant j'étois fort peu en repos du côté du Préſident. Il ne me parloit jamais que de ſa tendreſſe, & vouloit me perſuader que je devois lui en tenir compte. Comme il n'avançoit rien auprès de moi, & qu'il croyoit que mon Mari étoit un obſtacle à ſes déſirs, il attendoit impatiemment que le retour du Printems l'obligeât d'aller à l'Armée. Je voyois ſouvent ſa Femme, que je ne trouvois pas ſi ſévere qu'on ſe l'imaginoit dans le monde. Elle ſouffroit volontiers que le Duc louât la beauté de ſes mains & de ſa gorge, qu'elle ne couvroit pas trop réguliérement.

Le Roi, qui n'attend pas les beaux jours pour étendre ſes conquêtes, partit dans le mois de Février pour celle de la Franche-Comté. Mon Mari eut ordre de ſe rendre à ſon Régiment, & je demeurai ſeule à Paris. Il ſembla même que toutes choſes duſſent contribuer à mon bonheur. Ma Mere alla en Bourgogne. J'oubliois de vous dire, Madame, que mon Epoux pria le Préſident & ſa Femme de prendre ſoin de ma conduite & qu'il m'ordonna de ne rien faire ſans leur conſeil. Le premier uſage que je fis de ma liberté, après le départ de mon Mari, fut d'en avertir le Prince,

& de lui donner un rendez-vous au Jardin du Roi. Je me préparois à l'aller trouver, quand le Préſident arriva chez moi. Il commença ſa viſite par un long diſcours ſur l'obligation où j'étois de vivre dans une grande retraite, pendant que mon Mari ſeroit expoſé au ſort des armes, & que c'étoit-là où le monde m'attendoit pour l'établiſſement de ma réputation. Il ajoûta qu'on l'avoit prié d'en prendre ſoin: mais, lorſqu'après de ſi ſages avertiſſemens il voulut me parler de ſon amour, je lui demandai malicieuſement ſi cet article étoit compris dans les droits qu'il prenoit ſur mes actions. Non, me répondit-il; mais je vous déclare, que ſi vous ne me ménagez, je ſaurai bien me venger de l'indifférence avec laquelle vous m'avez toujours traité. J'étois de la plus mauvaiſe humeur du monde; car je paſſois très-mal des momens que j'aurois pu employer dans un entretien plus agréable. Cependant il falut ſouffrir deux heures de cette fâcheuſe converſation; & je ne ſai ſi elle eût ſi-

Pour y parvenir, il faut preſque tout donner à l'extérieur, & ſe retrancher des bagatelles pour ménager le ſolide avec ſûreté. Celles qui en uſent ainſi, ont de grands priviléges; & l'on donne toujours une explication avantageuſe à toutes leurs actions. C'eſt ainſi que j'ai aſſez heureuſement réüſſi, ayant ſacrifié les plus belles années de ma vie, pour jouïr des autres avec plus de liberté. Au-reſte je n'entrerois pas avec vous dans une ſi étroite confidence, ſi je n'avois remarqué que vous ne manquez pas de diſcrétion. Fixez donc vos regards & votre cœur, donnez des bornes à vos déſirs, & prenez garde que l'envie de plaire à tous les hommes ne ſerve à vous en faire mépriſer. C'eſt un ſentiment ridicule à une femme d'avoir de ſi vagues prétentions: elle ſe perd, & n'y réüſſit jamais. L'amitié qne j'ai pour vous, vous donne un avantage, qui vous aidera extrêmement à vous ſauver de la cenſure générale; & tant que nous vivrons unies, vous ſerez fort à couvert de ce côté-là. Cependant nous ne laiſſerons pas de nous faire une vie agréable & douce; mais, mon enfant, continua-t-elle, je crois qu'il faut vous réſoudre a quelque complaiſance pour Mr. le Préſident. Je m'apperçois qu'il vous aime, & je ne ſerai pas fâchée de lui laiſſer cet amuſement, afin d'empêcher qu'il ne pénétre dans le miſtere de ma conduite.

Après ce long préambule, la Préſidente m'avoua qu'elle aimoit le Duc, & qu'elle en étoit aimée. Elle ajoûta, que pour n'entrer point en confidence avec ſes femmes, elle ſeroit bien-aiſe d'avoir une Amie dont elle n'eût rien à craindre pour faire des parties de promenade; & que nous mettrions le Prince de notre ſociété, parce qu'elle avoit bien compris que nous avions enſemble ce que l'on appelle une affaire. Je trouvai aſſez mon compte à tout ce que la Préſidente me diſoit, à la

réſerve que je ne pus convenir avec moi-même d'arrêter mes deſſeins ſur un ſeul objet. Je me réſervai toujours la liberté des regards ſur le Général. Elle me dit encore, que le Chevalier du*** & le Comte de la***, que j'avois vus chez elle, n'étoient pas propres à entrer dans nos miſteres, & qu'elle me prioit de ne les pas voir. Je lui promis ce qu'elle voulut & ne m'embarraſſai pas de lui manquer de parole.

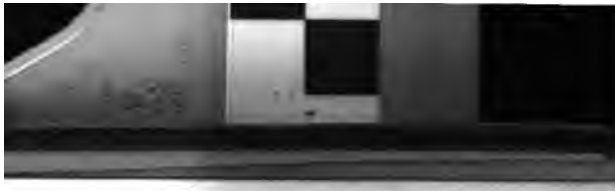
Cette converſation étant finie, la Préſidente voulut que j'allaſſe ſouper avec elle. Mon Portier me dit, lorſque je ſortis, que le Prince étoit venu pour me voir. Je crûs que s'étant impatienté d'être ſeul au rendez-vous, il étoit venu ſavoir pourquoi j'y avois manqué. Le Préſident me reçut avec de grandes marques de joie & me donna mille témoignages d'amitié, J'eus pour lui de légeres complaiſances qui l'éblouïrent: & il

cour. Je vous céde à cet heureux & digne Rival, & vous ſuis fort obligé de la grace que vous me faites de vouloir bien me rendre à moi-même.

Je ne pus me réſoudre à laiſſer le Prince dans l'erreur où il étoit. Quoiqu'il fût plus de minuit, je lui fis cette réponſe dans le moment même.

LES gens de bon-ſens ne jugent jamais de rien ſur les apparences, & je ſuis bien éloignée d'être coupable: mais vous l'êtes infiniment d'avoir conçu de moi une opinion ſi deſavantageuſe. Prenez ſoin de déméler la vérité: car je ne ſuis pas ce ſoir aſſez de vos amies pour vous faire voir mon innocence; & je ſens bien que vous aurez plus de peine à réparer l'offenſe que vous me faites, que je n'en aurai à vous perſuader que je hais le Préſident, & que j'avois beaucoup de diſpoſition à vous aimer.

Si les Amans prenent aiſément de légers ſoupçons, ils ſont ſujets à les perdre avec la même facilité. Le Prince me vint voir le lendemain: nous nous éclaircîmes, & la paix ſe fit. Quoique l'hiver ne fût pas encore paſſé, on ne laiſſa pas d'avoir de beaux jours, dont je prenois ſoin de profiter. Malgré les conſeils de la Préſidente, j'allois à Vincennes, où ce qui étoit demeuré de jeunes-gens à Paris ne manquoient pas de ſe trouver. J'y rencontrai le Chevalier du ***, que j'avois vu pluſieurs fois chez la Préſidente. Il vint joindre mon caroſſe, j'en deſcendis, & nous nous promenâmes aſſez longtems. Vous vous imaginez bien, Madame, qu'il me dit des douceurs, & que je ne refuſai pas de les écouter. Nous commençâmes une eſpéce d'affaire, mais elle n'eut point de ſuite; parce qu'il partit le lendemain pour l'ar-



mée, & qu'il fut tué dans cette campagne. Je m'en fis une infinité d'autres de cette nature, dont je ne vous dirai rien, m'attachant ſeulement à celles qui ont cauſé tous les malheurs de ma vie.

Je contai à la Préſidente le démêlé que j'avois eu avec le Prince. Elle s'offrit genéreuſement à nous réconcilier, mais notre cœur avoit prévenu ſes ſoins. Comme nous nous entretenions aſſez familiérement, elle me dit qu'elle n'avoit jamais eu de brouillerie avec le Duc. Je n'en ai pas, lui dis-je, meilleure opinion de ſa tendreſſe & de la vôtre. Un amour tranquille reſſemble trop au mariage; il faut des querelles, pour avoir le plaiſir de ſe raccommoder; il faut des difficultés, pour avoir la gloire de les ſurmonter; il faut du miſtere, pour ne partager avec perſonne les douceurs

nion, la Préſidente n'en put convenir. Nous menâmes près de deux mois une vie aſſez tranquille, du-moins dans notre ſociété; car, en mon particulier, je ne fus pas ſans chagrins ni ſans plaiſirs.

Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, Madame, que je vous ai dit que j'avois vu à une promenade à Vincennes le Chevalier du***, & que nous avions ébauché une avanture pour ſon retour. Le pauvre Garçon fut tué au ſiége de Dole, & ce fut par le Comte de la*** que j'appris cette nouvelle. J'en pleurai amérement: & ſur la foi de mes larmes, le Comte s'imagina que j'avois le cœur capable d'une véritable tendreſſe. Dans cette penſée, il entreprit de me conſoler. Je me ſouviens qu'il me parla plus de deux heures ſans pouvoir me faire entendre raiſon; mais, lorſqu'en me regardant fixement, il me dit qu'on ſeroit bien-heureux d'être aimé de moi, & qu'il m'aſſûra qu'il mettroit tout en uſage pour s'acquerir cette gloire, je l'écoutai, je le regardai, & je ne lui défendis pas d'eſperer.

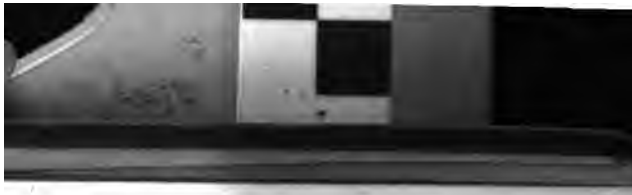
Quelques mois ſe paſſerent ſans que je le viſſe, mais ſon retour de l'armée ne laiſſa pas de me donner de la joie. Comme j'avois la Préſidente, ſon Mari, & le Prince à ménager, je dis au Comte qu'il ne faloit pas qu'il vînt ſi ſouvent chez moi. J'étois liée avec des Dames de ſes Amies chez qui je lui donnois quelques rendez-vous; & je me faiſois un fort grand plaiſir de voir qu'il y étoit toujours le premier. C'eſt aſſûrément un homme d'une grande pénétration, & c'eſt pour cela qu'il s'apperçut à toutes mes manieres qu'il n'y avoit rien de ſolide dans mon eſprit. Il fit un voyage à la campagne; & lorſqu'il revint, je ne penſois plus à lui. Apparemment que je lui tenois peu au cœur, puiſque je n'en ai pas entendu parler depuis. Je faiſois un jour réflexion ſur cette demi-avanture, & je diſois en moi-même: Voilà

ce qui arrive des amours tranquilles. Si je trouvois de grands obſtacles à vaincre, de grands démêlés à appaiſer, & que mon eſprit & mon cœur fuſſent occupés, je ne chercherois pas comme je fais à me donner des affaires.

Cependant il paroiſſoit que mon bonheur étoit fort bien établi. Mon Mari ni ma Mere, ne parloient point de revenir, & je ménageois le Préſident avec tant d'adreſſe, qu'il ſe prenoit à ma vertu de tous les chagrins que lui cauſoit mon indifférence. Il arriva toutefois quelque changement dans mes affaires. J'en aurois paſſé de fâcheux momens, ſi j'euſſe été capable d'en prendre. Les parens du Prince l'obligerent à ſe marier. Je crus que ſi cet engagement ne rompoit pas tout-à-fait notre commerce, il faudroit du-moins lui laiſſer la liberté des apparences. Cependant les choſes tournerent tout autrement. Il épouſa une femme ſans beauté & ſans mérite, & qui ne pouvoit être conſidérée que par ſon bien. Ainſi, ne trouvant rien dans ſa per-

gna cette Demoiſelle qui m'avoit ſi bien tirée de l'embarras du premier Billet. La perfide Limelville lui conta donc tout ce que je viens de vous dire, & n'oublia pas le Chevalier du*** & le Comte de la***. Cependant l'amour que le Préſident avoit pour moi, n'empêchant pas qu'il ne conſervât de la prudence, il voulut être convaincu de mes intrigues par ſes propres yeux. Un ſoir que le Prince étoit avec moi dans mon cabinet, Limelville en fit avertir le Préſident. L'avis lui cauſa de l'inquiétude; mais, comme il eſt peu d'Amans qui n'aiment à ſe flatter, il crut d'abord que je ne prenois aucun intérêt à la viſite du Prince; & pour le ſavoir, il dit à ſa Femme qu'elle m'envoyât prier de venir jouër à l'Hombre chez elle. Je dis à celui qui vint de ſa part, que je n'y pouvois aller, parce qu'il faloit que je répondiſſe à une longue lettre que j'avois reçue de mon Mari. Je crus que cette défaite me tireroit d'affaire, mais elle ne fit qu'irriter le Préſident. Il vit bien que je cherchois à me conſerver un tête-à-tête; & pour m'en faire rougir, il propoſa à ſa Femme & au Duc, de venir chez moi. Je n'avois pris aucune précaution pour les recevoir, & je ne les entendis que quand ils furent dans mon antichambre. J'y allai avec précipitation, & voulus les faire entrer dans un autre appartement; mais le Préſident me repouſſa, & prit un flambeau avec lequel il entra dans un cabinet, où il trouva le Prince un peu en déſordre. Ils ſe ſaluerent de l'air qu'il eſt aiſé de s'imaginer, & repaſſerent enſemble dans le lieu où la Préſidente étoit demeurée avec le Duc: après quoi le Préſident m'obligea d'aller avec lui dans la même chambre, où il avoit refuſé d'entrer un moment auparavant.

Je n'eus pas le tems de faire de grandes réflexions ſur ce que j'avois à lui alléguer, pour me juſtifier de n'avoir point voulu aller chez lui, &



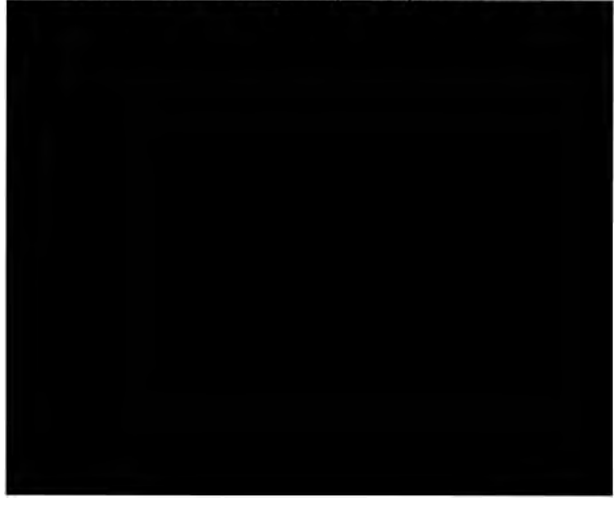
d'être demeurée tête-à-tête avec le Prince. Vous le dirai je, Madame? La jalouſie qu'il en prit, fut ſi violente, qu'il me donna un ſoufflet de toute ſa force. Après ce terrible emportement, il me dit tout ce qui pouvoit m'accabler de honte. Je ne ſai comment je pus ſoûtenir tous ces outrages. Le peu que je m'y trouvai ſenſible, me fit convenir avec moi-même, qu'il falloit que je me fiſſe un plaiſir d'être battue. Loin de repouſſer l'emportement par l'emportement, je m'imaginai que le Préſident, qui étoit l'homme du monde le plus modéré, ne s'étoit porté à une violence ſi injurieuſe, que par un excès de jalouſie, qui n'eſt jamais ſans amour. Quand il eut ceſſé de parler, je voulus me juſtifier, en lui diſant que je n'avois oſé refuſer au Prince l'entretien qu'il étoit venu me demander, de peur qu'il ne crût que quelque af-

la compagnie en assez bonne intelligence pour des gens qui avoient eu un si grand démêlé.

Le Prince & la Présidente parurent un peu surpris, qu'un si grand trouble fût si-tôt appaisé. Je cherchois à voir dans leurs yeux ce qu'ils en pensoient; mais ils étoient si occupés à se regarder, qu'ils ne s'apperçurent pas de ce que les miens leur vouloient apprendre. Comme le jeu n'étoit que le prétexte de cette visite, & que le tems de jouër s'étoit passé à toute autre chose, on se sépara. Je chassai Limelville, & le Président ne voulut plus l'écouter. Je crus donc être assez bien sortie d'une affaire dangereuse, mais je m'abusai; car il arriva de grands changemens dans nos commerces. Limelville avertit la Présidente de tout ce qu'elle savoit, & ne le cela pas non plus au Prince. Je fus fort surprise le lendemain de trouver une fort grande froideur dans les manieres de l'un & de l'autre. Ils ne m'en dirent point la raison. Je vous avoue même que je ne cherchai gueres à la pénétrer. Nous nous promenions à l'Arsenal, & le Duc nous y vint joindre. Il donna la main à la Présidente; & le Prince commença avec moi une conversation si contrainte, qu'il pût à peine me dire qu'il étoit fâché de mon avanture du jour précédent. Ces airs glacés me firent tirer des conjectures certaines de son changement. Le Duc ne fut pas non plus fort satisfait du procédé de la Présidente, & nous pensâmes à peu près les mêmes choses. Ce fut, Madame, en cette occasion que je rappellai dans ma mémoire tout ce que le Président m'avoit dit de l'esprit du Prince. Il commença à me paroître moins digne de mon estime. Ce que j'avois trouvé en lui des manieres du monde, me sembla alors une véritable brusquerie; au-contraire les actions du Président devinrent pour moi toutes pleines de graces. Il faut toutefois vous avouër, que ces pensées se détruisoient dans mon esprit, à mesure

qu'elles y paſſoient; mais, enfin, elles y revinrent ſi ſouvent, que ſi je n'eus pas deſſein d'en faire un Amant heureux, j'eus du-moins envie d'en faire un de ces Amis d'attachement qui durent autant que la vie. A dire vrai, je ne me connoiſſois pas encore: j'étois incapable de la conduite qu'il m'auroit fallu tenir pour un ſemblable projet.

La Preſidente, de ſon côté, s'ennuyant du long repos dont elle jouïſſoit avec ſon Duc, avoit goûté l'eſprit inſinuant du Prince. Je ſuppoſe même qu'elle avoit fait quelques avances; car, de l'humeur dont je le connois, il n'aime pas une Dame qu'il puiſſe nommer ſa Mere, ou ſa Gouvernante. Je voyois bien que je ne lui étois pas moins redoutable avec le Duc. Elle craignoit avec raiſon, que ſe trouvant en concurrence avec moi, je ne deſabuſaſſe le monde en général & ſon Mari en particulier, de la fauſſe opinion qu'on avoit de ſa vertu; mais comme elle avoit de l'eſprit, & qu'un jeune Amour s'en méloit, elle prit le parti de m'abuſer.



fidente. Je connus bien qu'elles étoient affectées, & qu'elle tenoit toujours au monde par d'étroits liens. Je la louai extrêmement de s'attacher au solide; & quand elle me dit que l'expérience la confirmoit dans cette penſée, je l'aſſurai que quand j'en aurois autant qu'elle en avoit, je prendrois volontiers la réſolution qu'elle alloit prendre. Cette matiere nous ſervit d'entretien cinq ou ſix jours, pendant leſquels je rencontrai pluſieurs fois le Duc, qui tâcha de me faire conſentir à être de moitié de vengeance avec lui; mais je voulois en avoir toute la gloire, & je me ſerois fait un chagrin de la partager avec un autre.

J'appris cependant que la Préſidente voyoit le Prince chez ſa Femme, qu'elle viſitoit ſouvent ſur le pied d'une Amie qui entroit dans leurs différens pour les remettre en intelligence, & que c'étoit en me ſacrifiant. Je réſolus à mon tour de la faire devenir la victime de mon reſſentiment; mais je trouvai qu'il y auroit eu de la baſſeſſe à trahir les ſecrets qu'elle m'avoit confiés, & j'établis ma vengeance ſur un fondement plus délicat.

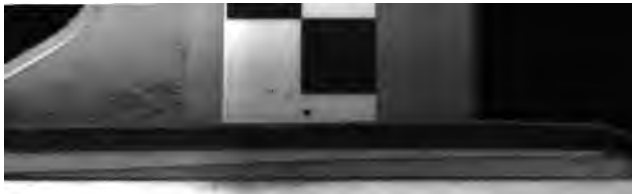
J'étois chez la Préſidente, & ſon Mari m'avoit entretenue aſſez longtems en particulier. Elle me demanda, à ſon ordinaire, ce qu'il m'avoit dit. Il me parloit, lui dis-je, du ſoir qu'il trouva le Prince avec moi, & me repréſentoit le tort que ſe fait une femme d'avoir commerce avec un homme de ce caractere. Il n'eſt pas plus honnête, me dit la Préſidente, de l'avoir avec mon Mari qu'avec le Prince. Comme les choſes n'ont pas changé depuis que vous les avez établies ſur le pied qu'elles ſont, repliquai-je, je ne vois pas quelle raiſon vous avez de les condamner aujourd'hui. Le ſcrupule d'y avoir contribué, repartit la Préſidente. Je le prends ſur moi, lui dis-je; & vous trouverez bon que je me conſerve un Ami que j'eſtime infiniment. L'aigreur que la Préſidente avoit

pour moi, & celle que j'avois pour elle, firent de grands progrès en peu de tems. J'appris auſſi que l'inclination qu'elle avoit pour le Prince, n'alloit pas moins vite. Je n'en eus point de jalouſie; mais il eſt conſtant qu'une femme qui ſe pique de beauté, ne ſauroit voir ſans chagrin qu'une moins belle & moins jeune, ait l'avantage de lui ôter un Amant. La curioſité que j'avois de ſavoir ce qui ſe paſſoit entre la Préſidente & le Prince, m'inſpira l'envie de gagner un des laquais du dernier. Il ne me fut pas mal-aiſé de le ſéduire; & ce fut lui qui m'apprit que la Préſidente & ſon nouveau Galant, devoient aller pour un jour en Brie à cinq ou ſix lieues de Paris, à une maiſon du Préſident, où il me ſollicitoit depuis longtems d'aller paſſer quelques jours. Juſques-là je m'en étois défendue; mais pour cette fois, ce fut moi qui l'en preſſai, auſſi bien que de garder le ſecret de notre deſſein, ſans toutefois lui en dire la raiſon. Je le priai d'agréer que j'engageaſſe la Princeſſe à être de la

qu'il y pût venir, parce qu'on me dit qu'il étoit à Verſailles.

Je vis paroître avec une extrême joie le jour qui devoit me donner tant de plaiſir, & tant de confuſion à ma Rivale. Le Préſident n'en eut gueres moins que moi; car il ſe perſuada qu'il tireroit de grands avantages de cette partie. Il avoit donné ordre à ſes Officiers d'aller l'attendre chez lui, & de nous aprêter à manger; mais je fis ſi bien, qu'un de mes laquais les amuſa en chemin; & me chargeant d'appaiſer le Préſident s'il s'en mettoit en colere, j'allai prendre la Princeſſe, à qui je dis que nous n'allions pas à Ruël, parce que la Ducheſſe d'Aiguillon y étoit. Elle ſe laiſſa conduire où l'on voulut, car elle eſt femme d'une facile défaite. Nous allâmes trouver le Préſident, qui nous attendoit à la Porte Saint Antoine avec l'Abbé B***, & nous commençames notre voyage avec aſſez de gaieté; le Préſident, par des vaines eſpérances, la Princeſſe, par l'envie de ſe divertir, & moi, par la penſée de me venger pleinement de la Préſidente & de mon perfide Amant. L'Abbé B*** ne fut pas de ſon côté ſans plaiſir, puiſqu'il ſe donna celui de réciter toute une Piéce de Théatre, qu'il avoit achevée depuis peu de jours. Cependant il me paſſoit par l'eſprit de malignes joies qui me faiſoient faire des éclats de rire, dont il n'y avoit perſonne qui pût pénétrer la cauſe. Nous découvrîmes enfin la maiſon, & nous y entrâmes ſans être apperçus; car ce voyage ſe fit dans une ſaiſon où tout le monde étoit occupé à la campagne. Les gens de la Préſidente l'etoient auſſi à lui préparer un léger repas.

De l'anti-cour nous paſſâmes à pied dans la cour d'honneur, où la Préſidente & la Princeſſe eurent le plaiſir de voir les laquais du Prince & le caroſſe de la Préſidente. Quelque ſurpriſe que cette vue leur cauſât, elle ne ſuffiſoit pas pour me ſa-



tisfaire. Il falloit qu'ils en viſſent davantage; & pour ne donner le tems à perſonne d'aller avertir nos Amans de la compagnie qui leur étoit arrivée, je pris les devans pendant que le Préſident interrogeoit un des laquais de ſa Femme. La Princeſſe me ſuivit, & nous allâmes avec toute la diligence que l'on peut s'imaginer dans un appartement bas que nous trouvâmes ouvert. Nous traverſâmes une grande ſalle, & pluſieurs chambres, ſans y rencontrer perſonne. Je commençois à craindre que nous ne nous fuſſions mépris; mais, enfin, j'ouvris la porte d'un cabinet, où la Princeſſe, le Préſident, & moi, trouvâmes le Prince & la Préſidente tête-à-tête.

Elle n'en parut, ni émue, ni ſurpriſe, & me dit avec une hardieſſe étonnante: Vous ne penſiez pas, Madame, rencontrer ici ſi bonne compagnie.

nature; & ſans aucun égard à la Principauté dont il l'avoit ſi glorieuſement revêtue, elle lui dit quantité de choſes qui obſcurciſſoient un peu ce titre éclatant. Le dénoûement n'auroit pas été dans les régles, ni ma vengeance parfaite, ſi le Duc eût négligé de venir. Il avoit reçu mon billet en revenant de Verſailles, & il lui avoit été aiſé de comprendre que je ne lui avois pas écrit, ſans avoir deſſein d'éclairer ſes ſoupçons ſur l'infidélité de la Préſidente, qui depuis quelques jours lui faiſoit entendre qu'un véritable remords la preſſoit de rompre un commerce, qu'elle ne pouvoit accorder avec la piété.

Le Duc, ne la croyant pas dans ces ſentimens, avoit fort envie de la convaincre. Ce fut pour cela qu'il prit ſeulement le tems de changer d'habit, & que montant à cheval avec un ſeul Page, il vint à toute bride où il étoit ſûr de me trouver. Il ne pouvoit arriver plus à propos pour s'inſtruire. Il n'eut qu'à donner un peu d'attention, on lui eut bientôt appris ce qu'il ignoroit.

Ce fut la Princeſſe, qui prit le ſoin de l'en informer. Le Duc n'eſt pas homme à pardonner aiſément les fautes de cette nature; & s'il n'épargne pas les innocentes, on peut juger de ce qu'il fait contre les coupables. Il crut n'avoir point à balancer. Il s'abandonna au plaiſir de la vengeance: & ſans conſidérer que l'Amant & le Mari l'écoutoient, il prit la parole de ce ton railleur qui lui eſt naturel, auſſi bien qu'à tous ceux qui ſont voiſins de la Garonne. Madame, dit-il en s'adreſſant à la Préſidente, je venois pour participer aux douceurs de vos méditations, vous demander quel fruit vous en avez tiré, & ſi elles ont achevé de détruire l'amour que vous m'avez ſi ſouvent jurée: mais je vois bien, continua-t-il, que votre nouveau Directeur a plus de part au changement de votre conduite, que les ſaintes réſolutions que vous

m'avez oppoſées, & qu'il a tout-à-fait éteint des feux que j'avois, à mon avis, aſſez bien entretenus depuis un an. Je vous dirai même, que je vous voyois ſans chagrin reprendre une route dont je croyois vous avoir tirée: mais je ſerois coupable de tous les crimes de votre nouveau commerce, ſi je ne vous exhortois à mon tour d'être plus fidèle à Monſieur le Préſident que vous ne l'avez été juſqu'ici; & ſi je ne l'avertiſſois de ne ſe plus laiſſer éblouïr au faux-brillant d'une vertu imaginaire.

Pendant que le Duc parloit ainſi, ce malheureux Mari, ſa Femme, & le Prince, gardoient un ſilence tout plein de confuſion. Ce n'eſt pas que les uns & les autres n'euſſent aſſez de choſes à dire; mais on n'eſt pas éloquent, lorſqu'on joue le rôle qu'ils jouoient tous trois.

La Princeſſe, qui écoutoit le Duc avec un plaiſir inconcevable, ne put s'empêcher de s'écrier quand il eut fini: Ah! que Monſieur le Duc a

pruderie de ſa Femme: mais comme il en auroit pu dire encore davantage, la Préſidente l'interrompit, pour répondre, diſoit-elle, à ſes impoſtures; car elle appelloit ainſi la raillerie qu'il faiſoit de ſes intrigues. Le Prince m'en paroiſſant irrité, j'eus peur qu'il ne querellât le Duc, & que je n'euſſe à me reprocher d'avoir été cauſe de leur différend. Je tirai ce dernier à part. Allons, lui dis-je, Monſieur le Duc, laiſſons ces époux en paix; ils pourront ſans nous terminer leurs démêlés.

En effet, je l'obligeai à ſortir, & nous allâmes dans un très-beau Jardin, pendant que l'Abbé B*** entreprit de remettre la paix entre les Maris & les Femmes. Quoique le Duc ſût bien qu'il entroit un peu de jalouſie dans mon procédé, & qu'il ne doutât point que je n'euſſe véritablement aimé le Prince, il n'y fit point alors reflexion. Il me fit entendre qu'il étoit ravi de l'infidélité de la Préſidente; qu'elle avoit ſeulement prévenu de quelques jours le deſſein qu'il avoit pris de la quitter, pour ne s'attacher qu'à moi; que tout ce qu'il venoit de lui dire, ne partoit point d'un véritable chagrin pour ſon changement, mais d'une ſecréte complaiſance qu'il avoit pour tous mes ſentimens.

Le Duc étoit bien fait, libéral, & magnifique; & je prévoyois bien, qu'après cet éclat je perdrois tout enſemble, le Prince, le Préſident, & ſa Femme. Enfin, Madame, il faut l'avouer, j'étois prévenue de la penſée que le mérite d'une jeune perſonne n'eſt diſtingué que par le nombre des Amans qu'elle ſe fait; & que, pour paſſer agréablement la vie, elle doit du-moins en avoir un. J'écoutai donc le Duc, ſans répondre toutefois aux proteſtations qu'il me faiſoit de m'aimer juſqu'à la mort; mais je ne le rebutai pas aſſez, pour lui faire croire que ſes proteſtations me fuſſent indifférentes.

J'avois une extréme envie de voir la Cour, où

il étoit avec tous les agrémens qui accompagnent la haute naiſſance, les grands biens, & les éminentes dignités. Comme il avoit l'eſprit pénétrant, & qu'il connoiſſoit l'envie que j'avois de paroître dans le grand monde, il me flatta juſqu'à m'aſſurer que je n'y verrois rien de ſi beau que moi. L'Abbé B*** me trouva fort occupée à écouter ce qu'on me diſoit. J'appris de lui que le Préſident tâchoit de juſtifier ſa Femme; qu'ils me chargeoient du malheur de cette journée; & que l'un & l'autre ſe propoſoient bien de me perdre quand mon Mari ſeroit de retour. Le Duc, à qui cette menace déplut par l'intérêt qu'il commençoit à prendre à ma perſonne, pria l'Abbé de dire à la Préſidente, qu'elle lui répondroit de l'événement, & qu'il publieroit dans le monde tout ce qu'il ſavoit de ſes bonnes mœurs. L'Abbé s'acquitta de ſa médiation avec une adreſſe délicate, & tout fut pacifié en apparence: mais, en effet, le Préſident ne put jamais ſe réſoudre à me pardonner.

Quoique tout ce que je vous dis, Madame, ait aſſez l'air d'un Roman, que les Héros fabuleux

ciété, & je ne penſai qu'à me montrer à la Cour, où j'allai avec une des ſœurs du Duc. Mon viſage & ma taille, y firent plus de bruit que l'un & l'autre ne le méritoient; mais vous ſavez, Madame, que la nouveauté donne un grand prix dans le monde, & qu'il n'y a preſque perſonne à qui elle n'ait l'art d'en impoſer. C'eſt donc à elle que je dois attribuer toutes les douceurs que le Comte de Saux, & le Marquis de Villeroi, me dirent. La vanité que j'en fis paroître, donna lieu au Duc de ſe repentir de m'avoir fait reſpirer cet air; & ce qui acheva de me gâter, c'eſt qu'étant un jour à Trianon, je m'apperçus que le Roi lui demandoit qui j'étois, & qu'il me regarda d'une maniere à me faire croire qu'il ne me trouvoit pas deſagréable. Le Duc me dit que je ne m'étois pas trompée.

Il faut avouer, Madame, que, quand une Femme eſt prévenue de ſa fauſſe gloire, & qu'elle a l'eſprit de coquetterie, elle eſt ſujette à de grands égaremens. Le Duc m'ayant aſſurée que je n'avois pas déplû au Roi, je conçus de ridicules idées d'une félicité imaginaire, & je crus pouvoir parvenir à toucher le cœur du Monarque. Je ne me montrois plus ſans être parée comme ſi j'euſſe dû paroître devant lui. J'eus auſſi de grands égards pour ma conduite, afin qu'elle ne fût pas un obſtacle à mes vaines eſpérances. Je dis vaines; car il eſt vrai que tous ces projets ſe paſſoient ſeulement dans mon imagination. A meſure que ces illuſions ſe diſſipoient, je m'humaniſois avec le monde, & le Duc prenoit ſoin de me donner de grands divertiſſemens, pour tuer, diſoit-il, la chimere qui m'avoit tant perſécutée. Il aimoit le faſte, & il ne ſe paſſoit preſque point de jours qu'il ne me donnât quelque Fête galante. J'y faiſois entrer cent femmes, plutôt par vanité, que par l'amitié que j'avois pour elles; car il eſt certain

que les Coquettes n'aiment rien: mais je ne prévoyois pas que cet éclat, dont je me faiſois un vain honneur, avançoit ma perte, & m'alloit plonger dans de grands malheurs.

Mon Mari eut ordre du Roi de s'aboucher avec le Comte de Vignory, qui étoit alors Gouverneur de Binch, pour quelque expédition ſecréte. Il arriva des difficultés qui apporterent du retardement à leurs deſſeins, & qui obligerent mon Mari de faire à Binch un plus long ſéjour qu'il n'avoit cru. Vignory, cherchant à le divertir, & peut-être à lui apprendre qu'il étoit homme à bonnes fortunes, le mena chez une Dame du voiſinage de ſon Gouvernement, avec laquelle il ſembloit n'être pas mal; & pour lui faire mieux voir que ſon crédit étoit grand dans la maiſon de la Dame, il lui dit qu'ayant ſu d'elle qu'elle avoit beſoin d'une Demoiſelle pour la ſervir, il en avoit fait venir une de Paris, qui avoit été à moi.

Mon Mari ne fut plus pressé à faire la viſite

çus, pour avoir ſujet d'en venir rendre compte au Roi. Vignory & lui reüſſirent aſſez bien dans leur entrepriſe. Ils enleverent un parti conſidérable des ennemis, & mon Mari revint enfin à Paris. Il étoit chargé d'une ſi bonne nouvelle, qu'il ne craignit pas d'être mal reçu de Sa Majeſté, quoiqu'il fût venu ſans un ordre particulier.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, je n'étois pas ſans affaires; car le Duc n'eſt pas homme d'un commerce facile. Tout lui faiſoit ombrage: les plus innocentes actions lui paroiſſoient criminelles; & je vivois dans une contrainte, qui commençoit à me devenir inſupportable.

Un ſoir (& ce fut le plus terrible ſoir de ma vie) je m'aviſai d'aller prendre l'air à la pointe de l'Ile. C'étoit le quartier où je logeois. Vous vous ſouviendrez, Madame, que le Duc avoit reproché à la Préſidente, qu'elle avoit eu une affaire de galanterie avec le Marquis de Saint ***. Malheureuſement ce fut ce Marquis que je rencontrai, & je ne pus me diſpenſer de ſouffrir qu'il me donnât la main pour m'aider à marcher. Il m'avoit vue en divers endroits, & depuis peu à Verſailles, & mes manieres aſſez engageantes lui avoient fait prendre beaucoup d'inclination pour moi. Je me faiſois un plaiſir d'entendre parler un homme qui ne me grondoit point; car le Duc s'étoit mis avec moi ſur le pied du plus fâcheux de tous les maris du monde. Je l'écoutai donc aſſez longtems; & quand il m'eut dit tout ce qu'il avoit envie de me dire, je lui parlai du dégoût où j'étois pour tous les hommes en général; & je lui peignis le caractere d'un Amant tel que j'aurois ſouhaité d'en trouver un. J'exagerai enſuite la peine qu'on ſouffre à ménager un eſprit que trouble la jalouſie, & celle que l'on reſſent quand on eſt capable de la même paſſion. Je contois ſous de faux noms les bizarreries de mon Mari & celles du Duc; & les ſujets

de plainte que m'avoient donnés tous ceux qui m'avoient aimée. Enfin, je parlois à cœur ouvert au Marquis, ſans m'imaginer être entendue de perſonne. La nuit étoit obſcure, & je ne remarquois point que le Duc marchoit ſur nos pas, le viſage enveloppé dans un gros manteau. Je fis encore quelques tours, & je me retirai ſans vouloir ſouffrir que le Marquis me vînt conduire chez moi. En y arrivant, j'appris que le Duc m'attendoit. Je compris bien qu'il ne me préparoit pas une agréable reception. Je ne me trompai point. Après m'avoir dit toute la converſation que je venois d'avoir avec le Marquis de S***, il paſſa rudement des paroles aux effets; &, quoique ma faute ne conſiſtât qu'en une fort grande imprudence, il ne laiſſa pas de me punir auſſi rigoureuſement que ſi c'eût été un crime effectif.

Cependant, comme il eſt naturel de ſe plaindre dans une pareille occaſion, je me trouvai fort éloquente en celle-ci. Je faiſois donc de grands re-

être pour moi toute pleine de ſurpriſes & de fâcheuſes avantures.

Pendant que je m'appliquois à écouter cette voix, je vis entrer mon Mari comme un homme à qui la colere a fait perdre la raiſon. Il s'en prit à tout ce qu'il trouva ſous ſa main, & ſans aucun égard pour la perſonne du Duc, il alloit fondre ſur lui, ſi la perte de ſon ſang ne l'eût fait tomber dans une fort grande foibleſſe. Quand il fut revenu de ſon évanouiſſement, on le porta à ſa chambre: ſes gens le mirent au lit; & j'appris par ſon valet de-chambre qu'il étoit à Paris depuis deux jours, & qu'il avoit voulu venir ſeul pour me ſurprendre. Je ne pus en apprendre davantage de ce valet, qui apparemment ne ſavoit que ce qu'il me dit. C'en fut aſſez pour me faire croire que j'avois beſoin de la protection du Duc. Il me la promit, & j'envoyai prier un Parent de mon Mari de venir lui faire dire les ſujets de l'emportement qu'il avoit marqué. Ce Parent, qui m'avoit toujours aſſez aimée, arriva lorſque les Chirurgiens achevoient de mettre le premier appareil à ſes bleſſures.

A quelque danger que mon Mari expoſât ſa vie en parlant beaucoup, il ne laiſſa pas de dire tout ce qu'il ſavoit à ſon Parent. Il le pria de me faire enfermer juſqu'à ce qu'il eût réſolu avec ma famille de quelle maniere il me traiteroit: mais, Madame, il eſt tems de vous apprendre ce qui avoit achevé de l'animer contre moi. Je vous ai dit qu'il étoit venu rendre compte au Roi de ſon expédition. Sa Majeſté le reçut aſſez favorablement, & lui permit de demeurer huit jours à Paris. Il en avoit paſſé deux entiers chez le Préſident, qui n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit me noircir auprès de lui: & pour me rendre encore plus coupable aux yeux du monde, ils concerterent que mon Mari ſe feroit attaquer par des gens attirés, pour avoir lieu de faire dire partout que j'a-

vois voulu le faire aſſaſſiner. Le hazard permit que les laquais du Duc le bleſſaſſent, pendant que leur Maître étoit chez moi. Il crut toutefois qu'il ne devoit ſe ſervir de cette impoſture qu'à mon égard. Ainſi, en ſe plaignant d'un deſſein ſi criminel, il juſtifia toujours le Duc; ſachant bien que, quand il l'accuſeroit d'y avoir eu part, il lui ſeroit difficile de le faire croire. Le Parent de mon Mari me conſeilla prudemment de chercher quelque retraite avant qu'il eût reçu de nouveaux ordres pour m'enfermer. Je ſuivis ſon avis: j'emportai mes pierreries & de l'argent, & j'allai chez la Comteſſe de ***, qui me reçut avec beaucoup de généroſité. Après m'avoir dit tout ce qui pouvoit remettre quelque tranquillité dans mon eſprit, elle prit adroitement ſon tems pour me parler du peu de ſoin que j'avois eu de conſerver ma réputation; mais ce fut d'une maniere ſi honnête & ſi douce, qu'elle me donna du repentir ſans confuſion.

Par toutes les choſes que je vous ai dites, vous jugez bien, Madame, que je devois avoir l'eſprit occupé de mes fâcheuſes avantures & de celles où j'allois être expoſée; mais je ne laiſſai pas d'avoir du chagrin, en faiſant réflexion que le Duc m'avoit vue partir avec une tranquillité, qui me fut plus inſupportable que tous les mauvais traitemens de mon Mari. La penſée de me voir ſans Amans me déſola: car, par la froideur de ſes adieux, je ne le mettois plus qu'au nombre de ceux qui l'avoient été.

Ces folles réflexions me tenoient dans une rêverie profonde, quand il prit envie à l'Abbeſſe de Bly de régaler la compagnie de mon Hiſtoire. J'eus le plaiſir de la lui entendre conter tout au long, avec des circonſtances ſi fauſſes & ſi ridicules, que je penſai vingt fois l'interrompre pour lui dire qu'elle ne diſoit pas vrai. Jugez de l'embarras où je pouvois être, quand elle m'adreſſoit la parole pour me faire convenir que j'étois la plus coupable femme du monde. Enfin, je fus réduite à leur faire un conte plein d'avantures inventées, pour faire finir un entretien qui me faiſoit peine à écouter.

Voici, Madame, un endroit où vous pouvez remarquer la fatalité de mon étoile. A peine étions-nous arrivés à la premiere dinée, que je vis entrer le Marquis de Saint ***. Vous croirez peut-être qu'il y étoit venu par mes ordres. Non aſſurément, Madame: ce fut le ſeul hazard qui s'en méla. Il alloit en Savoye de la part du Roi, pour faire des complimens à Leurs Alteſſes Royales ſur la convaleſcence de Madame la Ducheſſe de Savoye, qui avoit penſé mourir. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ayant appris qu'il y avoit encore une place dans le caroſſe qui n'étoit pas occupée, il la prit, & quitta la Poſte ſans ſavoir qu'il dût me rencontrer. Quand je ſus cette nouvelle, je

raiſonnai avec Bernard, pour ſavoir ſi je devois me faire connoître; & nous conclûmes qu'il étoit impoſſible de me cacher à ſa pénétration, quelques ſoins que j'y apportaſſe. Je remontai pourtant en caroſſe, ſans me découvrir à lui: & comme il auroit pu connoître ma voix, je ne parlai point; mais l'Abbeſſe de Bly ne fit pas de-même. Nous n'eûmes pas plutôt fait une demi-lieue, qu'elle demanda au Marquis s'il ne ſavoit point l'hiſtoire de cette Dame, qui avoit voulu faire aſſaſſiner ſon Mari. Il lui répondit qu'il ne l'avoit pas entendue. La bonne Abbeſſe, qui la ſavoit par cœur, la recommença, ſans omettre une ſeule parole, de la maniere que je la lui avois déjà entendu dire une fois.

Lorſqu'elle vint à me nommer, le Marquis lui impoſa ſilence, & lui dit que quand elle voudroit faire des contes, elle trouveroit aſſez de matiere pour cela dans ſon Couvent, ſans en prendre ailleurs. Cette réponſe fit tout l'effet que j'en pouvois eſpérer. L'Abbeſſe ſe tût, & il ſe fit un fort grand ſilence, qui dura tout le reſte de ce jour.

Je vous avoue, Madame, que je me ſentis fort obligée au Marquis de m'avoir ſi honnêrement tirée de la médiſance de l'Abbeſſe. Le hazard voulut, qu'avant que nous arrivaſſions au lieu où nous devions coucher, on fut obligé de deſcendre de

pour me parler juſqu'à ce qu'il en eût une occaſi favorable.

En arrivant où nous avions à paſſer la nuit, Marquis me donna la main, comme à une Dar inconnue, pour m'aider à deſcendre de caroſſe; en me conduiſant à la chambre où les Religieuſ & moi devions coucher, il me témoigna tout b la joie que lui donnoit ma rencontre, & l'env qu'il avoit de me ſervir. Hiéronimo Spichetti ne faiſoit pas paroître moins d'empreſſement que Marquis, mais je ne recevois pas ſes ſoins av tant de complaiſance. Il n'en falloit pas tant po donner matiere de parler à l'Abbeſſe de Bly & ſes Religieuſes, qui voyoient avec chagrin qu'o leur donnoit plus de tems qu'elles n'euſſent voulu pour faire leurs prieres.

Enfin, nous arrivâmes à Lyon, où, ne connoi ſant perſonne, nous allâmes loger en Belle-Cou le Marquis & moi, dans un lieu aſſez propre, c l'Italien nous mena. Celui-ci, ſuivant les maxim de ſa Nation, nous obſervoit fort ſoigneuſemen & jugeant bien, & par les manieres du Marqui & par le procédé que j'avois avec lui, que no nous connoiſſions d'ailleurs, il ne douta point qu nous n'euſſions concerté notre rencontre. Il le di ſimula, auſſi bien que les ſentimens qui l'avoie rendu ſi curieux ſur mes affaires; & le Marquis lui devinrent amis.

Comme il n'auroit pas été de la bienſéance qu je fuſſe arrivée à Turin avec le Marquis, Spiche lui dit qu'il vouloit prendre ſoin de mon voyage & m'épargner la fatigue de paſſer les Monts, qu du côté de la France ſont fort incommodes p leur hauteur, & par le froid exceſſif qu'il y fai Quoiqu'il n'eût pas une entiere connoiſſance de me affaires, il ſavoit pourtant que je fuyois la perſé cution de mon Mari; ſi bien que, joignant l'op nion qu'il avoit avec le ſilence que j'avois obſerv

... mettant ſur le Rhône, ... riverions à Turin quinze jours après qu roit.

Je n'étois pas fâchée de voir la Prov j'acceptai la propoſition de Spichetti, d'au volontiers, qu'il me dit que ſes affaires loient auſſi à Turin dans le tems que je pr y être. Il me fit embarquer ſur le Rhône Avignon.

Il ne faut pas, Madame, que j'oublie lire, que Bernard n'avoit pas vu ſans acilité avec laquelle je m'abandonnois à uite de Spichetti. L'affection qu'il avo oi, lui faiſant ouvrir les yeux ſur mes i avoit fait murmurer plus d'une fois de m udence; mais je ne pouvois éviter de a deſtinée.

Lorſque nous fûmes à Avignon, Spiche gea dans une très-belle Baſtide, qui étoi ſes Amis. Elle étoit ſituée ſur les Ter e, à deux mille pas de la Ville dont il toutes les beautés.

près y avoir paſſé trois jours ...

pour ſe faire aimer de moi; ni rien de ſi violent où il ne ſe portât, ſi ſa paſſion ne me touchoit pas, Ie ne lui témoignai point que je cruſſe qu'il parloit ſincérement. Je tournai en galanterie tout ce qu'il me dit, mais il ne me donna pas lieu de m'abuſer ſur cela; car il ne me quittoit plus, & ſa perſécution alla ſi loin, que je me vis obligée plus d'une fois de recourir aux plus fâcheuſes extrémités, pour éviter les effets de l'emportement brutal qu'il faiſoit paroître. Juſqu'ici, Madame, je n'avois été que trop ſenſible au plaiſir d'aimer & d'être aimée; il falloit que j'en fuſſe punie par les peines que cauſe l'averſion.

Je haïſſois mortellement Spichetti. Si je prenois avec lui quelques apparences de douceur, elles nourriſſoient ſes eſpérances. L'aigreur l'irritoit; & je ne voyois qu'un miracle, où la fin de ma vie, pour terminer mes malheurs. Bernard, qui s'étoit établi un droit de conſeil ſur toutes mes actions, me perſécutoit de ſon côté de ce que je n'avois pas voulu ſuivre ſes avis; & je vous avoue que je ne m'étois jamais trouvée dans un état ſi fâcheux. Enfin, Hiéronimo m'appellant un jour par mon véritable nom, me dit qu'il étoit inſtruit de toutes mes avantures, & que ſi je ne me déterminois dans huit jours à reconnoître l'amour qu'il avoit pour moi, il avertiroit mon Mari que j'étois entre ſes mains; & qu'en attendant il me feroit obſerver ſi ſoigneuſement, qu'il me ſeroit impoſſible de m'échapper.

Je m'obſtinai à lui dire que je n'étois point ce qu'il me croyoit, mais je ne pus le perſuader. Il n'ignoroit rien de mes affaires, & je n'ai jamais bien ſu par où il avoit pu en avoir une ſi parfaite connoiſſance. L'état déplorable où je me trouvai réduite, ne me laiſſa plus ſonger qu'à mourir. Je m'y réſolus, plutôt que de conſentir à ſatisfaire la brutale paſſion de l'Italien. Cependant comme je

n'ignorois pas que j'étois obligée de tout entreprendre pour me mettre à couvert de ſes pourſuites, avant que d'abandonner ma vie à mon déſeſpoir, j'examinai en moi-même tout ce qui pouvoit contribuer à ma liberté. J'otai d'abord mes pierreries de ma caſſette, des billets de change pour une ſomme conſidérable, avec quelque argent qui me reſtoit, & les lettres de recommandation que j'avois pour Madame de Savoye. Je mis le tout entre les mains de Bernard, ſans que Spichetti s'en apperçut; & en lui diſant que ce ſeroit lui à l'avenir qui régleroit ma conduite, je le priai de trouver quelque moyen de me garantir des violences dont mon tyran m'avoit menacée. Nous convinmes que, pour le faire plus facilement, il feindroit de me quitter. Il le fit en apparence, & gagna le Jardinier de la Baſtide où j'étois, afin de me donner des nouvelles de ce qu'il avanceroit pour mon repos.

Le tems que Spichetti m'avoit marqué, appro-

chambre, dans la maiſon du Jardinier; & qu'à cent pas du Jardin Bernard m'attendroit avec des chevaux. Quoique ce projet fût fort bien imaginé, il en eût cru le ſuccès plus difficile qu'il ne lui parut, s'il eût fait réflexion que Hiéronimo étoit Italien, amoureux, jaloux & ſoupçonneux; & que ce ſont de terribles monſtres à endormir dans une entrepriſe de cette importance; mais c'eſt dans les grands périls que l'on prend les fortes réſolutions. Il arriva une choſe qui m'applanit de grandes difficultés. Spichetti fut pris d'une fiévre violente avec un tranſport au cerveau, qui toutefois lui laiſſa aſſez de raiſon pour lui faire donner ordre qu'on m'enfermât dans ma chambre. Ce ſoin ne m'empêcha pas d'en ſortir de la maniere qu'on me l'avoit propoſé; & nous marchâmes toute la nuit, ſans ſavoir quelle route nous tenions.

Enfin, lorſqu'il commençoit à faire jour, nous nous trouvâmes ſur le haut d'une montagne, d'où nous en découvrîmes une infinité d'autres qui formoient une ſolitude extremement agréable. Nous allâmes juſqu'au lever du Soleil par des chemins peu battus, qui nous menerent enfin à un Hermitage dans une ſituation fort ſolitaire.

Les charitables Hermites que j'y trouvai, me reçurent le mieux qu'il leur fut poſſible. Je n'avois jamais été à cheval; j'étois fatiguée, & j'avois beſoin de me repoſer. Je demandai un lieu pour cela, & le plus ancien de ces Hermites me fit entrer dans une Cellule fort propre, où je dormis quelque tems. Les inquiétudes qui occupoient mon eſprit m'ayant réveillée, j'allai rejoindre l'Hermite, qui m'avoit fait aprêter un repas de légumes & de fruits, dont la propreté réparoit le défaut de l'abondance. C'étoit dans le commencement de l'Eté. Si j'avois eu le moindre penchant à paſſer ma vie dans un Déſert, éloigné du bruit & du commerce du monde, j'aurois trouvé cette ſolitude

bien plus belle; mais je n'étois pas en état d'entendre tranquillement le chant des oiſeaux, ni de faire retentir les échos des lieux voiſins, & moins encore de contempler la beauté des arbres & des rochers. J'avois aſſez d'autres ſoins qui me rempliſſoient l'eſprit.

L'Hermite, qui prenoit celui de m'entretenir, s'apperçut bientôt que j'avois de grands chagrins. Il prit ſon tems pour me dire tout ce qu'il crut propre à me conſoler. Je remarquai dans tout ſon diſcours plus de lumiere & de politeſſe, que les Hermites n'en ont ordinairement; mais ce qui me ſurprit plus que toute choſe, c'eſt qu'après m'avoir regardée attentivement, il me dit que je portois un habit qui n'étoit pas de mon ſexe. J'euſſe pu croire qu'il l'avoit connu à la délicateſſe de mon viſage & de ma taille; mais, continuant à me regarder, il ajoûta que l'amour avoit cauſé tous les malheurs de ma vie. Je lui donnai le moment de ma naiſſance, qu'il me demanda;

mens ſinguliers; mais j'en ai tant à vous dire qui me regardent, que je ne vous parlerai de l'Hermite que dans les choſes qui peuvent ſervir à mon récit.

Enfin, ma chere fille, me dit-il, vous voyez un Malheureux, qui s'eſt donné tout entier au Monde, & qui n'a lieu de s'en ſouvenir que pour avoir une véritable douleur des égaremens où l'ont porté ſes dangereuſes maximes. La connoiſſance que j'ai des diſgraces qui accompagnent ceux qui n'en ſont pas encore dégoûtés, me fait avoir beaucoup de compaſſion des vôtres, & m'inſpire le deſſein de vous ſervir. J'ai une de mes Amies à deux lieuſes d'ici, chez qui vous pourrez paſſer quelque tems avec plus de commodité & de bienſéance, que dans notre retraite. C'eſt-là où je ſuis d'avis que vous attendiez des nouvelles des choſes dont vous voulez être informée; & moi, cependant, j'irai paſſer quelques jours à Avignon: je ſaurai ce que Spichetti eſt devenu, & j'établirai commerce avec un de ſes Amis qui eſt le mien, afin de ſavoir toutes ſes démarches. Je veux encore vous dire que le lieu où je vous conſeille d'aller chercher votre aſile, n'eſt pas moins agréable que celui-ci, & qu'il eſt fameux par plus d'une ſingularité. Le nom ne vous en doit pas être inconnu. C'eſt Vaucluſe, qui fut autrefois la demeure du fameux Pétrarque, & de la charmante Laure. Vous y verrez cette ſource merveilleuſe, qui a été celle de tant de beaux Vers; mais ſi ces objets vous frappent aſſez pour rappeller dans votre mémoire les amours de ce Poëte & de ſa Maîtreſſe, ces mêmes objets, dont il ne reſte plus que de confus & triſtes veſtiges, vous doivent faire penſer que tout périt dans le monde. Je priai l'Hermite de me conter l'hiſtoire des amours de Pétrarque; & après l'avoir entendue j'eus encore plus d'envie de voir ſa demeure.

Nous arrivâmes le ſoir chez Madame d
lon, dont la maiſon n'eſt qu'à un quart de
la fontaine. Cette Dame, quoiqu'un peu
en âge, avoit encore bonne mine, & d
de beauté qui faiſoient connoître combien i
eu d'agrément dans ſa perſonne. Elle étoi
ſans magnificence, & avoit beaucoup de
ſans aucune affectation.

J'avois envoyé Bernard lui porter la lettr
Ami, & elle l'avoit reçue avec joie.
bonheur de ne lui pas déplaire, & elle m
mille marques d'honnêteté. Le bon Herm
lui apprenoit par cette lettre ce que je lui av
fié de ma naiſſance, lui découvroit auſſi r
guiſement, & l'engageoit à me garder le ſe
l'un & ſur l'autre. Elle me le promit, &
pas eu ſujet de me plaindre qu'elle ait mar
diſcrétion.

Lorſque j'arrivai chez elle, elle me pré
fille, que je ſaluai comme un Cavalier, ave
l'arras où vous pouvez penſer que me mit u
liment que je n'avois pas accoutumé de fai

à tous momens. C'étoit pour la mort d'un fils, qui avoit été tué en Candie. Elles m'en parlerent toutes deux comme d'un homme d'un mérite extraordinaire.

L'habitude que j'avois contractée avec la mélancolie, ayant un peu modéré ma gayeté naturelle, j'avois quelque conformité avec l'état où Madame de Mézelon & ſon aimable fille ſe trouvoient. C'eſt ce qui lia entre nous une amitié fort étroite, à-la-vérité par des motifs différens: car la Mere avoit appris qui j'étois; mais la fille l'ignoroit, & ſe laiſſa ſurprendre pour moi d'une très-forte inclination, qu'elle combattit par toutes les raiſons qui pouvoient l'en détourner; mais c'étoit mon étoile, plutôt que mon mérite, qui me faiſoit rencontrer l'amour ſous toutes les figures que je pouvois prendre. Après avoir paſſé quelques jours à Mézelon, j'envoyai Bernard à Turin, pour apprendre des nouvelles du Marquis de S***, & pour ſavoir s'il y avoit apparence que je puſſe y demeurer agréablement pendant mon exil. J'écrivis auſſi à Paris; & Madame de Mézelon me donna une adreſſe à Sorgue, pour y recevoir les réponſes de mes lettres.

Le pauvre Bernard ne put me quitter ſans m'enfaire voir un regret ſenſible. Il revint vingt fois de mon antichambre pour prendre congé de moi, & dix fois encore de plus loin; ſon affection lui fourniſſant toujours de nouveaux conſeils à me donner pour ma ſanté, pour ma ſûreté, ou pour ma conduite.

Je viſitai Vaucluſe; & cet aimable ſéjour me fit faire de grandes réflexions ſur tous les lieux que Pétrarque & Laure y avoient choiſis pour paſſer dans une heureuſe retraite les plus doux momens de leur amour & de leur vie. Je me diſois à moi-même, que je n'avois jamais eu de véritable bonheur; que le ſeul déſir de plaire m'avoit toujours

occupée ; & que je ne connoiſſois point les douceurs charmantes que cauſe l'union de deux cœurs ſincérement touchés l'un pour l'autre.

L'aimable Félize (c'eſt ainſi que s'appelloit la fille de Madame de Mezelon) étoit ſervie par une demoiſelle qui avoit aſſez d'eſprit & qui s'appelloit Théréſe. Ces filles prenoient tout le ſoin poſſible d'empêcher que je ne m'ennuyaſſe avec elles. & nous allions tous les jours du côté de Vaucluſe, parce que ce beau lieu nous inſpiroit de fort agréables converſations ſur tout ce qu'on publioit qui s'y étoit paſſé autrefois. Je ſavois l'Italien, Félize & Théréſe ne le ſavoient pas aſſez pour bien entendre les Poëſies de Pétrarque. Je leur expliquois, avec un fort grand plaiſir, ce qu'il avoit écrit le plus tendrement. Félize, qui témoignoit n'en prendre pas moins à m'écouter, me jettoit de tems en tems des regards pleins de langueur; & j'étois aſſez ſavante à ce langage muët, pour comprendre ſans autre explication tout ce que ſes yeux me vouloient dire : mais je feignis de ne pas le deviner, & je ſouhaitois mille fois qu'il ne lui prît pas envie de me découvrir ſes ſentimens plus ouvertement.

Tous mes ſouhaits furent inutiles, & la trop tendre Félize ne put ſe défendre de me déclarer qu'elle m'aimoit. Je reçus cet aveu avec autant de confuſion qu'elle en eut à me le faire. Comme les Amans ſont ingénieux à ſe tourmenter, elle ſe perſuada que mon cœur étoit prévenu de quelqu'autre objet ; ſi bien que la jalouſie ſe joignant à l'amour, elle tomba tout à coup dans un chagrin qui diminua beaucoup ſa beauté, & qui me fit une véritable compaſſion.

Madame de Mézelon s'apperçut ainſi que moi du ſujet de ce chagrin ; car cette Dame n'avoit pas ignoré les myſteres de l'amour: mais, ne voyant rien à redouter de celui que ſa fille avoit pour moi, elle ne la voulut pas détromper aux dépens de mon ſecret. Pour moi, je ne pus me réſou-

dre à l'abuſer plus longtems. J'allai un jour dans ſa chambre, après avoir prié Madame de Mézelon d'occuper Théréſe, pendant que je parlerois à Félize. Je la trouvai ſeule, la tête appuyée ſur ſa main gauche, la vue attachée à terre, & enfin dans une attitude propre à peindre une perſonne fort mélancolique. L'habit qui cachoit mon ſexe, lui donnant quelque ſcrupule pour le tête-à-tête que je cherchois, elle ſe leva pour faire venir Théréſe; mais je l'arrêtai par la robe. Ma chere Félize, lui dis-je, je vous conjure, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données juſqu'ici, de vouloir bien m'accorder une audience dont perſonne ne puiſſe être témoin. Hélas! me répondit Félize, que pouvez-vous me dire, que mon malheur ne m'ait déjà fait prévoir? Je veux, repris-je, vous deſabuſer de l'opinion que vous avez que je ne ſuis pas aſſez ſenſible à la tendreſſe que vous m'avez fait paroître, & vous donner de la mienne la plus grande marque que vous en puiſſiez jamais recevoir.

A ces mots elle me regarda pour voir dans mes yeux ce que j'avois à lui dire, & par la langueur des ſiens il me fut facile de connoître que ſon cœur étoit véritablement touché. Enfin, je lui avouai que je ne pouvois répondre à ſon amour que par la ſeule amitié, & lui découvris que j'étois femme. Mais, Madame, bien loin que cette confidence rétablît le calme dans ſon eſprit, elle ne ſervit dans ce moment qu'à lui cauſer plus de trouble. La confuſion de m'avoir découvert ſes ſentimens la fit rougir; & par une nouveauté particuliere, elle avoit regret à un amour dont elle ſentoit qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe défaire, quoiqu'elle n'en eût éprouvé que les rigueurs, & qu'elle ſût bien que je n'y pouvois répondre. Je fis ce que je pus pour lui faire comprendre, qu'une amitié réciproque étoit le plus grand & le

plus ſolide de tous les plaiſirs. Elle eut beaucoup de peine à m'en croire : toutefois ſa raiſon fit en peu de jours ce que tous les conſeils que je lui donnai, n'avoient pu obtenir d'elle dans cette converſation. Elle ſurmonta la force de ſon penchant ; mais je connus bien, quand je la revis, qu'il lui en avoit couté quelques larmes.

Depuis ce tems-là elle s'accoutuma à mon ſexe. Nous paſſâmes plus de quinze jours enſemble avec beaucoup de tranquillité & de douceur. Un ſoir, que nous étions allées à la fontaine de Vaucluſe, après un long entretien ſur différentes matieres, je me laiſſai ſurprendre au ſommeil, & je dormois la tête ſur les genoux de Félize, quand deux Cavaliers paſſerent. Félize ne les reconnut point, parce qu'ils détournerent un peu la tête, & qu'ils n'étoient pas aſſez près de nous, pour lui donner lieu de diſcerner tous les traits de leur viſage. L'un des deux ne laiſſa pas de rappeller en elle l'idée de ce cher frere, qu'elle avoit ſi ten-

ramener ſon eſprit, & à lui faire entendre qu'il eſt des reſſemblances ſi juſtes, qu'on s'y trompe tous les jours. Je l'avois entretenu juſqu'à minuit, & je me retirois dans ma chambre, quand le portier m'apporta un billet, qu'on lui avoit mis entre les mains, pour me donner. Voici ce qu'il contenoit:

JE ne veux pas entrer dans une maiſon que vous avez deshonorée, juſqu'à ce que je vous aie ôté la vie, pour vous punir de votre ingratitude. Mes yeux m'ont convaincu de la honte que l'honneur m'oblige à laver dans votre ſang; & j'ai d'ailleurs de trop ſûrs témoins de votre lâche conduite, pour en pouvoir être deſabuſé. Je vous attendrai demain au lever du ſoleil, au même endroit où vous étiez hier avec mon indigne ſœur. Ne manquez pas de vous y trouver, & donnez lieu à ma juſte vengeance, ſi vous ne voulez que je prenne une réſolution plus violente.

Jugez, Madame, avec combien de ſurpriſe je connus que j'avois une affaire ſur les bras. Je compris ſans peine ce qui me l'avoit attirée, & j'allai ſur l'heure montrer ce cartel à Madame de Mézelon, qui en eut toute la joie que l'on peut s'imaginer. Elle attendit avec une extrême impatience que le jour parût, pour ſe trouver au lieu du combat. Elle y alla ſeule. Toute Mere qu'elle étoit, il fallut qu'elle eſſuyât les reproches de ſon fils; car c'étoit lui-même. Elle les écouta en riant, & vous pouvez croire qu'elle ne fut pas fâchée de le voir ainſi ſenſible à la gloire. Après l'avoir laiſſé quelques momens dans l'erreur, elle l'éclaircit, en lui apprenant une partie de mon aventure; & lui confia le ſecret de mon ſexe, qui demeura entre la Mere, la fille, & le fils. Celui-ci exagéra fort le dépit qu'il avoit eu de voir ſa ſœur qui ſouffroit un

homme endormi ſur ſes genoux. Il ajoûtoit à cela, qu'il avoit été prêt de nous venir tuer l'un & l'autre; mais, que pouvant croire que ſa ſœur avoit été mariée pendant ſon abſence, il s'étoit déterminé à s'en informer avant que de commettre une action d'un ſi grand emportement; qu'il s'étoit adreſſé à un homme qui avoit autrefois été domeſtique dans ſa maiſon; & que cet homme lui avoit avoué qu'on me voyoit tous les jours avec Félize, dans tous les endroits de Vaucluſe; & que tout le Peuple en étoit ſcandaliſé.

Madame de Mézelon dit à ſon fils beaucoup de choſes à mon avantage, & elle me le préſenta, lorſqu'elle l'eut amené chez elle. Ce qu'il y eut de plaiſant en tout ceci, c'eſt que le bruit avoit déjà couru parmi tous les domeſtiques, que Mézelon m'avoit envoyé un cartel pour ſe battre contre moi. Ainſi, quand il me vint embraſſer, les mêmes gens qui avoient cru que nous étions ennemis, ſe mirent

core plus de ſujet de me plaindre de ce beau Cavalier que je n'en avois, & ſi je ne pouſſerai point mon reſſentiment juſqu'à lui donner une ſeconde aſſignation à la fontaine de Pétrarque. Comme le courage, lui dis-je, ne m'eſt pas venu depuis hier au ſoir, vous pourriez revenir ſans m'y trouver, comme vous avez fait ce matin. Sérieuſement, Madame, reprit Mézelon, je crois que vous en auriez fait autant que moi, ſi vous aviez été en ma place. Je vois un Cavalier fort bien fait avec ma ſœur, il eſt auprès d'elle dans une poſture très-familiere. Je demande s'ils ne ſont point mariés, on me dit que non. Aprés cela il me ſemble.... Je ne blâme point votre procédé, lui dis-je en l'interrompant: je ſouhaite ſeulement qu'il vous ſerve à vous apprendre qu'il ne faut jamais juger ſur les apparences, quelque fortes qu'elles ſoient.

Cette converſation, qui dura longtems, me fit connoître que Mézelon avoit infiniment d'eſprit; & celles que j'eus depuis avec lui, ne me permirent pas de douter qu'il ne m'aimât véritablement. Le moyen, Madame, d'avoir reſpiré cinq ou ſix mois l'air de Vaucluſe, ſans avoir le cœur touché d'amour! ce fut alors que ce qui ſe paſſa dans le mien, me fit demeurer d'accord avec moi-même, que je n'avois jamais rien aimé, & que j'avois ſeulement ſouffert que l'on m'aimât. Je n'avois point ſenti juſques-là ces agréables inquiétudes dont le cœur eſt prévenu, quand il n'eſt pas encore fortement déterminé à s'abandonner à l'amour. J'avois toujours ignoré ces plaiſirs ſenſibles, dont il eſt pénétré dans les commencemens d'une paſſion; ces riens, qui font de ſi grands effets; enfin, toutes ces choſes que les indifférens appellent folie, & dont les Amans font leur plus agréable occupation. J'oubliai tous mes malheurs; & le ſeul que je craignis, fut celui d'être obligée de me ſéparer de Mézelon. Je ne vou-

lus pas même ſonger que le retour de Bernard pourroit m'engager à faire un voyage. J'accomodai encore ma morale à mon amour; & je me diſois ſouvent, que la haine que mon Mari m'avoit fait paroître, ne rendoit pas la foi conjugale une obligation indiſpenſable pour moi. En un mot, Madame, je ne défendis que ce qui regardoit ma gloire autant que la ſienne; & je comptai le reſte pour rien.

Si la plupart des femmes du monde étoient ſinceres, elles avoueroient ingénûment ce que j'avoue aujourd'hui; car je ne crois pas être la premiere qui en ait uſé de cette ſorte. Le retour de Mézelon attira chez lui une infinité de perſonnes conſidérables. Il étoit extrêmement aimé: & tous ceux qui le voyoient, prenoient plaiſir à lui faire conter ſa fauſſe mort & ſa réſurrection; & c'eſt de quoi nous ne lui avions point encore parlé.

Un ſoir, que j'étois avec ſa Mere, ſa ſœur, & une de ſes parentes, on l'engagea au récit de ce qui lui étoit arrivé pendant ſon voyage de Candie. Voici dans quels termes il le fit.

HISTOIRE DE MEZELON,

Je m'embarquai dans le vaiſſeau de Monſieur le Duc de Beaufort, & je ne ſaurois vous dire, Meſdames, ſi la navigation fut agitée ou tranquille. Je ſai ſeulement que je fus malade tant que nous fûmes ſur mer; que j'arrivai en Candie ſans avoir paru ſur le tillac; que dans tout le trajet, ce que je ſouffris, m'occupa trop pour me permettre d'apprendre aucun terme de Marine. Lorſque j'eus pris terre, ma ſanté ſe rétablit parfaitement, & je m'attachai beaucoup à la perſonne de notre Général,

dont l'exemple ne donnoit pas peu d'émulation à ceux qui vouloient en profiter.

Les Nouvelles générales ont pris ſoin de vous informer de tout ce qui ſe paſſa pendant le ſiége; ainſi je n'entrerai point dans un détail qui eſt toujours ennuyeux, quand on le fait de choſes connues. Auſſi bien ſuis-je perſuadé que ce n'eſt, ni l'Hiſtoire des Turcs, ni celle des Vénitiens, que vous déſirez ſavoir; & que c'eſt ſeulement la mienne. Sachez donc que je fus dangereuſement bleſſé à la derniere journée. J'étois, comme je l'ai dit, auprès de Monſieur le Duc de Beaufort, qui avoit envoyé ſes Aides-de-camp porter ſes ordres en pluſieurs endroits. Il me commanda auſſi pour faire avancer quelques troupes, afin de ſoutenir un Bataillon qui commençoit à plier devant les ennemis. Je ne le trouvai plus à mon retour, & dans le même moment le bruit de ſa mort commença à ſe répandre parmi nous. Je m'enfonçai dans la mêlée pour m'en éclaircir; mais je n'en rapportai qu'un coup de ſabre ſur la tête, & un ſur l'épaule, qui ne m'empêcherent toutefois pas de demeurer avec ceux qui rentrerent les derniers dans la Place.

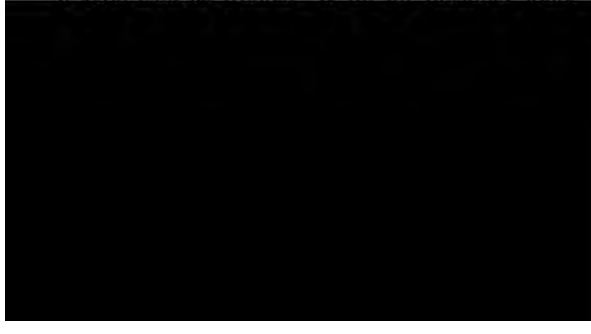
Le malheur de cette journée fit qu'on ne me voulut pas recevoir à mon logis. Il n'y en avoit point à choiſir. Je me vis dans une grande peine. J'étois bleſſé, mes plaies n'étoient point panſées; & je commençois à m'affoiblir. Le Patriarche de Candie, & ſa fille aînée, m'ayant rencontré en cet état, me menerent charitablement dans leur maiſon. Le ſecours qu'ils me prêterent, me délivra d'un grand embarras; mais ce qui fut un bonheur pour moi dans ce moment, devint par la ſuite une très-grande infortune.

La fille du Patriarche qui s'appelloit Euſtochie, penſa mes bleſſures, & me donna lieu de me louer de ſes ſoins; mais j'ai toujours tenu pour maxime, que les bienfaits qu'on reçoit d'une belle main,

obligent beaucoup plus que ceux qui viennent d'un objet difforme. Euſtochie étoit du nombre des laides. Jamais je ne vis un viſage ſi affreux: elle me tenoit caché avec tout le ſoin poſſible; & les François s'embarquerent ſans qu'elle m'en avertit.

Je paſſai pour mort, parce que je n'avois point paru dans la Ville depuis le jour du combat, & mon Hôte n'oſa dire qu'il m'avoit refugié. Enfin nos troupes partirent, & je demeurai.

Quand je fus guéri, Euſtochie prétendit que je payerois de mon cœur les bons offices qu'elle m'avoit rendus; mais ma reconnoiſſance avoit à ſon égard des bornes de plus petite étendue. Euſtochie avoit une ſœur à qui j'aurois bien voulu être redevable de la vie; &, ſans cette obligation, je n'aurois pas laiſſé de lui payer volontiers celle que j'avois à ſa ſœur. Je la regardois avec plaiſir. Euſtochie s'en apperçut; & jugeant des ſentimens que cette ſœur m'avoit inſpirés, elle paſſa tout d'un coup de l'amour à la haine, & au déſir de me perdre. Comme il n'y a rien de plus amoureux que le cœur des Grecques, il n'eſt rien auſſi de plus violent que leur animoſité. La Ville ſe rendit comme vous le ſavez, & les Turcs y entrerent victorieux. Euſtochie fit connoiſſance avec un Janniſſaire, qui regrettoit un frere qu'il avoit perdu au dernier combat. Elle s'informa comme il étoit fait, quel rang il avoit dans les troupes, & lui dit quelques jours



Elle ſavoit que ſon Pere n'avoit pas aſſez de force pour réſiſter aux volontés d'Euſtochie, & que les meſures qu'elle prendroit de ce côté-là ſeroient inutiles. Elle n'ignoroit pas auſſi que le Grand-Vizir ne ſouffriroit pas qu'aucune violence fût commiſe contre le Traité de Capitulation, particuliérement en la perſonne d'un François. Ces raiſons l'obligerent à ſe faire conduire devant ce Miniſtre, & elle lui parla ainſi en Grec, qu'il entendoit auſſi-bien que cette belle fille le parloit parfaitement.

Je viens, Seigneur, lui dit-elle, te demander juſtice, non pas contre tes ſoldats, ou les Officiers de ton armée; mais contre ma propre ſœur, qu'un lâche ſentiment a ſéduite pour commettre une action ſi noire, que je n'y puis penſer ſans horreur. Un jeune François eſt demeuré dans la maiſon de mon Pere. Il eſt vrai que ma ſœur, voyant ſes jours en péril, en a pris beaucoup de ſoin, & qu'elle l'a guéri de deux bleſſures; mais par un retour auſſi honteux pour elle que fatal au François, elle lui veut aujourd'hui faire ôter cette même vie qu'elle lui a conſervée; & joignant l'impoſture au reſſentiment, elle a fait croire au Janiſſaire Achidec, que le malheureux François a tué ſon frere dans le dernier combat, & lui a promis de lui livrer l'innocente victime qu'elle veut ſacrifier à ſa vengeance, plutôt qu'à la douleur d'Achidec. Commence, Seigneur, à établir les Loix de l'équité; & fais que ma ſœur reçoive tes ordres, avant qu'elle ait le loiſir d'exécuter ſa cruelle réſolution.

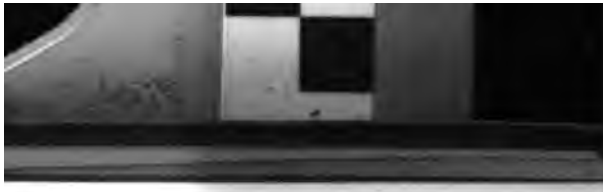
Auguſta (c'eſt le nom de ma Libératrice) prononça ces paroles avec tant de grace & de fermeté, que le Grand-Vizir s'en laiſſa toucher. Il m'envoya ſur l'heure un Officier avec vingt ſoldats, & ils arriverent fort à propos pour moi, puiſqu'une heure plus tard la compaſſion d'Auguſta m'auroit été inutile. Je partis devant le Grand-Vizir à qui je ne déplûs pas. Il fait aſſez le François pour l'entens-

tendre, mais il ne le parle point. Quoique je ne chante pas trop bien, Euſtochie & Auguſta m'avoient quelquefois trouvé la voix aſſez juſte pour en être ſatisfaites. La derniere, ſachant que le Grand-Vizir aimoit la muſique, lui fit dire, que s'il vouloit me faire chanter, j'étois capable de lui donner du plaiſir; deſorte qu'après m'avoir fait diverſes queſtions ſur la perſonne & ſur les conquêtes de notre grand Monarque, il tomba inſenſiblement ſur l'adreſſe des François, & ſur la perfection où ils ont porté tous les Arts, & particulierement la Poéſie & la Muſique. Il paſſa de-là à ce qui me regardoit, & me dit avec des honnêtetés qui me ſurprirent, qu'il ſavoit que je chantois, & qu'il croyoit que je ne lui refuſerois pas la ſatisfaction de m'entendre. J'avois appris quelques airs du fameux Lambert, que je lui chantai le mieux qu'il me fut poſſible. J'euſſe bleſſé ſans-doute des oreilles délicates, mais enfin le Vizir en fut content. Il fit venir Achidar, & lui commanda de ne pas penſer

La furieuſe Euſtochie me ſuſcitoit tous les jours quelques nouvelles affaires, pour me faire périr; & je vai vous en dire une, qui penſa avoir l'effet qu'elle en avoit attendu. Vous jugez bien, qu'après être ſorti de la maiſon du Patriarche, je n'y rentrai plus. Auguſta pria un de ſes parens de me trouver maiſon où je puſſe demeurer juſqu'à mon départ. Euſtochie en eut avis. Elle pratiqua adroitement un Turc pour me perdre, & lui fit entendre qu'il falloit qu'il fit connoiſſance avec moi, & qu'il me mît ſur le chapitre de la Religion.

Ce Turc entendoit l'Italien. Elle ſavoit que je le parlois, & c'étoit pour cela qu'elle l'avoit choiſi. Comme c'eſt un crime irrémiſſible à un Chrétien de parler de Réligion à un Turc, elle crut me tendre un piége qu'il me ſeroit impoſſible d'éviter.

Le Turc aiant reçu ſes inſtructions, prit des meſures pour ſe faire connoître à moi. Il me rendit de petits ſervices dans l'occaſion, pour s'inſinuer dans mon eſprit, & pour m'obliger à lui parler avec plus de confiance. Enfin, après divers entretiens ſur des matieres indifférentes, il m'engagea inſenſiblement à raiſonner avec lui des miſteres de notre Foi. Je le fis ſans avoir conçu la moindre penſée de le convaincre des vérités dont je lui parlois, parce qu'il m'avoit toujours paru fort éloigné de vouloir ſuivre d'autres maximes que celles de l'Alcoran. Cependant il ſe mit ſi bien dans l'eſprit tout ce que je lui avois dit de notre Religion, qu'il n'en oublia pas une parole; & ſelon ce qu'il étoit convenu avec la cruelle Euſtochie, il alla trouver le Grand-Vizir, & lui apprit que j'avois voulu lui perſuader d'être Chrétien. Je ne penſois à rien moins qu'au deſſein que l'on avoit formé contre moi, & je venois de quitter la belle Auguſta, lorſque je fus arrêté par douze Turcs, qui me traînerent violemment dans une obſcure priſon, en me diſant apparemment des injures, car je n'entendois pas leur lan-



gue; mais de la maniere dont ils me traitoient, je n'avois pas lieu d'en eſperer autre choſe. Auguſta, ayant appris mon malheur, prit encore une fois le parti d'aller trouver le Grand-Vizir, à qui elle tâcha de faire connoître que c'étoit une ſuite de l'animoſité de ſa ſœur. Elle me peignit fort incapable du crime que l'on m'imputoit; & le ſupplia de ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce qu'elle eût trouvé les moyens d'éclaircir la vérité.

Ma perſonne & ma voix, n'avoient pas déplû au Grand-Vizir. Il s'en ſouvint heureuſement pour moi, & accorda douze jours à Auguſta pour ma juſtification. Mais, comme elle ſe douta bien que ſa ſœur ſe ſerviroit de l'autorité du Patriarche pour l'empêcher d'y travailler; elle ſe retira chez une de ſes parentes, dans la crainte qu'on ne lui laiſſât pas

parlé de la Religion Chrétienne, mais qu'il m'en avoit entretenu le premier; & que bien loin de m'être servi d'aucunes raisons pour le porter à en être, je m'étois contenté de lui répondre sur les questions qu'il m'avoit faites. Le Grand-Vizir, persuadé de mon innocence, condamna le Turc au même supplice auquel j'étois destiné. Il fit une sérieuse correction à Eustochie, loua la générosité d'Augusta, & me remit en liberté. Comme il savoit bien que le Patriarche étoit irrité contre Augusta de ce qu'elle s'étoit retirée de sa maison sans en avoir eu son consentement, il obligea le Pere à pardonner à cette généreuse fille. Je lui demandai plusieurs fois la grace du Turc; mais quelques instances que je pusse faire là-dessus, il me répondit toujours qu'il n'y avoit point de pardon pour de telles fautes.

Depuis ce jour-là Augusta fut la premiere à me prier de sortir d'un lieu, où tôt ou tard il m'arriveroit quelque malheur. Je la quittai avec un regret extrême de la laisser exposée à la haine de sa sœur; & je lui marquai dans mes adieux toute la reconnoissance qu'elle pouvoit attendre d'un cœur très-vivement pénétré de toutes les obligations que je lui avois.

Je m'embarquai avec quelques Candiots qui avoient choisi la Sicile pour leur retraite, & j'y arrivai heureusement. Je n'y demeurai que huit jours, & je pris l'occasion de passer en France dans un Vaisseau Marchand, qui apportoit des soies de Messine. Vous pouvez penser que mon équipage n'étoit pas fort magnifique. Je n'avois pour tout bien que le sabre que le Grand-Vizir m'avoit donné. Lorsque je fus à Toulon, je ne songeai qu'à me mettre en état d'en partir pour Marseille, où je trouvai un Marchand qui me donna de l'argent, des habits & des chevaux, pour moi & pour mon valet. Après y avoir séjourné un peu de tems, je

me mis en chemin pour venir ici, où je ne doute pas que mon retour n'ait cauſé beaucoup de ſurpriſe par le bruit qui s'y étoit répandu de ma mort.

Mézelon ayant fini ſon récit, on paſſa encore quelque tems à lui faire une infinité de queſtions, auxquelles il répondit toujours avec beaucoup d'eſprit, & ce fut pour nous de grands ſujets de converſation; car je ne paſſai pas légérement ſur le chapitre d'Auguſta.

Enfin, Madame, Bernard revint me trouver. Il avoit été d'abord à Turin, & n'y ayant pas trouvé le Marquis de Saint*** il s'étoit déterminé à aller à Paris, quoiqu'il n'en eût reçu aucun ordre; mais l'affection qu'il avoit pour moi, lui donnoit des autorités que les gens de ſa ſorte n'ont pas trop accoutumé de prendre. Il me dit que mon Mari en étoit parti, ſans que l'on ſût de quel côté il étoit allé. Enſuite, il m'apprit que le Préſident étoit mort; que ſa Femme étoit dans un Couvent; &

j'étois; que le Jardinier, ayant été ſoupçonné d'avoir contribué à ma fuite, avoit reçu de fort mauvais traitemens de Spichetti, & qu'il avoit déclaré tout ce qu'il ſavoit. Je crois, ajoûta l'Hermite, qu'à force de vous chercher, il ne ſeroit pas impoſſible que l'on vous trouvât ici.

J'avois voulu qu'il parlât en préſence de Madame de Mézelon & de ſes enfans, qui me dirent le plus honnêtement dumonde, que je ne devois point appréhender qu'ils ſouffriſſent que l'on me fît violence.

Bernard ne pouvoit approuver que tant de gens fuſſent informés de mes affaires; & le chagrin qu'il en eut, m'en fit eſſuyer plus d'un raiſonnement ridicule. Il s'appercevoit auſſi qu'il y avoit une fort grande intelligence entre Mézelon & moi, & il ne voyoit que l'éloignement qui pût y remédier. Ce fut pour cela qu'il me conſeilla de partir de Mézelon; mais il falloit quelque choſe de plus fort que ſes avis, pour m'en arracher. Ce n'eſt pas que je ne compriſſe bien que ſi mon Mari m'y découvroit, il pourroit en arriver de très-grands malheurs; mais je ne pouvois me réſoudre à quitter un lieu où j'aimois, & où je ſavois que j'étois aimée.

L'Hermite m'entretenoit, & nous raiſonnions enſemble un jour, ſur ce qu'il croyoit que je devois faire, quand on avertit Madame de Mézelon & ſon fils, que des Cavaliers, que l'on ne connoiſſoit point, demandoient à leur parler. La chambre de Félice répondoit au pont-levis. Ce fut delà que je vis que mon Mari étoit à la porte, conduit par l'Italien.

Je ne vous dirai point, Madame, de quelles paroles il ſe ſervit pour perſuader à Madame de Mézelon qu'elle devoit me remettre en ſa puiſſance; ni quelles menaces il employa pour lui donner de la crainte, & l'obliger à faire ce qu'il vouloit. Cette Dame ſoutint tout avec une égale fermeté; & ſans ſe laiſſer vaincre ni intimider par ce qu'il lui dit, el-

le demeura réſolue à me garder, juſqu'à ce que l'aigreur qu'il marquoit pour moi, eût fait place à la raiſon. Mon Mari, ne pouvant ſe plaindre d'un ſemblable procédé, voulut la rendre médiatrice de nos différends, & les ſoumettre à ſon jugement; ce qu'elle ne voulut pas accepter que je n'y euſſe conſenti. Vous pouvez penſer, Madame, que mes intérêts étoient en trop bonnes mains, pour ne les lui pas confier. On tomba d'accord dans cette entrevue, qu'afin qu'il parût que cet accommodement étoit volontaire, mon Mari ſe retireroit; qu'il reviendroit quelques jours après, & qu'il auroit avec moi une conférence, à laquelle Madame de Mézelon ſeroit préſente; que cependant Monſieur de Mézelon donneroit ſa parole à mon Mari, que je ne partirois point de ſa maiſon juſqu'à la concluſion, ou la rupture de notre accomodement. Le bon Hermite, qui étoit encore à Mézelon, ne voulut pas en partir qu'il n'eût vu à quoi aboutiroit

adoucit extrêmement ſon eſprit, & j'eus plus lieu de le plaindre que d'appréhender ſon reſſentiment. J'entrai donc en juſtification ſur tout ce qu'on lui avoit dit de moi. Je ſuivis pied à pied les choſes dont on m'avoit accuſée; mais ce qui le ſurprit davantage, ce fut lorſque je lui demandai juſtice ſur ſon feint aſſaſſinat. Je lui avouai ingénûment que j'avois écouté avec trop de facilité la galanterie du Prince, du Préſident, & du Duc; mais, quand je lui eus dit de quelle maniere la Préſidente m'avoit engagée dans tout ce commerce, & enfin les choſes comme elles étoient, il ſe repentit de m'avoir laiſſée à la merci de la fauſſe vertu de la Femme, & de l'amour du Mari. Il rejetta toutes les fautes de ma jeuneſſe ſur la trop ſévere régularité qu'il m'avoit preſcrite, & ſur l'obſtination qu'il avoit eue à vouloir que je viſſe la Préſidente avec aſſiduité.

J'oubliois à vous dire, Madame, que Spichetti n'avoit pu ſoutenir l'éclairciſſement où il prévoyoit bien que j'entrerois avec mon Mari ſur ſes perſécutions; & le perfide avoit encore des raiſons plus fortes, pour ne pas l'accompagner à Mézelon: mais, lorſque pour achever de me juſtifier, je lui découvris le procédé de l'Italien, & que je lui fis atteſter ce qu'il avoit oſé contre moi, & par l'Hermite qui avoit appris ſes emportemens, & par mes gens qui avoient été témoins de ſes violences, il parut extrêmement troublé, & il me reſta peu de choſes à lui dire pour obtenir qu'il oubliât mes égaremens.

Cet entretien, qui ne devoit être que le prélude de notre réconciliation, la fit preſque toute entiére. Je me repentis de bonne foi de toutes mes imprudences; & je me diſpoſois à paſſer mes jours avec mon Mari d'une maniere qui pût effacer la méchante impreſſion qu'on avoit priſe de moi, quand il tomba dans une foibleſſe qu'on attribua à la ſenſibilité de notre entrevue. On changea de

ſentimens, lorſqu'en étant revenu il ſentit des douleurs inconcevables. Il retomba tant de fois dans le premier accident, qu'enfin il mourut, après avoir ſouffert pendant deux jours tout ce que l'on peut ſouffrir.

Il fit un Teſtament, par lequel il me juſtifia de toutes les choſes dont il m'avoit accuſée. Il me donna même tout ce que la Loi lui permettoit de me donner, à condition que j'épouſerois Mézelon. Il avoit appris avec combien de fidélité Bernard & ma Femme-de-chambre m'avoient ſervie; & il prit ſoin de les en récompenſer.

Plus on examinoit ſon mal, plus on avoit lieu de croire qu'il avoit été empoiſonné: il en dit même quelque choſe à celui qu'on appella pour recevoir ſes derniers ſoupirs. On le fit ouvrir, & l'on trouva les effets viſibles de poiſon que le traitre Spichetti lui avoit donné. J'envoyai à Avignon pour le faire prendre, mais le Ciel n'avoit pas attendu

MEMOIRES
DU COMTE DE
COMMINGE.

Je n'ai d'autre deſſein, en écrivant les Mémoires ma Vie, que de rappeller les plus petites circonſtances de mes malheurs, & de les graver encore, s'il eſt poſſible, plus profondément dans mon ſouvenir.

La maiſon de Comminge, dont je ſors, eſt une des plus illuſtres du Royaume. Mon Biſayeul, qui avoit deux garçons, donna au cadet des Terres conſidérables au préjudice de l'aîné, & lui fit prendre le nom de Marquis de Luſſan. L'amitié des deux freres n'en fut point altérée, ils voulurent même que leurs enfans fuſſent élevés enſemble: mais cette éducation commune, dont l'objet étoit de les unir, les rendit au-contraire ennemis preſque en naiſſant.

Mon Pere, qui étoit toujours ſurpaſſé dans ſes exercices par le Marquis de Luſſan, en conçut une jalouſie qui devint bientôt de la haine: ils avoient ſouvent des diſputes; & comme mon Pere étoit toujours l'aggreſſeur, c'étoit lui qu'on puniſſoit. Un jour qu'il s'en plaignoit à l'Intendant de notre maiſon, je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaiſſer l'orgueil de Mr. de Luſſan: tous les biens qu'il poſſéde vous appartiennent par une ſubſtitution, & votre Grand-pere n'a pu en diſpoſer. Quand vous ſerez le maître, ajouta-t-il, il vous ſera aiſé de faire valoir vos droits.

Ce diſcours augmenta encore l'éloignement de mon Pere pour ſon couſin; leurs diſputes devenoient ſi vives, qu'on fut obligé de les ſéparer. Ils paſſerent pluſieurs années ſans ſe voir, pendant leſquelles ils furent tous deux mariés. Le Marquis

de Luſſan n'eut qu'une fille de ſon mariage, & mon Pere n'eut auſſi que moi.

A peine fut-il en poſſeſſion des biens de la maiſon par la mort de mon Grand-pere, qu'il voulut faire uſage des avis qu'on lui avoit donnés: il chercha tout ce qui pouvoit établir ſes droits; il rejetta pluſieurs propoſitions d'accommodement; il intenta un procès, qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller le Marquis de Luſſan de tout ſon bien. Une malheureuſe rencontre, qu'ils eurent un jour à la chaſſe, acheva de les rendre irréconciliables. Mon Pere, toujours vif & plein de ſa haine, lui dit des choſes piquantes ſur l'état où il prétendoit le réduire; le Marquis, quoique naturellement d'un caractere doux, ne put s'empêcher de répondre; ils mirent l'épée à la main. La fortune ſe déclara pour Mr. de Luſſan: il deſarma mon Pere, & voulut l'obliger à demander la vie. Elle me ſeroit odieuſe, ſi je te la devois, lui dit mon Pere. Tu [illegible] répondit M. de Luſſan

voyer une perſonne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa ſanté, qui étoit alors mauvaiſe, l'obligea à me charger de cette commiſſion, après m'en avoir exagéré l'importance. Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi: ces biens vous appartiendront; mais, quand vous n'y auriez nul intérêt, je vous crois aſſez bien né pour partager mon reſſentiment, & pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avois aucune raiſon de m'oppoſer à ce que mon Pere déſiroit de moi: auſſi l'aſſurai-je de mon obéiſſance.

Après m'avoir donné toutes les inſtructions qu'il crut néceſſaires, nous convînmes que je prendrois le nom de Marquis de Longaunois, pour ne donner aucun ſoupçon dans l'Abbaye où Madame de Luſſan avoit pluſieurs parens: je partis accompagné d'un vieux domeſtique de mon Pere, & de mon valet-de-chambre. Je pris le chemin de l'Abbaye de R***, mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les Archives les titres qui établiſſoient inconteſtablement la ſubſtitution dans notre maiſon: je l'écrivis à mon Pere; & comme j'étois près de Bagnieres, je lui demandai la permiſſion d'y aller paſſer le tems des eaux. L'heureux ſuccès de mon voyage lui donna tant de joie, qu'il y conſentit.

J'y parus encore ſous le nom de Marquis de Longaunois; il auroit fallu plus d'équipage que je n'en avois, pour ſoutenir la vanité de celui de Comminge. Je fus mené le lendemain de mon arrivée à la Fontaine. Il regne dans ces lieux-là une gaieté & une liberté qui diſpenſe de tout le cérémonial. Dès le premier jour je fus admis dans toutes les parties de plaiſir: on me mena dîner chez le Marquis de la Vallette, qui donnoit une fête aux Dames. Il y en avoit déjà quelques-unes d'arrivées, que j'avois vues à la Fontaine, & à

qui j'avois débité quelque galanterie que je me croyois obligé de dire à toutes les femmes. J'étois près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, ſuivie d'une fille qui joignoit à la plus parfaite régularité des traits l'éclat de la plus brillante jeuneſſe. Tant de charmes étoient encore relevés par ſon extrême modeſtie. Je l'aimai dès ce premier moment, & ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avois eu juſques-là, diſparut; je ne pus plus faire autre choſe que la ſuivre, & la regarder. Elle s'en apperçût, & en rougit. On propoſa la promenade, j'eus le plaiſir de donner la main à cette aimable perſonne. Nous étions aſſez éloignés du reſte de la compagnie pour que j'euſſe pu lui parler: mais moi, qui, quelques momens auparavant avois toujours eu les yeux attachés ſur elle, à peine oſai-je les lever quand je fus ſans témoin. J'avois dit juſques-là à toutes les femmes, même plus que je ne ſentois: je ne ſûs

tre; j'eſperois qu'elle connoîtroit mon amour, ſans être prévenue contre moi; & que, quand je lui ſerois connu moi-même, je lui inſpirerois du moins de la pitié.

Je pris donc la réſolution de cacher ma véritable condition, encore mieux que je n'avois fait, & de chercher tous les moyens de plaire; mais j'étois trop amoureux, pour en employer d'autre que celui d'aimer. Je ſuivois Adélaïde par tout; je ſouhaitois avec ardeur une occaſion de lui parler en particulier; & quand cette occaſion tant déſirée s'offroit, je n'avois plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés dont je jouiſſois, me retenoit; & ce que je craignois encore plus, c'étoit de déplaire.

Je vivois de cette ſorte, quand, nous promenant un ſoir avec toute la compagnie, Adélaïde laiſſa tomber en marchant un braſſelet où tenoit ſon portrait. Le Chevalier de St. Odon, qui lui donnoit la main, s'empreſſa de le ramaſſer; &, après l'avoir regardé aſſez long-tems, le mit dans ſa poche. Elle le lui demanda d'abord avec douceur; mais, comme il s'obſtinoit à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté. C'étoit un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie, où il avoit réuſſi, avoit gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point: pourquoi, lui dit-il, Mademoiſelle, voulez vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'oſe eſperer, ajoûta-t-il en s'approchant de ſon oreille, que quand mes ſentimens vous ſeront connus, vous voudrez bien conſentir au préſent qu'elle vient de me faire; & ſans attendre la réponſe que cette déclaration lui auroit ſans-doute attirée, il ſe retira.

Je n'étois pas alors auprès d'elle. Je m'étois arrêté un peu plus loin avec la Marquiſe de la Valete. Quoique je ne la quittaſſe que le moins qu'il me fût poſſible, je ne manquois à aucune des at-

pas venue plutôt. Je prévenois par-là le procès que je craignois tant. Mon Pere, qui y étoit très-engagé, pouvoit, pour le terminer, conſentir à mon mariage avec Adélaïde: mais, quand cette eſpérance n'auroit point eu lieu, je ne pouvois conſentir à donner des armes contre ce que j'aimois. Je me reprochai même d'avoir gardé ſi longtems quelque choſe dont ma tendreſſe m'auroit dû faire faire le ſacrifice beaucoup plutôt. Le tort que je faiſois à mon Pere, ne m'arréta pas; ſes biens m'étoient ſubſtitués, & j'avois eu une ſucceſſion d'un Frere de ma Mere, que je pouvois lui abandonner, & qui étoit plus conſidérable que ce que je lui faiſois perdre.

En faloit-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de diſpoſer de ces papiers; j'allai chercher la caſſette qui les renfermoit: je n'ai jamais paſſé de moment plus doux que celui où je les jettai au feu. Le plaiſir de faire quelque choſe pour ce que j'aimois, me ravif-

peine ſe donna-t-elle le tems de prononcer ce peu de paroles, elle me quitta auſſi-tôt; & quoique je puſſe faire dans le reſte de la journée, il me fut impoſſible de lui parler. Elle me fuyoit, elle avoit l'air embarraſſé: que cet embarras avoit de charmes pour mon cœur! Je le reſpectai, je ne la regardois qu'avec crainte: il me ſembloit que ma hardieſſe l'auroit fait repentir de ſes bontés.

J'aurois gardé cette conduite ſi conforme à mon reſpect, & à la délicateſſe de mes ſentimens, ſi la néceſſité où j'étois de partir, ne m'avoit preſſé de parler; je voulois, avant que de me ſéparer d'Adélaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me couta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je: eh! que ferez-vous, quand vous ſaurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs? Je vous ai abuſé par un nom ſuppoſé: je ne ſuis point ce que vous me croyez; je ſuis le fils du Comte de Comminge. Vous êtes le fils du Comte de Comminge! s'écria Adélaïde: quoi, vous êtes notre ennemi? C'eſt vous, c'eſt votre Pere, qui pourſuivez la ruine du mien? Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom auſſi odieux. Je ſuis un Amant prêt à tout ſacrifier pour vous. Mon Pere ne vous fera jamais de mal: mon amour vous aſſure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée? Que ne vous montriez-vous ſous votre véritable nom? il m'auroit averti de vous fuir. Ne vous repentez pas de quelque bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je en prenant ſa main, que je baiſai malgré elle. Laiſſez-moi, me dit elle: plus je vous vois, plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie, qui ne me montra que des eſperances. Je me flattai que je rendrois mon Pere favorable à ma paſſion: j'étois ſi plein de mon ſentiment, qu'il me ſembloit que tout devoit ſentir & penſer com-

me moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets en homme ſûr de réüſſir.

Je ne ſai pourquoi, me dit-elle, mon cœur ſe refuſe aux eſperances que vous voulez me donner. Je n'enviſage que des malheurs, & cependant je trouve du plaiſir à ſentir ce que je ſens pour vous: je vous ai laiſſé voir mes ſentimens, je veux bien que vous les connoiſſiez; mais ſouvenez-vous que je ſaurai, quand il le faudra, les ſacrifier à mon devoir.

J'eus encore pluſieurs converſations avec Adélaïde avant mon départ. J'y trouvois toujours de nouvelles raiſons de m'applaudir de mon bonheur: le plaiſir d'aimer, & de connoître que j'étois aimé, rempliſſoit tout mon cœur: aucun ſoupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troubloit la douceur de nos entretiens: nous étions ſûrs l'un de l'autre, parce que nous nous eſtimions; & cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y

reux que je n'étois: il avoit peint Madame & Mademoiſelle de Luſſan remplies d'artifice, qui m'avoient connu pour le Comte de Comminge, & qui avoient eu deſſein de me ſéduire.

Plein de ces idées, mon Pere, naturellement emporté, me traita à mon retour avec beaucoup de rigueur: il me reprocha mon amour comme il m'auroit reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis, me dit-il, & ſans reſpect pour ce que vous me devez, & pour ce que vous vous devez à vous même, vous vous liez avec eux? que ſai-je, ſi vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore?

Oui, mon Pere, lui dis-je en me jettant à ſes pieds, je ſuis coupable, mais je le ſuis malgré moi. Dans ce même moment où je vous demande pardon, je ſens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite: ayez pitié de moi, j'oſe vous le dire, ayez pitié de vous: finiſſez une querelle qui trouble le repos de votre vie: l'inclination que la fille de Monſieur de Luſſan & moi avons pris l'un pour l'autre, auſſi-tôt que nous nous ſommes vus, eſt peut-être un avertiſſement que le Ciel vous donne. Mon Pere, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux? & combien mes malheurs me ſeront-ils plus ſenſibles encore, quand ils ſeront votre ouvrage? Laiſſez vous attendrir pour un fils, qui ne vous offenſe que par une fatalité, dont il n'eſt pas le maître.

Mon Pere, qui m'avoit laiſſé à ſes pieds tant que j'avois parlé, me regarda longtems avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je ſuis moi-même étonné, & dont je ne me ſerois pas cru capable; auſſi c'eſt la ſeule grace que vous devez attendre de moi: il faut renoncer à votre folie ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti ſur cela, & commencez à

me rendre les papiers dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon Pere s'étoit laiſſé fléchir, la demande qu'il me faiſoit, m'auroit embarraſſé; mais ſa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne ſont plus en ma puiſſance, je les ai brûlés: prenez, pour vous dédommager, les biens qui me ſont déjà acquis. A peine eus-je le tems de prononcer ce peu de paroles, que mon Pere furieux vint ſur moi l'épée à la main: il m'en auroit percé ſans doute, car je ne faiſois pas le plus petit effort pour l'éviter, ſi ma Mere ne fut entrée dans le moment. Elle ſe jetta entre nous. Que faites-vous, lui dit-elle, ſongez-vous que c'eſt votre fils? & me pouſſant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la ſienne.

Je l'attendis longtems: elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportemens & des fureurs, que j'eus à combattre; ce fut une Mere tendre, qui entroit

moigner de la bonté, je pourrois me flatter d'en être aimé, & je l'abandonnerois? Non, ma Mere, vous ne voulez pas que je ſois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'étoit paſſé entre nous. Elle vous aimeroit, ajoûtai-je, & vous l'aimeriez auſſi: elle a votre douceur, elle a votre franchiſe; pourquoi voudriez-vous que je ceſſaſſe de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? Votre Pere veut vous marier, & veut en attendant que vous alliez à la campagne: il faut abſolument que vous paroiſſiez déterminé à lui obéïr. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a ſa confiance: l'abſence fera peut-être plus ſur vous que vous ne croyez; en tout cas, n'irritez pas encore Mr. de Comminge par votre réſiſtance, demandez du tems. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre ſatisfaction. La haine de votre Pere dure trop longtems: quand ſa vengeance auroit été légitime, il la pouſſeroit trop loin; mais vous avez eu un très-grand tort de brûler ſes papiers: il eſt perſuadé que c'eſt un ſacrifice que Madame de Luſſan a ordonné à ſa fille d'exiger de vous. Ha! m'écriai-je, eſt-il poſſible qu'on puiſſe faire cette injuſtice à Madame de Luſſan? Bien loin d'avoir exigé quelque choſe, Adélaïde ignore ce que j'ai fait; & je ſuis bien ſûr qu'elle auroit employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a ſur moi.

Nous prîmes enſuite des meſures ma Mere & moi, pour que je puſſe recevoir de ſes nouvelles. J'oſai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devoit venir à Bourdeaux. Elle eut la complaiſance de me le promettre, en exigeant que ſi Adélaïde ne penſoit pas pour moi comme je le croyois, je me ſoumettrois à ce que mon Pere ſouhaiteroit. Nous paſſâmes une partie de la nuit dans cette con-

verſation; & dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il faloit monter à cheval.

La Terre où je devois paſſer le tems de mon exil, étoit dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnieres, deſorte que je fis la même route que je venois de faire. Nous étions arrivés d'aſſez bonne heure, le ſecond jour de notre marche, dans un Village où nous devions paſſer la nuit. En attendant l'heure du ſouper, je me promenois dans le grand-chemin, quand je vis de loin un équipage qui alloit à toute bride, & qui verſa très-lourdement à quelques pas de moi. Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devois prendre à cet accident. Je volai à ce caroſſe; deux hommes qui étoient deſcendus de cheval, ſe joignirent à moi pour ſecourir ceux qui étoient dedans. On s'attend bien que c'étoit Adélaïde & ſa Mere; c'étoient effectivement elles. Adélaïde s'étoit fort bleſſée au pied: il me ſembla cependant que le plaiſir de me revoir ne lui laiſſoit pas ſentir ſon mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! Après tant de douleurs, après tant d'années, il eſt preſent à mon ſouvenir. Comme elle ne pouvoit marcher, je la pris entre mes bras: elle avoit les ſiens paſſés autour de mon col, & une de ſes mains touchoit à ma bouche; j'étois dans un raviſſement qui m'ôtoit preſque la reſpiration. Adélaïde s'en apperçut, ſa pudeur en fut allarmée; elle fit un mouvement pour ſe dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connoiſſoit peu l'excès de mon amour! j'étois trop plein de mon bonheur, pour penſer qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix baſſe & timide, je crois que je pourrai marcher. Quoi? lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le ſeul bien que je ne goûterai peut-être jamais? Je ſerrois tendrement Adélaïde en prononçant ces

paroles: elle ne dit plus mot, & un faux pas que je fis l'obligea à reprendre ſa premiere attitude.

Le cabaret étoit ſi près, que j'y fus bientôt. Je la portai ſur un lit, tandis qu'on mettoit ſa Mere, qui étoit beaucoup plus bleſſée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on étoit occupé auprès de Madame de Luſſan, j'eus le tems de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'étoit paſſé entre mon Pere & moi. Je ſupprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avoit aucune connoiſſance. Je ne ſai même ſi j'euſſe voulu qu'elle l'eût ſu; c'étoit en quelque façon lui impoſer la néceſſité de m'aimer, & je voulois devoir tout à ſon cœur. Je n'oſai lui peindre mon Pere tel qu'il étoit. Adélaïde étoit vertueuſe. Je ſentois que, pour ſe livrer à ſon inclination, elle avoit beſoin d'eſperer que nous ſerions unis un jour. J'appuyai beaucoup ſur la tendreſſe de ma Mere pour moi & ſur ſes favorables diſpoſitions: je priai Adélaïde de la voir. Parlez à ma Mere, me dit-elle, elle connoit vos ſentimens: je lui ai fait l'aveu des miens: j'ai ſenti que ſon autorité m'étoit néceſſaire pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer ſans ſcrupule: elle cherche tous les moyens pour amener mon Pere à propoſer encore un accommodement; nous avons des parens communs que nous ferons agir. La joie, que ces eſperances donnoient à Adélaïde, me faiſoit ſentir encore plus vivement mon malheur: dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main, que ſi nos Peres ſont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes ſentimens par mon devoir; mais je ſens que je ſerai très-malheureuſe, ſi ce devoir eſt contre vous.

Ceux qui avoient été occupés à ſecourir Madame de Luſſan, s'approcherent alors de ſa fille, & rompirent notre converſation. Je fus au lit de la

Mere, qui me reçut avec bonté: elle me promit de faire tous les efforts pour réconcilier nos familles. Je fortifiai en elle pour les aider en liberté. Mon confident, qui m'attendoit dans ma chambre, n'eut pas moins d'horreur de ceux qui venoient d'arriver, de qui me donna la liberté de voir encore un moment Adélaïde, avant que de partir. J'entrai dans sa chambre, dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter: je craignois de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la Mere, mon épouvante lui parla pour moi bien mieux que je n'eusse pu faire; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté, que le soir précédent. Adélaïde étoit à un autre bout de la chambre; j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chere Adélaïde: je répétai la même chose deux ou trois fois; mes larmes, que je ne pouvois retenir, lui dirent le reste: elle en répandit aussi. Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle: je ne m'en fais aucun reproche; ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, & vous méritez bien que j'en aye pour vous: je ne sai quelle sera notre destinée; mes parens décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui repondis-je, à la tyrannie de nos Peres? Laissons-les se haïr puisqu'ils le veulent, & allons dans quelque coin du monde jouïr de notre tendresse, & nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer? me répondit-elle: voulez-vous me faire repentir des sentimens que j'ai pour vous? Ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit; mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajoûta t-elle, en me tendant la main; c'est par notre confiance & par notre vertu, que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure; mais, quoi qu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisois, pendant qu'elle me parloit, la main qu'elle m'avoit tendue,

tendue, je la mouillois de mes larmes: je ne ſuis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer & de mourir de douleur.

J'avois le cœur ſi ſerré, que je pûs à peine prononcer ces dernieres paroles. Je ſortis de cette chambre: je montai à cheval, & j'arrivai au lieu où nous devions diner, ſans avoir fait autre choſe que pleurer. Mes larmes couloient, & j'y trouvois une eſpéce de douceur. Quand le cœur eſt véritablement touché, il ſent du plaiſir à tout ce qui lui prouve à lui-même ſa propre ſenſibilité.

Le reſte de notre voyage ſe paſſa comme le commencement, ſans que j'euſſe prononcé une ſeule parole. Nous arrivâmes le troiſiéme jour dans un Chateau bâti auprès des Pirenées: on voit à l'entour, des pins, des cyprès, des rochers eſcarpés & arides, & on n'entend que le bruit des torrens qui ſe précipitent entre les rochers. Cette demeure ſi ſauvage me plaiſoit, par cela même qu'elle ajoutoit encore à ma mélancolie: je paſſois les journées entieres dans les bois: j'écrivois, quand j'étois revenu, des lettres où j'exprimois tous mes ſentimens. Cette occupation étoit mon unique plaiſir: je les lui donnerai un jour, diſois-je; elle verra par-là à quoi j'ai paſſé le tems de l'abſence. J'en recevois quelquefois de ma Mere: elle m'en écrivit une qui me donnoit quelque eſperance. Hélas! c'eſt le dernier moment de joie que j'ai reſſenti: elle me mandoit que tous nos parens travailloient à raccommoder notre famille, & qu'il y avoit lieu de croire qu'ils y réüſſiroient.

Je fus enſuite ſix ſemaines ſans recevoir de nouvelles: grand Dieu! de quelle longueur les jours étoient pour moi! J'allois dès le matin ſur le chemin par où les meſſagers pouvoient venir: je n'en revenois que le plus tard qu'il m'étoit poſſible, & toujours plus affligé que je ne l'étois en partant. Enfin je vis de loin un homme qui venoit de mon

côté. Je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi; &, au lieu de cette impatience que j'avois un moment auparavant, je ne ſentis plus que de la crainte: je n'oſois m'avancer, quelque choſe me retenoit; cette incertitude, qui m'avoit ſemblé ſi cruelle, me paroiſſoit dans ce moment un bien que je craignois de perdre.

Je ne me trompois pas. Les lettres que je reçus par cet homme, qui venoit effectivement pour moi, m'apprirent que mon Pere n'avoit voulu entendre à aucun accommodement; & pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage étoit arrêté avec une fille de la maiſon de Foix; que la noce devoit ſe faire dans le lieu où j'étois; que mon Pere viendroit lui même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il déſiroit de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment ſur le parti que je devois prendre. J'attendis mon Pere avec aſſez de tranquillité; c'étoit même un

deur; & de la ſienne, de hauteur & de fierté. Je vous ai donné le tems, me dit-il, de vous repentir de vos folies; & je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez par votre obéiſſance à cette marque de ma bonté, & préparez-vous à recevoir comme vous devez Monſieur le Comte de Foix, & Mademoiſelle de Foix ſa fille, que je vous ai deſtinée. Le mariage ſe fera ici; ils arriveront demain avec votre Mere, & je ne les ai devancé que pour donner les ordres néceſſaires. Je ſuis bien fâché, Monſieur, dis-je à mon Pere, de ne pouvoir faire ce que vous ſouhaitez; mais je ſuis trop honnête-homme pour épouſer une perſonne que je ne puis aimer. Je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout-à-l'heure. Mademoiſelle de Foix, quelque aimable qu'elle puiſſe être, ne me feroit pas changer de réſolution; & l'affront que je lui fais en deviendroit plus ſenſible pour elle, ſi je l'avois vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur: tu ne verras pas même le jour: je vais t'enfermer dans un cachot deſtiné pour ceux qui te reſſemblent. Je jure qu'aucune puiſſance ne ſera capable de t'en faire ſortir, que tu ne ſois rentré dans ton devoir: je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir: je te priverai de mon bien: je l'aſſurerai à Mademoiſelle de Foix pour lui tenir, autant que je le puis, la parole que je lui ai donnée.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour. Le lieu où l'on me mit ne recevoit qu'une foible lumiere d'une petite fenêtre grillée, qui donnoit dans une des cours du Château. Mon Pere ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, & qu'on ne me laiſſât parler à perſonne. Je paſſai dans cet état les premiers jours avec aſſez de tranquillité, & même avec une ſorte de plaiſir. Ce que je venois de faire pour Adélaïde m'occupoit tout entier, & ne me laiſſoit preſque pas ſen-

tir les incommodités de ma priſon; mais quand ce ſentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une abſence qui pouvoit être éternelle. Mes réflexions ajoûtoient encore à ma peine : je craignois qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement : je la voyois entourée de Rivaux empreſſés à lui plaire, je n'avois pour moi que mes malheurs : il eſt vrai, qu'auprès d'Adélaïde, c'étoit tout avoir; auſſi me reprochois-je le moindre doute, & lui en demandois-je pardon comme d'un crime. Ma Mere me fit tenir une lettre, où elle m'exhortoit à me ſoumettre à mon Pere, dont la colere devenoit tous les jours plus violente : elle ajoûtoit, qu'elle en ſouffriroit beaucoup elle-même; que les ſoins, qu'elle s'étoit donnés pour parvenir à un accommodement, l'avoient fait ſoupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je cauſois à ma Mere, mais il me ſembloit que ce que je ſouffrois moi-même, m'excuſoit envers elle. Un jour,

„ m'en coutera peut-être la vie, & ſûrement tout
„ mon repos. N'importe, j'y ſuis réſolue. Vos
„ malheurs, votre priſon, ſont aujourd'hui tout
„ ce que je vois. Je ſerai mariée dans peu de
„ jours au Marquis Bénavidés. Ce que je con-
„ nois de ſon caractere, m'annonce tout ce que
„ j'aurai à ſouffrir; mais je vous dois du-moins
„ cette eſpéce de fidélité, de ne trouver que des
„ peines dans l'engagement que je vais prendre.
„ Vous, au contraire, tâchez d'être heureux: vo-
„ tre bonheur feroit ma conſolation. Je ſens que
„ je ne devrois point vous dire toute ce que je
„ vous dis: ſi j'étois véritablement généreuſe, je
„ vous laiſſerois ignorer la part que vous avez à
„ mon mariage: je me laiſſerois ſoupçonner d'in-
„ conſtance. J'en avois formé le deſſein, je n'ai
„ pu l'exécuter. J'ai beſoin, dans la triſte ſitua-
„ tion où je ſuis, de penſer que du-moins mon
„ ſouvenir ne vous ſera pas odieux. Hélas! il ne
„ me ſera pas bientôt permis de conſerver le vô-
„ tre; il faudra vous oublier, il faudra du-moins
„ y faire mes efforts. Voilà de toutes mes peines
„ celle que je ſens le plus; vous les augmenterez
„ encore, ſi vous n'évitez avec ſoin les occaſions
„ de me voir & de me parler. Songez que vous
„ me devez cette marque d'eſtime: & ſongez com-
„ bien cette eſtime m'eſt chere; puiſque de tous
„ les ſentimens que vous aviez pour moi, c'eſt le
„ ſeul qu'il me ſoit permis de vous demander."

Je ne lûs cette fatale lettre que juſqu'à ces mots:
„ On veut par mon engagement avec un autre s'aſ-
„ ſurer que je ne pourrai être à vous." La dou-
leur, dont ces paroles me pénétrerent, ne me per-
mit pas d'aller plus loin. Je me laiſſai tomber ſur
un matelas, qui compoſoit tout mon lit. J'y de-
meurai pluſieurs heures ſans aucun ſentiment, &
j'y ſerois peut-être mort ſans le ſecours de celui qui
avoit ſoin de m'apporter à manger. S'il avoit été

Cet homme, qui juſques là avoit été
à la pitié, ne pût alors ſe défendre d'
condamna le procédé de mon Pere, il
d'avoir exécuté ſes ordres, il m'en d
don. Son repentir me fit naître la pe
propoſer de me laiſſer ſortir ſeulement
jours, lui promettant qu'au bout de ce
viendrois me remettre entre ſes mains
tout ce que je crûs capable de le déter
tendri par mon état, excité par ſon inté
la crainte que je ne me vengeaſſe un jo
vais traitemens que j'avois reçus de lui,
tit à ce que je voulois, avec la con
m'accompagneroit.

J'aurois voulu me mettre en chemin c
ment; mais il fallut aller chercher des ch
l'on m'annonça que nous ne pourrions en
pour le lendemain. Mon deſſein étoit d
ver Adélaïde, de lui montrer tout mon
& de mourir à ſes pieds, ſi elle perſiſto
réſolutions. Il falloit pour exécuter m
arriver avant ſon funeſte mariage, & to
mens que je différois me paroiſſoient c
Cette lettre, que j'avois lue & relue, j
encore; il me ſembloit qu'à force de l
trouverois quelque choſe de plus. Pen

hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté ſans elle fût un bien pour moi? Je retrouverai par tout cette priſon dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur, elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je ſuis encore plus malheureux que je ne croyois, puiſque je n'ai pas même la conſolation de penſer que du-moins mon amour étoit connu.

Je paſſai la nuit entiere à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin. Je montai à cheval avec mon conducteur. Nous avions marché une journée ſans nous arrêter un moment, quand j'apperçus ma Mere dans le chemin, qui venoit de notre côté. Elle me reconnut; & après m'avoir montré ſa ſurpriſe de me trouver-là, elle me fit monter dans ſon caroſſe. Je n'oſois lui demander le ſujet de ſon voyage: je craignois tout dans la ſituation où j'étois, & ma crainte n'étoit que trop bien fondée. Je venois, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de priſon; votre Pere y a conſenti. Ah! m'écriai-je, Adélaïde eſt mariée. Ma Mere ne me répondit que par ſon ſilence. Mon malheur, qui étoit alors ſans remède, ſe préſenta à moi dans toute ſon horreur: je tombai dans une eſpéce de ſtupidité; & à force de douleur, il me ſembloit que je n'en ſentois aucune.

Cependant mon corps ſe reſſentit bientôt de l'état de mon eſprit. Le friſſon me prit, que nous étions encore en caroſſe: ma Mere me fit mettre au lit. Je fus deux jours ſans parler & ſans vouloir prendre aucune nourriture: la fiévre augmenta, & on commença le troiſiéme à déſeſpérer de ma vie. Ma Mere, qui ne me quittoit point, étoit dans une affliction inconcevable; ſes larmes, ſes prieres, & le nom d'Adélaïde qu'elle employoit, me firent enfin réſoudre à vivre. Après quinze jours de la fiévre la plus violente, je commençai à être

un peu mieux. La premiere choſe que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde. Ma Mere, qui me l'avoit ôtée, me vit dans une ſi grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre. Je la mis dans une bourſe qui étoit ſur mon cœur, où j'avois déjà mis ſon portrait: je l'en retirois pour la lire toutes les fois que j'étois ſeul.

Ma Mere, dont le caractere étoit tendre, s'affligeoit avec moi; elle croyoit d'ailleurs qu'il faloit céder à ma triſteſſe, & laiſſer au tems le ſoin de me guérir.

Elle ſouffroit que je lui parlaſſe d'Adélaïde, elle m'en parloit quelquefois: & comme elle s'étoit apperçue que la ſeule choſe qui me donnoit de la conſolation, étoit l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avoit déterminée Adélaïde à ſe marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyois pas que vous y fuſſiez ſi ſenſible: votre [illegible]

ſes concurrens: tout le monde en fut étonné, & je le fus comme les autres.

Bénavidés a une figure deſagréable, qui le devient encore davantage par ſon peu d'eſprit, & par l'extrême bizarrerie de ſon humeur. J'en craignis les ſuites pour la pauvre Adélaïde: je la vis pour lui en parler dans la maiſon de la Comteſſe de Gerlande, où je l'avois vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuſe, mais il faut me marier; & depuis que je ſai que c'eſt le ſeul moyen de délivrer Mr. votre fils, je me reproche tous les momens que je differe. Cependant, ce mariage que je ne fais que pour lui, ſera peut être la plus ſenſible de ſes peines: j'ai voulu du-moins lui prouver, par mon choix, que ſon intérêt étoit le ſeul motif qui me déterminoit. Plaignez-moi, je ſuis digne de votre pitié, & je tâcherai de mériter votre eſtime par la façon dont je vais me conduire avec Mr. de Bénavidés. Ma Mere m'apprit encore qu'Adélaïde avoit ſu par mon Pere même, que j'avois brûlé nos titres: il le lui avoit reproché publiquement, le jour qu'il avoit perdu ſon procès. Elle m'a avoué, me diſoit ma Mere, que ce qui l'avoit le plus touchée, étoit la généroſité que vous avez eu de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées ſe paſſoient dans de pareilles converſations; & quoique ma mélancolie fut extrême, elle avoit cependant je ne ſai quelle douceur inſéparable, dans quelque état que l'on ſoit, de l'aſſurance d'être aimé.

Après quelques mois de ſéjour dans le lieu où nous étions, ma Mere reçut ordre de mon Pere de retourner auprès de lui. Il n'avoit preſque pris aucune part à ma maladie; la maniere dont il m'avoit traité, avoit éteint en lui tout ſentiment pour moi. Ma Mere me preſſa de partir avec elle: mais je la priai de conſentir que je reſtaſſe à la campagne, & elle ſe rendit à mes inſtances.

Je me retrouvai encore ſeul dans mes bois. Il me paſſa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque ſolitude; & je l'aurois fait, ſi je n'avois été retenu par l'amitié que j'avois pour ma Mere. Il me venoit toujours en penſée de tâcher de voir Adélaïde, mais la crainte de lui déplaire m'arrêtoit.

Après bien des irréſolutions, j'imaginai que je pourrois du moins tenter de la voir ſans en être vu.

Ce deſſein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bourdeaux, pour ſavoir où elle étoit, un homme qui étoit à moi depuis mon enfance, & qui m'étoit venu retrouver pendant ma maladie : il avoit été à Bagnieres avec moi, il connoiſſoit Adélaïde, il me dit même qu'il avoit des liaiſons dans la maiſon de Bénavidés.

Après lui avoir donné toutes les inſtructions dont je pus m'aviſer, & les lui avoir répétées mille fois, je le fis partir. Il apprit en arrivant à Bourdeaux que Bénavidés n'y étoit plus, qu'il avoit em-

qu'elle m'a vu: il me dit enſuite qu'elle menoit la vie du monde la plus triſte & la plus retirée; que ſon Mari ne la quittoit preſque jamais; qu'on diſoit dans la maiſon qu'il en étoit très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que ſon extrême jalouſie; qu'il la portoit ſi loin, que ſon frere n'avoit la liberté de voir Madame de Bénavidés, que quand il étoit préſent.

Je lui demandai qui étoit ce frere. Il me répondit que c'étoit un jeune homme, dont on diſoit autant de bien, que l'on diſoit de mal de Bénavidés; qu'il paroiſſoit fort attaché à ſa belle-ſœur. Ce diſcours ne fit alors nulle impreſſion ſur moi: la ſituation de Madame de Bénavidés, & le déſir de la voir, m'occupoit tout entier. Saint-Laurent m'aſſura qu'il avoit pris toutes les meſures pour m'introduire chez Bénavidés. Il a beſoin d'un Peintre, me dit-il, pour peindre un appartement: je lui ai promis de lui en amener un; il faut que ce ſoit vous.

Il ne fut plus queſtion que de régler notre départ: j'écrivis à ma Mere que j'allois paſſer quelque tems chez un de mes amis, & je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biſcaye. Mes queſtions ne finiſſoient point ſur Madame de Bénavidés; j'euſſe voulu ſavoir juſqu'aux moindres choſes de ce qui la regardoit. Saint-Laurent n'étoit pas en état de me ſatisfaire, il ne l'avoit vue que très-peu. Elle paſſoit les journées dans ſa chambre, ſans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimoit beaucoup: cet article m'intéreſſa particulierement. Ce chien venoit de moi. Je me flattai que c'étoit pour cela qu'il étoit aimé; quand on eſt bien malheureux, on ſent toutes ces petites choſes, qui échappent dans le bonheur. Le cœur, dans le beſoin qu'il a de conſolation, n'en laiſſe perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'at-

tachement du jeune Bénavidés pour ſa belle-ſœur : il ajoûta qu'il calmoit ſouvent les emportemens de ſon frere, & qu'on étoit perſuadé que ſans lui Adélaïde ſeroit encore plus malheureuſe. Il m'exhorta auſſi à me borner au plaiſir de la voir, & à ne faire aucune tentative pour lui parler : je ne vous dis point, continua-t-il, que vous expoſeriez votre vie, ſi vous étiez découvert ; ce ſeroit un foible motif pour vous retenir ; mais vous expoſeriez la ſienne. C'étoit un ſi grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étois perſuadé de bonne foi que ce bien me ſuffiroit : auſſi me promis-je à moi-même, & promis-je à Saint-Laurent, encore plus de circonſpection qu'il n'en exigeoit.

Nous arrivâmes après pluſieurs jours de marche, qui m'avoient paru pluſieurs années. Je fus préſenté à Bénavidés, qui me mit auſſi-tôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu Architecte, qui, de ſon côté, devoit conduire des ouvriers. Il

j'en devois être bien-aiſe, puiſque j'étois ſûr que ſi j'en étois reconnu, elle m'obligeroit à partir. Cependant je m'en affligeai: je ſortis de cette chapelle avec plus de trouble & d'agitation, que je n'y étois entré. Je ne formai pas encore le deſſein de me faire connoître; mais je ſentois que je n'aurois pas la force de réſiſter à une occaſion, ſi elle ſe préſentoit.

La vue du jeune Bénavidés me donnoit auſſi une eſpéce d'inquiétude. Il venoit me voir travailler aſſez ſouvent: il me traitoit, malgré la diſtance qui paroiſſoit être entre lui & moi, avec une familiarité dont j'aurois dû être touché. Je ne l'étois cependant point: ſes agrémens, & ſon mérite, que je ne pouvois m'empêcher de voir, retenoient ma reconnoiſſance. Je craignois en lui un Rival, j'appercevois dans toute ſa perſonne une certaine triſteſſe paſſionnée, qui reſſembloit trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cauſe; & ce qui acheva de me convaincre, c'eſt qu'après m'avoir fait pluſieurs queſtions ſur ma fortune, vous êtes amoureux, me dit-il; la mélancolie où je m'apperçois que vous êtes plongé, vient de quelques peines de cœur: dites-le-moi; ſi je puis quelque choſe pour vous, je m'y employerai avec plaiſir: tous les malheureux en général ont droit à ma compaſſion; mais il y en a d'une ſorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très mauvaiſe grace Dom Gabriel (c'étoit ſon nom) des offres qu'il me faiſoit. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fuſſe amoureux; mais je lui dis que ma fortune étoit telle, qu'il n'y avoit que le tems qui pût y apporter quelque changement. Puiſque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connois des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus ſeul, je fis mille réflexions ſur la converſation que je venois d'avoir. Je conclus que

Dom Gabriel étoit amoureux, & qu'il l'étoit de ſa belle-ſœur : toutes ſes démarches, que j'examinois avec attention, me confirmerent dans cette opinion. Je le voyois attaché à tous les pas d'Adélaïde, & la regarder des mêmes yeux dont je la regardois moi-même. Je n'étois cependant pas jaloux : mon eſtime pour Adélaïde éloignoit ce ſentiment de mon cœur. Mais pouvois-je m'empêcher de craindre, que la vue d'un homme aimable qui lui rendoit des ſoins, même des ſervices, ne lui fît ſentir d'une maniere plus fâcheuſe encore pour moi, que mon amour ne lui avoit cauſé que des peines.

J'étois dans cette diſpoſition, lorſque je vis entrer, dans le lieu où je peignois, Adélaïde menée par Dom Gabriel. Je ne ſai, lui diſoit-elle, pourquoi vous voulez que je voie les ajuſtemens qu'on fait à cet appartement. Vous ſavez que je ne ſuis pas ſenſible à ces choſes-là. J'oſe eſperer, lui dis-je, Madame, en la regardant, que ſi vous daignez jetter les yeux ſur ce qui eſt ici, vous ne vous re-

qui lui fit peur. Qu'avez-vous, me dit-il, que vous eſt-il arrivé? Je ſuis perdu, lui répondis-je! Adélaïde ne m'aime plus; elle ne m'aime plus, répétai-je, eſt-il bien poſſible? Hélas! que j'avois tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment; par combien de peines, par combien de tourmens ne rachetterois-je pas ce bien que je préférois à tout; ce bien qui, au milieu des plus grands malheurs, rempliſſoit mon cœur d'une ſi douce joie?

Je fus encore long-tems à me plaindre, ſans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cauſe de mes plaintes: Il ſut enfin ce qui m'étoit arrivé. Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jetter dans le déſeſpoir où vous êtes. Madame de Bénavidés eſt ſans doute offenſée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence: que ſavez-vous même, ſi elle n'a point craint de ſe trahir, ſi elle vous eût regardé? Non, non, lui dis-je, on n'eſt point ſi maître de ſoi, quand on aime; le cœur agit ſeul dans un premier mouvement: il faut, ajoutai-je, que je la voie; il faut que je lui reproche ſon changement. Hélas! après ce qu'elle a fait, devoit-elle m'ôter la vie d'une maniere ſi cruelle? Que ne me laiſſoit-elle dans cette priſon? J'y étois heureux, puiſque je croyois être aimé.

Saint-Laurent, qui craignoit que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étois, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je paſſai la nuit entiere à me tourmenter: Je n'avois pas un ſentiment qui ne fût auſſi-tôt détruit par un autre: je condamnois mes ſoupçons; je me trouvois injuſte de vouloir qu'Adélaïde conſervât une tendreſſe qui la rendroit malheureuſe. Je me reprochois dans ces momens de l'aimer plus pour moi que pour elle: ſi je n'en ſuis plus aimé, diſois-je à Saint-Laurent, ſi elle en aime un autre, qu'importe que je meure;

je veux tâcher de lui parler, mais ce ſera ſeulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part: ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette réſolution: il fut conclu, que je partirois auſſi-tôt que je lui aurois parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit, qu'il faloit prendre le tems que Dom Gabriel iroit à la chaſſe, où il alloit aſſez ſouvent, & celui où Bénavidés ſeroit occupé à ſes affaires domeſtiques, auxquelles il travailloit certains jours de la ſemaine.

Il me fit promettre que, pour ne faire naître aucun ſoupçon, je travaillerois comme à mon ordinaire, & que je commencerois à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon Ouvrage, J'avois, preſque ſans m'en appercevoir, quelque eſperance qu'Adélaïde viendroit encore dans ce lieu; tous les bruits

vous mourir de douleur des maux que je vous ai cauſés, & de la perte de votre cœur. Je ſouhaite que Dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adélaïde, que la ſurpriſe & le trouble avoient juſques-là empêché de parler, m'arrêta à ces mots, & jettant un regard ſur moi: Quoi? me dit-elle, vous oſez me faire des reproches? vous oſez me ſoupçonner? vous...

Ce ſeul mot me précipita à ſes pieds. Non, ma chere Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun ſoupçon qui vous offenſe: pardonnez un diſcours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout-à-l'heure, & que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'eſt pour vous que je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde; voulez-vous faire croire que je ſuis la plus criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez: mais promettez-moi du-moins que vous ne me haïrez pas.

Quoiqu'Adélaïde m'eût dit pluſieurs fois de me lever, j'étois reſté à ſes genoux, ceux qui aiment, ſavent combien cette attitude a de charmes: j'y étois encore, quand Bénavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre. Il ne me vit pas plutôt aux genoux de ſa Femme, que, venant à elle l'épée à la main, tu mourras, perfide, s'écria-t-il. Il l'auroit tuée infailliblement, ſi je ne me fuſſe jetté au-devant d'elle: je tirai en même tems mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Bénavidés, en me donnant un coup qui me bleſſa à l'épaule. Je n'aimois pas aſſez la vie pour la défendre, mais je haïſſois trop Bénavidés pour la lui abandonner. D'ailleurs, ce qu'il venoit d'entreprendre contre celle de ſa Femme, ne me laiſſoit plus l'uſage de la raiſon: j'allai ſur lui, je lui portai un coup qui le fit tomber ſans ſentiment.

Les domeſtiques, que les cris de Madame de Bénavidés avoient attirés, entrerent dans ce moment.

Ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître : pluſieurs ſe jetterent ſur moi, ils me deſarmerent ſans que je fiſſe aucun effort pour me défendre : la vue de Madame de Bénavidés, qui étoit toute fondante en larmes auprès de ſon Mari, ne me laiſſoit de ſentiment que pour ſes douleurs. Je fus trainé dans une chambre, où je fus enfermé.

C'eſt-là que livré à moi même, je vis l'abîme où j'avois plongé Madame de Bénavidés. La mort de ſon Mari, que je croyois alors tué à ſes yeux, & tué par moi, ne pouvoit manquer de faire naître des ſoupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point ? J'avois cauſé ſes premiers malheurs, & je venois d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me repréſentois l'état où je l'avois laiſſée, tout le reſſentiment dont elle devoit être animée contre moi, elle me devoit haïr, je l'avois mérité. La ſeule eſpérance qui me reſta, fut de n'être pas connu : l'idée d'être pris pour un ſcélérat, qui, dans toute autre occaſion, m'auroit fait frémir, ne

lieu, me répondit Dom Gabriel, ſi mon frere étoit mort, comme je vois que vous le croyez; mais ſa bleſſure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, & le premier ſigne de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer Madame de Bénavidés dans ſon appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a ſoupçonne, & que vous vous perdriez ſans la ſauver. Sortons, ajouta-t-il: je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra Madame de Bénavidés, m'écriai-je? Non, je ne puis me reſoudre à me tirer d'un péril où je l'ai miſe & à l'y laiſſer. Je vous ai déjà dit, me répondit Dom Gabriel, que votre préſence ne peut que rendre ſa condition plus fâcheuſe. Hé bien, lui dis-je, je fuirai puiſqu'elle le veut, & que ſon intérêt le demande. J'eſpérois en ſacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié: je ne méritois pas cette conſolation. Je ſuis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à Dom Gabriel, vous êtes généreux: ſon innocence, ſon malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me repliqua-t-il, par ce qui m'eſt échappé, que les intérêts de Madame de Bénavidés me ſont plus chers qu'il ne faudroit pour mon repos; je ferai tout pour elle. Hélas! ajouta-t-il, je me croirois payé, ſi je pouvois encore penſer qu'elle n'a rien aimé. Comment ſe peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le ſien ne vous ait pas ſuffi? Mais ſortons, pourſuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne ſourde, & me fit traverſer les cours du Château. J'étois ſi plein de rage contre moi-même, que, par un ſentiment de déſeſpéré, j'aurois voulu être encore plus malheureux que je n'étois.

Dom Gabriel m'avoit conſeillé, en me quittant, d'aller dans un Couvent de Religieux qui n'étoit qu'à un quart de lieue du Château: il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maiſon pendant

quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je ſerai moi même obligé de faire: voilà une lettre pour un Religieux de la maiſon à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore longtems autour du Château, je ne pouvois me réſoudre à m'en éloigner; mais le deſir de ſavoir des nouvelles d'Adélaïde, me détermina enfin à prendre la route du Couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce Religieux, après avoir lu la lettre de Dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement, & le ſang qu'il apperçut ſur mes habits, lui firent craindre que je ne fuſſe bleſſé. Il me le demandoit, quand il me vit tomber en foibleſſe; un domeſtique qu'il appella & lui, me mirent au lit. On fit venir le Chirurgien de la maiſon pour viſiter ma playe; elle s'étoit extrêmement envenimée par le froid & par la fatigue que j'avois ſoufferts.

Quand je fus ſeul avec le Pere à qui j'étois adreſ-

Madame de Bénavidés, comme je l'avois vue en ſortant de ſa chambre fondant en larmes, couchée ſur le plancher auprès de ſon Mari que j'avois bleſſé, ne me ſortoit pas un moment de l'eſprit: je repaſſois les malheurs de ſa vie, je me trouvois partout; ſon mariage, le choix de ce mari le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étoit fait pour moi; & je venois de mettre le comble à tant d'infortunes, en expoſant ſa réputation. Je me rappellois enſuite la jalouſie que je lui avois marquée: quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un ſeul mot l'eût fait ceſſer, je ne pouvois me la pardonner. Adélaïde me devoit regarder comme indigne de ſes bontés, elle devoit me haïr. Cette idée, ſi accablante, je la ſoutenois par la rage dont j'étois animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours: il me dit que Bénavidés étoit très mal de ſa bleſſure, que ſa Femme paroiſſoit inconſolable, que Dom Gabriel faiſoit mine de nous faire chercher avec ſoin. Ces nouvelles n'étoient pas propres à me calmer: je ne ſavois ce que je devois deſirer, tous les événemens étoient contre moi: je ne pouvois même ſouhaiter la mort; il me ſembloit que je me devois à la juſtification de Madame de Bénavidés.

Le Religieux, qui me ſervoit, prit pitié de moi: il m'entendoit ſoupirer continuellement, il me trouvoit preſque toujours le viſage baigné de larmes. C'étoit un homme d'eſprit, qui avoit été longtems dans le monde, & que divers accidens avoient conduit dans le Cloître. Il ne chercha point à me conſoler par ſes diſcours, il me montra ſeulement de la ſenſibilité pour mes peines: ce moyen lui réuſſit, il gagna peu à peu ma confiance; peut-être auſſi ne la dût il qu'au beſoin que j'avois de parler & de me plaindre. Je m'attachois à lui à meſure que je lui contois mes malheurs: il me devint ſi néceſſaire au bout de quelques jours, que je ne pouvois

conſentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans perſonne plus de vraie bonté : je lui répétois mille fois les mêmes choſes, il m'écoutoit, il entroit dans mes ſentimens.

C'étoit par ſon moyen que je ſavois ce qui ſe paſſoit chez Bénavidés : ſa bleſſure le mit longtems dans un très-grand danger. Il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par Dom Jérôme (c'étoit le nom de ce Religieux) ; il me dit enſuite, que tout paroiſſoit tranquille dans le Château ; que Madame de Bénavidés vivoit encore plus retirée qu'auparavant ; que ſa ſanté étoit très-languiſſante : il ajouta, qu'il faloit que je me diſpoſaſſe à m'éloigner auſſi-tôt que je le pourrois ; que mon ſéjour pouvoit être découvert, & cauſer de nouvelles peines à Madame de Bénavidés.

Il s'en faloit bien que je ne fuſſe en état de partir ; j'avois toujours la fiévre, ma playe ne ſe refermoit point. J'étois dans cette maiſon depuis deux mois, quand je m'appercus un jour, que Dom Jé-

Non, ce n'eſt point Bénavidés, reprenois-je; c'eſt moi qui lui ai plongé le poignard dans le ſein: ſans mon amour elle vivroit encore. Adélaïde eſt morte, je ne la verrai plus, je l'ai perdue pour jamais! Elle eſt morte, & je vis encore! que tardai-je à la ſuivre! que tardai-je à la venger! mais non, ce ſeroit me faire grace que de me donner la mort: ce ſeroit me ſéparer de moi-même, qui me ſais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étois, fit rouvrir ma playe, qui n'étoit pas encore bien fermée: je perdis tant de ſang, que je tombai en foibleſſe; elle fut ſi longue, que l'on me crut mort: je revins enfin après pluſieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entrepriſſe quelque choſe contre ma vie, il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon déſeſpoir prit alors une autre forme. Je reſtai dans un morne ſilence. Je ne répandois pas une larme. Ce fut dans ce tems que je fis deſſein d'aller dans quelque lieu où je puſſe être en proye à toute ma douleur. J'imaginois preſque un plaiſir à me rendre encore plus miſérable que je ne l'étois.

Je ſouhaitai de voir Dom Gabriel, parce que ſa vue devoit encore augmenter ma peine; je priai Dom Jérôme de l'amener: ils vinrent enſemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'aſſit auprès de mon lit: nous reſtâmes tous deux aſſez longtems ſans nous parler; il me regardoit avec des yeux pleins de larmes: je rompis enfin le ſilence. Vous êtes bien généreux, Monſieur, de voir un miſérable pour qui vous devez avoir tant de haine. Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puiſſe vous haïr. Je vous ſupplie, lui dis-je, de ne me laiſſer ignorer aucune circonſtance de mon malheur; l'éclairciſſement que je vous demande, préviendra peut-être des événemens que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines & les vôtres, me répondit-il: n'importe, il faut vous ſatisfaire, vous verrez dumoins dans le récit

que je vais vous faire, que vous n'êtes pas ſeul à plaindre; mais, je ſuis obligé pour vous apprendre tout ce que vous voulez ſavoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avois jamais vu Madame de Bénavidés, quand elle devint ma belle ſœur: mon frere, que des affaires conſidérables avoient attiré à Bourdeaux, en devint amoureux; & quoique ſes Rivaux euſſent autant de naiſſance & de bien, & lui fuſſent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne ſai par quelle raiſon le choix de Madame de Bénavidés fut pour lui. Peu de tems après ſon mariage, il l'amena dans ſes terres; c'eſt-là où je la vis pour la premiere fois: ſi ſa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des graces de ſon eſprit, & de ſon extrême douceur, que mon frere mettoit tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avois alors pour une très-aimable perſonne, dont j'étois tendrement aimé, me faiſoit croire que j'étois à l'abri de tant de charmes;

& le dépit, joint aux inſtances de ſon Pere, la déminerent à ſe marier: elle m'inſtruiſit elle-même de ſon ſort; ſa lettre, quoique pleine de reproches, étoit tendre; elle finiſſoit en me priant de ne la voir jamais. Je l'avois beaucoup aimée, je croyois l'aimer encore; je ne pus apprendre ſans une véritable douleur que je la perdois: je craignois qu'elle ne fût malheureuſe, & je me reprochois d'en être la cauſe.

Toutes ces différentes penſées m'occupoient. J'y rêvois triſtement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connoiſſez, quand je fus abordé par Madame de Bénavidés: elle s'apperçut de ma triſteſſe, m'en demanda la cauſe avec amitié. Une ſecrette répugnance me retenoit, je ne pouvois me réſoudre à lui dire que j'avois été amoureux; mais le plaiſir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvemens ſe paſſoient dans mon cœur, ſans que je les démêlaſſe. Je n'avois encore oſé approfondir ce que je ſentois pour ma belle-ſœur: je lui contai mon aventure, je lui montrai la lettre de Mademoiſelle de N***. Que ne m'avez-vous parlé plutôt me dit-elle, peut-être aurois-je obtenu de Monſieur votre frere le conſentement qu'il vous refuſoit? Mon Dieu! que je vous plains, & que je la plains! elle ſera aſſurément malheureuſe! La pitié de Madame de Bénavidés pour Mademoiſelle de N*** me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées deſavantageuſes; & pour diminuer cette pitié, je me preſſai de lui dire, que le mari de Mademoiſelle de N*** avoit du mérite, de la naiſſance, qu'il tenoit un rang conſidérable dans le monde, & qu'il y avoit apparence que ſa fortune deviendroit encore plus conſidérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, ſi vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuſe; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime: c'eſt une cruelle choſe, ajoûta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à

la place de l'inclination. Elle ſoupira pluſieurs fois; pendant cette converſation, je m'apperçûs même qu'elle avoit peine à retenir ſes larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la ſuivre; je reſtai dans un trouble que je ne puis exprimer: je vis tout d'un coup, ce que je n'avois pas voulu voir juſques-là, que j'étois amoureux de ma belle-ſœur, & je crus voir qu'elle avoit une paſſion dans le cœur: je me rappellai mille circonſtances auxquelles je n'avois pas fait attention; ſon goût pour la ſolitude, ſon éloignement pour tous les amuſemens, dans un âge comme le ſien: ſon extrême mélancolie, que j'avois attribuée au mauvais traitement de mon frere, me parut alors avoir une autre cauſe. Que de réflexions douloureuſes ſe préſenterent en même tems à mon eſprit! Je me trouvois amoureux d'une perſonne que je ne devois point aimer, & cette perſonne en aimoit un autre. Si elle n'ai-

ce; mon deſſein étoit de vous engager enſuite à peindre Madame de Bénavidés; car, malgré toutes les illuſions que mon amour me faiſoit, j'étois toujours dans la réſolution de m'éloigner; & je voulois, en me ſéparant d'elle pour toujours, avoir du moins ſon portrait. La maniere dont vous répondîtes à mes avances, me fit voir que je ne pouvois rien eſpérer de vous; & j'étois allé pour faire venir un autre Peintre, le jour malheureux où vous bleſſâtes mon frere. Jugez de ma ſurpriſe, quand à mon retour j'appris tout ce qui s'étoit paſſé; mon frere, qui étoit très-mal, gardoit un morne ſilence, & jettoit de tems en tems des regards terribles ſur Madame de Bénavidés. Il m'appella auſſitôt qu'il me vit; délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une Femme qui m'a trahi: faites-la conduire dans ſon appartement, & donnez ordre qu'elle n'en puiſſe ſortir. Je voulus dire quelque choſe, mais Monſieur de Bénavidés m'interrompit au premier mot: faites ce que je ſouhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il falut donc obéir. Je m'approchai de ma belle-ſœur, je la priai que je puſſe lui parler dans ſa chambre: elle avoit entendu les ordres que ſon Mari m'avoit donnés: allons, me dit-elle en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avoient l'air de reproche, me pénétrerent de douleur; je n'oſai y répondre dans le lieu où nous étions; mais elle ne fut pas plutôt dans ſa chambre, que, la regardant avec beaucoup de triſteſſe: quoi! lui dis-je, Madame, me confondez-vous avec votre perſécuteur, moi qui ſens vos peines comme vous-même, moi qui donnerois ma vie pour vous? Je frémis de le dire, mais je crains pour la vôtre: retirez-vous pour quelque tems dans un lieu ſûr, je vous offre de vous y faire conduire. Je ne ſai ſi Monſieur de Bénavidés en veut à mes jours, me répondit-elle:

je ſai ſeulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner; & je le remplirai, quoi qu'il m'en puiſſe couter. Elle ſe tut quelques momens, & reprenant la parole: Je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entiere confiance, la plus grande marque d'eſtime que je puiſſe vous donner; auſſi-bien l'aveu que j'ai à vous faire, m'eſt-il néceſſaire pour conſerver la vôtre: allez retrouver votre frere, une plus longue converſation pourroit lui être ſuſpecte: revenez enſuite le plutôt que vous pourrez.

Je ſortis comme Madame de Bénavidés le ſouhaitoit. Le Chirurgien avoit ordonné qu'on ne laiſſât entrer perſonne dans la chambre de Monſieur de Bénavidés; je courus retrouver ſa Femme, agité de mille penſées différentes: je deſirois de ſavoir ce qu'elle avoit à me dire, & je craignois de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avoit connu, & l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue: elle ne

ſon Mari vous avoit ſurpris dans le moment même où vous lui diſiez un éternel adieu ; qu'il avoit voulu la tuer ; & que c'étoit en la défendant, que vous aviez bleſſé Monſieur de Bénavidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle : vous ſeul pouvez le dérober au ſort qui l'attend ; car je le connois, dans la crainte de m'expoſer, il ſouffriroit les derniers ſupplices plutôt que de déclarer ce qu'il eſt. Il eſt bien payé de ce qu'il ſouffre, lui dis-je, Madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma foibleſſe, repliqua-t-elle ; mais vous avez dû voir que ſi je n'ai pas été maîtreſſe de mes ſentimens, je l'ai du-moins été de ma conduite, & que je n'ai fait aucune démarche, que le plus rigoureux devoir puiſſe condamner. Hélas ! Madame, lui dis-je, vous n'avez pas beſoin de vous juſtifier ; je ſai trop par moi-même, qu'on ne diſpoſe pas de ſon cœur comme on le voudroit : je vais tout mettre en uſage, ajoutai je, pour vous obéïr, & pour délivrer le Comte de Comminge ; mais j'oſe vous dire qu'il n'eſt peut-être pas le plus malheureux.

Je ſortis en prononçant ces paroles, ſans oſer jetter les yeux ſur Madame de Bénavidés ; je fus m'enfermer dans ma chambre, pour réſoudre ce que j'avois à faire. Mon parti étoit pris de vous délivrer, mais je ne ſavois pas ſi je ne devois pas fuir moi-même. Ce que j'avois ſouffert pendant le récit que je venois d'entendre, me faiſoit connoître à quel point j'étois amoureux : il faloit m'affranchir d'une paſſion ſi dangereuſe pour ma vertu, mais il y avoit de la cruauté d'abandonner Madame de Bénavidés ſeule entre les mains d'un Mari qui croyoit en avoir été trahi. Après bien des irréſolutions, je me déterminai à ſecourir Madame de Bénavidés, & à l'éviter avec ſoin. Je ne pus lui rendre compte de votre évaſion que le lendemain, elle me parut un peu plus tranquille : je crus cependant m'apperce-

voir que ſon affliction étoit encore augmentée, & je ne doutai pas que ce ne fût la connoiſſance que je lui avois donnée de mes ſentimens: je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma préſence lui cauſoit.

Je fus pluſieurs jours ſans la voir; le mal de mon frere qui augmentoit, & qui faiſoit tout craindre pour ſa vie, m'obligea de lui faire une viſite pour l'en avertir. Si j'avois perdu Monſieur de Bénavidés, me dit-elle par un événement ordinaire, ſa perte m'auroit été moins ſenſible; mais la part que j'aurois à celui-ci, me la rendroit tout-à-fait douloureuſe. Je ne crains point les mauvais traitemens qu'il peut me faire, je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué: s'il vit, j'eſpere qu'il connoîtra mon innocence, & qu'il me rendra ſon eſtime. Il faut auſſi, lui dis-je, Madame, que je tâche de mériter la vôtre: je vous demande pardon des ſentimens que je vous ai laiſſé voir; je n'ai

tranquille que je n'avois été depuis que je la connoiſſois. Bien loin de la fuir, je voulus, par les engagemens que je prendrois avec elle en la voyant, me donner à moi même de nouvelles raiſons de faire mon devoir. Ce moyen me réuſſit: je m'accoutumois peu-à-peu à réduire mes ſentimens à l'amitié; je lui diſois naturellement le progrès que je faiſois: elle m'en remercioit comme d'un ſervice que je lui aurois rendu, & pour m'en récompenſer elle me donnoit de nouvelles marques de ſa confiance: mon cœur ſe révoltoit encore quelquefois, mais la raiſon reſtoit la plus forte.

Mon frere, après avoir été aſſez longtems dans un très grand danger, revint enfin; il ne voulut jamais accorder à ſa Femme la permiſſion de le voir, qu'elle lui demanda pluſieurs fois. Il n'étoit pas encore en état de quitter la chambre, que Madame de Bénavidés tomba malade à ſon tour; ſa jeuneſſe la tira d'affaire, & j'eus lieu d'eſperer que ſa maladie avoit attendri ſon Mari pour elle. Quoiqu'il ſe fût obſtiné à ne la point voir, quelque inſtance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de ſon mal, il demandoit de ſes nouvelles avec quelque ſorte d'empreſſement.

Elle commençoit à ſe mieux porter, quand Monſieur de Bénavidés me fit appeller: j'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderoit ma préſence à Sarragoſſe: ma ſanté ne me permet pas de faire ce voyage, je vous prie d'y aller à ma place: j'ai ordonné que mes équipages fuſſent prêts, & vous m'obligerez de partir tout-à-l'heure. Il eſt mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le reſpect que j'aurois eu pour mon Pere, & il m'en a tenu lieu: je n'avois d'ailleurs aucune raiſon pour me diſpenſer de faire ce qu'il ſouhaittoit de moi: il falut donc me réſoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaiſance

me mettoit en droit de lui parler ſur Madame de Bénavidés. Que ne lui dis je point pour l'adoucir! il me parut que je l'avois ébranlé, je crus même le voir attendri. J'ai aimé Madame de Bénavidés, me dit-il, de la paſſion du monde la plus forte, elle n'eſt pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le tems, & la conduite qu'elle aura à l'avenir, effacent le ſouvenir de ce que j'ai vu. Je n'oſai conteſter ſes ſujets de plainte, c'étoit le moyen de rappeller ſes fureurs. Je lui demandai ſeulement la permiſſion de dire à ma belle-ſœur les eſperances qu'il me donnoit: il me le permit. Cette pauvre Femme reçut cette nouvelle avec une ſorte de joie: je ſai, me dit-elle, que je ne puis être heureuſe avec Monſieur de Bénavidés; mais j'aurai du-moins la conſolation d'être où mon devoir veut que je ſois.

Je la quittai, après l'avoir encore aſſurée des bonnes diſpoſitions de mon frere. Un des principaux domeſtiques de la maiſon, à qui je me confiois, fut chargé de ma part d'être attentif à tout

pour ſa Femme l'avoit emporté ſur ſa colere; qu'il étoit prêt de lui pardonner, quand la mort la lui avoit ravie; qu'elle étoit retombée peu après mon départ, & qu'une fiévre violente l'avoit emportée le cinquiéme jour. J'ai ſu depuis que je ſuis ici, où je ſuis venu chercher quelque conſolation auprès de Dom Jérôme, qu'il eſt plongé dans la plus affreuſe melancolie: il ne veut voir perſonne, il m'a même fait prier de ne pas aller ſi-tôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua Dom Gabriel; les lieux où j'ai vu la malheureuſe Madame de Bénavidés, & où je ne la verrois plus, ajoûteroient encore à ma douleur: il ſemble que ſa mort ait réveillé mes premiers ſentimens, & je ne ſai ſi l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié: j'ai réſolu de paſſer en Hongrie, où j'eſpere trouver la mort dans les périls de la Guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel ceſſa de parler. Je ne pus lui répondre; ma voix étoit étouffée par mes ſoupirs & par mes larmes: il en répandoit auſſi-bien que moi; il me quitta enfin ſans que j'euſſe pu lui dire une parole. Dom Jérome l'accompagna, & je reſtai ſeul. Ce que je venois d'entendre, augmentoit l'impatience que j'avois de me trouver dans un lieu où rien ne me dérobât à ma douleur; le deſir d'exécuter ce projet hâta ma guériſon: après avoir langui ſi longtems, mes forces commencerent à revenir: ma bleſſure ſe ferma, & je me vis en état de partir en peu de tems. Les adieux de Dom Jérôme & de moi furent de ſa part remplis de beaucoup de témoignages d'amitié: j'aurois voulu y répondre, mais j'avois perdu ma chere Adélaïde, & je n'avois de ſentiment que pour la pleurer. Je cachai mon deſſein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obſtacle: j'écrivis à ma Mere par Saint-Laurent, à qui j'avois fait croire que j'attendrois la réponſe dans le lieu où j'étois. Cette

lettre contenoit un détail de tout ce qui m'étoit arrivé: je finiſſois, en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle; j'ajoûtois que j'avois cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendoit que la mort; enfin, je la priois de ne faire aucune perquiſition pour découvrir ma retraite, & je lui recommandois Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avois d'argent; je ne gardai que ce qui m'étoit néceſſaire pour faire mon voyage: la lettre de Madame de Bénavidés, & ſon portrait que j'avois toujours ſur mon cœur, étoient le ſeul bien que je m'étois réſervé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent, je vins ſans preſque m'arrêter à l'Abbaye de la Trape. Je demandai l'habit en arrivant: le Pere Abbé m'obligea de paſſer par les épreuves. On me demanda quand elles furent finies, ſi la mauvaiſe nourriture & les auſtérités ne me paroiſſoient pas au-deſſus de mes forces? Ma douleur m'occupoit ſi entierement, que je ne m'é-

l'un & l'autre, & je revenois le cœur encore plus plein de triſteſſe.

Il y avoit trois années que je menois cette vie, ſans que mes peines euſſent eu le moindre adouciſſement, quand je fus appellé par le ſon de la cloche pour aſſiſter à la mort d'un Religieux: il étoit déja couché ſur la cendre, & on alloit lui adminiſtrer le dernier Sacrement, lorſqu'il demanda au Pere Abbé la permiſſion de parler.

Ce que j'ai à dire, mon Pere, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voyes ſi extraordinaires m'a tiré du profond abîme où j'étois plongé, pour me conduire dans le port du ſalut. Il continua ainſi:

Je ſuis indigne de ce nom de Frere, dont ces ſaints Religieux m'ont honoré: vous voyez en moi une malheureuſe Péchereſſe, qu'un amour profane a conduit dans ces ſaints lieux. J'aimois, & j'étois aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne: la haine de nos Peres mit obſtacle à notre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon Amant, d'en épouſer un autre. Je cherchai, juſques dans le choix de mon Mari, à lui donner des preuves de mon fol amour: celui qui ne pouvoit m'inſpirer que de la haine, fut préféré, parce qu'il ne pouvoit lui donner de jalouſie. Dieu a permis qu'un mariage, contracté par des vues ſi criminelles, ait été pour moi une ſource de malheurs. Mon Mari & mon Amant ſe bleſſerent à mes yeux; le chagrin que j'en conçus, me rendit malade. Je n'étois pas encore rétablie, quand mon Mari m'enferma dans une tour de ſa maiſon, & me fit paſſer pour morte. Je fus deux ans en ce lieu, ſans autre conſolation que celle que tâchoit de me donner celui qui étoit chargé de m'apporter ma nourriture. Mon Mari, non content des maux qu'il me faiſoit ſouffrir, avoit encore la cruauté d'inſulter à ma miſere: mais, que dis-je,

ô mon Dieu! j'oſe appeler cruauté l'inſtrument dont vous vous ſerviez pour me punir. Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux ſur mes égaremens: bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurois que mon Amant. La mort de mon Mari me mit enfin en liberté: le même domeſtique, ſeul inſtruit de ma deſtinée, vint m'ouvrir ma priſon, & m'apprit que j'avois paſſé pour morte dès l'inſtant qu'on m'avoit enfermée. La crainte des diſcours que mon avanture feroit tenir de moi, me fit penſer à la retraite; & pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne ſavoit aucune nouvelle de la ſeule perſonne qui pouvoit me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme, pour ſortir avec plus de facilité du Château. Le Couvent que j'avois choiſi, & où j'avois été élevée, n'étoit qu'à quelques lieues d'ici: j'étois en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette Egliſe. A peine y étois-je, que je diſtinguai parmi ceux qui

étoit la disposition que j'apportois à vos saints exercices? Un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimoit. Dieu, qui vouloit en m'abandonnant à moi-même me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettoit sans doute ces douceurs empoisonnées, que je goûtois à respirer le même air, à être dans le même lieu. Je m'attachois à tous ses pas, je l'aidois dans son travail autant que mes forces pouvoient me le permettre, & je me trouvois dans ces momens payée de tout ce que je souffrois. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connoître: mais quel fut le motif qui m'arrêta? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avoit fait perdre le mien; sans cette crainte, j'aurois peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyois qui étoit toute à lui.

Il y a deux mois que, pour obéir à la régle du saint Fondateur, qui a voulu par l'idée continuelle de la mort sanctifier la vie de ces Religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivois, comme à l'ordinaire, celui à qui j'étois liée par des chaînes si honteuses: la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusoit, me pénétrerent d'une affliction si vive, qu'il falut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvoient me trahir. Il me sembloit depuis ce moment, que j'allois le perdre: cette idée ne m'abandonnoit plus, mon attachement en prit encore de nouvelles forces, je le suivois par-tout; & si j'étois quelques heures sans le voir, je croyois que je ne le verrois plus.

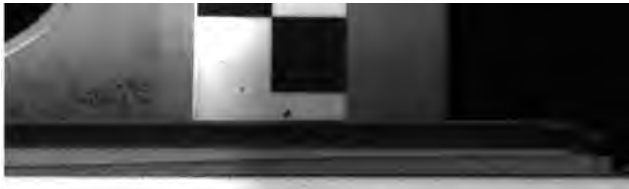
Voici le moment heureux que Dieu avoit préparé pour l'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'apperçus que mon compagnon m'avoit quittée; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je

le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque choſe qu'il avoit tiré de ſon ſein. Sa rêverie étoit ſi profonde, que j'allai à lui, & que j'eus le tems de conſidérer ce qu'il tenoit, ſans qu'il m'apperçût. Quel fut mon étonnement, quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos, que j'avois tant craint de troubler, il étoit, comme moi, la malheureuſe victime d'une paſſion criminelle: je vis Dieu irrité appeſantir ſa main toute-puiſſante ſur lui. Je crus que cet amour, que je portois juſqu'aux pieds des autels, avoit attiré la vengeance céleſte ſur celui qui en étoit l'objet: pleine de cette penſée, je vins me proſterner aux pieds de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma converſion pour obtenir celle de mon Amant. Oui, mon Dieu, c'étoit pour lui que je vous priois, c'étoit

venir, me l'avoit fait reconnoître dès le premier mot qu'elle avoit prononcé. Quelle expreſſion pourroit repréſenter ce qui ſe paſſoit alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le déſeſpoir, peuvent faire ſentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étois proſterné comme les autres Religieux. Tant qu'elle avoit parlé, la crainte de perdre une de ſes paroles avoit retenu mes cris; mais, quand je compris qu'elle avoit expiré, j'en fis de ſi douloureux, que les Religieux vinrent à moi & me releverent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jetter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenois les mains que j'arroſois de mes larmes. Je vous ai donc perdue une ſeconde fois, ma chere Adélaïde, m'écriai-je, & je vous ai perdue pour toujours! Quoi! vous avez été ſi longtems auprès de moi, & mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous ſéparerons du-moins jamais; la mort, moins barbare que mon Pere, ajoûtai-je en la ſerrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable piété n'eſt point cruelle. Le Pere Abbé, attendri de ce ſpectacle, tâcha par les exhortations les plus tendres & les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenois étroitement embraſſé. Il fut enfin obligé d'y employer la force: on m'entraîna dans une cellule, où le Pere Abbé me ſuivit: il paſſa la nuit avec moi, ſans pouvoir rien gagner ſur mon eſprit. Mon déſeſpoir ſembloit s'accroître par les conſolations qu'on vouloit me donner. Rendez-moi, lui diſois-je, Adélaïde: pourquoi m'en avez-vous ſéparé? Non, je ne puis plus vivre dans cette maiſon, où je l'ai perdue, où elle a ſouffert tant de maux. Par pitié, ajoûtai-je en me jettant à ſes pieds, permettez-moi d'en ſortir: que feriez-vous d'un miſerable, dont le déſeſpoir troubleroit votre

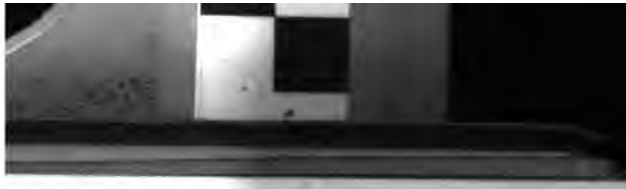


repos? Souffrez que j'aille dans l'Hermitage attendre la mort; ma chere Adélaïde obtiendra de Dieu, que ma pénitence ſoit ſalutaire: & vous, mon Pere, je vous demande cette derniere grace, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres. Je vous promettrai à mon tour de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut ſeul mettre fin à mes maux, Le Pere Abbé, par compaſſion, & peut-être encore plus pour ôter de la vue de ſes Religieux un objet de ſcandale, m'accorda ma demande, & conſentit à ce que je voulus. Je partis dès l'inſtant pour ce lieu. J'y ſuis depuis pluſieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN.

PRÉFACE.

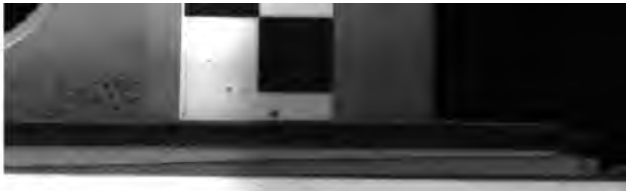
COMME je prévois qu'il pourroit ſe trouver des gens aſſez incrédules, pour s'imaginer que l'Académie Galante fût une fiction, je me ſens obligé de les avertir qu'ils ne doivent pas tomber dans cette erreur. L'Académie Galante eſt réelle, & les portraits des Académiciens ſont tirés d'après nature. Il n'y a pas un mot de changé dans les Statuts. Pour les Avantures que l'on conte ici, je ne vous les garantis pas entiérement véritables; car je ſerois fort fâché de rien avancer dont je ne fuſſe bien ſûr; mais je vous les garantis telles qu'elles ont été contées. Tite-Live ne vous en diroit pas davantage, & la foi de l'Hiſtoire ne va pas plus loin. Peut-être l'endroit du Bandeau trop bien attaché, ne vous paroîtra pas de la plus exacte vraiſemblance: cela m'a paru auſſi; mais le Comte d'Alvagna l'a maintenu vrai aux Académiciens, & je n'ai fait qu'un récit fidéle de ce qu'ils ont dit. Le ſecret eſt ſi bien gardé parmi eux, que leur Académie ſubſiſte au milieu de Paris, ſans que perſonne le ſache. Et tel que vous verrez traiter tout ce Livre-ci d'une pure fable, ou même le critiquer, ſera peut-être le Marquis d'Ormilly, ou le Chevalier de Pontignan. Ainſi, Lecteur, ſi vous m'en croyez, ne dites point de mal de cet Ouvrage; car vous ne ſavez devant qui vous parlerez. Sur-tout, je vous prie d'avoir de la conſidération pour les Académiciennes: ce ſont les plus jolies perſonnes de Paris. Si elles entrent un peu aiſément dans des converſations galantes, elles n'en ſont pas dans le fond moins ſeveres, ni moins circonſpectes. Je ſouhaite à ceux qui n'approuveront pas ce petit Livre, des Maîtreſſes auſſi vertueuſes & auſſi propres à les faire engager. Les filles, qui ont vu du monde, & vécu avec quelque liberté, ne ſont pas celles que cherchent les gens mal-intentionnés. Ils trouvent mieux leur compte avec des Agnès, qui n'ont jamais ouï parler d'amour qu'à leurs meres.



ACADÉMIE GALANTE.

Il y a quelque tems qu'il ſe trouva chez Mademoiſelle d'Ormilly une Compagnie compoſée des plus honnêtens-gens de Paris. C'étoit Mademoiſelle de Mirac, Mademoiſelle de Turé, Mr. le Chevalier de Pontignan, Mr. le Comte d'Albagna, Mr. de Tréval, & Mr. le Marquis d'Ormilly, Frere de la Demoiſelle qui recevoit ces viſites. Comme il eſt beſoin de faire connoître toutes ces perſonnes, en voici le portrait en peu des mots. Mademoiſelle d'Ormilly eſt une Brune fort bien faite, moins belle que touchante, mais touchante au dernier point. Il y a beaucoup d'agrément répandu ſur toute ſa perſonne, ſur ſes manieres, & juſques ſur ſes défauts; car ſes défauts même ont je ne ſai quoi qui plait. Elle a l'eſprit fort joli, & fort propre au commerce du monde. Je ne voudrois

tous les défauts le mieux qu'il lui eſt poſſible : mais il arrive ſouvent, qu'après avoir quelque tems eſſayé ſon cœur, il trouve qu'il n'aime point ; & il eſt au déſeſpoir d'y avoir perdu ſa peine. On ne doit pas douter, que ſon cœur étant ſi délicat, ſon eſprit ne le ſoit auſſi. Il penſe & s'exprime finement, mais toujours avec une mélancolie douce, qui ne déplait pas la premiere fois qu'on le voit, & qui charme dans une ſeconde viſite. Mr. le Chevalier de Pontignan & Mademoiſelle de Mirac, ſont tous deux de Gaſcogne, c'eſt-à-dire, pleins de feu, de vivacité, & d'imagination. Il y a cependant une aſſez grande différence entre leurs caracteres. Mademoiſelle de Mirac eſt toujours également enjouée. Elle brille toujours ; mais le Chevalier eſt naturellement chagrin, & il n'a des emportemens de joie, que pour ſatisfaire l'inégalité de ſon tempérament, qui ne le peut laiſſer longtems dans un même état. Il a l'extérieur brusque, indiſcret, emporté ; mais il a dans l'ame tout ce qui eſt contraire à ſon extérieur. Pour ſes paſſions, elles ſont très-courtes, mais en récompenſe très-vives. Mr. le Comte d'Albagna eſt un Italien, qui a beaucoup voyagé, & qui s'eſt établi en France. Il eſt fort bien fait, & ſa perſonne prévient les gens en ſa faveur. Son air eſt aſſez froid ; & quand on eſt mal intentionné pour lui, on donne à cette froideur le nom de vanité. Il a du monde, & outre cela de l'eſprit. Quand il aime, c'eſt à la maniere de ſon pays, toujours avec beaucoup de jalouſie. Sa déclaration d'amour, ſera, par exemple, de demander l'excluſion d'un homme qui l'incommode. On lui reproche avec aſſez de juſtice ſes diſtractions & ſes inquiétudes. La choſe qu'il fait, eſt presque toujours celle à laquelle il penſe le moins ; & l'état, dont il eſt le moins content, eſt celui où il ſe trouve. Mademoiſelle de Turé a l'air doux & plein d'une langueur engageante. Elle eſt naturellement



pareſſeuſe, & pour s'épargner la peine de parler beaucoup, elle parle d'ordinaire aſſez finement, faiſant entendre plus qu'elle ne dit. Elle a dans l'eſprit beaucoup de juſteſſe, & de l'enjouement même; mais comme ſes manieres n'aident point à faire paroître enjoué ce qu'elle dit, il faut qu'il le ſoit beaucoup pour le paroître. Elle a l'ame tendre, mais elle a fait trop de réflexions ſur la tendreſſe. Il ne tient pas à ſon cœur qu'elle n'aime, il tient à ſon eſprit. Enfin, Mr. de Tréval eſt un ennemi déclaré du Mariage, grand Partiſan de l'Amour. Il fait des vers & eſt cependant très-agréable. Il eſt fort ſavant, & ne laiſſe pas d'avoir beaucoup d'eſprit naturel. Il a les paſſions vives, & ſa conſtance en amour va juſqu'à l'opiniatreté; mais ce qu'il y a de plus particulier en lui, c'eſt ſa franchiſe. Si quelqu'un lui déplait, il iroit vo-

Ces derniers mots du Chevalier furent ſuivis d'un applaudiſſement général. Le deſſein de faire une Académie d'Amour parut fort nouveau & fort divertiſſant. Le Marquis d'Ormilly & ſa ſœur, propoſerent qu'on exécutât la choſe à l'heure même. Ils diſoient que ces ſortes de projets perdent tout leur agrément quand on laiſſe refroidir la chaleur de l'imagination. Si j'en avois dit autant que vous, leur repliqua Pontignan, vous m'auriez bien traité d'étourdi. Vous vous figurez donc qu'une Académie ſe bâtiſſe en un inſtant. Et des Réglemens, des Statuts, en avez-vous? Bon, je m'en vais vous en faire tout-à-l'heure plus qu'il ne vous en faut, interrompit Mademoiſelle de Mirac. Voici encore mon étourdie, lui dit brusquement le Chevalier. C'eſt grand' pitié que ce ſoit à moi aujourd'hui à être plus ſage que les autres; mais puisque cela eſt, je vous ordonne à tous de retourner inceſſamment chacun dans votre chambre, de vous y renfermer ſeul, de vous y promener à grands pas, & d'y rêver mûrement aux Statuts de notre Académie. Vous les apporterez demain ici, & entre tous on choiſira les meilleurs. Après cela il fit lui-même ſortir tout le monde, & ſortit auſſi.

Le lendemain, chacun ſe trouva chez Mademoiſelle d'Ormilly, ſes Statuts à la main. On l'obligea à lire les ſiens la premiere, & voici ce qu'elle lut:

STATUTS DE Mlle. D'ORMILLY.

I. *L'Académie s'aſſemblera dans une chambre, dont tout le meuble ſera fait exprès ſur quelque deſſein galant que l'on imaginera.*

II. *Il y aura au milieu de l'Académie un Portrait de l'Amour.*

III. *Chaque Académicien ſera obligé d'y mettre le Portrait de ſa Maîtreſſe, & chaque Académicienne celui de ſon Amant.*

Je vous aſſure déjà par avance, interrompit Mademoiſelle de Turé, qu'il y manquera un portrait. En effet, dit Tréval, Mademoiſelle d'Ormilly eſt admirable. Ses affaires de cœur ſont publiques, & elle veut que toutes les nôtres le ſoient auſſi. Nous connoiſſons tous ſon Marquis de Belcour, & je crois bien qu'elle n'aura pas de peine à nous en donner le portrait: mais toutes les Belles n'ont pas leur Marquis déclaré. Ce ne ſeroit pas-là mon embarras, reprit Mademoiſelle de Mirac: au contraire, ſi je n'avois point de portrait d'Amant à donner, je ſerois ſi honteuſe, que je crois que je voudrois me bannir du Monde. Ne vous inquiétez point tous, cria Pontignan; donne qui voudra des portraits à l'Académie, je m'engage à l'en fourni- [illegible] donnerai d'abord une douzaine. Quoi-

de Mirac. On approuva l'expedient de Tréval, & Mademoiſelle d'Ormilly continua de lire:

IV. *Il y aura ſur la porte de l'Académie une Inſcription, avec ces mots,* LOIN D'ICI INDIFFERENS ET INDISCRETS.

Vous voyez bien, pourſuivit-elle, que, grace à cette Inſcription, les portraits ne courroient aucun péril; car en la voyant, quel cœur ne ſe ſentira pas frappé d'une reſpectueuſe frayeur? Quelle bouche oſera révéler nos miſteres? Vraiement, s'écria Mademoiſelle de Mirac, mes Statuts ont grand beſoin de l'Inſcription de Mademoiſelle d'Ormilly. Je fulmine auſſi bien qu'elle contre les Indiſcrets & les Indifférens. Voici mes Réglemens écoutez. Et alors elle ſe mit à lire bruſquement, ſans s'informer ſi Mademoiſelle d'Ormilly avoit fini ou non.

STATUTS DE Mlle. DE MIRAC.

I. *On ne recevra perſonne, qui n'ait aimé, ou qui n'aime, ou qui ne donne bonne & ſuffiſante caution d'aimer au-plutôt.*

II. *On ne croira pas ſur leur parole ceux qui diront qu'ils auront aimé; mais ils ſeront obligés de faire leurs preuves d'Amour, comme l'on fait à Malthe ſes preuves de Nobleſſe.*

Vous riez, continua-t-elle, voyant qu'effectivement tout le monde éclatoit de rire. J'ai penſé faire cet Article encore bien plus rigoureux. Je voulois que l'on prouvât une Généalogie d'Amour, c'eſt-à-dire, que l'on ſortoit de Pere & de Mere, d'Ayeuls & d'Ayeules qui avoient aimé: mais j'ai remarqué fort judicieuſement, que cela avoit ſes difficultés & ſes embarras. Point du tout, dit Al-

bagna avec ſon air froid. Pourquoi ne montreroit-on pas bien huit Quartiers d'Amour pour être Académicien, ainſi que l'on montre huit Quartiers de Nobleſſe pour être Chevalier de Malthe? Ce n'eſt pas tout, dit Mademoiſelle de Mirac. Voyons le reſte:

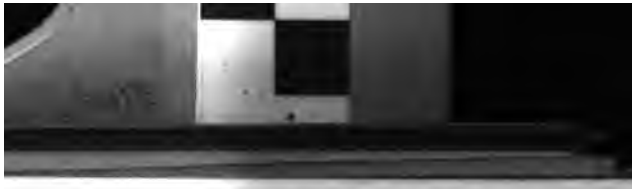
III. *On ſera obligé de rendre à l'Académie un compte exact de l'uſage que l'on fera de ſon tems. S'il ſe trouve que quelqu'un ait paſſé un tems conſidérable ſans aimer, il ſera interdit, & l'interdiction durera autant que ſon cœur aura été oiſif.*

IV. *On ne pourra s'embarquer dans une affaire de Cœur, ſans en avoir parlé à l'Académie, & ſans avoir fait approuver ſon choix, à peine de nullité des ſoins, déclarations, & autres procédu-*

Oui dà, dit-il, en regardant Tréval, qui rioit & secouoit la tête. Je vous soûtiens que cet Article est fort bon: & de plus je vous annonce qu'avec vos belles & longues passions vous ne tarderez gueres à être chassé. Un homme comme vous, qui est des années à se faire aimer, suffiroit pour décrier toute l'Académie. On croiroit que nous ne serions pas plus habiles que le reste du monde. D'accord, répondit Tréval, votre Article est admirable: mais moi, j'en ai un qui porte qu'on chassera ceux qui ne se feront pas longtems aimer des Belles; car ils décrieroient aussi l'Académie. Oh! ce n'est pas de même, reprit le Chevalier: la difficulté est de gagner les cœurs promptement; cela fait, il n'importe gueres qu'on les garde. Mais je ne veux pas entrer en dispute avec vous, laissez-moi achever.

II. *On ne recevra point d'Académicien, qui n'ait eu qu'une passion.*

Ah! Mr. le Chevalier, s'écria Tréval: grace, grace aux pauvres Amans constans. Que vous ont-ils fait? Tout le monde ne peut pas atteindre à cette perfection de légéreté & d'inconstance où vous êtes parvenu. Bon! répondit-il, ce seroient de plaisans Académiciens, que des gens qui n'ont aimé qu'une fois. Ils ne savent encore rien en amour, il nous faut des experts. Hé bien, repliqua Tréval, vous serez l'Expert de l'Académie, & vous en brillerez davantage avec ces ignorans qui n'auront eu qu'une passion. Encore un coup, Tréval, reprit le Chevalier avec une colere fort plaisante, laissez-moi en repos lire mes Statuts. Il semble que vous soyez député de toutes les Maîtresses que j'ai quittées, pour me persécuter éternellement.



III. *S'il y a quelque Académicien maltraité l'Académie ira en Corps trouver ſa Maîtreſſe, & l'exhorter à en uſer mieux. Si elle n'a aucun égard pour nos prieres, on l'exhortera lui-même à renoncer à ſa paſſion. S'il n'en fait rien, il ſera dégradé.*

Voyez, continua-t-il, avec quelle prudence merveilleuſe j'ai ménagé tout cela. D'abord je n'oblige pas l'Amant à quitter ce qu'il aime, cela ſeroit trop rude; mais on va négocier pour lui auprès de la Belle. Si cette négociation ne produit rien, alors il n'y a plus de milieu: il faut, ou qu'il ſe défaſſe de ſa paſſion, ou qu'il ſorte de l'Académie. A ce compte, repliqua froidement Tréval, l'Académie ſera toujours en campagne, pour faire des exhortations. On ſe mit à rire de cette ré-

vie d'en être un jour la Doyenne. Et vous, belle Silencieuſe, dit-elle à Mademoiſelle de Turé, qu'en penſez-vous? Moi, répondit-elle, je ſuis pour l'Article de Tréval. Je conçois tant d'oppoſition entre l'Amour & le Mariage, que ceux qui ſont engagés dans un parti, ne peuvent être ſoufferts dans l'autre. Qu'eſt ceci? reprit Mademoiſelle d'Ormilly; voilà de ces chimeres délicates que les beaux eſprits affectent de débiter: pour moi qui ſuis plus groſſiere, n'en déplaiſe à vos rafinemens, je conçois bien qu'une femme peut aimer ſon mari. Vous devinez bien (dit Tréval au Marquis d'Ormilly, mais ſi bas qu'il ne put être entendu) vous devinez bien à qui cela s'applique. Mademoiſelle d'Ormilly entendit l'air dont Tréval parla, & rougit un peu. Mon dieu, ma ſœur, lui dit le Marquis, ne vous emportez point! Si l'Article de Tréval ſubſiſte, hé bien, nous vous chaſſerons de l'Académie le plutôt qu'il ſe pourra; voilà tout le malheur qui vous en peut arriver; vous en ſerez aſſez conſolée d'ailleurs. Mr. le Chevalier, pourſuivit-il en parlant à Pontignan, achevez, s'il vous plait: & Pontignan continua de lire.

II. *La forme de chaſſer de l'Académie ceux qui ſe marieront, ſera de leur lire publiquement leur contract de Mariage, de leur annoncer de la part de l'Amour, qu'il les prive de tous les Droits & de tous les Priviléges qu'il leur accordoit, & de faire devant eux une petite Oraiſon funébre de leur liberté & de leurs plaiſirs.*

Ah! Tréval, dit Pontignan, cela eſt outré: il faut que vous ayez fait ſerment d'abolir le mariage. Il n'y auroit aucune de ces Demoiſelles qui oſât ſoutenir toutes les cérémonies de cet Article; & je ſuis ſûr, ajoûta-t-il en les regardant malicieuſement l'une après l'autre, qu'elles renonceroient à épou-

ſer des Amans aimés, plutôt que d'eſſuyer l'Oraiſon funébre. Nous vous ſommes fort obligées, reprit Mademoiſelle d'Ormilly, de la bonne opinion que vous avez conçue de nous; & nous y répondrons aſſûrément, juſqu'à la premiere occaſion qui s'offrira de nous faire haranguer. Pour moi, dit bruſquement Mademoiſelle de Mirac, ce n'eſt pas que j'aye envie de me marier; mais je ſerois bien-aiſe de vous donner à toutes l'exemple d'affronter l'Oraiſon funébre, & de vous apprendre à franchir ce pas-là. Vous viendriez toutes vous jetter à mes pieds, pour m'en remercier. Franchement, dit-le Comte d'Albagna; l'Amour & l'Hyménée ne ſont point en ſi mauvaiſe intelligence, que Mr. de Tréval le prétend. C'eſt une brouillerie de deux parens fort proches, qui ſe peuvent raccommoder; & je ſuis ſûr que l'Amour lui-même ne trouveroit pas bon qu'on ne pût paſſer dans le parti de l'Hyménée.

STATUTS DU MARQUIS D'ORMILLY.

I. L'*Académie ne fera rien.*

Eſt-ce-là ce Réglement admirable, dit Treval? C'eſt-à-dire, que ce n'eſt plus l'Académie de l'Amour, mais l'Académie de l'Oiſiveté. Hé bien, reprit Mademoiſelle de Turé, c'eſt toujours la même choſe. Comment? repliqua Tréval. Si vous ne m'entendez pas, lui répondit elle, tant pis pour vous. Mr. le Marquis, dit-elle en s'adreſſant à d'Ormilly, vous, que ie défens, expliquez-lui un peu ma penſée; car je ne ſaurois m'en donner la peine. Quoi! reprit le Marquis parlant à Tréval, vous qui ſavez tout, vous ne ſavez pas que l'Oiſiveté & l'Amour ſont deux Divinités qui s'accommodent fort bien enſemble? Il n'y a rien qui convienne mieux à l'Académie Galante, que de ne rien faire. Cependant, comme dit le ſecond Article,

II. *Cela n'empêchera pas, qu'elle n'examine les queſtions galantes qui ſe préſenteront, & ne ſe faſſe pluſieurs autres ſortes d'emplois; mais elle ne fera rien de profeſſion.*

III. *On s'aſſemblera quand on voudra.*

Point de Jours réglés, pourſuivit-il. L'Amour eſt un Dieu de fantaiſie, qui ne s'accommode d'aucune Loi.

IV. *On ne ſe diſpenſera de ſe trouver aux Aſſemblées, que pour cauſes galantes, que l'on ſera obligé de dire à l'Académie.*

On fut fort content des Statuts du Marquis; &, après lui, ce fut au Comte d'Albagna à lire les ſiens.

STATUTS DU COMTE D'ALBAGNA.

I. *Il n'y aura point de Directeur, mais une Directrice.*

Toute la Compagnie convint que l'Article étoit fort galant, & que, dans une Académie d'Amour, c'étoit aux Dames à tenir les premieres places.

II. *Il y aura un Secretaire.*

Les Demoiſelles s'imaginoient déjà, pourſuivit-il, qu'elles auroient toutes les charges. J'en aurois été ravi; mais, par malheur, la charge de Secretaire ne convient pas au beau ſexe. Et pourquoi, s'il vous plait, dit Mademoiſelle de Mirac? Le ſeul mot de Secretaire le dit, repliqua le Comte. Ah! reprit l'aimable Gaſconne, vous nous offenſez pour avoir

STATUT DE Mlle. DE TURÉ.

Il y aura un des quatre Hommes de la Compagnie, qui ne ſera point du nombre des Académiciens.

Mon Cavalier, pourſuivit-elle en s'adreſſant à Pontignan, ceci vous regarde. Il n'y a aucun de ces Meſſieurs qui ſoit plus propre que vous à n'être point de notre Académie, pour vous remercier de ce que vous venez de dire à l'avantage des femmes: je vous aſſûre déjà de ma voix, quand il s'agira de vous donner l'excluſion. Vous croyez donc lui répondit le Chevalier, que votre Statut paſſera? Nous ſommes ici quatre hommes, qui nous ligueront contre trois filles que vous êtes, & nous verrons ſi vous l'emporterez. Et c'eſt-là juſtement, reprit Mademoiſelle de Turé, la raiſon de mon Statut. S'il y a plus d'Académiciens que d'Académiciennes, nous voilà perdues: le parti des hommes ſera toujours le plus fort. Ils décideront toutes les queſtions galantes à notre deſavantage, & nous ſeront autant d'injuſtices qu'ils nous en ont déjà fait dans l'établiſſement des Loix & des Coutumes; car, parce que les hommes, dès le commencement, ſe ſont trouvé ſaiſis de tout le pouvoir, les femmes ont été fort maltraitées. Là-deſſus Meſdemoiſelles d'Ormilly & de Mirac applaudirent à ce que diſoit Mademoiſelle de Turé. Leur parti ſe fortifia du Marquis d'Ormilly, qui fut de leur ſentiment. Pontignan, Albagna & Tréval, lui reprocherent ſa déſertion, mais il tint bon pour les Demoiſelles. Voilà déjà une guerre civile qui s'éléve dans l'Académie naiſſante. Les trois Demoiſelles ſoûtiennent qu'il faut abſolument qu'il ſorte un homme. Trois hommes proteſtent qu'aucun d'eux ne ſortira. Pour le Marquis d'Ormilly, diſoit Pontignan, il s'eſt jetté entre les bras des Belles, comme dans un aſile dont on ne le ſauroit tirer: cependant, ſi quelqu'un ſort,

aſſurément ce ſera lui. Nous avons ici trois voix qui lui donnent l'excluſion; & trois ici qui le retiennent, repliquoient les Demoiſelles. Ainſi d'Ormilly étoit dans une ſituation aſſez plaiſante, retenu par un parti, & chaſſé par l'autre. Mais le pauvre Chevalier de Pontignan fut bien étonné, quand il vit que le Marquis & les trois Demoiſelles lui donnoient leur voix d'excluſion. Comment, dit-il en s'échauffant, c'eſt à moi qu'on en veut? Et moi, je ſoûtiens que, ſelon le Réglement même de Mademoiſelle de Turé, il faut que ce ſoit d'Ormilly, ou une de ces Demoiſelles, qui ſorte. Montrez-nous un peu cela, dit Mademoiſelle de Turé. N'eſt-il pas vrai, reprit-il, que s'il y avoit ici quatre Demoiſelles, & trois hommes, ce ſeroit à une Demoiſelle à ſortir? N'eſt il pas vrai, Mademoiſelle la Légiſlatrice? Oui, répondit-elle. Hé bien, repliqua-t-il, n'eſt-il pas vrai encore, que le Marquis

Ce Serment prêté entre les mains des Demoiſelles, qui repréſentoient l'Amour, on pria Mademoiſelle d'Ormilly de nommer celui qui parleroit le premier. Elle voulut s'en défendre, ſur ce que la Compagnie s'étant aſſemblée chez elle, elle devoit faire honneur à Mademoiſelle de Mirac, & à Mademoiſelle de Turé; mais elles promirent qu'elles nommeroient chacune à leur tour: & alors Mademoiſelle d'Ormilly regarda Treval avec un ſigne de tête, qui lui fit entendre qu'on ſe préparoit à l'écouter. Tréval n'attendit point d'ordre plus exprès, & il commença de cette ſorte.

HISTOIRE DE TRÉVAL.

C'EST donc à moi, puiſqu'il plait ainſi à Mademoiſelle d'Ormilly, de vous dire le premier quelles ont été mes Avantures galantes; mais avant que d'entrer dans ce recit, trouvez bon, Mademoiſelle, que je faſſe une legere peinture de moi-même, ne fût-ce que pour mettre une maniere d'exorde au devant de mon Hiſtoire. Nous voilà bien, dit Pontignan en ſoûpirant: nous avons bien affaire de votre exorde. Il n'eſt que d'entrer tout d'un coup en matiere. Mais j'ai tort. J'oublioís que vous êtes un Savant, & les Savans ne parlent pas comme font les autres. Vous n'eſſuyerez pas un long prélude, répondit Tréval, & je viendrai auſſi tôt au fait. Quoique je ne me pique pas d'être un Savant de profeſſion, il faut pourtant que je le confeſſe, l'étude juſqu'à un certain tems avoit été ma principale occupation. Je ne m'en ſuis jamais fait une honte comme la plupart des gens: les livres me plaiſoient; mon eſprit y trouvoit ſon compte; & pour mon cœur, s'il faut

dire tout, il ne m'avoit point encore fait d'affaires. Ah! cela ne ſe peut pas, interrompit Mademoiſelle de Mirac, nous ſavons de vos nouuelles. Vous aviez déjà eu plus d'une galanterie. Ne faites point le modeſte. Vous vous en moquez, continua-t-elle en regardant le Chevalier; mais Monſieur de Tréval fait des vers. Il eſt bien avec les Muſes; & je doute fort que parmi les tranſports aſſez violens qu'elles inſpirent, il ait conſervé toute ſa ſageſſe. Je ſuis du ſentiment de Mademoiſelle de Mirac, ajoûta malicieuſement Pontignan. Vous verrez que Tréval aura cauſé du ſcandale ſur le Parnaſſe; & c'eſt grand hazard, ſi, en faiſant ſa cour aux neuf Sœurs, il n'en a mis plus d'une en état d'être grondée d'Apollon. Cela veut dire, reprit Tréval, que j'aime à faire des vers. Le métier eſt dangereux, & d'ordinaire la demangeaiſon d'en réciter met la patience des écoutans à de facheuſes épreuves. Ne craignez rien, je vous promets d'épargner la vôtre. J'avois donc, ſi vous voulez, grand commerce avec

un autre choix je m'arrêtai à cette matiere. Comme elle étoit ſuſceptible des couleurs les plus brillantes, j'avois déjà fait un magnifique larcin à toutes les fleurs, pour enrichir noblement mon idée de la blancheur du Lys, de l'incarnat de la Roſe, & ainſi du reſte; mais enfin, tout cela n'étoit qu'une idée. Une très-jeune Perſonne que je vis paroître, me fut d'un ſecours bien plus favorable. Il n'étoit plus queſtion de rien emprunter de l'art pour achever le portrait que j'avois commencé. Je n'avois qu'à travailler d'après nature, & qu'à faire une ſimple copie du charmant Original que j'avois devant les yeux. Avouëz-le ſans façon, dit Mademoiſelle d'Ormilly; vous vous imaginâtes pour le moins que c'étoit Flore, ou quelqu'autre Divinité champêtre? A vous dire le vrai, reprit Tréval, je trouvois de l'enchantement dans mon Avanture. J'eus peine à revenir de ma ſurpriſe. Je ne pouvois aſſez admirer une ſi belle perſonne. J'examinois à loiſir tous ſes traits; & l'Amour prenant le pinceau qui commençoit à m'être inutile, fut lui-même le Peintre, qui mit la derniere main au portrait que je n'avois fait qu'ébaucher. Mon imagination, qui en fut très vivement frappée, le fit paſſer juſqu'à mon cœur. J'y ſentis naître une certaine émotion, qui, toute inconnue qu'elle lui étoit, ne laiſſa pas de lui plaire, en le prévenant agréablement. Enfin, après m'être un peu remis de ce trouble, auquel juſques-là je m'étois abandonné avec plaiſir, j'allois aborder la Belle, lorſqu'une autre Dame, aſſez jeune & fort bien faite, parut tout-à-coup, & la vint rejoindre. Elle ſortoit d'une Allée qui traverſoit celle où nous étions, & l'une & l'autre témoignerent quelque ſurpriſe de voir un homme inconnu. Je crains bien, leur dis-je, d'avoir indiſcretement troublé votre ſolitude. Vous vous promeniez dans des Allées ſéparées pour donner quelques momens à la rêverie; & j'aurai peut-être fait tort à quelqu'un,

dont le ſouvenir vous occupoit agréablement. C'eſt juger un peu bien vite, reprit la belle perſonne, qui m'avoit frappé d'abord. Nous ne rêvons pas toujours ſur votre compte; mais votre ſexe aime à ſe flatter, & ne fait point de façon, en devinant nos penſées, de les tourner à ſon avantage. Quoi, dit l'autre Dame en l'interrompant, vous vous défendez de ce qu'on vient de vous dire? Il me ſemble que vous n'avez pas raiſon. Ne vous ai-je pas laiſſée ici réveuſe; &, tandis que j'ai été vous cueillir des fleurs, ne ſongiez-vous pas à la perſonne à qui vous voulez donner un bouquet? Je l'avoue, répondit-elle: c'eſt aujourd'hui le jour de ſa Fête, & je prétens bien que cette perſonne en reçoive un de ma main; mais vous l'avez ſi bien commencé, qu'il faut, s'il vous plait, que vous l'acheviez. Si vous avez beſoin de ſecours, voilà Monſieur, ajoû-

insupportable qu'un engagement qui obligeoit d'aimer par contrat, & qui faisoit un devoir de ce qui devoit toujours dépendre du cœur. La Dame se mit à rire de cette délicatesse; &, me priant de me souvenir du peu d'esperance qu'elle me laissoit de réüssir auprès de la Belle, elle m'apprit son nom de famille, & que ses Parens la lui avoient confiée pour passer l'Autonne à la campagne. Il fut question ensuite de travailler au bouquet à communs fraix. A-la-vérité je ne rendois pas ce service de fort bonne grace. Il entroit, dans la repugnance qu'y sentoit mon cœur, une espece de jalousie anticipée, & j'enviois déjà même l'heureuse fortune de celui qu'on devoit favoriser. Mais dites-moi, Monsieur de Tréval interrompit Mademoiselle de Turé, comment votre cœur en si peu de tems avoit-il appris à être jaloux? A peine savoit-il ce que c'étoit que l'amour, & il en avoit déjà toutes les incommodités. Ne se pouvoit-il pas faire d'ailleurs que ce bouquet fût destiné pour une femme? Un Cavalier, qui vint joindre la Dame avec qui j'étois, poursuivit Tréval, ne me permit pas de faire cette réflexion. Il l'aborda d'un air familier, qui commença à me donner de l'ombrage; mais ce fut bien pis, lorsque j'entendis que cette Dame lui dit, vraiment, Monsieur, vous n'êtes pas trop malheureux. Vous tenez au cœur d'une fort aimable personne, & elle veut bien aujourd'hui se mettre en fraix pour vous. Voilà qui va le mieux du monde, répondit-il. Vous n'êtes que trop capable de faire ma bonne fortune; mais franchement je suis un peu défiant, & je ne compte pas beaucoup sur la mienne, interrompit la Belle, qui nous rejoignit dans ce moment; & pourrez-vous en douter, en recevant le présent que je vous fais? Ce n'est qu'un bouquet, ajouta-t-elle, en prenant des mains de son Amie celui que nous venions d'assortir; mais un ga-

ſant homme ne prend garde qu'à la maniere dont on lui fait un préſent. Le Cavalier reçut le bouquet ſans répondre à ces paroles, que par une révérence; je fus aſſez ſatisfait de ne lui point voir ces tranſports ardens que j'aurois marqués à ſa place. On ſe promena quelque tems, après quoi je donnai la main à la Belle, & le Cavalier à ſon Ami, chez qui toute la Compagnie entra. C'étoit une jeune Veuve logée à vingt pas de-là. Sa maiſon étoit ouverte à tous ſes Voiſins, & je n'eus pas de peine à m'y introduire dans la ſuite. Cependant en moins de rien me voilà l'homme du monde le plus amoureux. Ce n'étoit plus chez moi que trouble & qu'inquiétude. Jamais paſſion ne fut plus vive dans ſes commencemens; & comme je brulois de la faire connoître, l'Amour me fourniſſoit toujours divers prétextes pour toutes les viſites que je rendois. La liberté que donne la campagne les autoriſoit. Joignez à cela que le titre de Bel-Eſprit qu'on me faiſoit l'honneur de me donner contribuoit encore

ſans la troubler? Vous euſſiez montré par-là que vous ſaviez vivre. Je ne ſai, continua Tréval, ſi vous vous fuſſiez piqué de paroître ſi commode. Quant à moi, le paſſetems ne me ſembloit pas aſſez agréable, pour en vouloir être le témoin; & je méditois déjà la retraite, lorſque l'Amie de la Belle me ſurprit tout interdit. Elle ſe douta du ſujet qui cauſoit mon trouble, & ne pouvant s'empêcher d'en rire, éloignons-nous un peu, dit elle d'un ton railleur, on ne nous demande pas l'un & l'autre ici. Alors me prenant par le bras, elle me conduiſit preſque malgré moi dans un petit labirinthe de Cyprès. Hé quoi, s'écria de nouveau Pontignan, ne compreniez-vous pas ce que cela vouloit dire? La Dame étoit charitable, on venoit de la prêcher d'exemple; & à votre place, j'aurois bien mieux entendu la langue. Peut-être vous auroit-elle fait voir bien du pays, reprit Tréval. Mais enfin, c'eſt trop vous laiſſer médire de l'une & de l'autre. La Dame, après avoir plaiſanté aſſez long-tems ſur mon chagrin, & en avoir joui tout à ſon aiſe, il faut enfin, me dit elle, mettre à couvert l'honneur de mon Amie. Ne vous ſcandaliſez pas davantage, Mr. de Tréval; elle ne le mérite pas tant que vous vous l'imaginez: ou, ſi vous êtes jaloux du bonheur du Cavalier avec qui vous l'avez ſurpriſe, préparez vous auſſi à lui envier la qualité de ſon Mari. De ſon Mari! m'écriaie d'un air conſterné. Seroit-il poſſible que le Cavalier..? Il n'eſt rien de plus vrai, reprit-elle. Un Galant n'a point eu de part dans tout ce que vous avez vu. Ce n'eſt rien moins, je vous aſſure; & je gagerois que préſentement vous vous voulez du mal d'avoir fait un jugement téméraire. Je le retracte à l'heure qu'il eſt, répondis-je toujours plus troublé. Mais, hélas! que la nouvelle que vous venez de m'apprendre, eſt cruelle pour mon cœur! Ne m'accuſez de rien, reprit-elle: j'ai bien

fait mon devoir. Je ne vous l'ai appriſe qu'à l'extrémité, & lorſque je n'ai pu m'en défendre. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je me ſuis apperçue que vous étiez amoureux. J'ai cru vous apprendre que la Belle étoit mariée, en vous diſant que vous ne deviez rien attendre d'elle du côté du Sacrement. Vous avez pris ces paroles pour une aſſûrance qu'elle ne ſongeoit point au mariage. Vous m'en avez marqué de la joie; &, par un principe de charité dont vous devez me tenir compte, j'ai voulu vous épargner le chagrin de ſavoir ſi-tôt que votre Maîtreſſe étoit au pouvoir d'un autre. Il eſt vrai, qu'à dire tout, vous ne m'êtes pas ſi fort obligé d'avoir gardé le ſilence. Je me ſatisfaiſois moi-même. J'agiſſois de concert avec mon Amie, à qui j'ai fait toujours donner devant vous ſon nom de famille; & nous trouvions aſſez

toute propre à cela; & peut-être ne vous repentirez-vous pas d'avoir mis vos affaires entre mes mains. J'allois la remercier de l'offre qu'elle me faiſoit, lorſque la Belle la vint joindre dans le même endroit où nous étions. Sa vue me cauſa encore un nouveau trouble. Je changeai de couleur, & je ne pus ſi bien cacher mon déſordre, qu'elle ne s'en apperçut. Elle voulut en ſavoir la cauſe: & ſon Amie, qui ne demandoit pas mieux que de l'en inſtruire: Vraiment, Madame, lui dit-elle, vous avez aujourd'hui ſcandaliſé terriblement Monſieur de Tréval, & j'ai eu toutes les peines du monde à le guérir de ſes ſoupçons. Voyez comme ſa rougeur le trahit. Mais il ſe retire, & n'oſeroit ſoûtenir votre préſence. Dans ce moment je les laiſſai l'une & l'autre fort diſpoſées à ſe railler de l'erreur où elles m'avoient entretenu ſi long-tems. L'avanture du cabinet fut miſe ſur le tapis, & mes ſcrupules amoureux ſervirent fort à les divertir. Cependant, après les avoir quittées, mon eſprit n'en fut pas plus tranquille: cent penſées différentes s'en emparerent à la fois; mais enfin il y en eut une qui me fit reſpirer & à laquelle je m'arrêtai plus qu'aux autres. A bien examiner, diſois-je, ce que l'on vient de m'apprendre, qu'y a-t-il de ſi funeſte pour mon amour? Il a pris l'allarme trop vite. Dans le cœur de la perſonne qu'on aime, il eſt plus aiſé de détruire un Mari qu'un Amant. L'un n'y tient pas ſi bien que l'autre; &, ſans-doute, j'aurai à-préſent moins de peine à en trouver le chemin qu'auparavant. Je veux que le Mari ſerve lui-même à m'y conduire, & que ce nom, que l'Amour ne reſpecta preſque jamais, ouvre l'entrée à quelqu'autre qui lui ſoit plus doux. Monſieur de Tréval, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly, toutes ces belles réflexions font honneur à notre ſexe; & nous vous devons être fort obligées d'une ſi judicieuſe Morale. Vous la condamnerez tant qu'il vous plaira, reprit Alba-

gna : mais l'expérience en fait foi, & je me ſuis toujours trouvé le mieux du monde, de m'être adreſſé à des femmes mariées. Nous vous y verrons un jour, Meſdemoiſelles; & peut-être alors vous aurez beſoin de nous plus que vous ne penſez. Il a raiſon, il a raiſon, s'écria plaiſamment Mademoiſelle de Mirac, en fermant la bouche à Mademoiſelle de Turé, qui vouloit parler; &, en tout cas, je ſerois aſſez d'avis de le retenir par avance, ſans un petit défaut que je lui trouve, & dont je ne m'accommoderois pas. Je devine ce que vous voulez dire, reprit Pontignan. Jaloux comme eſt Albagna, tout votre Amant qu'il ſeroit, il vous feroit preſque autant enrager qu'un Mari, & vous ne gagneriez rien avec lui : mais, pour moi, je ſuis votre affaire, & vous pouvez me retenir à coup ſûr. Tant d'infidélités qu'il vous plaira ſur le comte de votre Mari, tant que vous voudrez ſur le mien, je ne m'en embarraſſerai point. Je ne ſuis point ſi

On me croyoit Bel-Eſprit, comme je vous l'ai déjà marqué; & ſur ce pied-là on ſe faiſoit honneur de de mes ſoupirs. Autre bonheur auquel je ne m'attendois pas. Le Mari ne fut pas moins entété de mon mérite, & il me vantoit ſans ceſſe à ſa Femme. Je découvris même une aſſez plaiſante choſe; il ſouhaitoit preſque autant que moi que j'en fuſſe aimé. Je ne pouvois comprendre d'abord ce qui l'obligeoit à ſe montrer ſi commode; mais enfin, après l'avoir un peu examiné, j'en pénétrai la raiſon. Il étoit ſecrettement amoureux de l'Amie; & comme notre confidence m'engageoit à être ſouvent chez elle, il en prit plus d'ombrage que de me voir preſque à tous momens chez lui. Il travailloit donc lui-même à me mettre bien avec ſa Femme, dans la crainte qu'il avoit, que ſi j'en étois trop rebuté, je ne cherchaſſe à m'en conſoler, en m'attachant tout-à-fait à ſon Amie. Pour l'entretenir mieux dans cette peur, je prenois quelquefois plaiſir à conter en ſa préſence des douceurs à cette Amie. J'affectois même un certain air paſſionné, qui, le pénétrant juſqu'au fond de l'ame, me vengeoit avec uſure de tout ce qu'il m'avoit fait ſouffrir avant que je le connuſſe mieux. Quelles délices pour moi de le faire entrer dans ſon humeur ſombre, lorſqu'outre cela ſon chagrin, ſi précieux pour mon amour, produiſoit toujours l'effet que j'en attendois! Car enfin auſſi-tôt, plus par pitié pour lui que pour moi, il m'alloit rendre de bons offices auprès de ſa Femme. Il lui louoit mon eſprit, & ſe chargeoit même du ſoin de lui lire des Vers, où, de la maniere la plus tendre, (car tout eſt permis aux Poëtes) je lui faiſois la peinture de ma paſſion. Ainſi il m'auroit volontiers tranſporté tous les droits qu'il avoit ſur ſon cœur, pour s'en aſſurer un autre, que je lui diſputois ſans y rien prétendre. Politique amoureuſe des deux côtés: je feignois d'aimer ce que je n'aimois pas, & cette feinte me réüſſiſſoit. On me ſervoit

près de ce que j'aimois, & l'on prétendoit par-là ire diverſion. Cependant, quoique les obligeans mpreſſemens du Mari me fuſſent toujours un adirable ragoût, mes affaires ne prenoient pas le rain que j'aurois voulu. Elles alloient aſſez lentement. J'avois affaire à une Femme qui ne ſe déclaroit pas ſi vîte. J'avois beau lui reprocher ſes injuſtices, je n'avançois pas davantage. Dequoi vous plaignez-vous? me répondoit elle aſſez ſouvent. Voulez-vous avoir place tout à la fois dans mon eſprit & dans mon cœur? La choſe eſt un peu difficile. Mais, croyez moi, votre partage n'eſt pas malheureux. Je vous eſtime, c'eſt plus que ſi je vous aimois. Vous n'en demeurez pas d'accord. Mais quoi, ne conviendrez-vous pas que le cœur n'agit jamais que par une conduite aveugle, au-lieu que l'eſprit eſt toujours judicieux dans la ſienne? Hélas! lui répondois-je, eſt-ce là donc dequoi ſatisfaire ma tendreſſe? Et ne trouverois-je pas bien ... qu'un certain je ne ſai quoi, que vous ...-même, vous portât in- ... me voir

bien, interrompit d'Ormilly. Je me prépare à vous entendre apoſtropher toutes les étoiles. Oh! cela fait tous les biens du monde, ajouta Pontignan; & dans mes tendres déſeſpoirs, je me ſens toujours merveilleuſement ſoulagé, quand j'ai chanté pouille aux aſtres. Vous en riez, Meſdemoiſelles; mais, ma foi, vous en devriez porter le péché: c'eſt plus votre faute que la mienne, quand je les inſulte. Vous n'avez qu'à changer de ton avec moi, j'en changerai bien-tôt avec eux. Je leur ferai réparation, & il ne tiendra qu'à vous que je ne les nomme doux & bénins. Après cette petite digreſſion, Treval pourſuivit ainſi. J'avois, comme vous venez de l'entendre, plus à me plaindre de la Femme que du Mari. Il continuoit mieux que jamais à faire ſon devoir. Il ſollicitoit en ma faveur avec un zele qui me charmoit, & que je me gardois bien de laiſſer languir: c'eſt-à-dire, que peu s'en faloit que, pour ſe mettre encore d'une maniere plus preſſante dans les intérêts de ma véritable paſſion, je ne me déclaraſſe tout-à-fait ſon Rival: c'étoit un moyen toujours certain pour arriver à mon but; mais, enfin, j'obtins même plus que je ne demandois. L'Amie, pour qui mon cœur étoit un peu hipocrite, s'alla imaginer que je lui en voulois tout de bon. Elle fut aiſément la dupe de quelques ſoupirs que je ne lui adreſſois qu'indirectement; & ne s'en tenant plus aux bornes de la confidence, elle répondoit quelquefois trop favorablement aux moindres avances que je lui faiſois. Elle me plaignoit des rigueurs de la Dame; mais, en même tems, elle me faiſoit entendre malicieuſement qu'elle étoit indigne que je m'y expoſaſſe davantage, & qu'un auſſi galant-homme que j'étois, trouveroit bien avec qui ſe conſoler d'une fierté ſi peu méritée. Elle joignoit même à la charité de ſes remontrances une médiſance aſſez fine, quoique toujours étudiée; & & dérobant à ſon Amie une partie de ſes plus [redacted]

le mien naturellement ne ſe ſeroit pas piqu
tance, il n'en eût pas fallu davantage pou
tenir Cependant il ſe ſentoit embaraſſé
tes, mais trop fréquentes embuches qu'o
doit pour le rendre infidele. Il ſe reproch
cret d'avoir mis les choſes en cet état, &
pardonnoit qu'avec peine. Vous aviez d
ſcrupules, interrompit bruſquement Pont
votre conſcience en amour eſt bien délica
donc Monſieur le Chevalier, reprit auſſi-t
moiſelle de Turé, vous auriez voulu que
de Tréval eût fait faux-bond, ſans autre f
premiere Maîtreſſe? Quel monſtre eût-ce
cela? Pas tant monſtre que vous penſez,
le Chevalier; & il ne fut entré tout au pl
dans qu'un grain d'infidélité. Eſt-ce une af
le ſiecle où nous ſommes? Vous voilà bie
liſées, Meſdemoiſelles. Je le vois bien,
comprenez pas ma penſée. Non, non, je
point conſeillé, non plus que vous, à Mo
Tréval, de renoncer à ſa Maîtreſſe; la c
paroît trop noire, mais à ſa place je n'euſ
cru du tout la trahir pour prendre un peu
gement avec une autre perſonne plus humai
le. Qu'y a-t-il-là qui vous doive faire

Tréval: l'attachement que j'avois, n'en ſouffroit point d'autre. J'en étois cependant aſſez mal payé. Il arriva même que la Belle, qui s'apperçut que je n'étois pas entiérement indifférent à ſon Amie, fit tous ſes efforts pour m'embarquer avec elle. Si vous êtes, me diſoit-elle, véritablement à moi, comme vous m'en avez tant de fois aſſurée, pourquoi ne voulez vous pas que je vous donne? Laiſſez-moi, laiſſez moi diſpoſer de vous en faveur d'une autre moi-même. Le parti vous eſt avantageux de toutes manieres: vous n'êtes pas haï: la perſonne eſt bien faite, & vous m'en remercierez un jour. Je frémis, à dire le vrai, à la ſuite de cette propoſition: car, enfin elle ne parloit pas moins que de me marier, & en me preſſant très-fort d'obéir, elle n'exigeoit que cette petite preuve de mon amour. Elle étoit aſſez nouvelle, puiſqu'en même tems il faloit m'ôter du cœur la ſeule perſonne qui l'avoit jamais touché. Auſſi vous pouvez juger que je ne crus pas à propos d'être complaiſant. Le mariage naturellement me faiſoit peur: qu'eût il fait accompagné d'une ſi terrible circonſtance? Je pris donc le parti de deſobéïr, mais la Dame ne s'en tint pas là. Elle en parla à ſon Amie, qu'elle n'auroit peut-être pas eu tant de peine à perſuader, & publia ſi bien que nous étions le fait l'un de l'autre, qu'on s'imagina que c'étoit une affaire faite. Le dénouement de l'intrigue ne fut pas moins particulier. Le Mari, toujours fortement amoureux, ſe mit la choſe tellement en téte, que ſur les vives allarmes qu'il en prit, il devint dangereuſement malade. Cette imagination, dont il n'y eut pas moyen de le guérir, lui fut mortelle en fort peu de jours. J'eus beau l'aſſurer par mille ſermens, que ce qu'il craignoit n'arriveroit pas, il fit la ſottiſe de ne me pas croire, & de mourir dans cet extravagant entêtement, dont il ne voulut point démordre, que ſa Femme, l'Amie & moi, agiſſions tous trois pour le tro[illegible]

Je perdois en lui un Agent, qui ne m'avoit pas été entierement inutile, & je ne pus lui refuſer quelques ſoupirs qu'il avoit aſſez bien mérités. On n'accuſa point la Dame d'en avoir trop donnés à cette perte. On crut ſes larmes tout au plus de cérémonie, ſans que le cœur y eût part. Il courut même un bruit aſſez plaiſant. On diſoit qu'elle n'avoit inventé le Roman de mon prétendu mariage, que pour chagriner ſon Mari, qu'elle voyoit avec dépit trop attaché à ſon Amie; & la médiſance ajoutoit qu'elle n'avoit point eu d'autre vue que de porter ſon déſeſpoir juſqu'où il avoit été: mais on faiſoit tort à ce caractere de vertu qui ſied ſi bien à une femme, & que je ne lui avois jamais vu démentir. Je jugeai plus ſainement de ſon deſſein, & je ne conçus que trop qu'elle n'avoit voulu ſe défaire que de moi ſeul, en me donnant à ſon Amie.

que vous m'eſtimez, mais rien ne me dit de votre part que je vous plais. Vous faites cas de mon eſprit, je n'en puis douter; mais qu'ai-je affaire de ſa bonne fortune, quand vous la laiſſez envier à mon cœur? Déclarez-vous autant pour celui-ci, afin qu'il ceſſe d'en être jaloux; ou prenez garde, qu'en favoriſant l'un plus que l'autre, vous ne les rendiez bien-tôt ennemis. Mon aimable veuve ſe ſoucioit fort peu d'allumer entre eux une guerre civile: elle ſe faiſoit au contraire un divertiſſement de cette diſpute, & prenoit toujours grand ſoin, pour l'entretenir, de les mettre mal enſemble. Elle paſſa la premiere année de ſon veuvage ſans vouloir voir perſonne. Cette regularité me charmoit, & j'allois quelquefois juſqu'à me flatter que la bienſéance n'en étoit pas la ſeule cauſe, & que j'y pouvois avoir quelque part. Mon erreur finit avec ce tems, qui fut auſſi court que précieux pour moi. Je ne fus plus le ſeul privilégié. La Dame reçut un aſſez grand nombre de gens chez elle, & j'eus bien tôt des Rivaux. Par bonheur, elle ne ſe déclara pour aucun, & me donna même toujours quelque marque de diſtinction. Comme on l'entendoit à tous momens vanter ſon heureux état de veuve, je me gardai bien de lui faire la propoſition d'en ſortir. J'avois trop d'averſion pour les engagemens éternels, & j'étois ravi de trouver une raiſon qui m'empêchât de parler de mariage. L'Amie, avec qui je ne pouvois pas être trop bien, m'en fournit une ſeconde. J'aurois craint de me mettre encore plus mal avec elle, ſi j'avois parlé de Sacrement; & j'ai cru juſqu'ici qu'il étoit de mon devoir de lui épargner ce chagrin, après lui avoir même retranché quelques douceurs, que ma bouche ne put fournir pour elle, depuis que mon cœur n'en retiroit plus comme autrefois aucun avantage.

Tréval ayant ceſſé de parler, on raiſonna ſur ſon

Avanture: & après d'aſſez plaiſantes remarques que fit Albagna, voyons un peu, lui dit Mademoiſelle de Turé, de quelle maniere vous ſavez aimer. Mademoiſelle de Mirac a jetté les yeux ſur vous, & je vois bien qu'elle veut que vous parliez. Très-volontiers, lui répondit Albagna. Un peu d'attention, s'il vous plait, je m'en vais vous ſatisfaire.

HISTOIRE D'ALBAGNA.

QUI dit Italien, dit jaloux; & ſi vous ne m'en croyez pas ſur ma parole, je m'en vais vous le prouver. J'avois vingt-deux ou vingt-trois ans, quand je vins en France la premiere fois. Comme j'étois accoutumée de voir la maniere triſte & reſſerrée dont les femmes vivent en Italie, je fus ſurpris, &

favoriſer vos amours. Je donnerois tout ce qu'on voudroit, pour vous faire trouver votre Belle toute ſeule. Il en arriveroit quelque choſe de ſi ridicule.... Taiſez-vous, Pontignan, dit-elle au Chevalier qui ouvroit la bouche pour parler, vous allez dire une ſottiſe. Moi? répondit froidement Pontignan: je n'ai rien à ajouter à ce que vous avez penſé. L'aimable Gaſconne rougit, & Albagna continua, en s'adreſſant à elle.

Vous ſerez donc ſatisfaite, Mademoiſelle. Dès ma ſeconde viſite, je pris ſi bien mon tems que je ne trouvai encore perſonne dans la chambre de la Dame. Dieu ſait la joie que j'en eus. Ah! Madame, lui dis-je avec un tranſport extraordinaire, & m'avançant vers elle en ouvrant les bras, nous voici donc ſeuls! Il eſt vrai, me répondit-elle en ſouriant; mais cela pourra encore arriver bien des fois. Souffrez, repris-je, que je ne perde pas une ſi heureuſe occaſion de vous marquer à quel point je vous aime. Ah! dit-elle, toujours d'un air froid & aſſez plaiſant, il n'eſt pas beſoin en ce pays-ci de ſe ſervir ſi vîte des occaſions. Il n'en va pas comme en Italie, où elles ſont rares. Mais croyez-moi, nous n'en manquerons point quand nous voudrons. Là-deſſus, je vous avoue que je commençai à être un peu déconcerté. Je n'ai jamais pu me ſouvenir de ce que je dis dans ce moment. Apparemment ce n'étoit rien qui vaille; mais je ſai bien qu'elle me répondit: prenez un ſiége, Mr. le Comte; & une autre fois nous nous aimerons encore plus que nous ne faiſons à-préſent. Par bonheur, comme nous en étions-là, il entra quelqu'un qui me fut d'un grand ſecours; car j'allois être fort embarraſſé à entretenir la Dame tête-à-tête; & c'eût été une triſte choſe, qu'une converſation qui eût été réduite à ſe tourner ſur la pluye & ſur le beau tems, après avoir commencé d'une maniere ſi vive.

Ma foi, dit la d'Ormilly, ces Meſſieurs les ita-

la Belle avoit envoyée à mon Rival en ma préſence, me rendoit plus amoureux qu'une qu'elle m'auroit envoyée à moi-même. Tous mes autres Rivaux déſeſpérés déſertoient peu à peu, & moi je m'attachois davantage. Enfin, nous étions preſque demeurés les ſeuls qui compoſaſſions la cour de notre Belle, cet homme & moi. C'étoit un Financier qui avoit quelque mérite de ſa perſonne, outre cette autre eſpéce de mérite qu'il ne pouvoit pas manquer d'avoir. Il avoit épouſé par amour une fort jolie perſonne. Le mariage avoit remédié à ſa paſſion, & il étoit devenu amoureux ailleurs. J'imaginai un moyen bizarre de le détacher de la Dame que nous aimions, & ce moyen-là je le pris dans l'Hiſtoire Romaine. Voilà ce que vous n'auriez peut-être pas cru. Vous ſavez bien que, pendant qu'Annibal ravageoit l'Italie, Scipion ne s'amuſa point à lui tenir tête. Il alla droit à Carthage, pour la ravager auſſi de ſon côté, & faire

pas plus ſage. Il y a longtems que le Monde dure; &, en fait d'amour, il ne profite gueres de la longue expérience qu'il a. Pourſuivons s'il vous plait, Mr. le Comte.

Je commençai donc, continua-t-il, à rendre des ſoins à la Femme du Financier, & j'en fus aſſez bien reçu. N'en tirez point vanité, dit bruſquement l'aimable Gaſconne. Je gage qu'elle ne vous aimoit non plus que par haine pour ſon Mari infidèle. Voila une vilaine galanterie. Ce n'eſt que haine de tous côtés, il n'y entre pas un grain d'amour. Ce ſera tout ce qu'il vous plaira, repliqua le Comte. Je n'y regardois pas de ſi près, & pourvu que je donnaſſe de la jalouſie au Mari, j'étois content. Quand je fus en état de la remercier de quelques graces reçues, mes tendres remercimens ne rouloient preſque que ſur la haine que j'avois pour ſon Mari. Ah! Madame, lui dis-je, que votre Mari auroit de chagrin, s'il ſavoit ceci! Que ſon importune jalouſie envieroit notre bonheur! & beaucoup d'autres jolies choſes moins amoureuſes que vindicatives.

Franchement, Monſieur le Comte, dit alors Tréval, j'ai ouï déjà conter à peu près la même choſe, & mieux que vous ne la contez. Les oreilles de ces Demoiſelles n'auroient qu'à eſſuyer un petit mot, pour entendre l'Hiſtoire dans toute ſa beauté. C'étoit un homme, qui, la premiere fois qu'il parvint auprès de ſa Maîtreſſe au comble de ſes deſirs, s'écria, au milieu de ſes doux tranſports: enfin, Madame, rien ne manque plus à mon bonheur, voilà votre Mari inconteſtablement.... Vous pouvez ſupprimer le mot fâcheux, interrompit Pontignan: ces Demoiſelles l'entendent. Voyez combien elles ont de peine à prendre leur ſérieux. Riez, riez, Mesdemoiſelles: la choſe le mérite bien. Ces derniers mots les firent rire en effet. Elles ſoupçonnerent ſans en rien dire, qu'Albagna

étoit le Héros du petit Conte, & il continua ainſi.

J'avois un chagrin fort plaiſant. Je ne perdois pas mes ſoins auprès de la Dame, mais je les perdois auprès du Mari; c'eſt à-dire, que le Mari me laiſſoit aſſez tranquille auprès de ſa Femme, & étoit toujours fort attaché à ſon aimable Maîtreſſe. Qu'eſt-ce-ci? diſois-je en moi-même. Voilà un homme bien difficile à arracher du lieu où il eſt. C'eſt peut-être qu'il ne ſait pas combien il eſt néceſſaire chez lui. A la fin il me réduira à le lui aller dire; car je ne ſuis pas réſolu à perdre toutes les peines que je me ſuis données auprès de ſa Femme. C'étoit-là une ſituation aſſez extraordinaire. J'avois une intrigue, dont je voulois que le Mari ſe doutât; & pour me faire enrager, le Mari ne vouloit point s'en douter. Enfin cependant il me tira de peine. Sa paſſion pour ſa Femme ſe réveilla. Il revint chez lui plus amourex d'elle que jamais, parce qu'il crut que je l'avois été & que

j'eusse été fort trompé si elles eussent produit quelque chose. Mais enfin, voici le bonheur que j'avois tant souhaitté: voici un Rival. C'étoit un homme fort bien fait & fort agréable, mais terriblement entêté de sa bonne fortune. Il ne parloit d'autre chose; il ne cherchoit presque dans toutes ses galanteries qu'à donner des spectacles au Public; il ne respiroit que la ruine des réputations. Je lui eus l'obligation de me rendre tout l'amour que j'avois jamais eu. Si-tôt qu'il fut mon Rival, ma passion recommença à faire des merveilles, mais il m'en coûta beaucoup: car en même tems qu'il me fit redevenir amoureux de la petite Femme, il fit devenir la petite Femme amoureuse de lui; & je ne lui en demandois pas tant. Figurez-vous combien j'aimois alors. Je gagnai la Suivante, pour apprendre les particularités des amours de ma Maîtresse & de mon Rival. Je fus d'elle que je les importunois fort: & un jour elle me dit, que leur premier rendez-vous étoit pris pour le lendemain sur les onze heures du soir. Après que je me fus désespéré autant que je le devois régulièrement en pareille occasion, je m'avisai de jouër à mon Rival un tour assez extraordinaire. Je lui envoyai par un homme inconnu un billet conçu en ces termes:

Si vous n'avez rien de mieux à faire que de vous rendre demain seul auprès du cinquiéme pilier de la Place Royale, à main droite en entrant du côté des Minimes, à onze heures du soir, vous y trouverez une personne qui vous conduira chez une Dame, dont la beauté & la tendresse vous empêcheront de vous repentir de la peine que vous aurez prise.

Vous jugez bien qu'il fut un peu embarrassé de deux rendez-vous à la fois, qu'il se plaignit de son mérite qui lui attiroit trop de bonnes affaires, & qu'il eût voulu être réduit à la condition des gens du commun, chez qui les bonnes fortunes ne

ſe troublent point les unes les autres. Un homme de bon-ſens n'auroit ſeulement pas délibéré; mais comme il avoit l'imagination romaneſque, & fort gâtée par le deſir des belles avantures, il ſe détermina au rendez-vous da la Place Royale. Il crut que le récit en ſeroit bien plus beau à faire que de l'autre, qui n'avoit rien que de fort vulgaire & de fort bourgeois. Apparemment il ſe figuroit quelque Princeſſe qui l'attendoit, incommodée par ſa qualité, preſſé par ſon tempérament, & obligée à paſſer par deſſus les petites procédures en faveur du mérite du Cavalier. J'étois de mon côté aſſez inquiet. Je craignois quelquefois qu'il ne fût point aſſez ſot pour donner dans le panneau que je lui avois tendu, & qu'il ne me fît perdre les préparatifs que j'avois faits; mais après y avoir bien penſé, l'extravagance que je lui connoiſſois, me raſſuroit.

Enfin arrive le ſoir ſi ſouhaité de nous deux.

moiſelle inconnue dans l'autre. On le promena une bonne heure, & enfin on l'arrêta dans une cour. La Demoiſelle le prit par la main, lui fit traverſer un grand appartement, & le mit dans un petit cabinet, en l'aſſurant que dans un moment il alloit recevoir une viſite qui ne lui ſeroit pas deſagréable. Il n'eſt pas beſoin de vous dire les pompeuſes chimeres qui dûrent lùi paſſer par l'eſprit. Quelque tems après, la même Demoiſelle lui vint dire que, comme il pouvoit être fatigué du long chemin qu'on lui avoit fait faire, on lui envoyoit des liqueurs pour réparer ſes forces. Il répondit que l'idée de l'adorable Perſonne qu'il attendoit, lui feroit eſſuyer bien d'autres peines. Mais cela n'empêcha pas qu'on ne lui fît avaler une verre d'une liqueur excellente & fort rare: c'étoit une certaine compoſition d'Italie, qu'il crut propre aux choſes pour leſquelles il n'étoit point du tout appellé.

Cela étoit aſſez malcieux, dit Tréval; mais c'étoit le moyen de lui faire croire qu'il attendoit quelque Princeſſe un peu vieille, & qui avoit beſoin de préparer les gens avec ces liqueurs. Et où eſt-ce que tout cela ſe paſſoit, dit Mademoiſelle de Mirac? Vous ne le devineriez jamais, répondit Albagna. Dans ma chambre! Le pauvre Diable paſſa dans la chambre de ſon Rival une nuit qu'il devoit paſſer dans celle de ſa Maîtreſſe. J'étois à côté de lui, & je ne le perdois pas de vue un ſeul moment. O la délicieuſe nuit pour moi! D'abord je le voyois dire à demi-haut: *Ah! quel plaiſir, quel bonheur, ma Chere, mon Adorable!* Juſtement dans ce tems-là il entend commencer dans une autre chambre un très-bon Concert d'inſtrumens. Il crut ſans doute être dans un Palais enchanté, comme Pſyché, lorſqu'elle entre dans celui de l'Amour, & qu'elle y entend une Muſique admirable; car il s'écria, *Ah! doux prélude de ma félicité!* Mais comme cela duroit un peu trop, je lui entendis dire d'un

air un peu chagrin: *Ouais, ceci eſt long, elle ne vient point.* Il me prenoit des envies de rire ſi violentes, que je penſai mille fois éclater & gâter tout le miſtere. A la fin il s'impatienta. Tantôt il frappoit la terre des pieds; tantôt il faiſoit tous ſes efforts pour arracher ſon bandeau; mais il étoit attaché d'une maniere particuliere, & il n'en put jamais venir à bout.

Après qu'il eut été régalé du Concert pendant deux groſſes heures, la Demoiſelle revint, & lui dit d'un air fort affligé: Hélas! Monſieur, à l'heure qu'il eſt, une des plus aimables perſonnes du monde eſt au déſeſpoir. Son Mari, qu'on n'attendoit point, eſt venu à ce Concert, qui vous étoit préparé. Il eſt impoſſible qu'elle vienne ici. Elle vous prie de vous laiſſer remener & d'attendre, avec autant d'impatience qu'elle, l'heureux moment où elle pourra vous donner des marques de ſa paſſion. Je ne ſai s'il fut véritablement la dupe

ſûr que voilà le plus bel exemple que l'on puiſſe jamais apporter de l'incertitude de choſes humaines & des étranges revers de la fortune.

Ce rendez-vous ridicule réjouit beaucoup toute la compagnie; &, après que les premiers éclats de rire furent paſſés, le Comte reprit ainſi. Je me doutai que mon Rival ne manqueroit pas d'aller le même jour chez la Dame qui lui avoit donné le vrai rendez-vous, auquel il avoit manqué, pour ſe juſtifier le mieux qu'il pourroit. J'y allai auſſi; car j'avois mon deſſein. Je voulois y demeurer après lui; & je laſſai ſi bien ſa perſéverance, qu'enfin il ſortit. J'oubliois de vous dire qu'il avoit l'air fort mélancolique, & la Dame auſſi, & qu'il paroiſſoit bien qu'ils avoient paſſé tous deux une nuit aſſez mauvaiſe. Quand il fut ſorti, je laiſſai adroitement tomber dans la chambre un billet tout ſemblable à celui du faux rendez-vous, écrit de la même main, & contenant les mêmes choſes; & je m'en allai preſque auſſi tôt. Cela fait, je ne voulus plus importuner mon Rival; & je lui laiſſai tout le jour ſuivant libre, pour ſe juſtifier tant qu'il voudroit.

Je fus de la ſuivante ce qui étoit arrivé, & c'étoit juſtement ce que j'avois prétendu. La Dame trouva le billet, & il l'inſtruiſit de ce qui avoit empêché ſon Amant de venir au rendez-vous qu'elle lui avoit donné. Il ne faloit qu'être médiocrement femme, pour en concevoir bien de la colere & bien du dépit. Elle étoit dans ces belles diſpoſitions, lorſque voici ſon Amant, qui, d'un ton douloureux & déſeſpéré, vient ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, qui l'avoit fait manquer au rendez-vous, & lui conte une hiſtoire qu'il avoit compoſée. Elle l'écoute tout du long, & ne lui repond qu'en lui jettant le billet au nez. Jamais homme ne fut plus confondu. Il rougit, il pâlit, il demeura ſans parole. Il crut que c'étoit le mê-

me billet qu'il avoit reçu, & qui étoit tombé de ſa poche; que peut-être ſa Maîtreſſe ſavoit la piéce qu'on lui avoit faite, & que peut-être même elle étoit de la partie; toutes choſes plus fâcheuſes les unes que les autres. Son déſordre ſervit encore de preuve contre lui; &, quand ſa Maîtreſſe eût voulu douter, elle ne le pouvoit plus. Il n'oſa jamais lui demander, ſi elle ne ſavoit aucunes particularités du rendez-vous de la Place Royale. Il s'en tint quitte à bon marché, ſi elle n'avoit vu que le billet; & il fut toujours dans une incertitude dont je ſerois mort à ſa place. Dans une conjoncture ſi heureuſe, il ne me fut pas difficile de me faire aimer. Mon Rival, qui enrageoit de me voir profiter de ſa ruine, ſervoit beaucoup à redoubler ma paſſion; & comme il vint à me ſoupçonner de lui avoir donné le rendez-vous de la Place Royale, il

Ainſi le grand nombre que j'ai eu d'intrigues galantes, me fait ramaſſer les principales; & tandis que j'acheverai de les choiſir, Monſieur d'Ormilly fera fort bien de vous raconter les ſiennes. Me voilà tout prêt, reprit d'Ormilly, mais je demande une choſe. On m'écoutera ſans me rien dire. Mon avanture n'eſt point chargée d'incidens. Ce ſont des ſentimens particuliers, ſur leſquels peut-être vous me trouverez trop délicat, & ſi l'on m'interrompoit, j'aurois de la peine à leur donner une ſuite. Contez en toute aſſurance, lui dit Pontignan. Je ſuis le plus grand parleur de la compagnie, & puiſqu'il me faut rêver au récit que j'ai à faire, je vous répons d'un ſilence général. Les Demoiſelles aſſurerent d'Ormilly en même tems, que quoique d'un ſexe qui n'aimoit point à ſe taire, elles ſe feroient violence en ſa faveur. Enſuite, voyant tout le monde diſpoſé à l'écouter, il prit ainſi la parole.

HISTOIRE DE D'ORMILLY.

ON eſt amoureux le plus ſouvent ſans qu'on ait deſſein de le devenir; & pour ſoumettre un cœur, l'Amour n'attend pas toujours qu'on lui ait permis de s'en rendre maître. Il fait mieux voir ce qu'il peut, en nous faiſant aimer malgré nous, lorſque nous aimons, pour ainſi dire, de nous-mêmes, & que nous prenons occaſion de nous engager, ſans qu'il ait beſoin de chercher à nous ſuprendre. C'eſt de quoi l'amour me doit tenir compte. Le commencement de cette Hiſtoire vous le fera voir.

Mon cœur étoit oiſif depuis quelque tems. Sa tranquillité me déplaiſant, je cherchois à l'occuper, & je me mis à voir un aſſez grand nombre de femmes dans un pur deſſein de lui trouver de l'em-

ploi. La choſe n'étoit pas trop difficile. Naturellement j'ai l'ame tendre, mais il s'agiſſoit de faire un choix ſur le rapport de mes yeux. Il faloit que mon cœur en fut content, & ce fut ce qui me cauſa d'abord un peu d'embarras.

Parmi quantité de Belles que je voyois, il n'y en avoit pas une à qui je ne trouvaſſe, dans ce qui m'en paroiſſoit, aſſez de mérite pour ſe faire aimer, & je les aimois déjà preſque toutes en gros, ſans avoir encore déterminé à qui je devois particuliérement m'attacher. Cependant, comme je ne voulois point m'embarquer entierement ſans précaution, je réſolus d'examiner leurs eſprits. J'étudiai leurs différentes manieres, & tâchai de pénétrer, le plus qu'il me fut poſſible, le caractere qui leur étoit naturel. Ce n'eſt pas que je ne cruſſe qu'il m'en échapperoit toujours quelque choſe : car le moyen de bien connoître une femme ? Mais je m'aſſurois au moins de découvrir

pas ſi bien les traits, qu'il ne fût aiſé de les reconnoître. On s'appercevoit même qu'elle eût été bien fâchée qu'on ne les eût pas reconnus. Celles de ſon ſexe n'avoient aucun privilége. Pas une n'échappoit à ſa critique; & ce qu'il y avoit de plaiſant, c'eſt qu'elle faiſoit le plus ſouvent le procès aux autres, ſur des choſes qu'elle affectoit elle-même.

Un jour que la Compagnie étoit fort grande chez elle, ne voyez-vous point, me dit-elle, cette beauté niaiſe qui vient de s'aſſeoir auprès de vous? Ne diroit-on pas d'une véritable Agnès? A ces mots je jettai la vue ſur cette Belle que la Dame venoit de railler, je ſentis, au même inſtant, un trouble ſecret, qui ne m'étoit pas ordinaire. Ses traits me parurent fort touchans; mais parmi les charmes d'une riante jeuneſſe, rien ne me plût tant que ſa modeſtie.

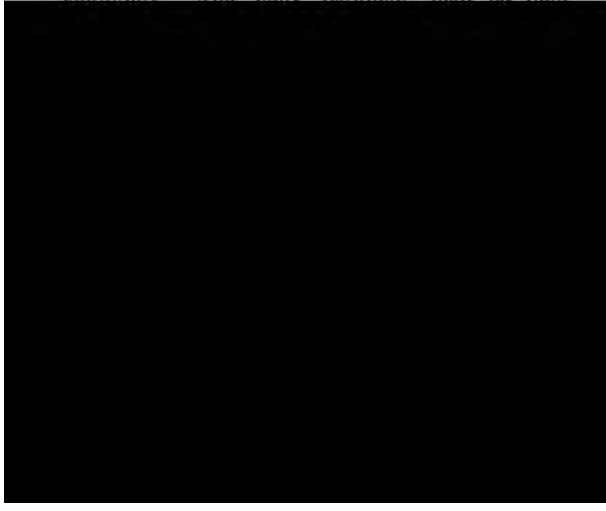
Je commençai alors à m'appercevoir qu'elle attiroit les regards de tout le monde, ſans aucun ſoin de les mendier. A peine prenoit-elle garde qu'on la regardoit, & j'eus tout loiſir de la contempler ſans qu'elle ſemblât l'avoir remarqué. Je m'approchai d'elle rempli de ce trouble, que je pris pour un avis ſecret de l'Amour qui vouloit que j'en devinſſe l'Amant; & dès ce moment je réſolus de quitter la Dame, qui m'avoit déjà paru ne pouvoir être mon fait. Comme elle obſervoit mes regards, je crus lire dans ſes yeux qu'elle m'accuſoit de mauvais goût, & je me fis un plaiſir de m'expoſer à ſa médiſance.

Cependant la Belle, à qui j'avois dit quelques douceurs, ſe diſpoſa à ſortir; & comme je ne la vis accompagnée que d'une ſuivante, je me hazardai à lui préſenter la main. Elle la refuſa d'abord d'un air modeſte, mais je fis ſi bien qu'elle ne put ſe défendre de l'accepter. Je profitai du moment. Nous liâmes converſation. Je laiſſai même échap-

per quelques ſoupirs; car mon cœur me fit connoître que j'étois pris tout de bon. Il me ſembla qu'elle n'entendoit pas cette langue, & je ne remarquai pas moins de ſimplicité dans ſes paroles, que dans le reſte de ſes manieres; quoique ce fût une ſimplicité toute ſpirituelle, & beaucoup plus engageante que ce faux brillant qui n'a rien de naturel.

Après que nous fûmes arrivés chez elle, je lui demandai, en la quittant, la permiſſion de la venir voir. Elle ſembla me l'accorder par le ſourire le plus obligeant du monde, & je lui dis adieu fort ſatisfait de mon avanture. En effet juſqu'alors j'avois cherché à me défaire de ma liberté, & heureuſement je trouvois un agréable moyen de la perdre.

Le lendemain je lui rendis viſite. Je découvris de nouveaux charmes dans cette aimable perſonne. Il s'agiſſoit de lui faire connoître que j'en étois



repréſentât pas à ſes yeux auſſi belle qu'elle étoit; & j'avois du chagrin qu'il la pût inſtruire d'une choſe qu'il m'étoit avantageux de lui laiſſer ignorer.

J'avois ſu qu'elle voyoit peu de monde, & je découvris avec plaiſir que j'étois le premier de ſes ſoupirans. Je lui rendois des ſoins, mais ſans trop affecter d'en rendre. Je lui cachois une partie de l'amour que j'avois pour elle. A-la-vérité mon cœur ne ſouffroit pas peu de la contrainte que je m'obſtinois à lui impoſer. Il ne m'obéiſſoit pas toujours. Auſſi aurois-je été fâché quelquefois qu'il m'eût obéi trop exactement. Je lui pardonnois ſans peine ſes trahiſons, lorſque, malgré ma défenſe, il laiſſoit échapper de tendres tranſports qu'il ne pouvoit plus retenir. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût des tems où je tâchois de m'en rendre maître; car enfin je craignois, en me montrant trop paſſionné, de fournir moi-même à cette Belle des leçons de fierté, dont elle eût pu ſe ſervir un jour au déſavantage de ma paſſion. Je voulois avec moins de riſque lui apprendre que je l'aimois, & la réduire inſenſiblement à ne ſe pouvoir paſſer de me voir. L'entrepriſe étoit délicate, cependant je la conduiſis ſi bien que j'en vins à bout.

Je ne tardai guéres à m'appercevoir que j'étois aimé. Une je ne ſai quelle langueur, que me firent voir les yeux de la Belle, me découvrit que je ne lui étois pas indifférent; & je puis dire que je fus avant elle-même qu'elle ne me haïſſoit pas. Jamais commerce ne fut plus doux ni plus ſingulier que le nôtre. Il étoit rare de voir un Amant qui ſe piquât de ne point dire à ſa Maîtreſſe combien elle lui ſembloit aimable, & qui crût, comme moi, qu'il étoit de l'intérêt de ſon amour d'empêcher qu'elle ne ſût juſqu'où alloit ſon mérite. Il eſt vrai que ſi ma bouche lui retranchoit les douceurs dont on accable les Belles, mes yeux lui faiſoient aſſez raiſon de cette injuſtice. Ils lui marquoient par des

regards enflammés, que je la trouvois toute charmante; & mon ſilence étoit réparé par eux d'une maniere dont elle devoit être ſatisfaite.

Elle me parut même un jour ſi touchante, qu'oubliant la réſolution que j'avois priſe, il m'échappa de lui avouer que je n'avois jamais vu perſonne qui fût plus capable de plaire. Ce petit tranſport me fit hazarder de lui faire ſon portrait à elle-même; mais loin de la flatter, comme j'y mettois les couleurs avec circonſpection, je lui dérobai, en lui donnant moins de reſſemblance, une partie de ces agrémens, qui auroient pu rendre ſans défaut la ſimple ébauche que j'entreprenois. Le lendemain, je voulus voir quelle impreſſion auroit fait ſur ſon eſprit cette nouvelle maniere d'agir avec elle. Je lui trouvai l'air plus fier qu'à l'ordinaire; cela me parut de mauvais augure; & reconnoiſſant le tort

les qualités, il en connut tout le prix; & il le connut ſi bien, qu'en peu de tems il devint mon Rival. Je m'en apperçus preſque auſſi-tôt, & ma plus cruelle inquiétude fut que la Belle ne s'en apperçût auſſi-bien que moi. J'examinois de quelle façon elle recevoit les douceurs de ce nouveau Proteſtant. A peine, au commencement, les écoutoit-elle; mais peu à peu elle s'en fit une agréable habitude. Nous nous rencontrions ſouvent chez elle l'un & l'autre, & faiſions toujours un perſonnage aſſez différent. Sa beauté fourniſſoit à mon Rival un fond de louanges ſur lequel il ne s'épuiſoit jamais. Les miennes étoient plus réſervées, tant je craignois de la mettre tout-a-fait dans le chemin de la vanité. Hélas! diſois-je en moi-même, pourquoi faut-il qu'un autre vienne renverſer mes deſſeins, & peut-être ruiner mes plus cheres eſpérances?

Cette crainte me faiſoit paſſer de méchantes heures; & enfin, pour éclaircir mes ſoupçons, qui ne me ſembloient que trop bien fondés, je la conjurai de me marquer ſon eſtime par l'éloignement de mon Rival. Eſt-ce parce qu'il me trouve aimable, me répondit-elle auſſi tôt, & parce qu'il me le dit plus ſouvent que vous, que vous voulez que je lui défende de me voir? Si vous m'aimez, ne devez-vous pas être ravi que l'on m'aime? Je demeurai, je l'avoue, aſſez interdit de cette réponſe, à laquelle je ne m'étois pas attendu. Je ne repliquai que par un ſoupir. Je ne puis vous dire ſi ce ſoupir partoit plus d'amour que de jalouſie; c'eſt ce que je laiſſai examiner à la Belle: elle ſe connoiſſoit déja aſſez en ſoupirs, pour démêler aiſément ce qui les faiſoit pouſſer. Rien ne lui étoit plus inconnu de ce que l'Amour eſt capable de produire. Elle avoit fait dans cette ſcience des progrès qui m'étonnerent. Je la cherchois inutilement en elle-même. Je n'y trouvois plus cette charmante ſim-

plicité qui m'avoit gagné le cœur. Les choſes étoient changées. Elle avoit appris à ſes yeux à faire valoir tous leurs charmes; & de la maniere dont elle conduiſoit ſes regards, il étoit aiſé de remarquer qu'elle avoit deſſein de plaire.

A dire le vrai, j'avois grand' peine à m'accommoder de ce changement. Mon Rival étoit mieux écouté que jamais; & la Belle redoubloit pour lui ſa complaiſance lorſqu'il la flattoit, comme ſi elle eût voulu me punir ce que je ne m'étois pas mis ſur le même pied avec elle. Je me déguiſois ſes défauts le mieux qu'il m'étoit poſſible, & je l'aimois toujours autant que je l'avois aimée, quoiqu'il me ſemblât qu'elle commençoit à être indigne de l'attachement que je lui marquois. Je n'oſois preſque plus me répondre que mon amour la touchât; & j'eus d'autant plus lieu d'en douter, que l'ayant un jour preſſée de ſe déclarer entre mon Rival & moi, elle refuſa de s'expliquer pour aucun des deux. Il eſt vrai qu'elle me regarda dans ce moment d'un air aſſez tendre: peut-être prétendoit-elle, par cette légere préférence, radoucir le coup qu'elle me portoit. Je ne laiſſai pas de m'y trouver très-ſenſible. Je l'aimois uniquement, & mon cœur ne ſe pouvoit contenter de cette eſpéce d'excuſe qu'elle avoit affecté de me faire. Cependant quel parti prendre? Si j'éclatois, je me mettois en péril de l'irriter. Si je me taiſois, mon ſilence autoriſoit ſon injuſtice: & l'un & l'autre me paroiſſoient également dangereux.

Pour comble de maux, une affaire indiſpenſable m'obligea de la quitter pendant quelque tems. C'étoit l'abandonner à un Soupirant, qui pouvoit tirer de grands avantages de mon abſence; mais enfin c'étoit une néceſſité abſolue de partir. L'adieu fut tendre, & peut-être un autre auroit été ſatisfait des aſſurances qu'elle me donna pluſieurs fois de ne me point oublier: mais tout cela ne réparoit point

l'offenſe qu'elle m'avoit faite, en me donnant un Rival. Mon amour la trouvoit toujours criminelle de ce côté-là; & ſi je partis ſans m'en être plaint, ce fut ſeulement parce que je crus que les reproches que je lui ferois de loin, ſeroient reçus avec moins d'aigreur. Il m'en échappa quelques-uns dans la premiere lettre que je lui écrivis: mais quelque précaution que j'euſſe pris pour ménager ſon eſprit, ſa réponſe me fit voir qu'elle s'en étoit offenſée. Elle m'accuſoit à ſon tour, ſans me dire pourtant qu'à demi en quoi elle me trouvoit coupable. Je tâchai de l'adoucir par d'autres lettres, quoiqu'en ſecret mon cœur murmurât contr'elle. Le changement qui étoit arrivé dans ſes manieres, avoit beau m'être ſenſible, je faiſois céder mon reſſentiment à la crainte que j'avois de m'attirer quelque nouvelle diſgrace. Il me ſembloit que l'abſence n'avoit ſervi qu'à redoubler mon amour. Mon idée me repréſentoit mon ingrate plus aimable que jamais, & lui prêtoit même des charmes que j'étois ſûr qu'elle n'avoit pas. Nous nous écrivions toujours. Il n'eſt pas fort difficile de s'imaginer ſur quoi notre commerce rouloit.

Enfin, après quelques mois d'abſence, je revins, & revins Amant fidéle. Je brûlois d'impatience de la revoir, je la revis. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'au-lieu d'un Rival que je craignois, je trouvai chez elle une foule de Proteſtans, dont elle ne paroiſſoit point être incommodée! A peine pûs-je ménager un moment pour l'entretenir ſeule. La rougeur, qui lui monta d'abord au viſage, me fit connoître ſon embarras. J'aurois bien voulu lui demander compte de tout ce qu'elle avoit fait pendant mon abſence, mais je vis bien qu'elle n'étoit pas d'humeur à me le rendre. Elle vouloit voir grand monde, & ſi-tôt que j'ouvris la bouche ſur cet article: Il eſt vrai, dit-elle, ma cour eſt plus groſſe qu'elle n'étoit avant votre départ; mais, que

cela ne vous épouvante pas, vous n'aurez pas lieu d'en être jaloux, & vous conserverez toujours auprès de moi votre droit d'ancienneté. J'eus beau faire dans la suite, elle ne voulut congédier aucun de ses Sectateurs. Chacun avoit son mérite, qui l'engageoit à le retenir; & celui qu'elle recevoit le mieux, étoit celui qui la divertissoit davantage. Helas! lui dis-je une fois dans l'accablement de ma douleur, y a-t-il quelqu'un parmi mes Rivaux, dont l'amour puisse entrer en comparaison avec le mien? Je veux bien en convenir, me répondit-elle. Le votre est le plus ardent; mais, enfin, ils m'aiment tous à leur maniere; & je prétens, s'il vous plaît, que vous m'aimiez à la mienne. Point de chimere sur-tout, si vous avez toujours envie de me plaire. Reposez-vous sur la bonne-foi d'un cœur qui s'est déclaré en votre faveur; & songez seulement à mériter cette préférence, par la complaisance que vous me devez.

douceurs avoient gâté l'eſprit de la Belle. Il ne tenoit qu'à moi de le punir; mais ne pouvant être ſatisfait ſans un ſacrifice entier, je demeurai ferme ſur la premiere demande que j'avois faite. Mes raiſons ne la perſuaderent pas. J'en fus au déſeſpoir, mais le mal étoit ſans aucun reméde. Depuis ce tems-là j'ai affecté de la voir plus rarement que de coutume, dans la penſée que cette conduite pourroit apporter du changement à la tienne. Voilà l'état où nous ſommes demeurés. J'attens ce miracle de jour en jour: & je l'aime toujours, malgré les divers ſujets que j'ai de m'en plaindre.

D'Ormilly ayant ceſſé de parler, voilà comme tous les hommes devroient être faits, dit auſſi-tôt Mademoiſelle de Mirac. Mr. d'Ormilly s'attache de bonne-foi; & quand une fois il a commencé d'aimer, il ſe déguiſe les défauts de ſa Maîtreſſe, pour ne pas laiſſer affoiblir ſa paſſion. Mais, dit Albagna, ſi c'eſt un avantage pour cette Maîtreſſe qu'il s'en déguiſe ainſi les défauts, ce n'en eſt pas un pour elle qu'il ne veuille point lui laiſſer voir qu'elle a du mérite. Cette politique rend l'amour bien languiſſant. Quand on aime fortement, rien n'eſt ſi doux que de le dire à toute heure; & le moyen de le dire, ſans donner mille louanges à la perſonne qu'on aime? Si l'on parle avec tranſport, on eſt écouté avec plaiſir; & dans ces flatteuſes converſations, il ſe fait un épanchement de cœur réciproque, qui redouble fort la paſſion. Pour mériter d'être aimé, il faut louer ſa Maîtreſſe. N'allons point ſi vite, répondit Tréval. La politique de Mr. d'Ormilly n'eſt point méchante pour ceux qui veulent un amour durable. Les Belles n'ouvrent que trop-tôt les yeux ſur leur mérite, ſans qu'en les flattant nous leur faſſions croire qu'elles en ont plus qu'elles n'en ont en effet. Elles en prennent une fierté, qui rend quelquefois leur empire inſupportable; & ce qu'il y a de plus dange-

reux, c'eſt que, quand vous les avez accoutumées aux douceurs, elles s'ennuyent inſenſiblement de les entendre toujours de la même bouche. Tous ceux qui leur veulent dire qu'elles ſont aimables, ſont écoutés favorablement. On leur prête même l'oreille plus volontiers qu'on ne fait à ſon Amant, parce qu'il y a de la nouveauté dans leurs flatteries; & c'eſt ce qui fait les inconſtances. Il eſt vrai que la mode n'eſt plus d'aimer conſtamment. Peut-être, reprit Mademoiſelle de Mirac, ceux qui ſont avares de douceurs n'ont pas ſi grand tort; mais, quoique vous prétendiez que la conſtance n'eſt plus à la mode, je vous avoue que celle de Mr. d'Ormilly me charme. Auſſi ai-je pris un ſi grand plaiſir à l'écouter, que quand il n'auroit pas demandé qu'on ne l'interrompît point, je l'aurois laiſſé parler ſans lui rien dire. Vous m'allez donc bien interrompre, lui dit Pontignan: car, Dieu merci, je ne me ſuis jamais piqué de conſtance; & j'ai eu tant d'agréables intrigues, que, ſi je

HISTOIRE DE PONTIGNAN.

Vous ſaurez d'abord que, pour mon coup d'eſſai, je devins fortement amoureux d'une très-jolie Veuve. Je ſuis préſentement aſſez naturel, comme vous voyez; mais je l'étois encore bien davantage en ce tems-là. Par tout où je voyois mon aimable Veuve, je ne pouvois voir perſonne. Je ne parlois qu'à elle. Je faiſois mille incivilités bruſques, pour me placer auprès d'elle, quelque régle de cérémonie qui pût y être contraire. Si-tôt que je recontrois ſes yeux, les miens faiſoient cent extravagances. Enfin, je fis ſi bien, qu'en moins de trois jours j'eus inſtruit tout le monde de ma paſſion.

Par bonheur j'avois affaire à une femme qui vouloit être aimée follement. Elle ne faiſoit pas trop grand cas de ces manieres d'aimer ſi diſcrettes & ſi reſpectueuſes; & elle ne ſe croyoit maîtreſſe des cœurs, que quand elle avoit entierement renverſé les cervelles. Jugez par-là ſi elle s'accommoda de moi. Je ne ſuivis gueres l'ordre de toutes ces lentes procédures qu'on a établies dans les paſſions réguliéres. A peine lui avois-je encore expliqué mon amour, que je lui en demandois déjà de fort grandes récompenſes. Elle étoit ravie de me voir ſi fou. Jamais elle n'avoit ſi bien triomphé d'aucune raiſon. Si je lui parlois de ma tendreſſe, je tombois dans le plus profond galimatias du monde, & il y avoit une eſpéce de fureur dans tout ce que je faiſois auprès d'elle.

Véritablement ma folie commençoit à ſe communiquer un peu à la Dame; mais par malheur je me mis en ce tems-la à regarder, un peu plus que je n'avois fait juſqu'alors, une fort aimable Fille qu'avoit cette Veuve. Je remarquai que, quand

traitoit avec une froideur qui me parut
gure, lorſque j'y eus fait réflexion. J
pas d'aimer encore la Mere, mais je
de voir s'il n'y avoit rien à faire avec
commençai donc à la chercher un peu
je mis en avant quelques petits propos
Dieu ſait comme l'on me renvoyoit à la
comme l'on me ſoûtenoit que je me m

Quoi, me diſoit-elle d'un certain a
lant, vous pourriez m'aimer? Hélas!
vous accommoderiez-vous de moi? Je
expérience en amour. Ma Mere, qui
plus que moi, eſt bien mieux votre fait.
pas encore fait à l'âge que j'ai, on n'eſt
rien; mais ma Mere eſt bien plus capable
dre ce que vous lui dites, & d'y répo
trouvois dans tout cela une malice qui
moit. J'étois ravi qu'elle m'inſultât ſine
mon premier amour, & qu'en me renvoy
Mere elle me fournît des raiſons pour n'y
Franchement, Meſdemoiſelles, la Belle m'
peu aimé dés qu'elle m'avoit vu. Ainſi
gueres de peine à lui faire trouver bon que
donnaſſe ſa Mere pour elle.

Cependant nous convînmes que pour

tement de la Fille; Amant de la Fille, à l'insu de la Mere; & aimé de toutes deux.

Vous mentez, Chevalier, interrompit Mademoiselle de Mirac. Vous êtes un franc Gascon. Vous vous faites ici de bonnes fortunes à votre gré. Quoi, reprit-il, vous ne voulez pas croire que j'aye été Amant & aimé de la Mere & de la Fille? Eh bien, puisque vous me fâchez, je vous dirai que je fus aussi Amant aimé de la Suivante, Ah! dit Mademoiselle d'Ormilly, ne le fâchez plus: vous lui feriez aimer jusqu'à la Sommeliere.

Ne vous en moquez point, repliqua Pontignan: la Suivante étoit fort agréable, une grande & grosse créature, fraîche, sanguine, une peu massive, mais d'un bon sûc, la phisionomie point trop désespérante, & l'esprit railleur & plaisant. Là, là, vous en direz ce qu'il vous plaira, mais tout cela valoit bien son prix. Je ne songeois point à elle, quand la Demoiselle que j'aimois, s'avisa d'en faire la confidente de notre passion, pour plus grande commodité du commerce. Je vis donc souvent cette Suivante. Elle avoit un Amant proportionné à sa condition, & elle me parloit quelquefois de sa tendresse pour lui, comme je lui parlois de la mienne pour sa jeune Maitresse. Confidence réciproque, comme vous voyez. Rien n'est plus dangereux: cela méne droit à l'amour.

La jeune Demoiselle avoit le talent de me faire souvent enrager. Il lui passoit par la tête des soupçons, des jalousies, des délicatesses, des rafinemens, où je n'entendois presque rien. Quand je m'en plaignois à Babet, (c'étoit la Suivante,) Babet ne manquoit point de me dire par maniere de conversation, qu'elle n'en usoit pas de-même avec son Amant, qu'elle l'aimoit de bonne-foi, & le lui disoit aussi de bonne-foi autant que l'envie lui en prenoit, & qu'elle ne s'amusoit point à le chicaner sur cent mille petites bagatelles. Cela me fit en-

vier la condition de l'Amant de Babet, & je me ſouviens qu'un jour que j'étois chagrin, je lui dis: Vois-tu, Babet? ſi tu n'étois point engagée, & que tu vouluſſes m'aimer, je planterois-là ta Maîtreſſe. Je ſuis las des viandes creuſes dont elle me repait. Tu es bonne Fille, nous vivrions enſemble les plus ſatisfaits du monde. Babet me répondit d'une maniere fort enjouée, qu'elle acceptoit le parti. Je penſai me fâcher contr'elle de ce qu'elle tournoit ma déclaration en plaiſanterie. Elle me juroit que non.

Mais, lui diſois-je, ſi vous recevez ſérieuſement ce que je vous dis modeſtement, que ne prenez-vous d'abord un air ſévere? Que ne me répondez-vous modeſtement que je me moque? Enfin, que ne me battez-vous, que ne m'arrachez-vous les yeux, plutôt que de me traiter ſi doucement? Hé

pas tout ce que je vous dis, venez, que je vous embraſſe, pour vous le confirmer. Je ne veux point que vous m'embraſſiez, reprenois-je bruſquement: je veux, dans les commencemens, de belles & bonnes rigueurs. Et où voulez-vous qu'on en prenne pour vous, me diſoit-elle avec un air de tendreſſe & de langueur affectées? Enfin, Babet, en ſe moquant de moi, comme vous voyez, & avec cette nouvelle ſorte de réſiſtance qu'elle me faiſoit, me piqua & m'enflamma ſi bien, que je n'eus preſque plus qu'elle dans la tête. Je me fis une vraie affaire de la perſuader effectivement, & de lui faire changer de ton. Quelques jours après ma premiere déclaration, elle me dit, ſi vous m'aimez encore un mois, je vous promets des rigueurs. Cette promeſſe me charma; jamais celle d'aucune faveur ne m'avoit paru ſi douce. Voyez un peu de quelle étrange humeur j'étois alors?

Mais, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly, vous n'aviez rompu, ni avec la Mere, ni avec la Fille: vous aviez donc Mere, Fille, & Suivante, ſur les bras? Comment ſuffiſiez-vous à toutes ces trois Beautés? Il n'y a rien de plus aiſé à concevoir, reprit le Chevalier. J'aime la Mere, mais je ne laiſſe pas d'aimer encore la Fille. J'aime la Mere, & la Fille, & je ne laiſſe pas d'aimer encore la Suivante. Et apprenez-nous un peu comment cela ſe fait, dit Tréval? Parbleu! répondit le Chevalier, voilà une plaiſante queſtion, Tout ce qui eſt beau n'eſt-il pas beau? & quand j'aime une belle perſonne, toutes les autres, dès ce moment-là, ceſſent elles d'être belles? Ce ſeroit grand'-pitié, que mon amour pour une ſeule dût enlaidir en un inſtant tout le reſte du ſexe. Oui dà, répondit Tréval, il doit l'enlaidir pour vous. Vous ne devez trouver rien de beau que ce que vous aimez. Il faudroit donc que je fuſſe fou, repliqua le Chevalier. Quoi, parce que ces yeux-là m'ont ſemblé beaux, cette

bouche-ci ne ſauroit me ſembler belle? Pour avoir trouvé ces yeux-là grands & bien fendus, je ne ſaurois trouver cette bouche-ci petite & bien façonnée? Il me ſemble que l'un n'empêche point l'autre, Et tout ce que je trouve beau, pourquoi ne l'aimerai-je pas? J'ai donné de la tendreſſe à la beauté de cette Blonde-là; mais voici une Brune qui n'a pas moins de droit de m'en demander. Si je lui en refuſe, c'eſt une injuſtice épouvantable, que toute conſcience amoureuſe doit ſe reprocher bien vivement: car, enfin, l'amour eſt un tribut qui eſt dû à la beauté; & toutes les perſonnes qui produiſent ce titre, ſont également bien fondées à exiger de l'amour.

Oui; mais, me direz-vous Mr. de Tréval, vous ne préférez donc pas ce que vous aimez à tout le reſte de la terre? A cela je répons franchement que

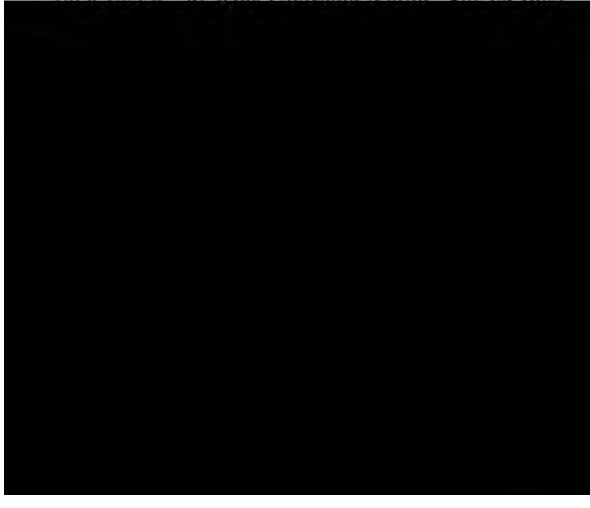
Babet. Je les aimois toutes trois, & j'étois bien-aiſe qu'aucune d'elles ne m'échappât. La Mere me ſoupçonnoit un peu de quelque intelligence avec ſa Fille. J'avois ſouvent à la raſſurer, mais enfin je la raſſurois. La Fille, avec qui j'étois tombé d'accord que je feindrois d'aimer ſa Mere, & qui m'avoit donné Babet pour confidente, trouvoit bon que j'euſſe beaucoup de converſations particulieres avec l'une & l'autre; & je faiſois enfin entendre à Babet, que je ne pouvois pas la voir tous les jours, ſi je n'avois beaucoup de ſoins pour la Dame du logis, & pour la Demoiſelle qui ne croyoit pas être ſa Rivale.

Mais ce qu'il y avoit de plus plaiſant, c'eſt que j'étois convenu avec la Demoiſelle, que quand je la verrois en préſence de ſa Mere, je lui marquerois par un certain ſigne que je n'adreſſois qu'à elle tout ce que je dirois à la Mere d'obligeant & de doux. Il y avoit encore un autre ſigne dont j'étois convenu avec Babet, pour lui appliquer les douceurs que je débiterois devant elle à la Mere & à la Fille; deſorte que, ſi par hazard je les rencontrois toutes trois enſemble, à chaque mot que je diſois à la Mere, il falloit faire des ſignes à droite & à gauche pour la Fille & pour Babet: & je crois que je m'y ſuis mépris quelquefois; c'eſt-à-dire, que j'ai fait à la Demoiſelle le ſigne de Babet, & à Babet le ſigne de la Demoiſelle.

Cependant mes affaires proſperoient de tous côtés. Je commençois avec l'une, j'avançois avec l'autre, & allois finir avec la troiſiéme, lorſqu'il m'arriva le plus grand malheur du monde. Elles allerent toutes trois à une maiſon de campagne aſſez proche de Paris. Il fallut leur écrire. J'écrivois à la Dame ſans aucun miſtere, mais il faloit un peu de précaution pour les deux autres. Le jour que je le leur écrivis, après que j'eus compoſé la lettre de la Dame, je ne me trouvai point d'humeur à

en compoſer encore deux différentes. Je ne fis que copier deux fois la premiere, & j'en envoyai une copie à Babet, & l'autre à la Demoiſelle: ainſi elles eurent toutes trois la même lettre; car je me tenois bien ſûr qu'elles ne ſe montreroient pas leurs lettres l'une à l'autre.

Et Babet, dit Albagna, n'étoit-elle pas confidente de la Demoiſelle. Point trop, répondit Pontignan. A-la-vérité elle l'étoit d'abord; mais quand je vins à aimer Babet, à qui je perſuadois que je n'aimerois qu'elle, je craignis que ſi la Demoiſelle lui faiſoit confidence de tout, Babet ne trouvât mon procédé avec elle trop tendre, pour n'être qu'une feinte. Ainſi je fis entendre à la Demoiſelle, qu'il ne falloit avoir une confidente que pour le gros des avantures; mais que tout ce qu'il y avoit de plus délicat dans les ſentimens, ne devoit être ſu que de deux perſonnes, & que l'Amour étoit ſi jaloux du miſtere, qu'il ne recevoit des confidens



de la Dame; ou plutôt entierement la même choſe. A dire vrai, je tombai de mon haut. Quoi! diſois-je, de trois en voilà deux qui m'échappent? Tant de ſoins, tant d'adreſſe, dont j'ai eu beſoin pour ménager la Mere & la Fille, autant de perdu? Je n'ai plus qu'une intrigue? Hé bien, reprenois-je avec une eſpéce de dépit, qui ſembloit me conſoler de la perte des deux autres: pourvu que je ſauve Babet de ce débris d'amourettes, je ſuis encore aſſez heureux. Babet eſt plus jolie, & plus aimable, que Dame ni Demoiſelle; & là-deſſus je me faiſois accroire à moi-même, que j'aimois Babet uniquement. Je craignois ſeulement, & non pas ſans quelque apparence, que la connoiſſance de la lettre triplée n'allât juſqu'à elle. Enfin j'en reçois une réponſe. Je l'ouvre en mourant de peur d'y rencontrer ce que je ſavois déjà par cœur, & juſtement je le rencontre.

Ah! s'écria Mademoiſelle de Mirac, j'irois volontiers vous embraſſer, mon Chevalier: vous me raviſſez. Je ne puis vous exprimer la joie que j'ai de ce qu'on rend ſi bien le change. J'ai eu autant de peur que vous à l'ouverture de la lettre de Babet. Je tremblois qu'elle ne fût différente des autres. Alors le Chevalier, ſortant bruſquement de ſa place, alla ſe jetter au cou de l'aimable Gaſconne, & lui dit fort tendrement, la baiſant des deux côtés: oui, ma belle Demoiſelle, rien n'eſt plus vrai, Babet m'écrivit la même lettre que les deux autres. Mademoiſelle de Mirac voulut ſe fâcher, mais tout le monde tomba d'accord qu'elle l'avoit bien mérité.

Pontignan retourna à ſa place; & recommençant gravement ſon Hiſtoire, je n'étois pas en ce tems là, dit-il, ſi content que je le ſuis aujourd'hui. Je peſtois de bon cœur. Jamais une ſi belle moiſſon d'amour n'avoit été ſi promptement grêlée. Mais, dit d'Ormilly, vous ne nous dites point com-

ment les trois Belles avoient découvert.... Ah! reprit le Chevalier, vous avez raiſon: voici comment cela ſe fit, à ce que j'ai ſu depuis.

Elles étoient toutes trois, chacune en particulier, fort contentes de ma lettre; mais cette étourdie de Babet perdit la ſienne. Il n'y avoit point de deſſus, apparemment elle l'avoit déchiré en l'ouvrant. Le nom de Babet n'y étoit point: il y avoit ſeulement, *ma Chère*, *ma Vie*, *&c.* La Dame trouva cette lettre perdue, & auſſi-tôt elle s'imagina qu'elle appartenoit à ſa Fille. Figurez-vous la jalouſie. Un Amant qui la trahiſſoit, une Rivale dans la perſonne de ſa Fille, c'étoit-là dequoi faire bien du fracas dans ſa tête. Elle ne ſe laiſſa pourtant pas emporter à la colere contre ſa Fille; mais un jour qu'elle ſe promenoit avec elle, elle fit inſenſiblement tomber le diſcours ſur l'amour; &,

voilà la lettre, elle ne vous apprendra rien de nouveau.

Je ne ſaurois m'empêcher de rire, quand j'y ſonge. Cette pauvre Dame apparemment fut bien étonnée, quand elle ſe vit entre mains une troiſiéme lettre toute ſemblable aux deux autres. Elle dut croire qu'il lui en viendroit à chaque moment. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elle penſa (& elle n'avoit pas tort) que celle qu'elle avoit trouvée, appartenoit à Babet, & qu'ainſi j'avois eu l'habileté de les mettre toutes trois de la partie. Elle alla donc dire à ſa Suivante, mais, Mademoiſelle Babet, vous ne ſavez gueres votre métier. Que n'avez-vous un porte-lettre ou une caſſette? Ce ſont des meubles néceſſaires à des Beautés comme vous, qui reçoivent des lettres galantes. Le Chevalier de Pontignan a bien affaire qu'on ſache qu'il eſt amoureux de vous, & qu'il vous écrit. La pauvre Babet, qui ſavoit bien qu'elle avoit perdu ſa lettre, n'eut pas un ſeul mot à dire. Après tout cela la Dame compoſe une lettre des plus tendres, & la fait copier par ſa Fille & par Babet. Elle m'envoye ces trois lettres dans l'ordre que je vous ai dit, met ſa fille dans un Couvent, chaſſe Babet, &, ayant fait maiſon nette, revient à Paris.

Grande révolution dans mes affaires. Je tâchois, dans ce naufrage, à m'accrocher où je pouvois. Je cherchai Babet, mais il ne me fut pas poſſible de la trouver. Je ne voulois point aller chez la Dame, à qui je me prenois de tout ce déſordre, au lieu que la demoiſelle & Babet me paroiſſoient deux pauvres victimes innocentes. Ainſi je ſongeai à me faire une entrée au parloir du Couvent, où la Demoiſelle étoit renfermée. Un de mes Amis connoiſſoit l'Abbeſſe. Je lui conſiai mon deſſein; & comme il y avoit des ordres trés-précis qu'aucun Cavalier ne parlât à cette jeune Demoiſelle, je me déguiſai en Abbé. Je changeai de nom, & mon Ami me me-

na chez l'Abbeſſe, à qui il avoit auparavant prôné mon mérite.

J'étois admirable dans cet équipage. Je ne ſavois ſi bien faire, que mes airs ne fuſſent toujours un peu évaporés. Quoique j'euſſe bien étudié les manieres Abbatiales, il m'en échappoit toujours de fort Cavalieres. Je portois inceſſamment la main à l'endroit du Baudrier, pour le remettre en état; ce qui eſt une action fort ordinaire aux gens d'épée. Je crus pourtant, qu'en prenant un peu garde à moi, je me tirerois d'affaire. Me voilà inſtallé dans le parloir. Pour entretenir l'Abeſſe de choſes convenables à notre commune profeſſion, je ne lui voulus parler que du mépris du monde, & fis toujours rouler l'entretien ſur des matieres morales. Mais, dans le tems que je me contraignois à baiſſer modeſtement les yeux, & que je donnois à tout mon viſage la figure la plus réformée qu'il ſe pouvoit, il m'échappoit de dire à l'Abbeſſe: *Parbleu*, *Madame, c'eſt une ſotte choſe que le Monde. Et*

moi, ce que je faiſois alors pour elle, le Couvent même, tout cela lui avoit parlé en ma faveur; car peut-être n'euſſai-je pas obtenu d'elle ma grace ſi aiſément dans le monde, que dans un Couvent, où un Chapeau eſt d'un prix ineſtimable. L'Abbeſſe, qui avoit envie d'en faire une Religieuſe, me la donna pluſieurs fois à entretenir ſeule, afin que je lui inſpiraſſe mon dégoût du monde, & mon amour de la retraite.

Ce fut dans ces converſations que je me juſtifiai autant que je le pouvois faire, & que j'appris tout ce qui s'étoit paſſé à la campagne. Mais morbleu l'incommode choſe que ces grilles, principalement pour moi qui parle toujours à des femmes que j'aime, avec un peu d'action! Vous voyez une belle créature plantée à un pas de vous, & pourtant hors de votre portée; cela vous fait enrager.

Effectivement, dit la belle Gaſconne, comme Pontignan eſt grand geſticulateur, j'aimerois bien à voir une grille entre ſes mains & une jolie perſonne. Oh! reprit-il, cela n'eſt rien auprès d'une avanture qui m'arriva un jour à la campagne. Il faut que je vous la conte. J'étois donc à la campagne avec deux aimables femmes, que j'aimois toutes deux à ma maniere. Je leur avois déclaré à toutes deux ſéparément ma bonne volonté pour elles, & j'étois ſatisfait de leurs réponſes. Un beau ſoir, que j'étois retiré dans mon appartement, & déjà en robe-de-chambre, voici les deux Dames qui me viennent trouver, & qui me diſent que, pour faire une certaine piéce à un autre homme qui étoit avec nous, il falloit qu'elles m'emmaillotaſſent. Elles me dirent quelle étoit la piéce. Je la trouvai plaiſante, & conſentis fort gayement à être emmailloté. Elles me prennent tout en robe-de-chambre comme j'étois, & m'enveloppent, je crois, de plus de cent aunes de toile coupée comme des linges. Je reſſemblois à une de ces

Momies d'Egypte. Je riois de tout mon cœur avec elles de la malice que nous allions faire. Mais voyez un peu les étranges révolutions de ce monde, Meſdemoiſelles, qui l'eût cru? Tout cet appareil retomba ſur moi.

Pontignan dit cela d'un certain air emphatique, qui fit rire tout le monde, & il pourſuivit. Quand je fus équippé en Momie, elles me dirent: or-çà, Pontignan, un brave Cavalier ne refuſe point de venir coucher avec des Dames qui l'en prient. Nous t'avons toutes deux donné parole de te favoriſer dans l'occaſion: il faut nous en acquitter. Ah! Scélérates, leur criai je, ôtez-moi donc tout ce lingelà, & puis faites de moi tout ce que vous voudrez. Point, point, dirent-elles; cela ne gâtera rien: & là-deſſus elles me font porter chez l'une d'elles, me mettent dans un bon lit entre deux draps, & les deux Furonnes viennent ſe plaindre à mes deux

reſſes pour leſquelles je les euſſe volontiers battues. Jamais je n'ai paſſé une telle nuit, ſi ce n'eſt peut-être celle que je paſſai dans le Couvent de cette Demoiſelle que j'aimois; & ce fut encore une nuit aſſez plaiſante. Mais je crois qu'il vaut mieux que nous ne retournions point à ce Couvent; il eſt tard; & ſi vous n'êtes pas laſſez de m'entendre, je ſus las de conter.

On tomba d'accord qu'on ne pouvoit mieux finir que par l'Hiſtoire de Pontignan emmailloté. On remit le reſte à une autre fois, & la compagnie ſe ſépara.

ACADÉMIE GALANTE.

SECONDE PARTIE.

Le lendemain que l'on ſe fut ſéparé, il ſurvint au Chevalier de Pontignan des affaires qui l'obligerent d'aller en Guyenne. On remit à ſon retour le reſte de ſes avantures. Son voyage fut de quelques mois. Il revint enfin, & on prit jour pour s'aſſembler chez Mademoiſelle d'Ormilly. Le Chevalier fut un des premiers qui s'y rendit; & lorſque toute la compagnie fut arrivée, la Maîtreſſe du logis, ſe tournant du côté de Pontignan, lui dit qu'il avoit fait un trait d'habile homme, de quitter Paris dans le tems qu'il l'avoit quitté. Vous commenciez à devenir péſant, Monſieur le Chevalier, pourſuivit-elle; & aſſurément vous aviez beſoin d'un petit voyage de Gaſcogne. Nous le voyons bien, mais

[redacted]

Province; &, par-tout où j'ai été, j'ai aimé. Je commencerai par mes dernieres avantures. Ce ſont celles dont je me ſouviens le mieux: de-là je remonterai iuſqu'aux premieres.

SUITE DE L'HISTOIRE DE PONTIGNAN.

Vous ſaurez donc, que *** eſt la derniere Ville où j'aye fait quelque ſéjour. J'y ai eu trois Maitreſſes: Madame du Luat, Madame d'Etailles, & Madame de Béléme. J'ai toujours eu grand ſoin de les tenir éloignées l'une de l'autre. Les perils que j'avois courus avec Babet & ſes Rivales, m'avoient rendu prudent, & vous verrez que j'avois raiſon d'en uſer de cette ſorte; car, dès que ces trois Dames ſe ſont rencontrées, tout a été perdu. Mais je ne veux plus vous amuſer par une idée générale de mes amours: écoutez-en toutes les particularités.

Si-tôt que je fus arrivé à ***, je me jettai au milieu du beau monde de la Ville, & je devins amoureux dès le premier jour. Je ne ſuis pas de ces gens, qui ſont ſi difficiles: pour peu qu'on ait d'eſprit & de beauté, & que l'humeur me paroiſſe mêlée d'agrément, je n'en demande pas davantage. Quand je trouve quelque choſe de mieux, je le prens: ſi je ne trouve que cela, je m'en contente; & c'eſt juſtement ce que je trouvai en Madame du Luat. Elle étoit Femme d'un Conſeiller au Parlement de ***. C'étoit une grande & groſſe créature, qu'un air réjoui, aſſez de beauté, quelque eſprit, beaucoup de préſomtion, & un bonêt de Ma-

lieur l'Officier de Justice, je sens mon
drir. Si-tôt qu'il m'eut vu chez lui,
si grande affection, il me fit tant de c
pria si fort de lui accorder mon amit
crus pas pouvoir honnêtement me diſp
ſa Femme; car, ſans cela, il n'y avo
de ſe réſoudre d'être de ſes amis. Je
ce qu'il falloit pour le perſuader que
être, & il en fut ſi content qu'il étc
moi autant que la Dame qui l'étoit alli
coup plus que je ne l'étois d'elle.
un ſi grand honneur de voir à ſes piec
qui voyoit ſouvent Verſailles & le Ro
il n'y auroit eu que la honte qu'elle t
refuſer, elle m'eût aimé. Sans vanité j
l'homme de Cour, & nous étions tou
également fous. Lorſque j'étois avec
ne n'eût oſé parler que moi; & lorſqu
pas, perſonne n'eût oſé parler que de
part qu'à deux cent lieues de Paris, je
je me fuſſe expoſé à être ſiflé par ceu
roient vu. Je ſentis même, que quelqu
prit étoient étonnés d'une conduite ſi e
mais, cependant, je n'en changeai pas
ou quatre jours qu'on a à demeurer-là,

firent prendre plus de ſoins qu'il n'en avoit encore pris pour divertir la perſonne qu'il aimoit. A vous dire vrai, il étoit un peu tard pour les redoubler: on ne les recevoit plus comme auparavant; ils n'avoient plus aucun ſuccès; ou pour parler franchement, ils en avoient un peu trop. Quand il divertiſſoit ſon Rival auſſi bien que ſa Maîtreſſe, n'étoit-ce pas trop de la moitié? Cependant il ne ſe rebutoit point. Un jour il prepara une Fête magnifique dans une maiſon de campagne qu'il avoit à une demi-lieue de la Ville. C'étoit un vieux Château, dont la deſcription me coûteroit trop, s'il falloit vous la faire toute entiere. Il ſuffit que vous ſachiez qu'il y avoit un Parc d'une très-grande étendue, garni de bois taillis, & de bois de haute-futaye, au travers deſquels on avoit coupé une infinité d'allées, dont les unes finiſſoient en aboutiſſant ſur les autres, pluſieurs ſe traverſoient, quelques-unes ſe terminoient en tournant à de grands cabinets de verdure, d'autres enfin conduiſoient à de grandes places vuides, qu'un petit ruiſſeau rendoit toujours vertes par mille tours qu'il y faiſoit. Tout cela formoit une eſpéce de labyrinthe, où il étoit aſſez difficile de démêler les gens qui s'y promenoient, & principalement ceux qui ne vouloient pas y être démêlés. Joignant le Château, dans l'enclos du Parc, étoit l'Egliſe du Village. Voilà les choſes dont il faut que vous ſoyez inſtruits pour l'intelligence de l'Hiſtoire.

La Fête étoit aſſez bien entendue: huit perſonnes, autant de Dames que de Cavaliers, & tous gens bien aſſortis. Il n'y eut que le choix que le Gouverneur avoit fait pour lui, qui ne réuſſit pas ſi bien. Il s'étoit deſtiné Madame du Luat, qui ne s'étoit pas deſtinée à lui. Elle m'avertit de cette Fête, & m'ordonna d'en être à quelque prix que ce fût. A un autre la choſe eût ſemblé difficile, mais à moi elle ne me parut qu'une bagatelle. Nous

convinmes de tout ce qu'il faloit faire, & tout alla comme nous l'avions projetté.

Le cours de la ville étoit le long du chemin qui conduiſoit à cette maiſon de campagne. J'allai m'y promener à l'heure que la compagnie devoit paſſer. A peine y étois-je arrivé, que le caroſſe du Gouverneur parut, ſuivi d'un autre. Madame de Luat, qui étoit dans celui du Gouverneur, m'ayant apperçu, le fit arrêter, pour me demander ce que je faiſois-là ſeul? Je lui en dis quelques mauvaiſes raiſons, aprés leſquelles je lui demandai à mon tour où elle alloit. Elle me le dit, & me conta fort au long tous les plaiſirs que le Gouverneur leur préparoit: puis interrompant bruſquement la deſcription qu'elle en faiſoit: vraiment, dit-elle, il faut que vous veniez les partager. Je m'aſſure que vous en ferez un fort grand à Monſieur, ajoûta-t-elle en montrant le Gouverneur, & que toute la compagnie en ſera auſſi contente que lui. Vous nous direz aprés cela, ſi les choſes ſe font en Province

moi; mais ce ne fut que la moindre de toute la journée. La converſation ne laiſſa pas de ſe lier; mais elle languiſſoit toujours un peu, quand c'étoit au Gouverneur à la ſoutenir.

Si-tôt que nous fûmes arrivés, je déclarai publiquement que, quoique ſurnuméraire, je ne ſerois pas importun; &, me tournant du côté des Dames, je leur dis que, lorſqu'elles ſeroient ennuyées de ces Meſſieurs, & qu'elles voudroient un peu reſpirer, je ſerois à elles. Je vous ſervirai de délaſſement, continuai-je, Meſdames, & dès que vous aurez envie de les rappeller, je vous quitte. Il eſt juſte que chacun jouiſſe de ce qu'il a en partage: moi, qui n'ai rien, je donnerai à tout. J'euſſe été pourtant fort embaraſſé ſi l'on m'eût pris au mot, mais j'étois ſûr qu'on avoit auſſi peu d'envie de recevoir mes ſervices, que moi d'en rendre. Le Gouverneur prit le tems que nous étions encore tous enſemble, pour aller donner quelques ordres. Madame du Luat & moi, profitâmes de ſon abſence, pour gagner le Parc. Le reſte de la compagnie en fit autant, & perſonne ne s'apperçut que celui qui donnoit la Fête, y manquoit. Il avoit compté que nous l'attendrions à l'endroit où il nous avoit laiſſés. Il y revint, & n'y trouva plus perſonne. Il chercha d'abord dans les lieux les plus proches, mais on avoit déjà gagné les plus éloignés. Si toutes ſortes de gens euſſent pu lui être propres, il ne lui eût pas été mal-aiſé de trouver compagnie; mais il n'en vouloit qu'à Madame du Luat, avec qui il croyoit bien que j'étois. Il va, il vient, il court de tous côtés, enfin il nous apperçoit de loin. Heureuſement nous l'apperçumes auſſi dans le même tems: il ne faloit pas être fort habile pour deviner ce qu'il cherchoit. Nous prîmes autant de ſoin de l'éviter qu'il en avoit de nous joindre, & nos ſoins eurent plus de ſuccès que les ſiens; il ne put jamais nous attrapper. Las de courir, & de

courir inutilement, ſavez-vous ce qu'il fait pour nous obliger à revenir malgré nous? Il s'en retourne, & fait ſonner le tocſin. A l'allarme tout le monde revient. Madame du Luat & moi, ſentimes bien ce que le tocſin vouloit dire: il falut cependant revenir comme les autres, & avoir avec eux un air étonné, qu'ils avoient véritablement. La compagnie étoit fort effrayée du tocſin: elle n'en pouvoit deviner la cauſe; & l'épouvante fut telle, que les eſprits étoient ſuſpendus entre le feu qui pouvoit s'être pris à la cheminée de la cuiſine, & une armée Eſpagnole devant le Château. Nous rencontrâmes le Gouverneur à l'endroit où il nous avoit laiſſés. Les Dames lui demanderent des nouvelles du tocſin. C'a été pour vous faire revenir qu'on l'a ſonné, dit le Gouverneur. Vous vous promeniez tranquillement, comme s'il n'eût pas fallu ſouper d'aujourd'hui; & le moyen de vous trouver dans le Parc les uns après les autres? Il y a une heure que j'y ſuis, ſans avoir pu rencontrer perſonne. Le tocſin eſt bien plus court, en un moment vous voilà tous revenus. Le ſoupé eſt prêt, mettons-nous à table. La maniere d'appeller les gens pour ſouper parut aſſez nouvelle. Les Dames, qui en avoient été allarmées, n'en furent pas ſatisfaites. Madame du Luat & moi en rimes, mais en ſecret. Nous eûmes tant de peur de n'être pas à table l'un auprès de l'autre, que nous nous y mimes bruſquement, ſans faire de civilités à perſonne. A la réſerve du Gouverneur, perſonne n'y pouvoit prendre garde: chacun avoit bien d'autres affaires, que de s'amuſer à regarder ce que nous faiſions; & ſi je ne me fuſſe pas ſaiſi d'une place auprés de Madame du Luat, je ne penſe pas que le Gouverneur ſe fût piqué de faire aſſez bien les honneurs de chez lui pour me la donner. Il ſe mit donc de l'autre côté. J'avois ſoin d'entretenir la Dame; lui, le ſoin de la ſervir. Je crois qu'il ſouhaita mille fois que les vian-

viandes fuſſent froides, le vin chaud, les violons mauvais, & que tous les plaiſirs qu'il avoit préparés, s'évanouiſſent, puiſqu'il n'avoit pas celui d'être ſeul avec Madame du Luat. C'étoit là-deſſus qu'il avoit compté: tout le reſte lui étoit indifferent. Cependant il fut obligé d'aller juſqu'au bout, honnêtement au moins, s'il ne pouvoit heureuſement.

Vous penſez peut-être que j'étois alors ſi fort occupé de Madame du Luat, qu'il m'étoit impoſſible de ſonger à autre choſe; point du tout. Ce fut justement dans ce tems-là que je devins amoureux de Madame d'Etalles. Mon Dieu! interrompit d'Ormilly, n'entreprenez point tant de choſes à la fois. Vous nous avez dit que vos trois avantures n'étoient liées qu'à la fin: menez les ſéparément juſques là. Tout le monde n'eſt pas ſi habile que vous: trois intrigues en même tems ne vous font pas une affaire; mais nous, nous ſerons gens à nous embaraſſer même du récit que vous en feriez, ſi vous les mêliez enſemble. Eh! de grace, Monſieur le Chevalier, ayez égard à notre foibleſſe. Je le veux bien, répondit-il avec un air de complaiſance qu'il ſe donna, & il pourſuivit ainſi.

Enfin, la troiſiéme ſemaine de mon amour arriva. Que voulez-vous dire avec votre troiſieme ſemaine, dit Tréval? Je veux dire, répondit le Chevalier, qu'il y avoit déjà quinze jours que j'aimois, & qu'en tout ma paſſion ne dura que trois ſemaines. La premiere la vit naître, la ſeconde la vit dans toute ſa force, & la troiſiéme en vit le déclin; & c'eſt à la relation de cette troiſiéme ſemaine que j'en ſuis. Ce n'eſt pas que je n'aye fait encore plus long-tems le perſonnage d'Amant paſſionné auprès de Madame du Luat. Tant que j'ai demeuré à***, j'y ai été aſſidu; mais, pour vous dire la vérité, ce n'étoit plus qu'un amour d'habitude, ou, ſi vous voulez, une habitude d'être aimé.

Au commencement donc de cette troiſiéme ſemaine, je fus deux jours ſans aller chez Madame du Luat. Elle, que j'avois accoutumée à me voir des deux & trois fois par jour, reprit feu ſur cette petite abſence, comme ſi c'eut été un ſiecle, & la regarda comme la marque certaine de quelque changement. Elle en devint de ſi mauvaiſe humeur, que perſonne, pendant ce tems-là, ne pouvoit vivre avec elle, pas même le pauvre Mari. Le chagrin de ſa Femme devoit aſſez l'avertir de ce qu'elle avoit dans la tête; mais le Bon-homme n'entendoit rien à ces ſortes d'avertiſſemens, au contraire il ſe chargea de faire venir chez lui tout ce qu'il pourroit trouver de gens pour divertir ſa Femme. Rempli de ce grand deſſein, il me rencontre dans la rue, m'apprend le chagrin de la Dame, & me conjure d'aller la réjouir. Il avoit pourtant bien de l'eſprit, ce Monſieur du Luat; car, aſſurément, il ne pouvoit s'adreſſer à perſonne qui en fût plus capable que moi. Dans ce moment-là il me parut ſi honnête & ſi bon, que je fus ſur le point de lui faire confidence de ce que je penſois du chagrin que ſa Femme faiſoit voir. Je me contentai néanmoins de lui dire que mes affaires m'avoient fort occupé, & qu'elles m'empêcheroient même d'aller chez lui de tout le jour. Je diſois vrai; je n'en manquois pas alors; mais, ſi j'euſſe été encore bien amoureux, Madame du Luat eût trouvé ſa place. Vos affaires! reprit-il, avec un certain bon petit air qu'il tâchoit de rendre vif: quand il s'agit de divertir les Dames, ne faut-il pas tout quitter? Ce ſera donc malgré vous, puiſque vous ne voulez pas le faire de bonne grace; car je ne vous abandonnerai point, que je ne vous aye mené au logis. Voyez qu'il étoit prompt, & comme il vouloit être obéi. Nous arrivons chez lui: nous montons à la chambre de ſa Femme, qui étoit ſeule; & tout fier de m'avoir à ſa ſuite,

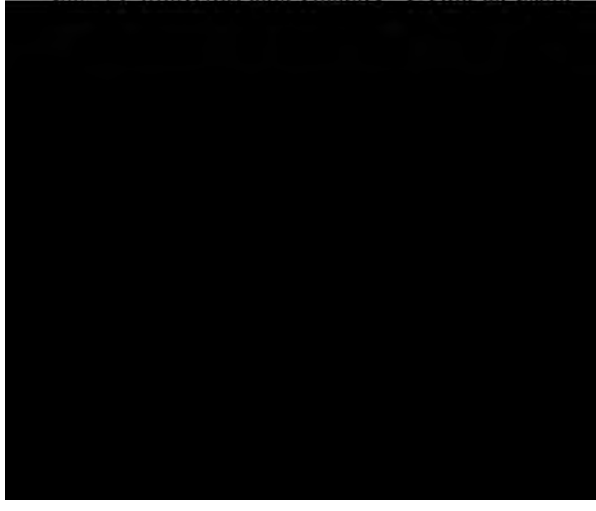
vous avez de merveilleux amis, Madame, dit-il, en parlant à elle: Monſieur a des affaires, quand on le prie de nous venir voir: Si je ne l'euſſe amené moi-même, il ne ſeroit pas venu. Je vous le laiſſe, afin que vous lui en faſſiez tous les reproches qu'il mérite; moi, je m'en vais au Palais. Madame du Luat tâcha d'abord de faire la fiere; mais que la fierté lui ſéyoit mal! Deux jours ſans me voir! me dit-elle: & il faut encore qu'on vous amène par force! Vous voyez, Meſdemoiſelles, que la ſituation eſt favorable, & que deux Amans ont alors mille choſes à ſe dire. Si je ne voulois faire qu'un conte, je vous aſſurerois que nous les dimes, & je vous en ferois un récit, qui pourroit même être aſſez romaneſque; mais la vérité eſt que nous ne dimes rien. La Dame ſe contenta de me faire le même reproche vingt fois, & en même termes. Vous me demanderez ce que je lui répondis? Je penſai ne rien répondre; & je ſuis ſûr, que ſans lui demander pardon, je l'euſſe obligée à me pardonner. Cependant, pour la forme, il falut m'excuſer, & jetter ſur mes affaires la cauſe de mon abſence. Elle s'en contenta, & nous nous ſéparâmes les meilleurs amis du monde; mais en effet j'étois encore plus charmé du Mari que de la Femme, ou, ſi vous voulez, ennuyé de l'un comme de l'autre. Je ne ſaurois m'empêcher de vous faire encore ici une mention honorable de Monſieur du Luat, en vous apprenant une choſe qui m'arriva dans l'état le plus floriſſant de mon amour. Un jour qu'il étoit au Palais, (car ce Palais eſt une choſe enchantée pour des Amans), j'étois, moi, avec ſa Femme aſſez tranquillement, ou, pour parler mieux, ſans aucune inquiétude. Le jour étoit preſque fini, & nous n'avions point de lumiere. J'entens quelqu'un monter; & ce quelqu'un, c'eſt mon Sénateur. Je n'avois qu'à me tenir ſur mon ſiége, & qu'à l'attendre; il ne ſe

fut pas apperçu qu'il nous manquoit des flambeaux : mais, parce qu'en ſa place j'euſſe peut-être aſſez bien ſu ce que c'eſt que le monde pour trouver cela à redire, je fus ſi bon que je lui fis l'honneur de croire qu'il y trouveroit à redire auſſi. Sur ce pied-là, je me mets derriere la porte que j'entr'ouvre, afin que Monſieur le Conſeiller, l'ayant trouvée ouverte, ne ſe donnât pas la peine de la fermer, & qu'à la faveur de l'obſcurité je pûſſe me retirer ſans être vu. Il penſa tomber à la renverſe en m'appercevant derriere, & je ne fus pas moins étonné que lui. Voilà mon homme dans une grande colere. Il prend le ton plus haut qu'il n'avoit accoutumé : il ſe plaint de ce qu'on ne reçoit du chagrin que de ſes meilleurs amis ; il me fait mille reproches ; il en fait autant à ſa Femme ; il l'appelle complice du tour qu'on lui jouoit. Mais devineriez-vous bien de quoi il prétendoit nous accuſer ? C'étoit d'avoir voulu lui faire peur : il s'étoit imaginé que je m'é-

état-là eſt un terrible état, on y eſt bien contraint: le mariage vous la tire de-là; & Dieu ſait après cela quelle liberté on ſe donne, & combien on eſt jolie. Les hommes tout au contraire. Tant qu'ils ſont à marier, ils ſont charmans. Sont-ils mariés? ce n'eſt plus cela. Je ne ſai ce que devient leur eſprit. A votre compte donc, dit Tréval, les femmes deviennent folles, & les hommes ſots? Voilà un beau raiſonnement, reprit Mademoiſelle de Turé. Prenez-vous déjà quelque intérêt pour l'avenir, Mademoiſelle, repartit Tréval, vous êtes fille; &, tant que vous la ſerez, on ne vous inquiettera point ſur votre ſageſſe; mais, en cette conſidération auſſi, laiſſez-nous dire tout ce que bon nous ſemblera du Sacrement: c'eſt une matiere qu'il faut qu'on nous abandonne. C'eſt bien m'encourager à continuer, que de me venir faire les incidens que vous me faites, dit Pontignan. Eſt-ce que je voudrois vous dire une choſe qui ne fût point: & n'y eût-il pas la moindre vraiſemblance dans ce que je vous dis, ma parole ſeule ne devroit-elle pas ſuffire pour me faire croire? Laiſſez-moi donc pourſuivre.

En récompenſe de ce bon Monſieur du Luat, que vous avez tant de peine à me paſſer, voici un jeune Marquis, à qui vous ne ferez pas les mêmes difficultés. Je m'aſſure qu'il ne deshonerera point par ſon flegme la chere patrie de Mademoiſelle de Mirac. Il s'appelle le Marquis de Bélis: c'eſt par ſon moyen que j'ai connu Madame d'Etailles, & ce ſervice mérite bien que je vous le faſſe connoître auſſi. C'étoit un fort joli garçon, nouvellement ſorti de l'Académie. Il y avoit ſur ſon viſage une fleur de jeuneſſe merveilleuſe; la tête encore plus jeune que l'air. Enflé d'un mérite qu'il n'avoit point, il parloit toujours, n'écoutoit jamais, décidoit de tout; & pour être cru une eſprit auſſi léger que l'on en pût voir, il ne lui manquoit que

de l'eſprit. Quoiqu'il fût étourdi autant qu'homme de ſa ſorte, il lui ſembloit qu'il ne l'étoit pas aſſez. Les éclats de rire qui ſuivoient ſes extravagances, lui paroiſſoient autant d'applaudiſſemens; & il travailloit fort ſérieuſement à ſe donner tout le mérite qu'il falloit pour s'en attirer ſouvent de ſemblables, & même de plus grands, s'il étoit poſſible. Dans ces belles diſpoſitions, il me trouve en ſon chemin, & me trouve plus étourdi qu'il n'étoit. Cela lui donna une grande idée de moi. Dès ce moment-là il me regarda comme une perſonne extraordinaire, dont la connoiſſance lui ſeroit très-utile pour parvenir à ce ſouverain degré d'étourderie où il aſpiroit avec tant de paſſion. Ne m'arrêtez pas ſur le mot d'*étourderie:* il eſt ſignificatif. Je rencontrai mon jeune Marquis chez Madame du Luat, & je m'apperçus bientôt de l'extravagance du perſonnage. Elle me réjouit, & je réſolus de devenir de ſes amis, afin de m'en divertir auſſi long-tems que j'y trouverois mon compte. C'étoit un plaiſir



Il eſt vrai qu'il eſt aſſez difficile de la voir; elle a des parens d'une vertu farouche, qui ne laiſſent preſque jamais ſortir leur fille, & qui ne reçoivent viſite chez eux que de leurs parens; encore faut-il qu'ils ſoient vieux, & que les viſites ſoient fort rares. Moi, qui vous parle, à peine la connois-je; mais, pour le peu que je l'ai vue, je lui ai trouvé beaucoup de mérite. Enfin on fera ſi bien que vous la verrez: cela même me pourra être de quelque utilité dans mes affaires avec Madame d'Etailles, par des raiſons que je ne vous dis pas maintenant. Je ne vous en demande point, repris-je vivement: il me ſuffit que je puiſſe vous rendre ſervice en aimant cette Demoiſelle; ce ſeroit la moindre choſe que je voudrois faire pour vous. Aſſurez-vous que je l'aime déjà; & ſi vous jugez même à propos de le lui faire ſavoir, je vous le permets. Vous vous moquez, répondit le Marquis. Je ne me moque point, repliquai-je. Eſt-ce que vous vous imaginez, que je ne puiſſe pas aimer votre parente ſur la parole que vous me donnez qu'elle eſt aimable? D'abord il crut que je raillois, comme il étoit vrai: je m'apperçus un moment après, qu'il commençoit à en douter. Le voyant ébranlé, je m'imaginai qu'il ſeroit facile de lui perſuader que je parlois ſérieuſement. Vous craignez peut-être, pourſuivis-je, que je vous déſavoue? Tenez, ceci vous ſervira de ſûreté. J'écrivis ſur le champ le billet que vous allez voir, & je le priai de le donner à Mademoiſelle de Sardonne: c'eſt le nom de celle que je promettois d'aimer. Vous croyez déjà que cela va produire de grands événemens; & vous vous étonnez ſans-doute que je ne vous aye pas nommé cette Demoiſelle au nombre de mes Maîtreſſes. N'allez pas ſi vîte: tous ces préparatifs vont retomber tout d'un coup ſur Madame d'Etailles.

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE SARDONNE.

AU portrait qu'on m'a fait de vous, Mademoiſelle, je vous aime. Vous en douterez peut-être, parce que je ne vous ai jamais vue; mais j'ai entendu parler de vous. J'aurois cependant été bien-aiſe, pour vous dire le vrai, de vous voir auparavant; mais on m'a dit que cela étoit ſi difficile, qu'il me l'a paru moins de vous aimer. Je commence donc par vous aimer, & je vous verrai quand il vous plaira. Si vous voulez même, je ne vous verrai de ma vie. Ma paſſion eſt déjà ſi grande, que votre préſence ne l'augmenteroit pas: l'abſence non plus ne peut la diminuer. Vous voyez bien que, de la maniere dont je vous

ma lettre à Mademoiſelle de Sardonne. Il eſt inutile de vous dire comment. Voici ſa réponſe.

REPONSE
DE MADEMOISELLE
DE SARDONNE.

JE crois que vous avez un mérite extraordinaire: vos manieres, qui le ſont, me le perſuadent. Je ne ſai ſi votre cœur l'eſt auſſi, mais je vous avoue que le mien eſt fait comme les autres. J'aime à voir à qui j'ai à faire. Que ſai-je moi, ſi, après nous être bien engagés, il ne pourroit pas nous prendre envie de nous voir? Ce ſeroit la choſe du monde que je voudrois le moins garantir: & s'il arrivoit alors que nous ne nous trouvaſſions pas au gré l'un de l'autre, quel étonnement pour nous de nous être tant aimés! Cependant, quelque choſe qui m'arrive, ſoyez ſûr que vous aurez toujours dans mon eſtime la premiere place parmi les gens que je ne connois point.

Je fus alors véritablement charmé de l'eſprit de Mademoiſelle de Sardonne, pourſuivit le Chevalier, & je cherchai tout-de-bon le moyen de la voir. Son parent trouva celui de lui apprendre l'empreſſement que j'avois; mais un Pere & une Mere, comme les ſiens, valoient pour le moins quatre murailles. Je fus quelque tems dans cet état. Le Marquis lui fit tenir quelques billets de ma part. Enfin je lui écrivis fort ſérieuſement que je ne pouvois plus vivre ſans la voir, & voici la réponſe qu'elle me fit.

LETTRE
DE MADEMOISELLE
DE SARDONNE.

LA premiere ardeur des Amans eſt bientôt ralentie. Vous aviez d'abord tant de paſſion, qu'elle n'avoit pas beſoin d'être ſoutenue par ma préſence : maintenant vous en avez ſi peu, que vous ne ſauriez plus vivre ſans me voir. Croyez-moi, Monſieur, revenez à vos premiers ſentimens. Si cependant vous ne le pouviez abſolument, il faut bien faire quelque choſe en faveur des gens qui nous aiment. Je conſens que vous veniez tous les jours au logis me chercher. Votre empreſſement ſera ſatisfait par-là, & l'ancien plan de notre amour ne laiſſera pas de ſubſiſter : vous ne me trouverez jamais.

cune. Je ne ſai pas où étoit le fin de cette plaiſanterie; mais vous allez voir comme elle tourna.

Le Marquis me méne chez ſa Maîtreſſe, &, en entrant, il me préſente à une Madame d'Etailles, qui ne me parut point du tout jolie. C'étoit une grande créature, deſagréable ſans être laide, dont l'air étoit ſpirituel, mais extravagant; & ce qu'elle diſoit ne démentoit point ſon air. Tout le monde eut d'abord part dans la converſation. Elle y prenoit toujours le parti le plus extraordinaire, qui ſouvent eſt le moins raiſonnable; & lorſque Bélis en eut inſenſiblement lié avec elle une particuliere, elle lui dit mille choſes toutes pleines d'eſprit, mais hors du bon-ſens, & qui me le paroiſſoient d'autant plus qu'elle les diſoit au Marquis. Je ne l'écoutai qu'un moment; Mademoiſelle de Sardonne, auprès de qui j'étois, m'occupa bientôt auſſi tout entier. Elle me plût fort: ce que Madame du Luat m'en avoit dit, me la fit peut-être trouver plus belle. Je commençois tout-de-bon à aimer comme il faut cette Mademoiſelle de Sardonne-là, & je l'entretenois avec aſſez de plaiſir de la maniere extraordinaire dont je l'avois connue, lorſque je les vis tous éclater de rire. On m'apprit qu'on m'avoit donné le change. J'en eus du dépit; &, pour m'en venger, je réſolus dans le moment de donner auſſi le change. Ce fut de feindre d'aimer Mademoiſelle de Sardonne, & d'aimer en effet Madame d'Etailles. Voilà de mes confidens, interrompit Mademoiſelle de Turé. Qui eſt-ce qui l'avoit prié de me prendre pour ſon confident, reprit le Chevalier? J'euſſe été plus fou que lui, ſi j'euſſe cru que la confidence qu'il m'avoit faite, m'eût ôté la liberté d'aimer une jolie femme. Vraiement le ſecret ſeroit admirable. Auriez-vous quelque honnête homme à craindre, vous iriez, malgré qu'il en eût, lui faire confidence de votre paſſion. Que les indiſcrets ſeroient heureux! eux, qui content

leurs affaires à tout le monde, ils ſeroient exempts d'avoir des Rivaux. Ce n'eſt pas, à vous parler ſincérement, que ſi le Marquis ne m'eût pas fait cette plaiſanterie, je ne me fuſſe peut-être accoutumé à regarder Madame d'Etailles comme ſa Maîtreſſe; & de-là, quand on a le cœur un peu bien fait, on ne va gueres juſqu'à l'amour. Mais voyez vous même ſi j'ai tort. On m'avoit promis de me faire voir Mademoiſelle de Sardonne: moi, de mon côté, j'avois promis d'en être amoureux. Sitôt que je vois une Mademoiſelle de Sardonne, je m'acquitte de ma parole, j'aime. Un moment après, on me montre une autre Mademoiſelle de Sardonne; mais je ne m'étois pas engagé d'en aimer ainſi deux l'une après l'autre. Eſt-ce que je n'avois pas raiſon de m'en tenir à la premiere? Pour peu cependant que j'euſſe craint le Marquis, j'aurois eu pour lui la complaiſance de m'attacher à la ſeconde. Elle n'avoit point de paſſion dans le cœur; & peut-être ne m'eût-il pas été trop difficile de

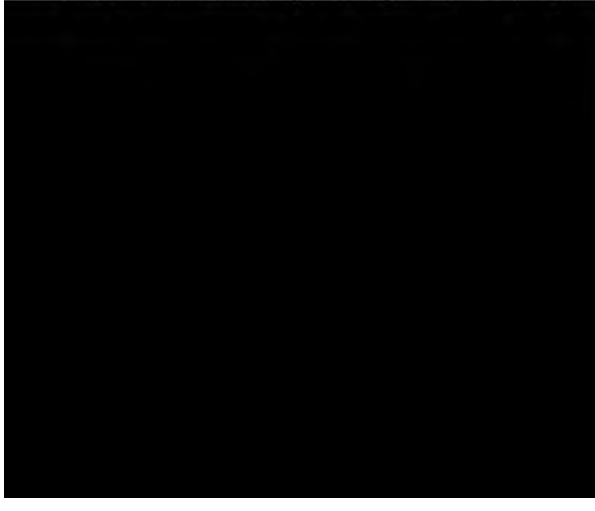
qu'il eſt impoſſible de les tromper. Bélis n'étoit pas tout-à-fait dans cette extrémité, il faut lui rendre juſtice: il n'en étoit pourtant pas bien loin. Pour Madame d'Etailles, elle avoit aſſurément de l'eſprit; mais, comme elle n'en faiſoit point d'autre uſage qu'à trouver le Marquis digne d'être aimé, on peut dire qu'elle en avoit alors beaucoup moins que lui. Elle étoit charmée d'un peu de bonne mine qu'une foule de mauvaiſes qualités devoit rendre inutile. L'étourderie de Bélis paſſoit chez elle pour vivacité ſpirituelle, & ſon indiſcrétion pour la marque d'une paſſion qui ne pouvoit être renfermée. Quand une Dame en eſt-là, & qu'elle a pu s'accommoder une fois d'un Amant ſans diſcrétion & ſans eſprit, croyez-moi, Meſſieurs, c'eſt une merveille, ſi ce choix n'eſt pas pour le reſte de ſa vie: car qui eſt-ce qui pourroit la faire revenir? Ce ſeroient des défauts; & ces défauts, elle les aime. Voilà les gens à qui j'avois à faire. Hé bien, la choſe vous paroît-elle ſi aiſée maintenant? Je vous avoue que j'y fus trompé, tout comme vous l'auriez pu l'être. Je ne croyois pas trouver Madame d'Etailles ſi fort prévenue en faveur de Bélis: je penſe néanmoins qu'avec le tems je l'aurois deſabuſée; mais il eût falu que ce tems eût été bien long, & je craignois fort que les affaires qui m'avoient mené en Guyenne, ne fuſſent plutôt achevées. Je changeai de batterie, & je m'attachai uniquement à détruire Madame d'Etailles auprès du Marquis. Je me contentai pour lors de demeurer confident de l'un & de l'autre. Il ne me fut pas difficile de le devenir de Madame d'Etailles; car le Marquis lui avoit dit que j'étois déjà le ſien. On m'apprenoit d'un côté les extravagances de Bélis, qu'on prenoit pour des marques de tendreſſe; & de l'autre, je ſavois juſqu'où alloit la paſſion de Madame d'Etailles. Cependant je feignois toujours d'aimer Mademoiſelle de Sardonne. Je ne ſai ſi

elle en fut la dupe; je n'y pris pas même garde; j'avois bien d'autres choſes en tête.

Etourdi & vain comme étoit Bélis, je crus que je le ferois aiſément douter qu'on eût pour lui toute la tendreſſe que je lui diſois qu'il méritoit; mais il ne doutoit de rien. Peut-être euſſiez-vous penſé, qu'on eût eu moins de peine à lui faire commettre quelque infidélité; car il ſemble qu'il avoit des diſpoſitions aſſez heureuſes pour cela: je n'en pus néanmoins venir à bout. Vous ne devineriez jamais l'obſtacle que j'y trouvai. Il eſtimoit infiniment Madame d'Etailles, & le mérite de cette Dame paroiſſoit beaucoup au-deſſus de celui des autres. Ce ſentiment étoit très-raiſonnable: c'eſt la ſeule fois qu'il eût démenti ſon caractere; mais il penſoit en même tems une choſe qui en étoit bien digne. Comme il avoit encore une plus haute idée de lui-même que de qui que ce ſoit, il s'étoit imaginé, je ne ſai pas ſur quoi, qu'on avoit repondu

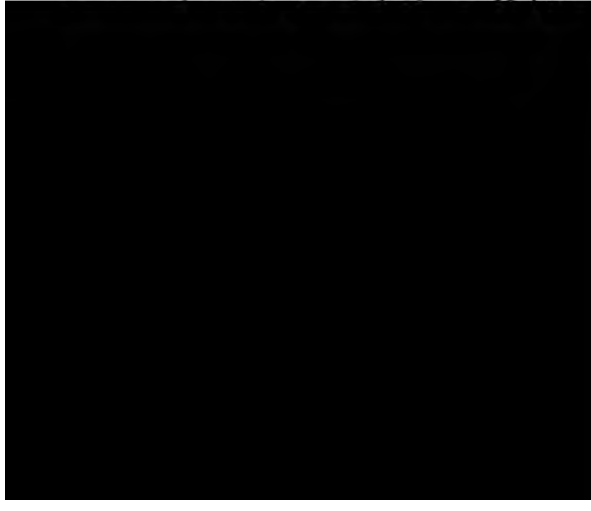
mérite, il ne vous manque que d'être connu. En ce tems-là le Roi équippoit une flotte. Embarquez-vous en qualité de Volontaire, continuois-je; il y a-là beaucoup d'honneur à acquérir: ou bien levez une Compagnie de Cavalerie, on en délivre des commiſſions. Vous pouvez croire qu'il ne m'importoit pas beaucoup qu'il rendit de grands ſervices à l'Etat: je l'éloignois, & c'étoit-là le point. Sa vanité lui donna d'abord quelque petite tentation; mais il fut retenu, ou parce qu'il aimoit Madame d'Etailles, ou parce qu'il aimoit le ſéjour d'une bonne Ville. Quoi, dis je alors en moi-même, irrité de ſa réſiſtance, un homme tel que Bélis ne fait pas ce que je veux? J'en ai dupé de plus habiles, & je ne viendrois pas à bout de lui? Cela ne me ſera jamais reproché. Mon honneur y eſt maintenant plus intereſſé que mon amour: il n'y a rien que je ne faſſe pour le ſauver; &, ne puſſai-je y réuſſir qu'en mariant Bélis, je le marierai. Je vois bien à votre air, que vous traitez mon projet de ridicule. Vous ne croyez pas qu'une femme puiſſe faire oublier une Maîtreſſe; &, quand même cela ſeroit poſſible, vous ne comprenez pas qu'un jeune-homme aſſez bien fait, maître d'un grand bien, & aimé fort tendrement, ſe puiſſe réſoudre au mariage, & moins encore qu'il fût en mon pouvoir de lui faire prendre ce deſſein. Cela eſt fort extravagant, je l'avoue: mais, mon Dieu! eſt-ce que vous ne connoiſſez pas encore Bélis? C'eſt parce que la choſe étoit fort extravagante, que je comptai qu'elle réuſſiroit auprès de lui; & je comptai fort bien. Que vous êtes généreux, s'écria Mademoiſelle de Mirac! Il y a mille gens qui ne feroient pas conſcience d'ôter une Maîtreſſe au meilleur de leurs Amis, ſans rien donner en échange. Monſieur de Pontignan eſt bien plus conſcienceux que cela; au moins, pour une Maîtreſſe qu'il prend, il donne une Femme. Et de plus, reprit-

il, une Femme qu'on m'avoit donné pour Maîtreſſe. (c'étoit Mademoiſelle de Sardonne). Voici comme je m'y pris. Pendant quelques jours j'entretins continuellement le Marquis de la grandeur de ſa Maiſon. Après lui en avoir donné une magnifique idée, je lui fis concevoir combien il lui ſeroit injurieux qu'un nom, que tant d'illuſtres ancêtres avoient ſi glorieuſement porté, finit avec lui. Je l'ébranlai. La vue d'une poſtérité, que je lui laiſſai imaginer auſſi nombreuſe qu'il voulut, le frappa ſi vivement, qu'elle fut ſur le point de lui tirer les larmes des yeux: & il eut pitié de tant d'honnêtes-gens, qu'il n'avoit pas encore penſé à mettre au monde. Cependant, lui diſois-je, il ne faut pas être ſi ſenſible aux intérêts de ſa poſtérité, qu'on ne ſonge auſſi un peu aux ſiens. On doit ſe marier, mais il eſt bon de regarder à qui l'on ſe marie. Pour moi je voudrois qu'une femme eût de l'eſprit, peu de beauté, & encore moins de bien. Entre nous, Meſdemoiſelles, c'étoit juſtement-là le Por-



d'un homme qu'il croyoit encore plus fou que lui, il les trouva dignes de quelque conſidération; & je lui fis faire autant de réflexions qu'il en faloit pour faire une ſottiſe. Il ſongea à ſe marier. Nous parcourûmes tous les partis de la Ville, car il étoit en état de choiſir; & nous n'en pûmes trouver qui l'accommodât, que Mademoiſelle de Sardonne, dans laquelle je lui fis remarquer tout ce que nous étions convenus qu'il faloit trouver dans une Femme; point de bien, peu de beauté, & beaucoup d'eſprit. Nous jugeâmes en même tems qu'il falloit conduire l'affaire avec un fort grand ſecret, de peur que Madame d'Etailles, venant à l'apprendre avant qu'elle fût hors d'état d'être rompue, ne la traverſât; au-lieu que ſi elle ne la ſavoit que lorſqu'elle ne pourroit plus la rompre, il faudroit bien qu'elle prît ſon parti. Vous voyez que nous étions gens de grande précaution. La choſe ſe propoſa à la famille de Mademoiſelle de Sardonne. Comme elle lui étoit avantageuſe, elle fut auſſi-tôt agréée; en deux jours tout fut ſigné. Je m'offre au Marquis pour porter cette nouvelle à Madame d'Etailles. Vous ne ſauriez croire avec quelle reconnoiſſance il reçut mon compliment, & combien il s'eſtima heureux d'avoir des Amis qui vouloient bien lui épargner les premiers tranſports de ſa Maîtreſſe. Il m'embraſſa à cauſe de cela plus de vingt fois. J'allai donc chez Madame d'Etailles, & je lui dis cette nouvelle avec tous les adouciſſemens néceſſaires pour ne pas attirer ſur moi le chagrin qu'on a contre ceux qui en portent de mauvaiſes, & pour laiſſer à Bélis toute la part qui lui en appartenoit. Comme je fis voir à la Dame la choſe ſans remède, je la mis dans un état, non pas ſans-doute moins cruel, mais peut-être plus tranquille, que ſi je lui euſſe laiſſé l'eſperance de la rompre. Le Marquis vint un moment après moi, ainſi que nous en étions convenus. Il lui parla de ſon

mariage comme d'une affaire de famille, qui n'étoit pas capable d'en faire finir une de cœur. Je le penſe auſſi-bien que vous, répondit-elle: je ſuis fachée ſeulement que vous ne m'ayez pas cru aſſez dans vos intérêts, pour m'en demander avis avant qu'elle fût faite; j'aurois été la premiere à vous y porter: maintenant je l'approuve, & je vous en félicite. Ce diſcours fut fait avec un air aſſez tranquille, & vous jugez bien que la converſation après cela devoit prendre un tour doux & languiſſant. Mais Bélis n'avoit pas compté là-deſſus. Il s'étoit figuré que Madame d'Etailles s'emporteroit furieuſement contre lui, & il avoit préparé une réponſe à l'emportement. La Dame ne s'emporta point, & il ne laiſſa pas de dire ſa réponſe. Quoi, c'eſt ainſi que vous me traitez, Madame, s'écria-t-il? Faut-il m'accabler de reproches? ne ſuis-je pas aſſez malheureux? Hé bien, voilà mon épée; tuez-moi, ou je m'en vais me tuer. Qui



vez pas envie qu'on vous croye. Eſt-il poſſible que vous ayez pris tant de peines, ſeulement afin de vous donner une Maîtreſſe, que vous ſaviez bien que vous quitteriez bientôt après? Ah! vous ne connoiſſez pas Madame d'Etailles, reprit Pontignan avec une eſpéce d'enthouſiaſme qui fit rire toute la compagnie, parce que cela avoit quelque air de tendreſſe. Si vous l'aviez vue, mon cher d'Ormilly, vous-même vous n'en euſſiez pas fait moins que moi. On peut avoir plus de beauté, mais non pas plus d'agrément; plus d'eſprit, & non pas plus engageant; elle eſt jeune, gaye, étourdie, aimant les plaiſirs, n'exigeant point un reſpect extraordinaire. Que faut-il davantage? N'en eſt-ce pas aſſez pour devenir fou?

Madame d'Etailles, pourſuivit le Chevalier, étant abandonnée par le Marquis, connut le peu qu'il valoit, & le mépriſa. Sitôt que je m'en apperçus, je lui déclarai que je l'aimois. Qu'on ne m'aille pas dire, qu'il n'y a gueres de délicateſſe à être Amant après avoir été Confident: je vous aſſûre, moi, que ce plaiſir-là n'eſt fait que pour les gens d'un goût rafiné. Rien n'eſt plus joli; l'amour eſt à demi fait, quand on le commence; on ſait que la Belle, à qui l'on s'adreſſe, n'eſt point ſauvage, & de plus elle ſait bien qu'on le ſait. Que reſte-t-il encore de difficile? Rien du tout: on ſe trouve tout d'un coup bien au-delà de ces dehors de vertu, qu'il faut preſque toujours eſſuyer au commencement d'une paſſion; car quelque peu qu'une Belle ſoit ſevere, elle ne manque jamais de l'être d'abord un peu: mais à un homme qui a été confident, que dire? Il fallut que Madame d'Etailles, qui n'avoit garde de me reprocher que je doutois de ſa vertu, ſe retranchât à vouloir douter de ma tendreſſe.

Mon Dieu, que j'étois alors occupé! J'avois à me conſerver auprès de Madame du Luat, qui fen

toit bien que je lui faiſois quelque infidélité, mais qui n'avoit pas aſſez d'eſprit pour m'en convaincre; Bélis à retenir auprès de ſa Femme; & le cœur de Madame d'Etailles à atrapper. Pour ſurcroît d'embarras, il me ſurvint un Rival: & pour diminuer cet embarras, j'eus quelques jours après une troiſieme Maîtreſſe. Il faut prendre les choſes par ordre. Commençons par ce Rival, auſſi-bien nous méne-t-il à Madame d'Etailles, & à Madame de Béléme, dont j'ai encore à vous parler. Monſieur de la Lande (c'eſt le nom de ce Rival) étoit une aſſez plaiſante eſpéce d'homme; & je m'aſſure qu'une petite hiſtoire de ſes amours vous divertira autant que l'hiſtoire des miennes: ce ſera une maniere d'Epiſode. Monſieur de la Lande donc ne ſavoit aimer que comme l'on aime dans les Romans: auſſi ſe méloit-il d'avoir de l'eſprit. Il ne vouloit que de ces unions qui commencent par le cœur, & qui vont enſuite où elles peuvent.

Il alla même juſqu'à s'imaginer que Madame d'Etailles commençoit à l'aimer. En effet, elle joua parfaitement bien le perſonnage d'une femme qui ſe rend peu à peu. Je voyois avec plaiſir l'amour de mon Rival augmenter: ſes vers & ſes lettres me l'apprenoient; & les réponſes que Madame d'Etailles & moi lui faiſions, l'avertiſſoient du ſuccès de ſa paſſion. Que je me ſai bon gré de l'avoir tourné en ridicule! Ces gens-là s'imaginent qu'avec leur eſprit, comme ſi en amour il ne s'agiſſoit que d'eſprit, ils viendront à bout de tout; qu'il n'y a point de femmes qui puiſſent leur reſiſter, point de cœur ſi dur qu'ils n'amolliſſent. Le cœur de Madame d'Etailles ne l'étoit pas trop, & cependant il ne l'amollit point. Il ne laiſſa pas, comme je vous l'ai déjà dit, de s'en flatter; &, dans cette vue, il lui montra je ne ſai combien d'ouvrages galans, qu'il avoit faits pour d'autres Maîtreſſes. Encore paſſe pour les lui montrer; chacun ſe parre de ce qu'il a: mais vouloir qu'elle lui en dît ſon ſentiment, il falloit être bien amoureux. Moi, qui aſſurément avois moins d'eſprit que lui, je me fuſſe bien gardé de faire tant d'honneur à Madame d'Etailles. Peut-être vouloit-il lui donner de la vanité; mais ce n'étoit pas-là le foible de la petite femme: il le connut par la négligencce qu'on eut à lire ſes galans ouvrages. Il en fut irrité comme Auteur & comme Amant; c'étoit pour être bien en colere. Il les redemanda, & on les lui rendit avec la même tranquillité qu'on les avoit reçus & gardés. Il jugea que, puiſqu'on ne les avoit point lus, il falloit que Madame d'Etailles eût en tête quelque affaire plus preſſante que la ſienne, & il ne jugea pas mal. Il ne trouva que moi qu'il dût craindre. Il s'en plaignit à Madame d'Etailles, qui s'en moqua: il la menaça d'en faire une ſatire, mais elle ne s'en effraya point. Ces beaux-eſprits ſont d'ordinaire de ſi bonnes gens, qu'on ne craint point de

les inſulter: on eſt perſuadé que leur vengeance ne va jamais loin. Le dépit de Monſieur de la Lande dura pourtant deux jours cette fois-là. Au bout de ce tems il revint ſe plaindre. Madame d'Etailles, à qui ce retour ne coutoit rien, le laiſſa parler tant qu'il voulut, & ſe raccommoda avec lui. Il ne put tenir bien long-tems cachés de certains vers qu'il avoit faits contre elle dans ſa colere: il lui en fit confidence dès le lendemain, mais ſes injures ne réuſſirent pas mieux que ſes douceurs. Madame d'Etailles n'en fut point émue. Il s'enfuit encore avec ſes papiers: un jour après il revint: le lendemain, il ſe retire tout de nouveau ſur je ne ſai quel ſujet qui ſe préſenta: enfin, il paſſoit ſa vie à ſe brouiller avec Madame d'Etailles, à ſe raccommoder avec elle, à lui donner des ouvrages galans, & à les reprendre. Il méritoit bien qu'on le traitât de la ſorte: il n'en avoit gueres mieux uſé envers une pauvre créature, qui l'avoit aimé

quelque prix que ce fût; & je me chargeai de ce ſoin. Que croyez-vous que je fis? Je l'aimai. En-verité Madame d'Etailles vous étoit fort obligée de la peine que vous preniez, dit d'Ormilly. Comment obligée, repliqua Pontignan! Vous n'avez que faire de railler: je le prétens bien comme cela. C'étoit aſſurement un peſant fardeau pour nous, qu'une créature triſte, dont les viſites duroient des journées entieres; & Madame d'Etailles étoit fort heureuſe d'avoir un Amant comme moi, qui, ſans lui faire tort, pouvoit l'en défaire. Sans lui faire tort, reprit Mademoiſelle de Turé? On ne vous entend pas. C'eſt que je n'aimai Madame de Bélême, répondit le Chevalier, qu'afin de pouvoir aimer Madame d'Etailles un peu plus à mon aiſe. La raiſon eſt excellente, continua Mademoiſelle de Turé; &, à ce que je vois, vous êtes un Amant bien plus fidele que vous ne penſez. Ah! Mademoiſelle, dit le Chevalier, que je ſuis fâché de vous voir tant d'ignorance! Quoi, eſt-il poſſible que des gens d'eſprit puiſſent s'imaginer qu'on ne ſauroit aimer pluſieurs perſonnes à la fois, ſans commettre d'infidélité? Je vois bien ce qui vous abuſe. Vous avez remarqué que ceux qui avoient deux Maîtreſſes, avoient les mêmes ſentimens pour toutes deux. Vous avez trouvé que c'étoit être infidele que cela, & vous avez eu raiſon: mais vous croyez que, dès qu'on aime deux perſonnes, on a les mêmes ſentimens pour l'une & pour l'autre; & vous vous trompez. On peut ſi bien régler ſon cœur, qu'on aimera chacune d'elles d'une maniere particuliere; & alors il n'y aura point d'infidélité. Vous, par exemple, Mademoiſelle, qui voulez que les reſpects d'un Amant aillent juſqu'à l'adoration, hé bien, ſi je vous aimois, je vous adorerois. Si dans le même tems Mademoiſelle de Mirac me permettoit de l'aimer auſſi, comme elle voudroit peut-être qu'on l'aimât un peu moins

ſérieuſement, je ſerois plus vif avec elle qu'avec vous; & s'il arrivoit alors que j'en trouvaſſe une troiſieme, qui voulût être aimée encore plus follement, eſt-ce qu'il me ſeroit défendu de l'aimer? Je ne le crois pas: car vous voyez bien que les ſentimens que j'aurois pour elle, ne ſeroient pas ſemblables à ceux que j'aurois pour vous; & comme elle ne devroit point ſe mettre en peine de ceux que vous m'inſpireriez, auſſi ne devriez-vous pas vous plaindre de ceux que j'aurois pour elle. Vous vous rendez à cela: je le vois bien. Vous avez beau dire & beau vous vanter, reprit Mademoiſelle de Turé, vous ne nous tromperez point: vous n'avez aſſurement qu'une maniere d'aimer. Je vous entens Mademoiſelle, repartit le Chevalier: vous voulez dire folle; mais je veux bien que vous ſachiez, que la plus folle maniere d'aimer, qui n'eſt pas néanmoins la ſeule dont je me ſerve, n'eſt pas la plus mauvaiſe. Je n'ai garde d'en accuſer le tempérament des Dames: mais il faut pourtant que

ſans rien dire néanmoins, ils entendoient les
belles choſes du monde: enfin, je contrefis ſi
le bel-eſprit, qu'on crut que je l'étois en e
Quelques douceurs perſuaderent que j'avois
de l'amour. Monſieur de la Lande fut oublié,
Madame de Bélême demeura chez elle: c'étoit t
ce que je voulois. Vous voyez, Mesdemoiſell
que je n'ai pas grand' peine à me faire ain
Quand je n'aurois que ce mérite-là, il me ſem
qu'il devroit être mis en quelque conſideration
ſujet de la place que je brigue dans l'Académ
mais je fais bien plus, je me divertis en même te
de mes Rivaux. Il faut cependant vous dire to
ils ont penſé m'attrapper; & vous trouverez fa
doute que je m'en ſuis aſſez bien tiré.

Vous ſaurez donc que le Gouverneur, & la L
de, étoient Amis. Je ne ſai comment ils s'ap
rent l'un à l'autre leur mauvaiſe deſtinée; mais
eſt certain qu'ils s'en firent confidence. Pour m
je m'imagine qu'ils ſe trouverent quelque jour t
deux fort chagrins; qu'ils s'en demanderent la r
ſon; qu'ils ne ſe la dirent pas d'abord; mais qu'
fin ils ſe l'avouerent réciproquement. Je pe
qu'ils furent bien étonnés, & un peu joyeux
même tems, de ne ſe voir que le même Rival; c
enfin ce n'étoit qu'un ennemi à combattre. Ils s'
tacherent tout-de-bon à me ruiner. Le Gouv
neur fut plus aſſidu chez Madame du Luat, &
Lande chez Madame d'Etailles. Celui-ci mê
trouva moyen de renouer avec Madame de Bé
me, afin de m'importuner davantage. Ils étoie
ſi bien inſtruits des heures que je prenois pour al
voir ces Dames, que je ne manquois jamais de
y trouver, ou de les y voir venir un peu ap
moi. Je vous avoue qu'ils m'incommodoient.
j'euſſe cru demeurer encore long-tems à ***, j'eu
pris autant de ſoin de me defaire d'eux, qu'ils
prenoient à ſe défaire de moi, & je ne ſai qui

té, à quoi bon la refuſer? Il falloit que le coffre fût ouvert; & le moins de façon qu'elle pouvoit faire, c'étoit le mieux: mais peut-être auſſi que ce coffre avoit deux clefs comme deux fonds, & que Monſieur du Luat en avoit une. Voilà tout ce que je puis m'imaginer de plus vraiſemblable; car, ſur ce point-là, je n'en ſai pas plus que vous; j'étois enfermé dans mon coffre, je n'ai garde de vous dire ce qui ſe paſſoit au-dehors. Enfin, de quelle maniere que ce ſoit, le coffre eſt ouvert. Qu'ils furent tous étonnés de n'y trouver qu'un chapeau, un juſteaucorps, & un baudrier! La pauvre Madame du Luat croyoit que j'y étois; & je penſe que dans le moment elle ne ſongea point au ſecond fond. Madame d'Etailles avoit compté d'y voir ſes papiers, Madame de Béléme un parent. Pour le bon Monſieur du Luat, il ſavoit bien qu'il n'y avoit rien mis. Le Gouverneur & la Lande, plus étonnés encore que perſonne, s'en allerent ſur le champ, ſans avoir pu,

m'avoit apperçu: & je ſuis bien fâché que..... Franchement, je ne pouvois dire de quoi j'étois fâché; mais il me tira lui-même d'embarras. A vous, Monſieur le Chevalier, reprit-il? Comment, c'eſt vous que l'on cherche? Vraiment je ne m'étonne plus qu'on n'ait pas voulu me dire ce que l'on cherchoit: on ſait que je ſuis votre Ami & le Gouverneur s'eſt bien douté que j'aurois voulu me ſervir d'un peu de crédit que j'ai auprès de lui, pour l'empêcher de chercher ſi exactement. Mais de quoi vous aviſez-vous auſſi d'avoir des correſpondances avec l'Eſpagnol, & des deſſeins ſur notre citadelle? Bon, dis-je alors en moi-même: je ſai maintenant ce que j'ai fait; & il pourſuivit de cette ſorte. Vous étiez perdu, ſi l'on vous eût trouvé. Je ſai bon gré à ma Femme de vous avoir caché: c'eſt une marque qu'elle s'intéreſſe pour mes Amis: je l'en aime encore davantage. Pour Madame d'Etailles, elles a eu grand tort de s'être donné la peine de venir ici, & de m'avoir donné celle d'y venir Je ſuis votre Arbitre, lui dit-il, entre vous & le Gouverneur. Quand des papiers ſont une fois entre mes mains, ils y ſont en ſureté: il vous falloit dormir en repos de ce côté-là; on vous a donné une fauſſe allarme. Encore je le pardonne à Madame de Bélême. Elle pouvoit croire que ſon Parent, qui eſt ſorti du Royaume, ou caché depuis l'affaire qui lui eſt arrivée, étoit céans, & que c'étoit lui que l'on cherchoit; car il eſt auſſi de mes meilleurs Amis. J'excuſe ſon empreſſement, quoique peut-être il eût été inutile, ſi ſon Parent eût été trouvé. Monſieur du Luat ne fit pas ce diſcours tout d'une haleine, il n'avoit pas les poumons aſſez forts; mais c'eſt le ſens d'une petite converſation qui ſe fit pendant que je remettois mon juſte-au-corps. Je l'interrompois de tems en tems pour l'obliger à s'expliquer encore

mieux, afin que je ſuſſe parfaitement pourquoi je m'étois caché. Voilà à peu près tout ce qu'il me dit. Il ne me fut pas difficile de deviner d'où me venoient ces intelligences avec les ennemis de l'Etat. Je compris bientôt que c'étoit une invention du Gouverneur & de la Lande; qu'ayant ſu tous deux que j'étois chez Madame du Luat, ils avoient imaginé cela pour être en pouvoir de m'y chercher: & que, pour y faire venir Madame d'Etailles & Madame de Béléme, ils avoient trouvé moyen de leur faire donner de faux avis; à l'une qu'on vouloit ſe ſaiſir de ſes papiers; à l'autre, arrêter ſon Parent: & je penſe que c'étoit la Lande lui-même qui avoit été leur donner cette allarme, ſous prétexte de leur rendre ſervice. Vous concevez bien que le projet étoit admirable, pour me perdre auprès de mes trois Maîtreſſes; mais apparemment on ne s'étoit pas attendu que Monſieur du

me du Luat, & que cet amour m'avoit attiré la jalouſie du Gouverneur. Je vous laiſſe à penſer quelle irruption elles euſſent fait ſur moi, ſi Monſieur du Luat n'y eût pas été. Sa préſence calma tout; les Dames s'en allerent, & il me retint. Il ne voulut jamais ſouffrir que je m'en allaſſe; de peur, diſoit-il, qu'on ne m'arrêtât en ſortant de chez lui. Ma conſcience ne me reprochoit rien du côté de l'Eſpagnol: il n'y avoit que ces Dames qui m'embarraſſoient un peu. A tout événement, je fis ſemblant de croire le péril auſſi grand que Monſieur du Luat me le repréſentoit; & je demeurai chez lui, bien réſolu de ſonger comment je me tirerois d'intrigue. Je penſe que la nuit ſe paſſa bien différemment par tous ceux qui avoient paru ſur la ſcéne. De toute la compagnie le ſeul Monſieur du Luat étoit en état de repoſer tranquillement; la joie qu'il avoit que le Gouverneur ne m'eût point trouvé, devoit le faire dormir vingt-quatre heures de ſuite: cependant le bon-homme m'avoua le lendemain, qu'il n'avoit pu fermer l'œil. Mais devineriez-vous bien pourquoi? Parce qu'il n'avoit fait autre choſe que ſonger comment je pourrois me ſauver, tant il m'aimoit: pour moi, j'eus bientôt pris mon parti. Mes affaires ſe trouvoient alors achevées: rien ne m'arrêtoit. Je pris la réſolution de revenir ici, ſans dire adieu à perſonne qu'à l'aimable Monſieur du Luat. Je crois que ſa Femme ne ſongea qu'au péril qu'elle & moi avions couru, & qu'elle ne s'étoit point du tout apperçue des ſentimens de Madame de Bélême & de Madame d'Etailles. Comme ces deux Dames avoient en quelque façon deviné les ſiens, & qu'elles ſe crurent trahies, elles réſolurent de leur côté de s'en éclaircir entierement; mais, apparemment, elles demeurerent auparavant d'accord entre elles que je leur en contois à toutes deux. Elles vinrent donc chez Madame du Luat, qui étoit encore au lit. Vous jugez bien qu'il ne

leur fut pas difficile de faire tomber la converſation ſur l'avanture de la nuit paſſée, On ſe moqua de mes deſſeins ſur la citadelle, & on travailla à perſuader à Madame du Luat, que c'étoit un tour que le Gouverneur me jouoit. Je crois que la pauvre Dame eut d'abord quelque joie d'apprendre que ma vie n'étoit plus en danger; & je m'imagine en même tems qu'on ne la laiſſa guéres dans un état ſi doux. Aprés qu'on m'eut bien juſtifié des crimes qui regardoient l'Etat, on me traita un peu moins favorablement ſur le reſte. Ces deux Dames n'avoient autre choſe en tête, que de la convaincre de ma fourberie; c'eſt ainſi qu'elles appelloient le ſoin que j'avois eu de leur plaire à toutes: voyez un peu l'iniuſtice qu'on me faiſoit. Mais, dire avec un air chagrin que j'avois des aſſiduïtés pour elles, c'étoit avouer que ces aſſiduïtés ne déplaiſoient pas. Il n'importe: on vouloit ſe venger; l'occaſion étoit belle, & il ne falloit pas la perdre. Madame du Luat n'eut pas beſoin de beaucoup de choſes pour

ſieur du Luat étoit mon Magicien: c'étoit par ſon moyen que je mettois mes avantures à fin. Franchement, ſans lui, j'euſſe été fort embarraſſé dans celle-ci; mais ſon air pacifia toutes choſes. Madame d'Etailles & Madame de Bélême, ne pouvant ſe contraindre, s'en allerent. Madame du Luat dit qu'elle vouloit ſe lever, & je pris ce prétexte-là pour me retirer auſſi. Monſieur du Luat vint auſſitôt me trouver dans ma chambre, & me dit qu'après avoir bien rêvé aux moyens de me ſauver, il n'en avoit point trouvé d'autre que de feindre qu'il avoit affaire de chevaux de poſte; que je l'accompagnerois en qualité de Valet-de-chambre juſqu'à la premiere poſte; que là nous nous ſéparerions, lui pour aller paſſer quelques jours à ſa Terre, moi pour ſuivre la route d'Eſpagne. Vous voyez que l'expédient eût été merveilleux, ſi l'intelligence avec l'Eſpagnol eût été vraie: le Gouverneur, qui m'avoit cherché chez Monſieur du Luat, n'auroit eu aucun ſoupçon des chevaux de poſte? Comme de mon côté j'étois auſſi dans la penſée de partir, il ne fut pas difficile à Monſieur du Luat de me faire trouver ſon deſſein raiſonnable. Il donna ſur le champ ſes ordres pour les chevaux de poſte, & je ne ſongeai plus qu'à m'en aller. A l'égard de Madame de Bélême & de Madame d'Etailles, je n'avois pas grande envie de prendre congé d'elles. Eſt-ce que j'euſſe été fort ſérieuſement me juſtifier, quand même je l'aurois pu faire? Pour Madame du Luat, elle me faiſoit pitié. Je n'avois pas la force de la quitter ſans lui dire adieu: elle avoit pris tant de peine à me cacher, cela méritoit bien un rémerciment. J'allai donc dans ſa chambre, aſſez embarraſſé néanmoins de ce que je lui dirois; mais, en recompenſe, ayant le Mari à mes côtés, je n'avois garde de marcher ſans lui. Heureuſement la Dame étoit ſortie. Je pris l'occaſion aux cheveux, je preſſai encore davantage Monſieur du Luat de partir. Je lui

fis voir combien il ſeroit dangereux de retarder, & lui marquai cependant beaucoup de chagrin d'être obligé de partir ſans voir Madame du Luat: mais je lui dis que je la croyois aſſez dans mes intérêts pour excuſer un empreſſement que je devois à ma ſureté. Je le priai de lui rendre un billet que je lui écrirois là-deſſus; il me le promit; &, pendant que je pris une plume & de l'encre, il alla lui-même préparer tout pour notre départ. Je me trouvai alors mille fois plus embarraſſé que je ne l'avois été dans le tems que j'étois allé chercher Madame du Luat dans ſa chambre. Il me ſembla même auſſi que je ne devois pas quitter ſi bruſquement Madame de Bélême & Madame d'Etailles, ſans leur faire quelque honnêteté, & il me vint dans le même moment une fort plaiſante imagination pour ſatisfaire à tout cela. Je me ſouvins d'une certaine lettre que j'avois copiée trois fois, & qui, par cette raiſon-là, me fit perdre trois Maîtreſſes. En effet il y avoit-là quelque petite choſe à dire; mais je

montâmes à cheval, & nous nous ſéparâmes à la premiere poſte, avec des témoignages réciproques d'amitié; mais d'une amitié ſi tendre, que vous euſſiez pleuré, ſi vous nous euſſiez vus. Voici ma lettre. A chacune de celles qui s'adreſſoient à ces Dames, il y avoit un deſſus particulier, & le dedans étoit de la ſorte.

A

MADAME DU LUAT,

MADAME D'ETAILLES,

ET

MADAME DE BELEME,

Trois Dames que j'aime uniquement.

QU'aucune de vous, Meſdames, ne ſe réjouiſſe, ni ne ſe chagrine du rang que je lui donne au haut de ma lettre. Ce n'eſt que celui de votre ancienneté dans mon cœur: mon amour vous y fait tenir une place égale. Vous êtes toutes trois fort aimables: je ne connois perſonne qui le ſoit plus que vous, & l'une me le paroît autant que l'autre. Que vous êtes heureuſes, Meſdames, d'avoir un Amant qui ait le diſcernement ſi fin, & le cœur ſi vaſte, qu'il puiſſe en même tems vous rendre juſtice à toutes trois. Je vous plaindrois même de ce qu'un bonheur ſi grand ne vous auroit pas été plutôt connu; mais la mauvaiſe humeur où je vous vois depuis que vous le ſavez, m'apprend que vous auriez eu bien de la peine à vous accommoder de moi, ſi vous en euſſiez été plutôt inſtruites. Je ſuis au déſeſpoir de vous

trouver le goût ſi mauvais: un défaut comme celui-là eſt capable de me faire fuir à deux cens lieues. Je prens donc la poſte, moins pour les intelligences que j'ai avec les ennemis de l'Etat, qu'à cauſe de vous, & je m'en retourne à Paris, où il faudra aſſurément une douzaine de Maîtreſſes, pour tenir dans mon cœur la place qui n'y étoit occupée que par vous trois toutes ſeules.

La lettre eſt un peu longue, continua le Chevelier; mais, en recompenſe, elle eſt bien conſolante. Voyez vous, Meſdemoiſelles, c'eſt ainſi qu'une intrigue doit finir. Il faut quitter une Maîtreſſe de-même qu'on la prend, avec joie. Chacun devroit en être perſuadé comme je le ſuis: ce ſeroit la choſe du monde la plus plaiſante: deux Amans ſe quitteroient; & on les verroit aller chacun de leur côté, riant de leurs avantures.

Je ne doute pas que votre lettre n'ait eu tout le ſuccès que vous en attendiez, dit Mademoiſelle de

trois d'achevées. Si l'on me conteſte une place dans l'Académie, qu'on n'oublie pas que j'en ai encore dix ſept.

Quoi, dit auſſi-tôt Mademoiſelle de Mira, vous pouvez douter qu'on vous la conteſte? Et dites-nous un peu, je vous prie, ſur quoi fondez-vous vos eſpérances? On doit exclure de l'Académie celui des quatre hommes qu'on reconnoitra le moins galant. Toutes vos démarches amoureuſes ſont auſſi folles que bruſques. Il y a du feu, mais on n'y voit point de galanterie; &, ſi vous pouviez vous réſoudre à être ſage une fois, vous renonceriez vous-même à une place qu'il vous eſt impoſſible d'obtenir. J'y renoncerois, lui répondit Pontignan? Il faudroit donc que je fuſſe fou. La qualité la plus néceſſaire à ceux qui veulent être d'une Académie, c'eſt aſſurément l'eſprit: & je ſoutiens qu'il y en a plus dans mes manieres d'aimer, toutes bruſques & folles qu'elles vous paroiſſent, que dans les longs procédés de ces fades Soupirans, qui, pour aimer galamment, aiment dans les formes. D'accord, repliqua Mademoiſelle de Turé, vos faits amoureux ſont pleins d'eſprit; mais que ce ſoit de l'eſprit dont on pût s'accommoder en fait d'unions galantes, c'eſt de quoi je ne crois pas que l'on convienne avec vous. Laiſſons-le dire, & prenons les voix, ajoûta l'enjouée Gaſconne: ſon excluſion lui fera voir le cas que l'on fait du genre d'eſprit dont il prétend tirer avantage. N'allons pas ſi vîte, s'il vous plait, interrompit Pontignan: avant qu'on prenne les voix touchant cette excluſion, il faut ſavoir ſi vous autres Demoiſelles, vous avez aimé aſſez galamment, pour avoir droit de ſuffrage. Sur-tout je me défie fort de Mademoiſelle de Mirac. Elle eſt à Paris avec une Tante, qu'on dit qui tâche de la bien remettre avec une Mere qui ſe plaint. Cela ſent ſon avanture. Si c'eſt quelque choſe de galant, nous lui paſſerons ſa voix, &

dépeins, &, ce qu'il eſt bon de vous faire remarquer, n'avouant gueres plus de trente années, quoiqu'elle approchât de cinquante, elle me donnoit aſſez beau jeu pour réuſſir dans mon entrepriſe. Aprés les ſix premiers mois de deuil, (il faut que je vous diſe en paſſant, que ſous ce deuil j'avois un certain brillant, que l'on avoit peine à ſoutenir, & dont quelquefois j'étois moi-même éblouie,) je me mets en téte de lui perſuader qu'il étoit tems qu'elle fit tréve aux ſoupirs; qu'elle avoit plus que de raiſon ſatisfait au devoir de la bienſéance; & qu'enfin elle étoit en droit, ſans qu'on lui pût rien reprocher, de reprendre le commerce du monde, tandis que j'irois volontiers m'enfermer dans un couvent, pour m'y fortifier de plus en plus dans les ſentimens de vocation qui m'étoient reſtés depuis ma plus tendre enfance. Je faiſois la bonne

tre fait! La Mere & la Fille vouloient ſe tromper: mais nous n'étions pas les premieres: on ne voit autre choſe à l'heure qu'il eſt. Après ces légeres cérémonies de part & d'autre, l'entrée de notre maiſon ne fut plus défendue à perſonne. Nous viſitions, on nous viſitoit; & ma Mere, qui commençoit à reprendre goût à la ſociété humaine, n'étoit pas trop fachée que je ſerviſſe d'excuſe & de prétexte à ce nouveau genre de vie. Ce n'eſt pas que ſon crépe ne la fit ſouvenir de tems en tems de ſoupirer ſur la perte qu'elle avoit faite, & quelquefois même j'ai vu qu'il lui inſpiroit le don des larmes. Quant à moi, ſoit que le tems eût diſſipé une partie de ma douleur, ſoit qu'un air ſombre & chagrin me parût mal propre au deſſein de plaire, rarement (& je le dis à ma honte) me ſentois-je avoir les yeux humides. Ils étoient même un peu trop gais; mais que voulez vous? Je voulois qu'ils fiſſent promptement quelque conquête: je ne les avois point encore eſſayés, & je mourois d'envie de connoître ce qu'ils ſavoient faire. Enfin, pour leur coup d'eſſai, devinez quelle eſpéce de Galand ils me donnerent? Un bon-homme, âgé ſeulement de ſoixante ans. Que j'en ai de joie! dit en riant Mademoiſelle d'Ormilly: je vous ſouhaitois juſtement un pareil Amant, pour vous punir de votre coquetterie trop précipitée. Bon! Je me prépare à voir entre vous deux la plus réjouiſſante intrigue du monde. Or ſus, écoutez donc, reprit Mademoiſelle de Mirac. Mon Galand, (vous en croirez ce qu'il vous plaira, mais il lui faut faire un peu d'honneur auſſi-bien qu'à moi,) étoit encore un aſſez joli Vieillard. Dès qu'il ſe mit en tête de devenir amoureux, il n'épargna rien pour ſe rendre jeune; grandes perruques blondes, habits & garnitures magnifiques: vous l'auriez pris pour un Adonis. Il eſt vrai qu'il avoit une petite toux ſéche, qui l'incommodoit quelquefois; mais à cela

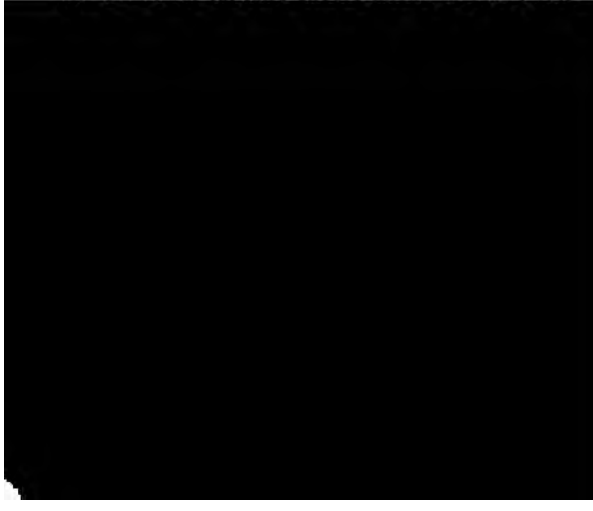
près, & quelque légere atteinte de goutte qui n'étoit qu'une bagatelle, il n'étoit point trop dégoûtant. De plus, il ne venoit jamais chez nous, qu'accompagné d'un certain grand Neveu de dix-ſept à dix-huit ans, à qui, diſoit-il, il croyoit devoir faire voir le monde. Il le recommandoit ſouvent à ma Mere, & nous prioit toutes deux de vouloir par pitié lui apprendre à vivre. Oh! ma foi, dit Tréval en s'adreſſant à Mademoiſelle d'Ormilly, vous ne jouïrez plus guéres long-tems du plaiſir de ne voir qu'un Goutteux pour tout Soupirant aux pieds de Mademoiſelle de Mirac. Je devine ce qui va arriver: le Neveu la vengera bien-tôt des vœux que vous avez fait contre elle, & des ſoupirs importuns de l'Oncle. Vous voulez pénétrer trop avant, reprit la belle Gaſconne; mais laiſſez moi, s'il vous plaît, achever le portrait de mon ſuranné Adorateur. Il étoit fort entêté de tous les Romans qu'il avoit lus, & ſurtout des Amadis & de l'Aſtrée, qui étoient beaucoup plus de ſon goût que les au-

homme vous inſtruiſoit en Morale galante: jeune & ſouple comme vous étiez, avec ſon expérience ſexagénaire, il en devoit ſavoir aſſez pour vous faire faire votre noviciat dans toutes les régles. Mon vieil Amant, reprit l'aimable Gaſconne, en ſavoit plus que je n'en voulois apprendre de lui. Comme le déſir de me plaire l'avoit rendu de moitié plus jeune, il vouloit d'abord me faire comprendre qu'il étoit fort paſſionné, & n'oublia rien de toutes les cérémonies qu'on peut employer pour le prélude d'une déclaration. De longs ſoupirs qu'il pouſſoit, & qui à ſon âge lui faiſoient preſque toujours perdre haleine; une mourante & tendre langueur, qui paroiſſoit dans ſes yeux, déjà trop éteints d'eux-mêmes; enfin, juſqu'à ſa toux, (car il touſſoit devant moi le plus gracieuſement du monde,) tout lui ſervoit de truchement amoureux. Comme j'avois la malice de ne pas faire ſemblant que je l'entendois, un jour qu'il me trouva ſeule, (& vous vous imaginez bien que je n'avois pu l'éviter,) il enfile une tendre harangue, entre-coupée par cadence de fréquens *Hélas*, dont j'avois bien de la peine à m'empêcher de rire. Il fut même aſſez fou pour ſe jetter à mes pieds, en m'appellant ſon Soleil, pour m'y rendre, diſoit-il, des adorations & des hommages, que jamais perſonne n'avoit mérités ſi bien que moi. Que faites-vous, lui diſois-je en lui tendant les deux mains pour lui aider à ſe relever? Si ma Mere vous ſurprenoit dans cette poſture, que penſeroit-elle de l'un & de l'autre? Ce n'eſt pas le tout que de m'aimer, il faut prendre d'autres meſures, afin qu'elle ne ſoupçonne rien de votre paſſion, qui ne doit être connue que de vous & de moi, autrement vous me feriez de belles affaires. Oui, vous avez raiſon, mon bel Ange, répondoit-il d'un ton langoureux: il faut qu'il n'y ait que vous qui pénétriez au fond de mon cœur: auſſi-bien adieu tout l'agrément de notre commer-

ce, s'il devient public; point de plaiſir pour nous, ma belle Enfant, s'il n'eſt aſſaiſonné du miſtere. Mais comment ferons-nous, s'il vous plait, pour empêcher que votre Mere ne s'apperçoive de rien? C'eſt une choſe qui me paroît aſſez difficile. Au diable ſoient les Vieilles, ajoûta-t-il, en ſe mordant les lévres, & frappant des pieds: elles ſont toujours des trouble-fêtes, & le Ciel devroit bien en délivrer des gens comme nous. Vous voilà bien embaraſſé, lui repliquai je avec une préſence d'eſprit dont je me voulois du bien à moi-même: ma Mere ne hait pas les douceurs, diſpoſez vous à lui en conter: croyez moi, ce ſera un moyen infaillible de l'eblouir. S'il vous ſemble ſûr, répondoit-il en ſoûpirant, ſongez vous bien auſſi d'un autre côté, combien j'aurai à ſouffrir par cette contrainte? Hélas! à quelle rude épreuve me mettez-vous, & comment aurai-je la force de dire à une perſonne ſi ſurannée, que je meurs d'amour pour elle? Vos yeux me marquent que vous le voulez abſolu-

qu'elle n'auroit ſans l'invention que je vous propoſe. Il n'y a qu'une petite difficulté qui m'arrête. Vous avez un ſot de Neveu, que je regarde comme un obſtacle à ce tendre ſtratagême. Vous l'avez ſi bien accoutumé à venir ici, & ſur-tout à ſe rendre aſſidu auprès de ma Mere, qui prend ſoin de le former, que c'eſt hazard s'il ne nous trouble dans notre projet. Il ne me paroît pas à propos qu'il ſoit témoin de tous les tendres entretiens que vous aurez avec ma Mere, & dont je me charge de vous tenir compte. Un tiers comme lui ne ſeroit propre qu'à gâter tout, & ne ſerviroit qu'à vous gêner. Attendez, reprit le Vieillard, il me vient une penſée, que peut-être vous ne déſapprouverez pas. Je pourrois bien d'autorité abſolue bannir mon Neveu d'ici; il doit ſe ſoumettre à mes volontés, puiſque ſa fortune n'eſt principalement fondée que ſur le bien que je lui puis faire: mais que diroit votre Mere, & que penſeroit mon Neveu lui-même, ſi tout d'un coup je lui interdiſois votre maiſon? Il vaut mieux, ſi vous êtes aſſez charitable pour cela, que vous le ſouffriez auprès de vous, tandis que je ſerai occupé ailleurs. Il eſt ſi jeune encore, qu'il ne prendra pas garde aux œillades que je vous jetterai de tems en tems, pour vous avertir par ce ſignal, qu'en me radouciſſant auprés de la Mere, je ne prétens parler qu'à la Fille. Promettez-moi ſeulement quelque petit coup d'œil favorable par-ci par-là, qui m'aſſure que vous m'entendez. Après avoir fait aſſez la difficile ſur l'article du Neveu, je promis au Comte (car j'avois oublié de vous dire qu'il prenoit cette qualité) une partie de ce qu'il voulut. Voilà dans quels termes nous en demeurâmes. Jamais plan de tendreſſe ne fut mieux dreſſé, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly; mais je ne ſai, je commence, auſſi bien que Mr. de Tréval, à me défier du Neveu, dont Mademoiſelle de Mirac ne nous a encore preſ-

ore rien dit. **Ils ont bien la mine l'un & l'autre,** ſi je ne me trompe, **d'avoir déjà entre eux quelque ſecrette intelligence, dont la Mere & l'Oncle** ſeront les dupes. **Faites-nous un peu le portrait de ce jeune Adoleſcent, ajoûta Albagna au nom de toute la Compagnie: il eſt bon de voir ce qu'il ſera capable de faire.** Trés-volontiers, reprit Mademoiſelle de Mirac: je vais vous dire à peu près ce que c'étoit que le Neveu. Je commence par ſa perſonne. Il avoit une taille fine & fort dégagée; l'œil aſſez doux, quoiqu'un peu niais; les dents belles, & quantité de cheveux friſés par boucles, d'un blond le plus beau du monde? Enfin, il ne pouvoit pas trop ſe plaindre de la Nature. Pour ſon eſprit, vous l'allez connoître par cet échantillon. Depuis que le Comte l'avoit introduit chez nous; il s'étoit toujours fort attaché auprès de ma Mere. Sa complaiſance pour elle étoit à l'épreuve. Soit pour lui faire encore mieux ſa cour, ſoit



titre vous faire le même reproche, à vous qui ne penſez qu'à mon Oncle, & qui en paroiſſez ſi fort entêtée? Prenez garde à vous, lui répondis-je avec un peu de dédain, voici ma Mere: vous êtes perdu, ſi elle vous a obſervé en entrant. Vîte, allez-vous planter auprès d'elle pour le reſte de ce jour, & déployez bien toute la tendreſſe qu'elle vous inſpire. Vous voudriez bien, reprit-il, que j'allaſſe dégager le Comte, que je vois entrer avec elle. Vous mourez d'envie de l'entretenir, mais je vous en empêcherai bien: d'aujourd'hui je ne vous quitte. Alors il reprend ſon même ſiége à côté de moi, tandis que ſon Oncle & ma Mere étoient aſſis l'un auprès de l'autre à un autre coin de la chambre. Je ne ſavois que m'imaginer de ce qu'en preſence de ma Mere, le jeune Marquis prenoit une liberté qu'il n'avoit point encore priſe: jamais il ne me diſoit qu'un mot en paſſant, je le voyois ſe mettre en état d'avoir avec moi une converſation. Il me regardoit même d'une certaine maniere languiſſante, qui par avance ſembloit me faire réparation du peu de ſoins qu'il m'avoit rendus; mais je fus bien plus étonnée, quand, après lui avoir demandé la cauſe d'une nouveauté ſi ſurprenante, il m'avoua que s'il avoit le plaiſir de ſatisfaire par-là les mouvemens de ſon cœur, il obéiſſoit en même tems à l'ordre exprès de ma Mere. Quoi donc lui dis-je, c'eſt donc à elle à qui je ſuis obligée de l'empreſſement avec lequel vous m'êtes venu chercher? Vraiment, je ne m'en ſerois point du tout défiée. Expliquez-moi un peu, je vous prie, comment cela peut être? Votre Mere, répondit le Marquis, ſe défie de vous. Vous avez des yeux qu'elle croit trop pénétrans, & dont elle trouveroit fort bon d'être un peu moins éclairée, quand je ſuis forcé de l'entretenir. Ils ſavent trop lire dans ce que l'on fait; &, pour les éblouir un peu, on m'ordonne de vous parler quelquefois auſſi bien qu'à elle, &

de..... Mais que veut dire, s'il vous plait, mon Oncle avec ces tendres œuillades qu'il jette ſur vous? Vous lui répondez, je crois, dans la même langue. Pour le coup, Meſdemoiſelles, il s'en falut peu que je n'éclataſſe de rire, tant je trouvois plaiſant ce que je voyois & entendois. Imaginez-vous l'Oncle entre les mains de ma Mere, fort embaraſſé de ſa contenance, me regardant à chaque moment, pour me faire entendre que tout ce qu'il lui diſoit, étoit pour mon compte. D'un autre côté, figurez-vous le Neveu, qui ne ſavoit ce que vouloient dire les regards de l'Oncle; & enfin repréſentez-vous, ſi vous le pouvez, la plaiſante ſituation d'eſprit où je devois être, en apprenant dans le même tems, que pour me tromper, ma Mere avoit à peu près donné au jeune Marquis ces mêmes inſtructions, que j'avois données au vieux Comte, pour l'éblouir elle-même. Il y avoit pourtant cette différence entre elle & moi, que par cet expédient elle n'avoit aucune envie de ſe débaraſſer du Neveu, & que j'avois par-là bonne intention de me défaire de l'Oncle. C'étoit encore une queſtion à décider, ſi l'un l'incommodoit autant que j'étois fatiguée de l'autre. C'eſt donc moi qui trouble votre bonne fortune, repartis-je malicieuſement au Neveu? Allez, jouiſſez en à votre aiſe. Aimez ma Mere tant qu'il vous plaira, je vous promets de fermer les yeux: & comme c'eſt vous faire plaiſir; je vous verrai tous les jours enſemble ſans m'appercevoir de rien. Cette raillerie déconcerta le Marquis. Je lui reprochois d'aimer ma Mere, & je lui en donnois pour preuve l'aſſiduïté & la complaiſance qu'il avoit pour elle. Vous vous plaiſez à me tourmenter, repliquoit-il preſque en colere: le tems me juſtifiera; & quand vous m'aurez connu, je ſuis aſſuré que vous me rendrez juſtice. On ne m'éblouit pas ainſi, répondis-je; je me fie à ce que je vois. Vous êtes cent fois encore plus amoureux, que

que vous ne penſez. En voici la derniere conviction, ſur laquelle je vous défie de répondre. Vous m'avez mépriſée, mais je vous le pardonne: vous avez fort bien fait de ne me pas regarder. Une auſſi jeune perſonne que moi ne mérite pas d'amuſer les gens; & ma Mere, qui a eu le tems d'amaſſer des charmes, vaut bien de plus grands & de plus tendres ſacrifices que celui-là. Ce dernier coup étourdit ſi bien le pauvre Neveu, qu'il en perdit la parole. Je m'applaudiſſois de l'avoir rendu ainſi muët & me préparois à jouir de ſon deſordre, quand le Comte, apparemment laſſé de ne dire que des douceurs de réflexion, quitta ma Mere ſur quelque prétexte. Elle fit auſſi-tôt ſigne au Marquis de s'approcher d'elle; & l'Oncle s'étant avancé vers moi, laiſſez-nous, dis-je tout haut au Neveu; nous n'avons plus affaire de vous. On vous appelle, ajoutai-je plus bas; allez rendre compte des momens fâcheux que vous avez paſſés avec moi. Franchement, interrompit le Marquis d'Ormilly, il n'appartient qu'à Mademoiſelle de Mirac d'ajuſter les gens; elle ſe connoit admirablement à renverſer les cervelles: & le Neveu, auſſi bien que l'Oncle, eſt en aſſez bonne main. Laiſſez-moi vous parler de ce dernier, reprit l'aimable Gaſconne, & ne faites point ici de médiſances. Le bon-homme, ſi-tôt que nous fûmes ſeuls, commença à me faire valoir la converſation qu'il avoit eue avec ma Mere. Si vous ſaviez, me dit-il en me ſerrant la main le plus chaudement qu'il pût, comme tout ce que je lui ai dit pour vous, étoit galant, oh! je ſuis ſûr que vous m'en aimeriez vingt fois davantage. Mais, à propos, vous avez été bien chiche d'œillades; à peine en pouvois-je atrapper la moindre. Avez-vous bien pris garde comme celles que je vous jettois, étoient tout de feu? Je prenois ſi bien mon tems, que notre Vieille ne s'en eſt point apperçue. Tout franc, j'enrageois de vous y voir

répondre ſi mal, & j'en ai plutôt quitté la partie, pour vous en venir faire un tendre reproche. Que les choſes, ma belle Enfant, aillent mieux une autre fois, ou je renonce à continuer le perſonnage que vous voulez que je joue. La menace me fit peur; &, pour empêcher qu'elle n'eut ſon effet, je fis mes excuſes au bon-homme, tant ſur mon peu d'expérience en miſteres amoureux, que ſur la crainte d'être obſervée de ma Mere, ſi les coups d'œil euſſent été auſſi fréquens de ma part que de la ſienne. Mais ne vous plaignez de rien, lui diſois-je avec un air d'innocence, dont il paroiſſoit charmé: les choſes d'ailleurs ſont bien compenſées. Ne m'a-t-il pas falu eſſuyer la converſation languiſſante de votre rêveur de Neveu? Il n'a pas eu la force de me dire deux mots, tant qu'il vous a vu auprès de ma Mere. Vous l'avez rendu jaloux d'importance; & j'entrevois déjà une foule de chimeres délicates, qui lui vont paſſer par la tête. Je gagerois même qu'il eſt à préſent ſur les éclairciſſemens, & qu'il ſe dédommage du chagrin que la contrainte d'être quelque tems auprès de moi a pu lui cauſer. Le tendre Vieillard, à qui pour le beſoin à venir je jugeois à propos de perſuader d'avance que ſon Neveu étoit effectivement amoureux de ma Mere, me demanda mille fois pardon pour lui, & me jura pour le moins autant, qu'il me tiendroit compte de la violence que je me ferois en ſouffrant ſon entretien. A la fin il me quitta, & me donna le loiſir de faire un peu de revue ſur les avantures de cette journée. Les choſes me paroiſſoient n'aller pas trop mal. Il ne s'en faloit preſque rien, que je ne comptaſſe déjà l'Oncle & le Neveu pour mes Amans. Leur future rivalité me charmoit, & je n'en pouvois attendre que quelque plaiſante iſſue. Si je les tiens une fois tous deux, diſois-je en moi-même, je leur ferai voir plus de pays qu'ils ne penſent, & je rirai tout à mon aiſe des amoureuſes ſot-

tiſes que leur paſſion leur fera faire. Je me ſouhaitois des Galans, en voici deux d'arrêtés. C'eſt toujours un commencement de récolte, qui me promet dans la ſuite une aſſez ample moiſſon. Il faut prendre d'abord ce que l'on trouve; la grande jeuneſſe de l'un récompenſe l'âge trop avancé de l'autre. Cette inegalité même a quelque choſe de réjouiſſant. Si celui-ci m'offre ſes derniers ſoupirs, celui-là m'offrira ſans-doute les premiers, & des deux côtés j'aurai lieu d'être contente. J'aurai d'ailleurs le plaiſir de pouvoir faire la différence de la maniere dont on aime à dix-huit & à ſoixante ans. Après ces jolies reflexions, j'en faiſois une autre, qui ne portoit pas avec elle le même agrément. J'enviſageois ma Mere comme un obſtacle aux douces idées dont je me flattois. La précaution qu'elle avoit priſe d'ordonner au jeune Marquis de m'entretenir quelquefois, me paroiſſoit de mauvais augure; cela ſentoit furieuſement l'amour. Ce n'eſt pas pour rien, diſois-je, qu'elle veut qu'il m'éblouiſſe: elle a tout l'air, en lui apprenant la ſcience du monde, de ne vouloir le former que pour elle-même: elle a cherché d'abord à ſe rendre maîtreſſe de ſon eſprit, afin qu'elle eût moins de peine à s'emparer de ſon cœur. Je raiſonne juſte; voilà pour le moins où cela va. Ainſi ne comptons plus que ſur le bon-homme. Mais ne ſuis-je pas folle de me donner un Amant de moins? Mes yeux me raſſurent. Le Marquis m'a vu. Que ma Mere tâche tant qu'il lui plaira de s'en ſaiſir, ce ſera du tems perdu pour elle: il n'eſt pas d'aſſez mauvais goût, pour balancer ſur le choix. Je m'arrêtai à cette derniere penſée, qui me flattoit aſſez agréablement. Le lendemain j'eus le plaiſir de ſavoir que je ne m'étois pas tout-à fait trompée. Le jeune Marquis me parla en termes ſi paſſionnés, que je connus bien qu'il faiſoit plus que ma Mere ne lui avoit dit. Comme il voulut ſe juſtifier du pré-

Ma Mere le tenoit comme captif: &
rer d'affaire, il avoit beſoin que le
le dégageât quelquefois, en s'ata
d'elle. Si vous voulez que je reſpi
donnez-le pour Amant à votre Mere
que je rempliſſe ſa place auprès de vo
pas ſi vîte, répondis-je au jeune M
perdrions trop vous & moi à cet é
nous-nous tous deux comme nous fo
dez votre premiere Maîtreſſe, & je g
premier Amant. Vous voudriez bien
der que vous n'êtes point amoureux
re, mais je ne vous en croirai pas.
tout de bon, & je ſai fort bien qu
faites tant le dégoûté que pour m'é
vous retranchez point ſur la modeſti
aimez, vous êtes aimé. Ma Mere a
bon que vous, & vous n'êtes pas fa
ne pas rendre une paſſion mutuelle. Le
quis, que je piquois juſqu'au vif, ne
ment digérer la raillerie. Le dange
pour moi auprès de vous que le vie
repliqua-t-il d'un ton de vengeance;
rai de peine à le détruire dans votre
prenez-moi cependant par quelque

rougiſſons point, mon pauvre Marquis: nous aimons l'un & l'autre ſans ſavoir pourquoi. Ce raiſonnement qui commençoit à déſoler le Marquis, fut interrompu par l'arrivée de ma Mere. J'obſervai ſes yeux, & je les ſurpris attachés ſur mon jeune Amant. Elle vouloit ſans doute s'inſtruire dans les ſiens du plaiſir qu'il avoit pu prendre à m'entretenir, pous avoir droit de lui en faire enſuite un reproche: & elle me parut aſſez ſatisfaite de ne voir ſur ſon viſage que cet air de chagrin, qui fort à propos lui étoit reſté de notre querelle. Enfin, ſoit qu'il cherchât à le diſſiper ailleurs, ſoit qu'il craignît, s'il ne ſortoit point, que ma Mere ne l'engageât à un tête-à-tête, il prit un prétexte pour nous quitter. Nous voilà demeurées ſeules, ma Mere & moi, & le diſcours étant tombé ſur les deux Amans, vous le voyez, ma Fille, me dit-elle avec un ſoupir de Veuve auquel je ne me fiois pas, la tendreſſe peut beaucoup ſur moi: j'ai forcé mon inclination pour l'amour de vous: j'avois renoncé au monde depuis mon veuvage; &, ſi je ne vous aimois pas, je n'aurois pas ſouffert un moment le Comte ni le Marquis. En êtes-vous importunée, lui répondis-je le plus ingénument que je pûs, mais dans le deſſein de ſonder ſes ſentimens? Vous leur rendez bien peu de juſtice. Ils parlent de vous ſans-ceſſe; & préſentement encore, lorſque vous êtes entrée, le jeune Marquis m'avoit miſe ſur votre chapitre: je voudrois que vous nous euſſiez entendus. Que vous ſemble de ſes manieres, repartit ma Mere? Ne le trouvez-vous pas tout changé depuis que je prends ſoin de lui apprendre les airs du monde? Il n'y a qu'une choſe qui me choque en lui: il ne vous fait pas ſa cour comme je voudrois, & je lui en fais tous les jours la guerre. Hé, repris-je, que pourroit-il apprendre avec moi? Nous ſommes l'un & l'autre ſans expérience. Quoi! répondit ma Mere, le jeune Marquis ne vous plai-

roit pas? Seriez-vous aſſez intéreſſée pour le trouver moins aimable parce qu'il a peu de bien, & vous accommoderiez-vous mieux du Comte? Il eſt à-la-vérité très riche, mais..... Mais il eſt, repliquai-je promptement, amoureux de vous, juſqu'à vivre ſans repos: j'avois toujours balancé à vous le dire; il m'en a fait confidence. Le reſpect, dit-il, l'avoit empêché de ſe déclarer; & s'il faut vous avouer davantage, il me prie à tous momens d'appuyer auprès de vous les intérêts de ſa paſſion. Le vieux Comte étant entré là-deſſus, une œillade, que j'eus ſoin de lui jetter un peu plus radoucie qu'à l'ordinaire, lui fit entendre qu'il étoit bon qu'il m'allât conter des douceurs auprès de ma Mere. J'avois la meilleure intention du monde de la faire tomber dans le panneau; & franchement tout mon but étoit de la confirmer dans l'opinion qui je lui avois donnée, que le bon-homme en tenoit pour elle; mais ce qui penſa la déconcerter auſſi-bien que moi, c'eſt que malgré la

êtes figuré que je me bornois à tromper ma Mere & le Comte; c'étoit peu pour moi, ſi je ne trompois auſſi le Marquis: il faut que je vous débrouille tout ce-ci. Le vieux Comte ne me plaiſoit pas pour mon Amant: je le renvoyois à ma Mere, & je lui faiſois valoir à lui-même le tour que je prenois pour me délivrer de lui. Cette premiere utilité que j'en recevois, fut ſuivie d'une ſeconde, que j'eſtimois pour le moins autant. J'avois preſſenti dans l'eſprit de ma Mere, & ſurtout dans notre dernier converſation, certaines diſpoſitions à m'embarquer avec le Comte. Pour détourner ce coup dont je ne croyois menacée, il ne m'étoit point venu dans l'eſprit de meilleur expédient, que de lui dire qu'elle lui avoit donné de l'amour. Par mon conſeil il avoit déjà pris avec elle le ton radouci. J'avois fait ſa paſſion plus vieille qu'elle ne paroiſſoit, en ſuppoſant, comme vous l'avez vu, qu'il m'en avoit fait confidence. Il ſembloit que c'étoit dequoi me défendre de toutes les propoſitions qu'on m'auroit pu faire de part & d'autre. Pour le jeune Marquis, voici ce qui m'avoit frappée d'abord. Il avoit du mérite, & j'étois forcée d'en convenir, mais mes yeux me le diſoient plutôt que mon cœur. Tout aimable qu'il leur paroiſſoit, je lui défendois de l'aimer, pour ne pas me tromper moi-même; car en amour on eſt quelquefois ſa propre dupe. Je m'armois contre lui de ces ſentimens fiers, que me fourniſſoit le dépit de l'avoir vu d'abord, à mon préjudice, ſi fort aſſidu auprès de ma Mere. Ce n'étoit point aſſez pour ma vengeance; je voulois le punir encore mieux, s'il m'étoit poſſible, par la jalouſie que je m'imaginois qu'il pourroit prendre de ma complaiſance, quoiqu'affectée, pour le Comte. Peu s'en faloit que je ne fuſſe bien aiſe que le Neveu crût tout de bon que je ne haïſſois pas l'Oncle, & que je ne ſouhaitaſſe de les voir brouillés enſemble ſur ce

prétexte; autre ſecret que je veux bien vous apprendre. L'exemple de ma Mere amoureuſe m'avoit fait faire des reflexions ſur la tendreſſe: je ne trouvois rien de plus dangereux pour un cœur fait comme le mien; &, toute jeune que j'étois, j'avois pris d'abord héroïquement la réſolution de le tenir long-tems dans l'indépendance, afin de me divertir mieux du Comte, du Marquis, & de ma Mere. Voilà, tant en gros qu'en détail, les belles diſpoſitions où j'étois. Cependant ma Mere, qui vouloit aller à ſes fins, ne répondit aux tendres proteſtations du Comte, qu'en lui faiſant entendre qu'il devoit mieux de les adreſſer à ſa Fille, qui, les attirant plus juſtement, les recevroit auſſi de meilleure grace. Elle ajoûtoit d'un air & d'un ton modeſte, que, n'étant plus d'âge à écouter des ſoupirs, elle ne vouloit ſonger qu'à pleurer le Mort; ainſi plus de douceurs, diſoit-elle au Comte, je ne vous les permets qu'auprès de ma Fille. Oh! parbleu, dit le Chevalier de Pontignan, voici Ma-

ainſi. Elle ne vous renvoye vers moi, qu'à deſſein d'aprofondir nos ſecrets. Ne quittez point votre perſonnage, ſi vous voulez lui en dérober la connoiſſance; c'eſt le plus ſûr: je connois ma Mere beaucoup mieux que vous. J'eus beau vouloir inſpirer de la défiance au Comte, il me fut impoſſible d'y réuſſir: il étoit las de ſe déguiſer. Voici donc mon Vieillard tombé plus peſamment que jamais ſur mes bras; c'étoit une ample matiere d'enrager. La ſuite que j'enviſageois, ne me paroiſſoit pas moins embarraſſante. Le vieux Comte toujours amoureux de moi, ma Mere toujours amoureuſe du jeune Marquis, car je n'en doutois plus alors, il y avoit-là dequoi me faire trembler juſqu'au fond de l'ame. A dire le vrai, je me trouvois bien loin de mon compte, la plupart de mes projets étoient avortés: il faloit que je préparaſſe d'autres batteries. Le jeune Marquis étoit preſque toute ma reſſource: plus il paroiſſoit jaloux de ſon Oncle, plus je tirois bon augure de cet amour, dont il m'avoit fait pluſieurs déclarations. Je commençai à me reprocher l'inquiétude que je lui avois donnée, en lui laiſſant malicieuſement croire que j'étois prévenue d'eſtime pour le Comte. Je me trouvai un peu trop dure ſur ce point, & je réſolus de ne le plus faire ſouffrir de ce côté-là. Je ne pus même lui refuſer en ſecret un ſentiment de pitié, de le voir expoſé à toute la tendreſſe de ma Mere. Grand acheminement à l'amour, interrompit Mademoiſelle d'Ormilly. Mademoiſelle de Mirac pitoyable! Je ne m'y fie plus. Tout va bien pour le Marquis, & je ne le plains plus à l'heure qu'il eſt. Il n'en étoit guere plus heureux, reprit la Gaſconne. Je lui laiſſois ignorer ce commencement d'inclination que je ſentois naître pour lui. Je dis plus, je me la voulois cacher à moi-même, parce que ma fierté s'en trouvoit bleſſée. J'examinois ce changement de mon cœur avec un peu de

colere; & quand je me ſondois juſqu'au fond de l'ame, il me ſembloit que les tendres ſoins du jeune Marquis étoient bien moins ce qui m'engageoit à l'aimer, que le plaiſir de me venger de ma Mere & du Comte par cette paſſion réciproque. Une paſſion de cette nature, bien moins amoureuſe que vindicative, ne me paroiſſoit pas ſi honteuſe; ou, ſi vous voulez, je n'étois pas trop fâchée de me la pouvoir déguiſer ainſi. Il eſt donc vrai, diſois-je au Marquis, que vous êtes aimé de ma Mere? Mais malgré vos ſermens ne dois-je pas croire que vous vous applaudiſſez de cette conquête; & ne ſerois-je pas trop crédule, ſi j'ajoûtois foi aux aſſurances que vous me donnez de votre tendreſſe? Quel injuſte ſoupçon, me répondit-il, & que vous me faites bien connoître que vous prenez le parti d'un Rival que je n'oſerois haïr! Eſt-il poſſible que ſon bien vous éblouiſſe, & pourriez-vous vous réſoudre

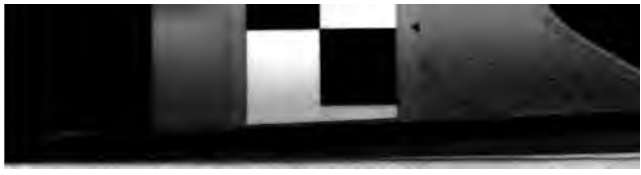
perdons trop de tems enſemble: faites bien votre cour à ma Mere vers qui je vous renvoie; & ne vous effrayez point tant du péril que vous allez courir. Il étoit tems que le Neveu fît place à l'Oncle: je l'entendis qui touſſoit en montant l'eſcalier. Encore un coup, quittez-moi, dis-je au Marquis que je ne pouvois chaſſer: vous avez lieu d'être conſolé; nos avantures vont être bien égales: voici le vieux Comte. Hé bien, qu'eſt-ce, dit le bonhomme en entrant, finirons-nous, ma belle enfant? Il n'y a plus qu'un bon mot qui ſerve. Si vous ſaviez combien je pâtis! Vous ne répondez rien. Que veut dire ceci? A' la veille de pouvoir nous rendre heureux, que peut ſignifier cet air ſombre? Au lieu de ſauter, de danſer.... Mais je vois bien que vous ne connoiſſez pas encore la bonne fortune qui vous attend: il faut que je vous la montre en racourci. Je ne vous dis rien de ma perſonne, vous la voyez; de mon humeur & de mon eſprit, vous les connoiſſez: mais peut-être ne ſavez-vous pas que je vous apporte avec tout cela cinq ou ſix belles terres des plus ſeigneuriales qui vous rendront pluſieurs fois Comteſſe; de beaux châteaux à pont-levis, où je vous ferai ſervir comme une Reine; ſur-tout, un grand équipage; enfin, vous verrez quel rang je puis vous faire tenir. Permettez-moi ſeulement de me déclarer à votre Mere, & repoſez-vous ſur moi du reſte. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, Rêveuſe, garderez vous toujours le ſilence? On rêveroit à moins, répondis-je, aſſez étonnée. Vous parlez, je crois, de mariage; c'eſt plus qu'il n'en faut pour me faire perdre la parole. Modérez un peu vos tendres tranſports. Ne voyez-vous pas qu'ils vous font pécher contre toutes vos regles de Roman, que vous m'avez toujours tant vantées? Avez-vous jamais lu dans aucun, continuai-je, commençant à me raſſurer, qu'un Amant ſe ſoit aviſé de débuter par une propoſition d'Hyme-

née? Il n'en vient-là qu'après une fidélité éprouvée pendant douze tomes. Vous n'êtes encore qu'au premier, & vous parlez déjà de conclure! Vous n'y ſongez pas. Vous m'aimez trop irréguliere-ment; & ce n'eſt point-là la maniere dont vous avez vu faire l'amour dans cette divine Aſtrée qui vous charme tant. Sur cet article, répondit le Comte, je ne trouve pas à propos de ſuivre les exemples que vous me citez: quand on s'aime tendrement, on ne ſauroit trop avancer les choſes, & le plutôt vaut toujours le mieux; ainſi ne condamnez point mon impatience. Voici votre Mere. Je veux voir un peu ma Belle, comment elle recevra la demande que je vais lui faire; je vous rendrai compte enſuite de ma négociation. Il me quitte là-deſſus ſans attendre ma réponſe, & me laiſſe dans mille penſées lugubres qui me paſſent par la tête: cependant le bon-homme me faiſoit bien moins de peur que ma Mere. Après un aſſez long entretien qu'ils

[redacted]

étourdie du coup. Vous vous imaginez bien que le rang de Comteſſe ne me tenta pas? Grandes terres, magnifiques châteaux, un titre illuſtre, il n'y avoit rien de plus beau ſans-doute: mais le bonhomme défiguroit tout cela; & franchement, pour m'obliger à eſtimer ſes préſens, il auroit falu qu'il ne ſe fût pas donné lui-même. L'ambition eſt digne des belles ames, mais on ne peut ſans folie la ſatisfaire aux dépens du cœur; & pour moi, je vous l'avoue, je n'étois pas aſſez ſotte pour m'immoler à ma vanité. Ma Mere avoit cependant la meilleure intention du monde de me faire ſa victime: ce que me dit le jeune Marquis, ſervit encore à me faire ouvrir les yeux. Il ne m'aborda qu'avec un viſage tout enflammé. Que m'apprend-on? s'écria-t-il; on vous marie avec mon Oncle? Quoi, ce n'eſt que cela qui vous tient, répondis-je? Hé bien, puiſqu'on vous doit donner une Tante, ne vaut-il pas autant qu'on me choiſiſſe qu'une autre? Vous prenez la choſe dans le ſérieux, ajoutai-je en le voyant changer de couleur: ne vous déſeſpérez pas, Marquis: la choſe n'eſt pas encore faite. Mais, dites-moi, s'il vous plait, eſt-ce de ma Mere que vous tenez cette nouvelle? D'elle-même, repartit-il: je la quitte, & vous m'en avez vu la rougeur au front. Il faut que je vous confie un ſecret, m'a-t-elle dit en me tirant à l'écart. Le grand âge de votre Oncle ne l'empêche point d'être auſſi fou qu'on peut l'être au vôtre, il eſt éperdûment amoureux de ma Fille, & il vient de me la demander en mariage. Vous rougiſſez, continua-t-elle: craignez-vous que cette affaire ne faſſe tort à votre fortune? Votre Oncle, il eſt vrai, veut tout donner à ma Fille; mais ne vous allarmez pas, j'aurai ſoin de vos intérêts plus que vous ne pouvez croire: vous m'êtes cher. Le Comte veut ſe marier, il faut auſſi que je vous marie. Ne vous mettez en peine de rien: je travaillerai pour vous

comme pour moi-même. Q'avez-vous répondu à tout cela? dis-je au Marquis en l'interrompant. J'ai bien peur que vous n'ayez fait-là quelque ſottiſe. Je n'ai rien gâté, reprit le Marquis: je me ſuis tenu ſur mes gardes, ſans vouloir aprofondir ce que m'a dit votre Mere. Je m'en defie à l'heure qu'il eſt pour le moins autant que vous; & pour vous parler ſans déguiſement, je commence à tirer un aſſez mauvais augure de l'ordre qu'elle me donna d'abord de vous entretenir quelquefois. N'en doutons point, elle cherchoit à nous épier; & je ne le connois que trop. Je pénétre encore plus avant que vous, répondis-je: ma Mere vous marie, mais devinez-vous bien à qui? Interrogez-vous bien vous-même: voyez à qui vous vous êtes plû à rendre des ſoins? Vous n'avez point perdu votre tems, mon pauvre Marquis; & j'avois eu de juſtes preſſentimens de votre bonne fortune. Vous en ſoupirez? Voici votre deſtin éclairci: c'eſt à vous à



Le vieux Comte ne manqua pas le lendemain de m'inſtruire de l'heureux état où il avoit déjà mis les choſes. Il ne pouvoit contenir ſa joie. Son air épanouï faiſoit bien voir qu'il s'abandonnoit à de douces eſpérances. Sans vanité il n'avoit pas le goût trop mauvais, je valois bien qu'il me ſouhaitât pour Femme. Dieu ſait comme je me ſerois diverti de ſa paſſion, ſi je n'avois rien eu à craindre d'ailleurs. Je l'amadouois par politique, mais toutefois en me retranchant toujours ſur la volonté de ma Mere; ce qui ne plaiſoit gueres au Vieillard, qui auroit bien voulu trouver en moi une plus tendre correſpondance. J'avois cependant grand' hâte de voir finir l'embarras. Pour m'inſtruire mieux de tout, un jour que j'avois laiſſé le Comte & ma Mere enſemble, j'appelle le jeune Marquis, & le fais venir avec moi ſur un petit eſcalier dérobé, qui joignoit la chambre où nos gens étoient, & d'où nous pouvions entendre, ſans être apperçus, une converſation qui avoit bien l'air de rouler ſur notre chapitre. Elle étoit déjà fort échauffée. Le bon homme & ma Mere ſe querelloient. Quelle condition! diſoit le courroucé Vieillard. Vous ne voulez point me donner votre Fille, ſi je ne vous donne mon Neveu. De bonne foi vous n'y penſez pas. Vous n'y penſez pas vous-même, repliquoit froidement ma Mere. Cà, voyons, examinons un peu la choſe, reprenoit le Comte. Vous me parlez de mon Neveu: c'eſt un enfant, il n'a pas encore dix-huit ans. Peut-il être votre fait à vous qui....? Ne nous emportons point, répondit doucement ma Mere. A peine ma Fille en a-t-elle quatorze, & je fais conſcience de vous la donner. C'eſt bien de-même, reprenoit-il tout furibond; je ne me ſuis jamais mieux porté. Et là-deſſus la toux ſéche ayant pris le bon-homme, comme pour le démentir, la diſpute ceſſa durant quelqe tems. Pendant cet intervalle, le jeune Marquis & moi

nous nous regardions; c'étoit une merveilleuſe immobilité que la nôtre: nous ne nous parlions que des yeux, tant nous avions peur d'être découverts. Le Marquis en ſoupirant ſembloit me reprocher que j'avois avancé la mauvaiſe deſtinée qui l'attendoit, par ces meſures de complaiſance que la crainte de nous trahir m'avoit obligée de lui preſcrire auprès de ma Mere. A la fin le bonhomme deſenroué tourna le diſcours ſur un autre article. Il ne faut pas vous faire croire les choſes autrement qu'elles ne ſont, dit-il à ma Mere: le Marquis, il eſt vrai, eſt aſſez bien fait; mais auſſi c'eſt tout; il n'a point de bien: avec ce défaut, c'eſt à vous à voir ſi c'eſt votre affaire. Il y a bon reméde à cela, repartit-elle. Vous êtes fort riche, & je vous ai entendu parler d'une petite terre de huit à dix mille livres de rente, dont il faudra, s'il vous plait, que vous lui faſſiez une donation en bonne forme. Voilà les conditions auxquelles je prétens vous donner ma Fille; &, ſi vous l'aimez, vous ne les trouve-

ve, rien n'eſt plus à craindre. Voici deux mariages qui vont être propoſés, il faudra répondre. Si nous conſentons à ce qu'on a réſolu, nous allons faire de jolis aſſortimens; & ſi vous & moi, nous refuſons le *oui* qu'on ſouhaite, à quoi ce refus ne nous expoſe-t-il pas? A la fureur d'une Veuve âgée, qui veut un jeune Mari; à toute la rage d'un Vieillard, qu'a ebloui le brillant de mes années. Tout deux voudront ſe venger. Notre commerce ſera découvert, & nous n'avons qu'à nous dire adieu, on ne nous permettra plus de nous voir. Vous me parlez d'un malheur fort grand, interrompit le Marquis; mais nous pouvons nous en garantir. Ce que j'imagine pour cela, n'eſt pas difficile à exécuter, pourvu que vous conſentiez que je me vante d'être plus heureux que je ne ſuis. Ah! ſi vous m'aimiez, ajoûta-t-il en me jettant un tendre regard? A cela près, repris-je, je voyois ce que vous avez imaginé. Une choſe, dit-il, dont le ſuccès eſt certain. La donation que votre Mere a exigée de mon Oncle, eſt l'eſſentiel de tout ce-ci. Dans la paſſion qu'il a pour vous, je ne doute point qu'il ne ſe réſolve à me la faire: mais, ſelon les apparences, il demandera que ce ne ſoit que dans le contrat de mariage, qui m'engagera à votre Mere, & voudra qu'en même tems vous ſigniez celui qui vous doit unir enſemble. Ce n'eſt pas-là notre compte. Quand nous aurions une fois ſigné, on pourroit prétendre que la donation ne ſeroit valable qu'en cas que le mariage fût effectué. Ainſi, comme c'eſt le point important pour nous, nous avons beſoin qu'elle ſe faſſe par un acte ſéparé, qui, ne portant aucune condition, me mette en état d'avoir du bien que l'on ne puiſſe m'ôter. Après cela, ſi je ſuis aſſez heureux pour ne vous déplaire pas, vous diſpoſerez de ma deſtinée. Cependant, quand votre Mere me propoſera les deux mariages, je lui dirai que la précaution qu'elle a eue de vou-

loir que je vous parlaſſe quelquefois, a eu plus d'effet que je n'ai voulu; que malgré l'indifférence que je vous ai toujours fait paroître, vous avez pris de l'amour pour moi; que je m'en ſuis apperçu par cent choſes que vous m'avez dites; que c'eſt ce qui vous a fait demander du tems pour vous réſoudre ſur la déclaration du Comte; & que je ſuis ſûr que ſi elle vous preſſe de vous expliquer, vous êtes fille à dire tout haut que vous n'épouſerez jamais un Vieillard. Par-là elle connoîtra que, pour faire réuſſir la donation, il eſt néceſſaire de la détacher du contrat de mariage, puiſque mon Oncle refuſeroit de la faire, s'il découvroit que c'eſt inutilement qu'il ſe flatte de l'eſperance de vous obtenir. Quoi qu'elle faſſe pour ſavoir vos ſentimens, obſtinez-vous à lui demander ſix mois pour examiner ce que vous avez à faire; cela répondra à ce que je lui aurai déjà fait croire de vous: & à l'égard du vieux Comte, comme il eſt fort amoureux, vous l'amuſerez ſans peine, en lui promettant qu'il ſera content. Pendant ce tems, je redoublerai ſi bien mes ſoins pour votre Mere, & lui ferai voir un cœur ſi paſſionné, qu'elle entreprendra de faire dreſſer la donation de la maniere que je ſouhaite, ſur l'aſſurance que je prétens lui donner de l'épouſer enſuite, quand elle voudra, & même malgré mon Oncle, s'il vouloit m'en empêcher. J'approuvai l'expédient; &, ſans trop examiner ſi j'avois pour le Marquis une véritable paſſion, je fus bien aiſe de contribuer à lui faire avoir du bien. Quant au Comte, comme rien n'eût pu me faire réſoudre à l'épouſer, je promis ſans peine que je tiendrois bon ſur les ſix mois de délai que je devois demander. C'étoit m'expoſer à écouter chaque jour de fatigantes douceurs, puiſqu'il faloit conſentir à lui laiſſer l'eſpérance; mais c'étoit auſſi travailler pour le Neveu, que je pouvois voir pendant ce tems; & ce plaiſir réparoit tout le dégoût

que j'avois à craindre. Après que nous eûmes ainſi concerté les choſes, je renvoyai le Marquis. Il alla trouver ma Mere, qui lui déclara ſa bonne fortune, & ce qu'elle avoit propoſé pour lui. Le Marquis lui fit paroître tout l'amour qu'elle pouvoit eſperer d'un cœur ſenſible & reconnoiſſant, & parla de moi comme d'un obſtacle à ſon bonheur, ſi l'on vouloit me contraindre d'expliquer mes ſentimens. Ma Mere, flattée de la réſolution qu'il ſembloit prendre de l'épouſer ſitôt que la donation ſeroit faite, le conſulta ſur tous les moyens qui en pouvoient hâter le ſuccès. Le Comte, de ſon côté, me vint chercher tout rempli d'amour. On veut m'attacher à votre famille par plus d'un nœud, me dit-il. On vous donne à moi, c'eſt une affaire conclue: mais on marie auſſi le Marquis; &, afin qu'il ait de quoi ſoutenir ce rang, on me demande une de mes terres. Alors le bon-homme me conta dans quels termes il étoit demeuré avec ma Mere, & n'oublia pas de me faire bien valoir le don que l'ardeur de m'obtenir l'obligeoit de faire à ſon Neveu. Que ce don ne vous embarraſſe pas, pourſuivit-il: il me reſte encore aſſez de bien, & je prétens vous donner tout par un bon contrat. Ah! ma Belle, quand me rendrez-vous heureux? Le paſſionné Vieillard voulut alors me dérober un baiſer; & pour lui ôter toute défiance, & l'amener plus facilement où je voulois, j'eus la malice, après m'être un peu défendue, de lui laiſſer prendre ce baiſer, comme ſur le compte de notre futur mariage. Il me preſſa d'en choiſir le jour, & je le priai de m'accorder quelque tems pour mieux préparer mon cœur à la tendreſſe que je lui devois. J'aſſaiſonnai ce retardement de paroles ſi flatteuſes, qu'il en demeura charmé: vous me croyez fort intéreſſée, lui dis-je: la maniere dont vous m'avez parlé de la terre qu'on vous oblige à donner, me le fait connoître. Il ſemble que, pour n'en pas

avoir de chagrin, j'aie eu beſoin de ſavoir qu'il vous reſte aſſez de quoi me mettre dans une haute fortune. J'ai l'ame toute autre que vous ne penſez; & pour vous montrer que votre bien me touche moins que votre perſonne, la plus grande marque d'amour que vous puiſſiez me donner, c'eſt de paſſer au-plutôt la donation qu'on vous demande: cette complaiſance que j'attends de vous, avancera ce que vous nommez votre bonheur; & après cela vous n'attendrez pas long-tems mon conſentement, quand on voudra que je vous épouſe. Ces mots le mirent dans un tel tranſport de joie, que ſe jettant à mes pieds il fit cent extravagances. J'eus de la peine à le faire relever, & plus encore à l'obliger de ſortir. Sa paſſion étoit déclarée, & il croyoit pouvoir ne me quitter plus. Le ſoir de ce même jour, ma Mere ne manqua pas de me parler pour le Comte. Elle me fit voir les avantages que je trouverois en l'épouſant, & me repréſenta fortement toutes les raiſons qui devoient me faire approuver le choix qu'elle en avoit fait pour moi. Je lui répondis en Fille modeſte, que comme elle connoiſſoit mieux que moi-même ce qui m'étoit propre, je tâcherois de ſuivre ſes volontés; mais qu'il me faloit du tems; que j'étois ſûre d'en obtenir aiſément du Comte, malgré l'amour empreſſé qu'il me témoignoit; & que je la ſuppliois de ne me point demander de parole plus préciſe. La maniere dont je fis cette réponſe, lui fit comprendre qu'il y auroit du péril à me preſſer. Le Marquis, qui s'attacha tout à elle, pour venir à bout de ſes deſſeins, lui fit paroître une paſſion ſi violente, que, ne doutant plus d'en être aimée, elle travailla de tout ſon pouvoir à ce qui devoit le mettre en état de ſe marier malgré ſon Oncle. Le bon-homme, que je traitois aſſez favorablement, fut ébloui de l'aſſurance qu'elle lui donna, qu'avant qu'il fût peu je ſerois ſa Femme. Elle paſſa quelques jours

ſans lui parler que de moi, & enfin elle tourna le diſcours ſur la terre qu'il devoit donner à ſon Neveu. Le Comte, à qui j'avois eu l'adreſſe de perſuader que la complaiſance qu'il auroit pour moi ſur cet article, avanceroit ſes affaires, ſe montra tout prêt à faire dreſſer la donation. Elle fut paſſée dans toutes les formes qui pouvoient la rendre irrévocable; & cela ſe fit au grand contentement de ma Mere, qui cependant s'en trouva bien-tôt plus malheureuſe. Le Marquis ſe vit à peine du bien aſſuré, qu'il ceſſa de ſe contraindre. Les marques de ſa paſſion diminuerent; & le mépris apparent qu'il avoit pour moi, ſe diſſipa peu à peu. Il me parloit, il m'entretenoit; & ma Mere, que ce changement inquiéta, voulut guerir ſes allarmes, en lui demandant qu'il l'épouſât, comme il en étoit demeuré d'accord. Le Marquis para ce coup, en lui diſant d'un air ſatisfait, que c'étoit ce qu'il ſouhaitoit le plus; mais qu'il faloit qu'elle obtînt le conſentement du Comte, parce qu'après l'obligation qu'il lui avoit, il ſeroit blâmé de tout le monde, s'il ſe marioit ſans ſon aveu. Cette réponſe mit ma Mere au déſeſpoir. Elle connut qu'elle étoit jouée, & ne douta point dès ce moment, qu'il n'y eût de l'intelligence entre le Marquis & moi. Comme elle nous obſerva, nous prîmes ſoin auſſi de nous obſerver. Le Marquis me parloit peu, mais en récompenſe il venoit me voir ſecrettement chez une Sœur de mon Pere, à qui j'avois confié toute notre intrigue. L'aſſortiment de deux vieilles gens avec deux jeunes perſonnes, lui avoit paru ſi ridicule, qu'elle étoit entrée dans nos intérêts. Malgré toute la précaution dont nous nous ſervions, nos entrevues ne purent être cachées. Ma Mere les découvrit; & après s'être emportée cruellement contre moi, elle me dit que je n'avois qu'un parti à prendre: le Couvent, ou me marier avec le Comte. Comme il faloit m'expliquer, je

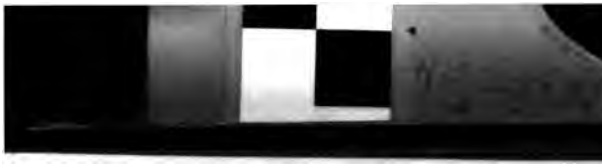
préferai le Couvent. Le vieux Comte, ne pouvant ſe conſoler de ma déclaration, imputa tout ſon malheur au jeune Marquis; & perſuadé que je changerois de ſentiment ſi j'avois perdu toute eſperance de le voir à moi, il lui commanda d'épouſer ma Mere. Le Marquis s'en défendit ſur ce que l'on devoit faire les deux mariages tout à la fois, & qu'il n'étoit engagé pour l'un que quand je conſentirois à l'autre. Ils comprirent bien ce que cela vouloit dire; déſeſperant de nous deſunir tant que le Marquis auroit la liberté de me voir, ils crurent qu'en m'enfermant dans un Monaſtere ils viendroient à bout de ma fermeté. J'y fus conduite; & l'on m'obſerva ſi bien, qu'il me fut impoſſible de tirer aucun avantage de la Grille. Ma Mere m'y faiſoit venir de tems en tems, & je l'y trouvois accompagnée du vieux Comte, qui tâchoit de m'ébranler par mille avantages qu'il m'offroit du côté de la fortune. Si ma Mere continuoit à être de ſon parti, c'étoit ſeulement pour ſe venger. Le Mar-

de liberté. Il m'obéit, quoiqu'avec beaucoup de peine; & avant que de partir pour aller en Italie, où il eſt préſentement, il mit entre les mains de ma Tante une promeſſe de mariage, qu'elle trouva à propos d'accepter pour l'empêcher de ſe démentir. Quelques mois après, ma priſon fut adoucie; & je m'apperçûs, à la liberté qu'on me donnoit, que ſon départ avoit mis les gens hors d'inquiétude. Je profitai de ce tems de calme, pour m'échapper du Couvent. Ma fuite étoit concertée avec ma Tante, qui m'attendoit à une maiſon de campagne, où elle avoit donné ordre qu'on me conduiſit. Mon évaſion fut pour ma Mere un nouveau ſujet d'emportement: elle ſe plaignit, elle fulmina; mais ma conduite ne fut point blâmée. J'étois à couvert de tout par la retraite que j'avois choiſie. Enfin les affaires de ma Tante ont tourné de ſorte, qu'elle a été obligée de venir ici pour ſuivre un procès qui eſt pour elle d'une extrême conſéquence. Elle m'y a amenée; &, depuis que nous y ſommes, on nous a mandé que le Comte, que douze mois chaque année rendent plus âgé qu'un autre, commence à écouter raiſon, & qu'il eſt d'accord avec ma Mere pour l'épouſer dans fort peu de tems. J'ai averti le Marquis de ce mariage; & s'il ſe fait, je ne doute point qu'il ne hâte ſon retour. Cependant, pour ſon malheur, me voici de l'Académie. C'eſt une gloire qui me touche vivement; & de la maniere que j'y ſuis ſenſible, j'appréhende fort, quand il reviendra, que je ne le faſſe attendre long-tems, ſi, pour devenir ſa Femme, il faut que je ceſſe d'être Académicienne.

On raiſonna quelque tems ſur l'avanture de Mademoiſelle de Mirac; & l'envie qu'elle venoit de marquer d'être long-tems de l'Académie, ne perſuada perſonne. Il étoit tard, la compagnie ſe ſépara, & remit à une autre fois le plaiſir d'apprendre les avantures de Mademoiſelle d'Ormilly & de Mademoiſelle de Turé.

CONCLUSION DE L'ACADÉMIE GALANTE.

L'ASSEMBLÉE ſuivante fut reculée de pluſieurs jours, par rapport à quelques legeres indiſpoſitions qui ſurvinrent à deux ou trois des Académiciens. Enfin, dès que leur ſanté le leur permit, ils ſe rendirent tous chez Mademoiſelle d'Ormilly. Après les premieres civilités, le Chevalier de Pontignan, lui adreſſant la parole auſſi bien qu'à Mademoiſelle de Turé, leur dit: mes belles Demoiſelles, c'eſt votre tour à gliſſer. Parbleu nous verrons, ſi vous méritez mieux que moi d'avoir place dans l'Académie de l'amour, vous qui prétendez m'en donner l'excluſion! Mon pauvre Chevalier, répondit Mademoi-



trop étroit.... Monſieur le Chevalier, interrompit Tréval, la ſubtilité de votre Logique n'éblouira pas l'Académie. Monſieur de Tréval, repliqua bruſquement le Chevalier, vos airs doucereux ne mettront pas non plus l'amour dans vos intérêts. O toi, continua-t-il en s'agenouillant devant la ſtatue de l'amour avec une gravité que rien ne déconcertoit, puiſſant Maître que j'ai choiſi pour mon guide dès ma plus tendre enfance, tu vois que la prévention régne ici: prononce toi-même, rends-moi juſtice. Les éclats de rire recommencerent: enſuite on impoſa ſilence au Chevalier, & Mademoiſelle d'Ormilly commença ainſi ſon Hiſtoire.

HISTOIRE

DES AMOURS DE MADEMOISELLE D'ORMILLY, ET DU MARQUIS DE BELCOUR.

MON Frere, que vous voyez ici préſent, & moi, nous n'avons jamais connu notre Pere ni notre Mere: leur mort prématurée nous laiſſa dès notre bas-âge ſous la tutelle d'un de nos Oncles, qui étoit le Marquis de Bério. C'étoit un Vieillard inébranlable dans ſa haine, dur dans ſes maximes, mais d'ailleurs d'une probité inflexible. Pendant qu'il ne s'occupoit que de notre éducation, il lui ſurvint une affaire d'importance, qui l'appelloit à la Cour de ***. Nous en fîmes le voyage avec lui. Cette Cour eſt ſans difficulté l'une des plus petites de l'Europe, mais en revanche j'oſe dire

qu'on n'en voit gueres de plus agreable. J'entrois dans ma quinzieme année: mon cœur m'avertiſſoit déjà qu'il ſe ſentoit de la diſpoſition à devenir tendre. Le bon donneur d'avis! s'écria Pontignan: je ne doute pas, Mademoiſelle, que vous n'y ayez fait attention. Chevalier, reprit Mademoiſelle d'Ormilly, tréve de malignité, & qu'on m'écoute ſans m'interrompre. Une certaine douceur de ſentimens qui m'eſt naturelle, m'auroit infailliblement jettée dans quelque engagement, ſi je ne me fuſſe tenue ſur mes gardes. Mon Oncle me diſoit toujours tant de mal des hommes, qu'auſſi-tôt que j'en voyois quelqu'un qui auroit pu me plaire, j'en détournois mes yeux: il paroiſſoit difficile que l'amour m'attrappât dans le retranchement de ma défiance; mais de quoi ne vient-il pas à bout? Je me trouvai à un Bal, que le Prince donnoit à toute ſa Cour. J'étois ſeule dans un coin de la ſalle; un Maſque

tignan; & ce Maſque l'avoit aſſurément dérobé au Chevalier. Point du tout, Mademoiſelle, dit Pontignan; mais c'eſt que les ames bien nées ſe rencontrent.

La ſaillie du Maſque, pourſuivit Mademoiſelle d'Ormilly, me parut plaiſante. Comment, lui dis-je, voudriez-vous faire cette infidélité à votre Béliſe? Il me répondit que c'étoit une fille pour qui ſon cœur étoit bien éloigné d'avoir un véritable attachement; mais que comme il n'étoit arrivé que depuis fort peu de jours à la Cour de ***, & qu'il n'y connoiſſoit encore perſonne, il avoit fait quelques politeſſes au premier objet qui étoit tombé ſous ſa coupe. Ces diſcours, qui annonçoient une humeur extrêmement volage, me faiſoient faire de ſérieuſes reflexions au milieu d'un entretien des plus enjoués. Je voyois un homme qui paroiſſoit très aimable, & qui donnoit aux moindres choſes qu'il diſoit une tournure fine & charmante; mais l'inconſtance dont il ſembloit faire parade, m'épouvantoit. Il me tira de mes rêveries, en me demandant ſi je voulois faire un bail d'amour avec lui? Je crois plus à propos, lui dis-je du même ton dont il me parloit, de nous tenir chacun comme nous ſommes: point d'engagement, c'eſt le mieux: peut-être qu'après avoir ôté nos maſques, nous ne nous conviendrions ni l'un ni l'autre. Il y a remède à tout, me repliqua-t-il: demaſquons-nous avant de conclure notre traité. J'y conſens, répondis-je; mais je veux que ce ſoit vous qui commenciez la danſe. Il obéit, & me fit voir un viſage, qui, joint au reſte de ſa figure, formoit un Cavalier accompli. J'avoue que je fus touchée de ſa bonne mine. Hé bien, me dit-il, qu'en penſez-vous? Suis-je votre fait? Je lui répondis que je n'étois pas d'avis de l'en éclaircir ſi-tôt: &, lorſqu'il fut queſtion d'ôter mon maſque, je refuſai de le faire, il eut beau m'en preſſer, ſes prieres furent vaines;

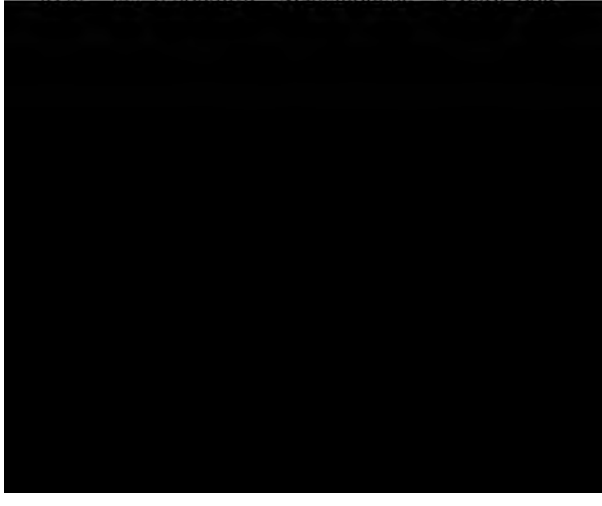
Vous êtes une ſcélérate, s'écria-t-il: eſt-ce ainſi qu'on trompe les gens? Je devrois par vengeance vous croire laide; mais voilà un tour de viſage, une gorge, & des bras, qui ne promettent rien que de fort joli. Notre entretien dura encore quelque tems: je ne ſai ſi ma converſation lui plut, ou ſi le refus que je lui avois fait de me découvrir, le piquoit au jeu; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il me conjura de me retrouver au même endroit, & ſous le même déguiſement, afin qu'il pût me reconnoître. Je le quittai ſans lui donner aucune eſperance.

Le Bal eſt ſi fréquent à la Cour de ***, qu'il peut y paſſer pour un plaiſir d'habitude. Je ne manquai pas de m'y rendre dès que l'occaſion s'en préſenta. Je penſois n'y aller que pour me divertir aux dépens de mon inconnu, mais je ne voyois pas clair dans mes ſentimens; c'étoit l'amour qui me conduiſoit, ſans que je m'en apperçuſſe. Lorſque j'arrivai, il y avoit déjà long-tems que mon hom-

que je lui donnaſſe aucun éclairciſſement. Cependant le jeu devenoit ſérieux; il me témoignoit ſon amour d'une façon qui ne me permettoit pas d'en douter. Ce n'étoit plus cet étourdi, qui ne ſongeoit qu'à promener ſon cœur de Belle en Belle; c'étoit un homme poſſédé d'une véritable paſſion. Telle étoit la bizarrerie de ſon étoile, qu'il négligeoit tout ce qu'il voyoit, pour aimer uniquement ce qui ſe cachoit à ſes yeux. De mon côté je n'étois pas inſenſible à ſon mérite; d'ailleurs mon orgueil s'applaudiſſoit d'avoir fixé un eſprit ſi volage: mais je ne lui rendois point compte de mes ſentimens, & je lui montrois une froideur, qui ne ſervoit qu'à l'enflammer de plus en plus; par ce moyen j'aſſurois ma conquête. Il me preſſoit continuellement d'ôter mon maſque. Je lui promettois cette ſatisfaction de jour en jour, & jamais je ne lui tenois parole. Rien ne le rebutoit. Une fois qu'il m'en prioit avec inſtance, je lui dis qu'avant d'en venir-là, je voulois qu'il vît une de mes bonnes Amies, dont je lui vantai les charmes; qu'enſuite il m'avouât ſincérement l'impreſſion que cette aimable perſonne auroit faite ſur lui, & qu'alors je me déterminerois. J'ajoutai que pour la voir, il n'avoit qu'à ſe rendre dans la grande Egliſe un jour que je lui marquai; qu'elle y ſeroit auprès du ſecond pilier, & qu'il pourroit l'examiner à ſon aiſe.

Ce jour, que nous attendions avec aſſez d'inquiétude, arriva enfin. J'allai me poſter à l'endroit dont j'étois convenu avec le Marquis de Belcour: nous nous ſaluâmes comme gens prévenus que nous nous trouvions-là l'un pour l'autre. Je ne diſſimulerai pas que j'avois pris plus de ſoin de mon ajuſtement qu'à l'ordinaire; je n'avois rien oublié de ce qui pouvoit, ou rehauſſer en moi les dons de la Nature, ou en corriger

les défauts. J'obſervai que le Marquis me regardoit avec une vive émotion; ſes yeux ne ſe détournerent pas un inſtant de deſſus moi: j'avois lieu de croire que ma figure ne lui déplaiſoit pas. Le ſoir, nous nous vîmes au Bal: Hé bien, Marquis, lui dis-je, comment trouvez-vous mon Amie? Mademoiſelle, me répondit-il, elle m'a paru charmante: ſi j'avois à vous changer contre une autre, ce ſeroit la ſeule perſonne qui me rendroit infidéle; mais je vous aime ſincèrement, & mon cœur m'aſſure, qu'auſſi-tôt que je vous aurai vue, mes yeux ne trouveront que vous de belle. Je vous laiſſe à penſer combien de pareils ſentimens me faiſoient plaiſir. Cependant je ne voulus pas encore me démaſquer; &, quoiqu'il enrageât, je lui ordonnai de ſe rendre le lendemain dans une maiſon qui appartenoit à une Veuve de mes Amies: j'avois une entiere confiance en elle. Je dis au Marquis qu'il pourroit s'y entretenir avec la perſonne qu'il avoit vue le matin. Mais, me répondit-il, Mademoiſelle, à quoi bon



ſtérile: pour moi, je donnai carriere à mon eſprit le plus qu'il me fut poſſible. Ce jour-là, ni pluſieurs autres enſuite, il n'y eut point de Bal: dès qu'il y en eut, nous y courûmes l'un & l'autre avec empreſſement. Je trouvai le Marquis tout changé. Il ſe démaſqua d'abord, & me fit voir une profonde mélancolie, qui régnoit ſur ſon viſage. Mademoiſelle, me dit-il, de grace ne me faites plus ſouffrir: mon cœur eſt à vous, rien ne peut vous l'ôter: mes yeux ſont à votre charmante Amie, rappellez-les vers vous, en me laiſſant voir votre beauté. Son accablement me toucha: venez, lui répondis-je, il n'eſt pas juſte de vous faire languir plus long-tems: je le pris par la main, & le menai dans une chambre voiſine, où il y avoit des rafraichiſſemens pour ceux qui danſoient. Je ſaiſis un moment où nous n'étions vus de perſonne, & j'ôtai mon maſque. Ah! que vois-je, s'écria Belcour? Mes yeux & mon cœur agiſſoient d'intelligence? Que je ſuis heureux! Sa joie & ſa ſurpriſe l'empêcherent d'en dire davantage: peu s'en falut que dans ſon tranſport il ne ſe jettât à mes pieds. Il vint du monde, je remis mon maſque, & nous rentrâmes dans le Bal.

Depuis ce jour le Marquis fut peu de tems à s'appercevoir que je ne le haïſſois pas. Je ne me cachois plus de lui avec autant de retenue, & dans le fond j'avois lieu de lui accorder ma confiance; jamais homme n'eut des ſentimens plus tendres & plus nobles. Je lui permis de me rendre viſite. Par malheur, lorſqu'il vint au logis, mon Oncle s'y trouva: il n'en falut pas davantage pour troubler notre union, qui, quoique très-innocente, avoit mille charmes pour nous. Notre amour nous occupoit uniquement: nous ignorions, ou du moins nous ne ſongions pas que d'anciens démêlés avoient fait naître entre la famille de Belcour, & celle d'Ormilly, une haine dangereuſe. Mon Oncle fut à

peine les aſſiduités du Marquis, qu'il me défendit de le voir; cette défenſe ne ſervit qu'à augmenter notre paſſion. Nous continuâmes à nous voir au Bal; c'étoit le ſeul endroit où nous puſſions avoir ce plaiſir; car je n'étois plus d'humeur à donner des rendez-vous à Belcour chez la Veuve où nous nous étions parlé une fois; ſa maiſon me paroiſſoit trop ſolitaire. Quelque aſſurance que j'euſſe de la délicateſſe de mon Amant, je ſavois que l'occaſion fait le larron. Malgré toutes les meſures que nous prenions pour nous cacher, nous ne pumes éluder la vigilance de mon Oncle; il fut informé de nos entrevues au Bal, & même il nous y ſurprit un jour. Je croyois qu'il s'alloit emporter contre moi; il ne me dit mot, ſe contentant de me tenir renfermée, juſqu'à ce qu'il eût fini les affaires qu'il avoit en ce pays-là. Dès qu'elles furent achevées comme il le ſouhaitoit, nous reprîmes le chemin de Paris. Ce

ambition, Le Marquis de Belcour tarda peu à revenir à Paris. Pour ſe figurer la joie que nous eûmes de nous revoir, il faut aimer, &, qui plus eſt, aimer avec une tendreſſe qui ſoit à l'épreuve de toute infidélité. C'eſt à-dire, interrompit le Comte d'Albagna, qu'un cœur fait comme celui de Pontignan n'eſt pas à portée de connoître un plaiſir ſi doux. Vous l'avez dit, s'écria Mademoiſelle de Turé; c'eſt bien pour des cœurs ſi volages, que les vraies douceurs de l'amour ſont faites. Morbleu d'Albagna, dit le Chevalier avec un chagrin comique, mêlez-vous de vos affaires! il vous ſied bien de me chercher querelle. Allez, ſi je ſors de l'Académie, vous courez riſque de n'y pas demeurer long-tems. A ces mots, les belles Académiciennes ſe recrierent toutes enſemble, comme pour prendre le parti du Comte; mais le Chevalier reprit la parole, ſans leur laiſſer le tems de parler. En vérité, Meſdemoiſelles, leur dit-il, vous êtes bien heureuſes de me plaire toutes trois. Savez-vous que ſi je ne vous aimois pas autant que je vous aime, vos affaires n'iroient pas des mieux. Ne me fâchez pas, ſi vous ne voulez pas, que je vous montre tout à-l'heure que vous n'avez pas les qualités requiſes dans une Académie telle que la nôtre. Je vous défie de nous prouver cela, répondit Mademoiſelle d'Ormilly. Rien n'eſt plus facile, pourſuivit Pontignan avec précipitation. Pouvez-vous nier que vous ne ſoyez les plus injuſtes, & les plus partiales perſonnes de l'Univers: injuſtes, en ne me traitant pas comme le méritent les fréquens ſervices que j'ai rendus à l'amour: & partiales, en voulant m'exclure, ſous prétexte que je ſuis volage, pendant que vous admettez d'Albagna, qui n'eſt pas plus conſtant que moi? Ne vous ſouvient-il plus avec quelle légéreté le bon Seigneur quitta ſa Maîtreſſe? Je l'en prens à témoin,

il nous l'a raconté lui-même: ſa maxime eſt d'aimer tant qu'il a des Rivaux; ſe retirent-ils, ſon amour s'envole: voilà une conſtance admirable! Quartier; quartier, mon cher Pontignan, s'écria le Comte: faiſons la paix. Point de paix, reprit le Chevalier: tout ce que je puis faire, c'eſt de vous accorder par pitié une ſuſpenſion d'armes: mais à la moindre hoſtilité que ces Demoiſelles me feront, prenez garde à vous. On rit beaucoup de la façon dont le Chevalier défendoit ſa cauſe. Mademoiſelle d'Ormilly reprit en ces termes le fil de ſon Hiſtoire.

La mort de mon Oncle me donnoit lieu d'eſperer, qu'un heureux mariage m'uniroit bientôt avec mon Amant. Mon Frere, malgré les anciennes querelles de famille, s'étoit lié d'une amitié intime avec lui: tout ſembloit flatter mes déſirs, mais le Comte de Belcour ne voulut jamais permettre à ſon fils de m'épouſer. C'eſt un vieillard à peu près du caractere de mon Oncle; rien n'adoucit ſon

graces m'ont plongée dans une mélançolie qui répand, malgré moi, ſur mes diſcours, & ſur mes actions, cet air languiſſant qu'on me reproche. Preſque toutes vos avantures n'ont rien eu que d'agréable. Si l'amour vous a ſuſcité quelques chagrins, ce ſont de ces chagrins qui n'abattent pas la fermeté d'un cœur généreux. Peu de perſonnes réſiſteroient aux infortunes qui m'ont traverſée; après cela je crois faire encore beaucoup de ne pas fuir la ſociété; on ne doit pas m'en demander davantage. Je prie inſtamment la compagnie de me faire le même plaiſir qu'on a fait à Mr. d'Ormilly, qui eſt de né me point interrompre. Mon eſprit a beſoin de toute l'attention dont il eſt capable, pour ne ſe point brouiller en me retraçant des idées ſi funeſtes. On aſſura Mademoiſelle de Turé qu'on ne l'interromproit point. Elle commença ainſi, après avoir un peu rêvé à ce qu'elle alloit dire.

HISTOIRE
DE MADEMOISELLE
DE TURE,
ET DU BARON
DE RECHEVILLE.

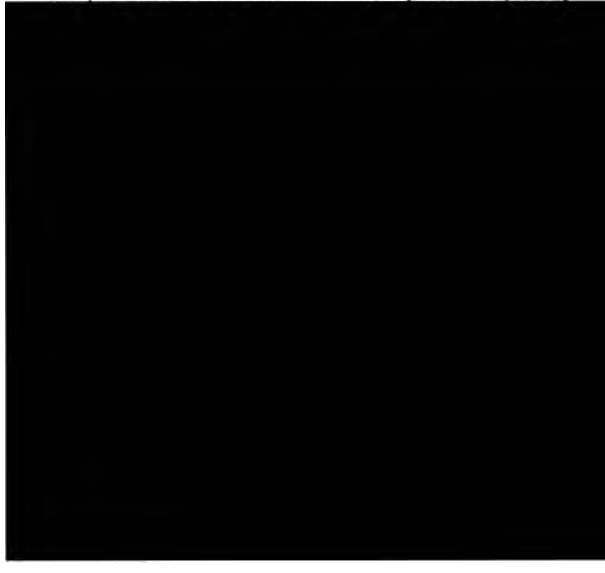
LES malheurs, qui dès mon enfance accablerent ma famille, ſembloient me préſager les miens. Mon Pere, qui étoit un des anciens Gentilshommes du Béarn, ſe retira, ſur le déclin de ſes jours, dans un village où il avoit une belle maiſon. Il s'étoit ſouvent diſtingué par des prodiges de valeur au ſer-

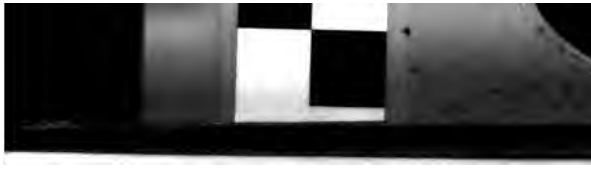
vice du Roi ; on n'a gueres vu d'Officiers plus braves & plus prudent : ſa jeuneſſe avoit été brillante, ſa vieilleſſe étoit reſpectable. Dans ſa ſolitude il eſperoit jouir en paix de ſa réputation & du fruit de ſes travaux ; mais un accident imprévu troubla ſa tranquillité. Un jour qu'il ſe promenoit dans la campagne avec ſon fuſil ſur l'épaule, & ſuivi d'un excellent lévrier qu'il aimoit beaucoup, il rencontra le Marquis de Fronſak, qui étoit le Seigneur du lieu : ce Marquis étoit un jeune étourdi, plein d'orgueil, & ſujet aux emportemens les plus déraiſonnables. Il ſe trouva dans ce moment eſcorté de pluſieurs Gentilshommes, qui chaſſoient avec lui : ſes chiens qui étoient en grand nombre, leverent un liévre, & ſe mirent à le pourſuivre avec ardeur ; le lévrier de mon Pere en fit autant. Comme il étoit infiniment plus agile que tous les autres, il atteignit bientôt le liévre, & l'emporta ; & ſon mal-

il faut que de plus jeunes mains ſoutiennent ma gloire. Mon Frere lui promit qu'il le ſatisferoit dès le lendemain ſans plus différer. Peut-être croiriez-vous que ma Mere voulut mettre obſtacle à cette réſolution dangereuſe: elle en étoit bien éloignée: elle aimoit tendrement ſon Fils; & cependant, lorſqu'elle le vit partir pour s'aller battre avec Fronſac, elle lui dit en l'embraſſant; courez, mon cher Fils, où l'honneur vous appelle; ſur-tout qu'il vous ſouvienne que je ne veux vous revoir que mort, ſi notre ennemi demeure en vie. Fronſac étoit brave, il ſe défendit bien, cependant il fut tué; mais mon Frere n'eut pas long-tems à ſe réjouir de ſa victoire; car, deux jours après, il mourut de ſes bleſſures. La famille du Marquis étoit puiſſante. Mon Pere, ma Mere, & moi, nous fûmes obligés de nous enfuir en Eſpagne, pour éviter les pourſuites qu'on faiſoit contre nous. Preſque tous nos biens furent confiſqués, encore nous eſtimâmes-nous heureux d'échapper aux rigueurs de la Juſtice. Nous avions à Madrid des Parens qui faiſoient une figure fort brillante, ils nous reçurent avec toutes les marques de bienveillance qui pouvoient adoucir notre diſgrace; ainſi, avec les débris de notre fortune, nous ne laiſſions pas de mener une vie aſſez paiſible. Mon Pere ne ſurvécut que peu de mois à mon Frere. Quoique je n'euſſe alors qu'environ douze ans, je ſentis cette perte dans toute ſon étendue; ma Mere en parut inconſolable. Cependant, comme le tems triomphe des douleurs les plus opiniâtres, nous conſentimens inſenſiblement l'une & l'autre à égayer un peu la retraite où nous nous étions d'abord condamnées. Notre maiſon devint bientôt l'une des plus agréables de Madrid: nous y recevions les viſites de pluſieurs François, qui étoient tous gens de mérite: il y venoit auſſi quelques Eſpagnols, qui mettoient bas la gravité de

leur Nation, pour jouir d'une ſociété qu'ils trouvoient amuſante.

Preſque tous ces Meſſieurs me trouvoient belle, ou du-moins ils me le diſoient; & j'avois beaucoup de penchant à les croire. A travers leurs galanteries mes yeux & mon cœur diſtinguerent les hommages d'un jeune François, nommé le Baron de Richeville. Si je puis être juge dans une affaire où j'ai tant d'intérêt, j'oſerai vous dire qu'on voit peu d'hommes mieux faits & d'une phiſionomie plus touchante. Son eſprit étoit doux, ſociable, & cependant plein de vivacité: il penſoit finement, & s'exprimoit avec délicateſſe: pour ſon cœur, c'étoit une ſource de ſentimens nobles, qui éclatoient ſans qu'il ſongeât à les montrer. Une des qualités qui me charma le plus en lui, c'eſt qu'il m'aimoit & qu'il m'en aſſuroit ſans-ceſſe. J'étois ſi jeune,





mîmes à jouer à l'ombre : notre repriſe fut longue, & le Baron ne nous quitta que fort tard pour ſe retirer chez lui. J'eus quelque preſſentiment qu'il lui arriveroit malheur, je voulus le retenir ; ma Mere lui offrit un lit ; ſa mauvaiſe étoile l'empêcha de nous croire. Il approchoit déjà de ſon quartier, lorſqu'en traverſant une rue aſſez ſolitaire, il fut inveſti par cinq ou ſix hommes, qui le ſaiſirent ſans lui donner le tems de mettre l'épée à la main : l'un d'eux lui dit en Eſpagnol ; Seigneur Baron, ne craignez rien, cette avanture n'aura que des ſuites très-agréables pour vous : mais gardez un profond ſilence, & ſoyez docile, ou vous êtes perdu. A ces mots, ils le deſarmerent, & l'ayant fait entrer dans une maiſon voiſine, ils l'habillerent en femme. Après cette cérémonie, qui le jettoit dans un étrange embarras, ils le mirent dans une chaiſe à porteur, le promenerent long-tems dans la ville ſans qu'il ſût où il alloit, & l'introduiſirent enfin avec mille ménagemens dans une grande maiſon de belle apparence. Il étoit interdit : tout ce qu'il voyoit, lui paroiſſoit un ſonge : l'homme qui lui avoit parlé dans la rue, lui ayant fait traverſer un appartement magnifique, ils s'arrêterent dans un chambre ſuperbement ornée : un luſtre & pluſieurs bras d'or ſoutenoient des bougies, dont la réverbération des miroirs ſembloit augmenter l'éclat. Au fond de la chambre s'élevoit un lit riche & précieux, dont les rideaux étoient fermés.

Le guide du Baron le laiſſa dans cet endroit, & ſe retira en fermant la porte ſur lui. A peine fut il dehors, que les rideaux du lit s'ouvrirent. Richeville y vit avec étonnement une femme, qui étoit dans un deshabillé où la coquetterie ſembloit avoir épuiſé tout ſon art. Elle avoit été belle ; ſon teint & ſes traits conſervoient même encore quelques reſtes de leurs premiers agrémens, mais ſon régne étoit paſſé, les rides commençoient à flétrir ſon vi-

ſage. Seigneur François, dit-elle au Baron, vous êtes ſans doute ſurpris de ce qui vous arrive, & j'avoue que vous en avez ſujet. Dans votre pays les Dames ne ſont point réduites à faire les premiers pas : l'heureuſe liberté dont elles jouiſſent les exempte de cette honte : ici la contrainte où nous vivons, oblige à chercher ce que perſonne ne viendroit nous offrir dans notre retraite. Elle ajouta qu'elle avoit conçu de l'eſtime pour lui, en le voyant paſſer pluſieurs fois ſous ſes fenêtres ; qu'elle s'étoit long tems oppoſée à ſa paſſion ; qu'enfin ne pouvant en affranchir ſon cœur, elle s'étoit déterminée à lui en donner connoiſſance ; que pour cet effet elle avoit eu recours au zéle de ſon Ecuyer, qui étoit juſtement l'homme qui venoit de l'amener chez elle. Il a fallu, continua-t-elle, uſer de ſtratagême pour votre ſûreté & la mienne. Don Lope, mon

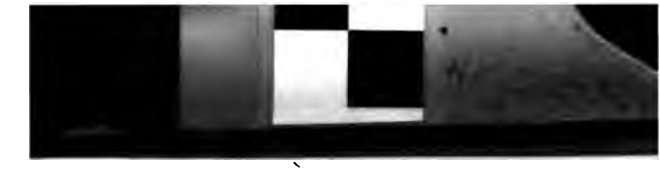
étoit plus ſage que vous. Ma foi, Mademoiſelle, répondit Pontignan, un petit grain de folie auroit été bon-là; le meilleur gibier qu'on puiſſe atrapper, c'eſt un jaloux: avec moi le Seigneur Dom Lope auroit eu ſon compte, quelque ſurannée que fût Madame ſon Epouſe. Taiſez-vous, extravagant, reprit l'aimable de Turé; laiſſez-moi achever mon Hiſtoire.

Cette Dame, voyant que le Baron ne lui repondoit pas comme elle ſouhaitoit, lui en fit de tendres reproches qui n'eurent aucun ſuccès. Barbare, s'écria-t-elle enfin, outrée de dépit & de douleur, vous me rendez la plus malheureuſe de toutes les femmes. A peine eut-elle prononcé ces paroles, que la porte s'étant ouverte elle vit entrer ſon Mari avec ſon Ecuyer. Cet homme, en qui elle avoit une confiance ſans réſerve, la trahiſſoit: il avoit déclaré tout à Dom Lope. Celui ci, pour ſurprendre ſon Epouſe, & pour la mieux confondre, avoit feint d'aller à Tolède, & s'étoit tenu caché dans une maiſon du voiſinage. Dès que cette infortunée apperçut Don Lope, elle s'évanouït. Il jetta ſur le jeune François un regard menaçant, & lui dit, miſérable, tu éprouveras ce que peut ma fureur: Oſorio, continua-t-il en s'adreſſant à l'Ecuyer, conduiſez-le au ſouterrain; je vais vous ſuivre, & nous le récompenſerons de l'amour qu'il a inſpiré à Lucinde. Richeville n'étoit pas dans un état à pouvoir ſe défendre. Oſorio le prit, & levant ſur lui un poignard prêt à le percer de mille coups mortels s'il crioit, il l'emmena. Le Baron ſe croyoit perdu ſans reſſource: il avoit déjà les horreurs de la mort devant les yeux; ſes genoux tremblant ſembloient ſe dérober ſous lui. En deſcendant un eſcalier avec ſon cruel guide, il ſe trouva auprès d'une grande fenêtre qui étoit ouverte. A cette vue l'amour de la vie lui rendit les forces que la crainte du trépas lui avoit ôtées: il ne délibéra

pas ſur le parti qu'il devoit prendre: pouſſer rudement Oſorio, le faire tomber le long des degrés, ſauter par la fenêtre, ce ne fut pour lui qu'une même choſe.

Le Ciel voulut que Richeville ne ſe fît aucun mal. Il ſe trouva dans un petit Jardin qu'il eut bientôt traverſé: & avant que perſonne ſe fût mis en état de le pourſuivre, il paſſa par-deſſus une muraille à l'aide d'un treillage qui ſoutenoit des eſpaliers: delà il deſcendit dans un autre Jardin, dont il affranchit encore le mur avec la même facilité. Enfin il gagna une rue étroite, où il ſe mit à courir de toute ſa force; c'eſt ainſi que le bonheur qui l'accompagnoit, le ſauva d'une mort qu'il croyoit inévitable. Lorſqu'il ſe vit aſſez éloigné du quartier de Don Lope, il rallentit un peu ſa courſe: après avoir marché quelque tems au hazard, il reconnut ſon chemin, & ſe retira chez lui au moment que le jour commençoit à paroître.

Comme il n'avoit rien de caché pour moi, il me



pect ſeul inſpiroit la terreur. Notre cocher nous la faiſoit traverſer, parce qu'il venoit de trouver un embarras qui l'avoit détourné de ſon chemin; ce malheureux fut la premiere victime des auteurs de cette violence, il le maſſacrerent; deux laquais, qui nous ſuivoient, eurent le même ſort: ſur le champ les deux portieres du caroſſe furent aſſiégées par ces inhumains; ma Mere & moi nous occupions le fond, Richeville étoit ſur le devant.

En cet endroit Mademoiſelle de Turé fut interrompue par un grand bruit, qu'on entendit dans la rue. Toute la compagnie ſe mit aux fenêtres, d'où elle vit un laquais qui portoit un flambeau, & qui s'enfuyoit en criant au meurtre. Les Académiciens coururent auſſi-tôt à leurs épées, qu'ils avoient ôtées pour ſe mettre à table; car ils avoient tous ſoupé chez Mademoiſelle d'Ormilly. Le Frere de cette aimable perſonne, & le Chevalier de Pontignan, furent les plus expéditifs: ils deſcendirent avec précipitation, & ayant joint le laquais, qui du premier abord fut très-épouvanté en les voyant, parce qu'il les prit pour ceux qu'il fuyoit, ils lui demanderent quelle raiſon l'obligeoit à crier de la ſorte. La façon dont ils lui parloient, le raſſura un peu: hélas! Meſſieurs, leur dit-il, on aſſaſſine à l'autre bout de cette rue le Comte de Belcour, mon maître. Ah! mon cher Pontignan, s'écria d'Ormilly, c'eſt le Pere de l'Amant de ma Sœur, allons le ſecourir: ils y volerent. Dès qu'ils furent ſur le champ de bataille, ils virent, à la faveur des lanternes, le vieux Comte, qui s'étoit mis le dos à l'abri d'une porte, d'où il défendoit vaillamment ſa vie contre quatre hommes; & il y en avoit un autre étendu mort à ſes pieds. Les deux Académiciens s'élancerent comme des lions ſur les brigand: ceux-ci, déſeſpérés de voir qu'ils alloient manquer leur coup, ranimerent leur fureur;

mais tous leurs efforts furent inutiles: deux de ces miſérables tomberent ſous les coups de Pontignan & du jeune d'Ormilly; les deux autres prirent la fuite, parce qu'ils apperçûrent d'Albagna, & Tréval, qui accouroient au ſecours de leurs Amis. Le Comte de Belcour avoit reçu pluſieurs bleſſures; les forces lui manquerent auſſi tôt que l'ardeur du combat ceſſa de le ſoutenir. D'Ormilly le fit emporter chez ſa Sœur. Elle ne fut pas peu ſurpriſe de voir dans ſa maiſon le Pere de ſon cher Marquis, & de l'y voir dans un état où il avoit beſoin de ſes ſervices. Elle avoit l'ame noble & généreuſe, auſſi-bien que ſon Frere. Dans cette conjoncture, ils paſſerent par-deſſus toutes les inimitiés de famille; ils oublierent que le Comte avoit toujours ſaiſi avec empreſſement l'occaſion de les chagriner; & ils n'épargnerent, ni pei-

gner ma reconnoiſſance: ſi les ſentimens favorables que vous avez eu pour mon Fils, ne ſont pas éteints, ſon cœur & ſa main m'acquitteront d'une partie de ce que je vous dois. Mademoiſelle d'Ormilly ne répondit à ce diſcours, que par des larmes qu'elle ne put retenir. Sur ces entrefaites ſon Frere & le Chevalier de Pontignan, ayant ſu qu'il étoit jour chez le Comte, vinrent le ſaluer & voir comment il ſe portoit. Il les remercia l'un & l'autre dans des termes proportionnés au ſervice qu'ils lui avoient rendu. Ils lui demanderent par quel hazard il s'étoit trouvé dans un ſi grand péril. Je vais, leur dit-il, vous ſatisfaire en peu de mots. Je ſoupai hier chez un de mes anciens Amis, & nous demeurâmes long-tems à table: comme ma maiſon n'eſt pas fort éloignée de la ſienne, je ne me ſouciai pas d'envoyer chercher mon caroſſe: je refuſai auſſi le ſien qu'il m'offrit, & je m'obſtinai à me retirer à pied. Je n'ai pas tardé à m'en repentir: les quatre malheureux qui m'auroient tué ſans votre ſecours, m'ont attaqué avec fureur: à peine ai-je eu le tems de mettre l'épée à la main. Un honnête homme qui paſſoit, a pris mon parti par un pur mouvement de généroſité; il en a été la victime, aprés avoir fait pour moi tout ce qu'on peut attendre d'une ame noble, & d'un cœur intrépide; c'eſt lui que vous avez trouvé mort lorſque vous êtes venus ſi à propos embraſſer ma défenſe: je le regretterai toute ma vie; & ſi je puis réuſſir à connoître ſa famille, elle aura en moi un Ami prêt à repandre ſon ſang pour la ſervir. On demanda au Comte, s'il ſavoit qui étoient les auteurs de cet attentat? Il répondit qu'il avoit reconnu parmi eux le fils d'un homme contre qui il avoit gagné un procès conſidérable, & qu'il ne doutoit point que ce ne fût-là un effet de ſon inimitié.

Les autres Académiciens rendirent viſite au Com-

te. Il écrivit en leur préſence une lettre à ſon Fils, où, après l'avoir informé de ce qui venoit de lui arriver, il lui marquoit de quitter promptement l'Italie, & de revenir en France, pour épouſer Mademoiſelle d'Ormilly. Elle étoit charmée d'un bonheur ſi imprévu: ſa joie égaloit ſon amour, & ſon amour étoit extrême. Le Comte fut bien-tôt guéri: alors les galans Académiciens recommencerent leurs agréables conférences, & Mademoiſelle de Turé continua ainſi ſon Hiſtoire,

J'en ſuis reſtée, je penſe, à l'endroit où je vous diſois que les ſix hommes maſqués, qui venoient de maſſacrer nos laquais & notre cocher, ſe ſaiſirent des deux portieres de notre caroſſe. Figurez-vous notre ſurpriſe & notre épouvante.

Richeville fut percé de pluſieurs coups d'épée, & ſon ſang rejaillit juſques ſur mon viſage. Nous nous évanouimes ma Mere & moi: les aſſaſſins ne lui firent aucun mal; ils la laiſſerent dans le caroſ-

Amant, je vous offre mon cœur pour vous en dédommager; vous trouverez en moi toute la tendreſſe & tous les égards qu'un feu ſincere inſpire. Monſtre, lui repliquai-je avec un juſte emportement, retire-toi, ton aſpect m'épouvante, le plus cruel trépas me paroîtroit moins affreux! Il me quitta. Je demeurai ſeule avec la vieille; elle s'appelloit Béatrix, c'étoit la concierge de cette maiſon; mon perſécuteur en étoit le maître, mais il n'y logeoit pas, il ne s'en ſervoit que pour y cacher ſes Maîtreſſes aux yeux de ſon Epouſe. Je flattai Béatrix; je l'aſſurai d'une fortune qui devoit contenter une perſonne de ſa condition, ſi elle vouloit me fournir les moyens d'échapper à la tirannie de Don Lope. Elle étoit inexorable, mes promeſſes furent inutiles. Mon premier mouvement fut de me laiſſer mourir de faim; mais, par bonheur pour moi, un ſentiment de Religion adoucit l'aigreur de mon déſeſpoir. Je vivois dans les larmes & dans la triſteſſe: Don Lope venoit à tous momens me voir: il m'aimoit, ou du-moins il tâchoit de me le perſuader: pour moi, je ne le pouvois ſouffrir, quoiqu'il fût très bel homme. Cette qualité, qui par elle-même ne forme pas un vrai mérite, étoit offuſquée en lui par mille défauts horribles: il étoit vindicatif, diſſimulé, perfide, cruel, & débauché autant qu'on peut le croire, & plus que je ne puis le dire. Je le traitois avec toute la dureté que méritoient ſes crimes: ſouvent il s'emportoit contre moi, & j'avois lieu de craindre les effets de ſa brutalité. Je ne ſavois quel parti prendre: j'étois comme une foible & malheureuſe victime, qui n'attend plus que le coup mortel: mes pleurs & mes ſoupirs étoient mes ſeules armes: c'étoit une reſſource bien impuiſſante contre un ennemi qui ne prenoit que ſes paſſions pour guide. A force de chercher dans mon eſprit un expédient pour ſortir de ma priſon, je m'aviſai d'un ſtratagême qui me réuſſit heureuſe-

ment. Ma chambre étoit à un ſecond étage qui étoit aſſez bas. Elle avoit une fenêtre qui donnoit ſur la rue; mais je n'en pouvois tirer aucun avantage, car elle étoit munie d'un grillage de fer, qui s'oppoſoit à mon évaſion. Je n'avois rien pour rompre ce grillage; il m'étoit cependant impoſſible, quoiqu'il ne fût pas des plus forts, de le caſſer ſans quelque ſecours. Voici le moyen que j'y employai: vous jugerez par-là de quoi n'eſt pas capable l'eſprit d'une femme, lorſqu'elle s'eſt armée d'une ferme réſolution. Je ſavois que le vinaigre & le ſel ont une vertu très corroſive: j'eſperai que je pourrois m'en ſervir utilement. Dans cette idée, je commençai à en demander tous les jours à la vieille Béatrix, qui m'apportoit à manger: elle avoit ordre de ne me rien refuſer, ainſi je n'en manquai pas. Dès que j'étois ſeule, j'en humectois un des barraux de ma fenêtre toujours dans le même endroit; enſuite je le frottois avec un grand clou, que j'arrachai d'une des murailles de ma chambre:

reſtoit plus que très-peu de mon barreau à miner ; j'étois au déſeſpoir de me voir arrêtée en ſi beau chemin. La néceſſité eſt induſtrieuſe ; je priai Béatrix de me procurer des images, parce que je voulois m'amuſer à les découper : elle m'en apporta dès le jour même avec une paire de ciſeaux, qui me ſervirent à la place du clou, que je regrettois durant tout ce tems-là.

Don Lope ne ceſſoit point de m'importuner. Je ne le traitois plus avec autant de hauteur que dans les commencemens ; j'avois peur de l'irriter, & de perdre par une conduite trop hautaine tout l'avantage que je pouvois attendre de mon évaſion. J'avois apporté mon innocence chez lui ; mes vœux ne tendoient qu'à l'en ſauver toute entiere. Le Ciel ſeconda mes juſtes deſirs. J'achevai de couper mon barreau après ſix mois de fatigues & de peines : comme il ne tenoit plus que par un bout, & qu'il étoit aſſez foible, il m'étoit aiſé de l'écarter en le fauſſant ; par ce moyen les deux barreaux qui étoient à ſes côtés, me laiſſoient entr'eux un eſpace aſſez large pour y paſſer tout mon corps ; j'étois alors très-menue, & je n'avois pas l'embonpoint que vous me voyez aujourd'hui. Je choiſis pour m'enfuir une nuit obſcure ; & dès que je n'entendis plus de bruit dans la maiſon, ni dans le quartier, je pris les draps de mon lit & quelques chemiſes que j'avois dans ma chambre, je les coupai en pluſieurs bandes, que je nouai les unes avec les autres. J'en fis une eſpéce de corde qui auroit pu ſoutenir le poids d'une perſonne plus groſſe que moi, & je l'attachai à l'un des barreaux de ma fenêtre ; elle étoit certainement plus longue qu'il ne faloit pour atteindre juſqu'à la rue. Cependant, quoique j'euſſe pris des meſures qui auroient dû m'inſpirer un peu d'aſſurance, la frayeur me ſaiſit. Le tems preſſoit : j'implorai le ſecours du Ciel par la plus fervente priere que j'aie jamais faite de ma vie, en-

ſuite je m'abandonnai à la Providence: elle eut ſoin de moi, & je deſcendis heureuſement dans la rue. Auſſi-tôt je me mis à marcher d'un pas précipité ſans ſavoir où j'allois. Après avoir erré quelque tems à l'aventure, j'entendis du monde derriere moi; je me figurai que c'étoit Don Lope, ou quelqu'un de ſes gens, qui me pourſuivoit. Quoique cette idée eût peu de vraiſemblance, elle fit une forte impreſſion ſur mon ame: je courus pendant près d'une heure dans des rues que je ne connoiſſois point, & j'étois hors d'haleine, lorſque je trouvai un caroſſe arrêté devant une belle maiſon. J'ouvris la portiere, & je m'y jettai preſque ſans ſavoir ce que je faiſois: la peur me troubloit l'eſprit, je crois que je me ſerois jettée dans un précipice pour fuir le cruel Don Lope.

A peine fus-je dans ce caroſſe, que je vis ſortir

humaine Clomire; quel mal vous a fait cette infortunée? Cette avanture ſurprenante l'effraya, & mit un frein aux tranſports de ſa rage. Nous vîmes à l'inſtant même ſortir un grand homme bien fait de deſſous le lit: elle le reconnut, & n'étant pas encore bien raſſurée de ſa peur: eſt ce vous, lui dit-elle, Seigneur Don Alvare? Que faites-vous ſi tard en ces lieux, & quel deſſein vous oblige à vous y cacher de la ſorte? Cette Dame étoit une riche Veuve, qui avoit de fort belles qualités; mais un penchant qu'elle ne pouvoit vaincre, l'attacholt à Don-Lope. On lui avoit cent fois reproché l'amour qu'elle avoit pour un homme qui en étoit ſi indigne, mais envain: elle ne ſavoit point les crimes dont il étoit coupable. Don Alvare lui fit ouvrir les yeux ſur ce qu'elle venoit d'en apprendre par ma bouche: elle rougit enfin de ſa paſſion, & nous aſſura que déſormais elle ne regarderoit plus Don Lope qu'avec l'horreur qu'il méritoit. Ce fut un grand ſujet de joie pour Don Alvare: il aimoit tendrement Clomire, qui juſques-là n'avoit répondu à ſon ardeur, que par une profonde indifférence: il lui avoua que, laſſé de ne rien obtenir d'elle, il avoit gagné ſa femme-de chambre par préſens, & qu'elle l'avoit laiſſé cacher ſous ſon lit. Je ne ſais quel étoit ſon deſſein. Clomire, qui s'en ſeroit fâchée dans un autre tems, l'excuſa pour lors avec plaiſir, & lui promit en ma préſence qu'elle n'auroit jamais d'autre Epoux que lui. Le lendemain elle me conduiſit chez ma Mere: je la trouvai malade: elle me croyoit perdue; le chagrin qu'elle en reſſentoit, avoit penſé lui coûter la vie. Elle avoit fait pluſieurs démarches inutiles, pour découvrir les auteurs de mon enlévement, & de la mort du Baron: leur coup avoit été ſecret, & ce ne fut que par moi qu'elle apprit que Don Lope étoit l'auteur de nos malheurs. Nous en portâmes notre plainte au Conſeil Souverain de Caſtille, & ſans-doute

heur eſt ſi célébre dans l'Hiſtoire (il eut la tête coupée ſous Jean II. Pere de Henri.) Cette Comteſſe étoit la meilleure Amie de Catherine de Sandoval; elles étoient toutes deux de même âge; elles avoient été élevées enſemble; & c'étoit aſſez que l'une ſouhaitât une choſe pour la faire approuver de l'autre. C'eſt ce qui fit venir la penſée à Catherine de ménager pour ſon Amant le mariage de la Comteſſe: c'étoit un effort de généroſité peu ordinaire à une Amante, que de vouloir elle-même ſe priver de ſon Amant. Mais Catherine étoit une perſonne extraordinaire; elle n'aimoit que l'avantage d'Alfonſe; & ne trouvant pas en ſa fortune tout ce qui pourroit le rendre heureux, elle crut que, bien loin de faire quelque choſe qui démentît ſon amour, ce ſeroit le ſignaler, que de marier ſon Amant à une perſonne plus riche qu'elle, lui donnant par ce moyen la plus grande marque d'amour qu'il pût jamais recevoir.

Elle commença donc à s'appliquer aux moyens de faire réuſſir ſon deſſein. Elle y trouva toutes les diſpoſitions qu'elle pouvoit ſouhaiter. La Comteſſe qui avoit vu ſouvent Alfonſe, avoit conçu pour lui des ſentimens qui paſſoient l'eſtime. Elle avoit même ſouhaité pluſieurs fois que ce jeune Seigneur eût moins d'attachement pour Catherine, & il y avoit des momens où elle auroit voulu le rendre infidéle. Elle n'oſoit pourtant, ou elle ne vouloit pas s'en flatter, ſoit qu'elle crût Alfonſe incapable de changer, ſoit qu'elle fît ſcrupule d'enlever à ſon Amie une conquête qui lui appartenoit ſi juſtement.

Ce n'étoient pas les ſeules diſpoſitions favorables qui ſe trouvoient à l'établiſſement d'Alfonſe. Si la généroſité obligeoit Catherine à penſer à ce mariage, & ſi l'amour le faiſoit ſouhaiter à la Comteſſe de St. Etienne, la vengeance avoit encore plus fait de chemin que la généroſité & l'amour.

Dom Juan de Lune, Oncle de la Comteſſe & ſon Tuteur, avoit une haine mortelle pour le Marquis de Villéna, qui, après l'Archevêque de Séville, avoit la meilleure part au gouvernement de l'Etat. Il ſe douta bien que le Marquis feroit demander la Comteſſe pour ſon Fils ainé; & voulant prévenir ſa demande qui ſeroit appuyée de l'autorité du Roi, il réſolut de conclure le mariage de ſa niéce avec un autre.

Il chercha un Jeune-homme de qualité, d'un grand courage, & capable de le ſeconder dans la haine qu'il avoit pour le Marquis. Il trouva toutes ces qualités dans Alfonſe de Cordouë, qui n'étoit pas trop dans les intérêts du Marquis, parce que le Marquis étoit Miniſtre & Favori; c'étoit l'unique raiſon qu'Alfonſe eût de le haïr: il s'imaginoit qu'il n'auroit pu être de ſes amis ſans faire croire qu'il l'étoit de la faveur; & il n'étoit pas d'humeur à vouloir paſſer pour un homme intéreſſé.

Dom Juan eut donc bientôt arrêté ſon choix ſur lui: il ſe flatta aiſément d'en obtenir tout ce qu'il voudroit, parce que la Comteſſe de Saint-Etienne étoit un de ces partis qu'on ne laiſſe gueres échapper à la Cour, quand ils ſe préſentent. Il ne perdit point de tems pour en faire la propoſition. Alfonſe la reçut avec embarras: il pria Dom Juan de lui donner un jour pour répondre, & il paſſa ce jour-là dans de grandes irréſolutions; il trouvoit d'un côté l'occaſion de faire ſa fortune ſans être obligé de ramper devant les Miniſtres, mais de l'autre il conſidéroit qu'il faloit quitter Catherine de Sandoval. Cette derniere conſideration l'emporta: il ne put ſe réſoudre de préférer ſa fortune à ſon amour: il crut qu'il y auroit de la lâcheté à ſe marier pour être riche; & ayant enfin pris le parti de n'en rien faire, il alla trouver Dom Juan dès le lendemain, & il le remercia de ſa bonne volonté.

Catherine de Sandoval, ne ſachant point le deſ-

par l'inclination qu'elle avoit pou
par toutes les raiſons de Catherine
eſperer que la choſe pourroit réuſſ

Elle ſe flattoit déjà de cette eſ
Dom Juan lui vint dire le refus d'Al
fut irritée par un ſentiment nature
qui ne ſavent point pardonner le
ſe croyent toutes capables de dom
Elle n'en voulut pourtant point de
tout ſon reſſentiment tomba ſur C
qu'elle ſe perſuada qu'il n'y avoit
qui eût pu obliger cet Amant de la
bliant le ſacrifice que Catherine el
voulu lui en faire, elle réſolut de
Amant ſi fidéle, croyant que la con
d'autant plus glorieuſe, qu'elle étoi
Mais elle ne voulut en être redevabl
le; & bien loin de preſſer Dom Ju
encore Alfonſe, ou de dire à ſo
étoit toute prête d'épouſer ſon Aman
l'avoit dit la premiere fois, elle leu
tous deux qu'il ne faloit plus penſer
Elle n'oublia rien cependant pour
& comme elle avoit de la beauté &
auroit infailliblement réuſſi, ſi elle a
à un homme d'un autre caractere q

„ voix, que le Roi ait bien de l'inconſtance pour „ quitter une perſonne avec laquelle il eſt tout ac- „ coutumé de vivre, & qui ne lui a donné aucun „ ſujet d'être mécontent.

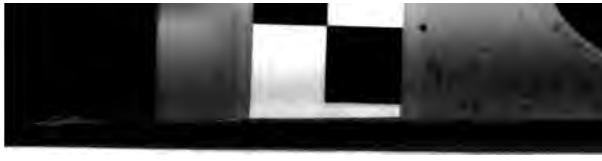
„ Je crois, reprit Alfonſe, que c'eſt une incon- „ ſtance qu'on pardonnera aiſément à ce Prince, „ puiſque, pour rendre une inconſtance pardonna- „ ble, il ſuffit de dire qu'elle n'eſt pas en Amour; „ car il n'y a que celles-là qu'on ne doit jamais „ pardonner. Je ne ſuis pas tout-à-fait de votre „ ſentiment, répondit la Comteſſe, & je pardonne- „ rois pour moi plus aiſément à Alfonſe de Cor- „ douë l'inconſtance qui lui feroit oublier Catheri- „ ne de Sandoval, que je ne pardonne au Roi „ celle qui l'oblige de quitter la Reine" Elle rougit un peu en achevant ces paroles, & Alfonſe n'eut pas de peine à comprendre tout ce qu'elles vouloient dire; mais il prit la choſe en raillant, & parlant plus haut, il rendit la converſation générale.

Dom Juan de ſon côté avoit fort bien entrevu que la Comteſſe aimoit Alfonſe: & comme l'indif- férence qu'elle affectoit en parlant de lui à ſon On- cle, avoit plus ſervi à découvrir ſon amour, que tout ce qu'elle auroit pu dire à ſon avantage (car rien ne reſſemble plus à l'Amour qu'une indifference étudiée,) il commença à compter là-deſſus: & comme il étoit de la derniere conſequence pour lui de marier ſa Niece dont le jeune Marquis de Vil- léna commençoit à paroître amoureux, il alla trou- ver Catherine de Sandoval; il la pria de ſe joindre à lui pour conclure l'affaire; & cherchant avec elle les moyens d'en venir à bout, il lui découvrit une penſée qui le jetta dans un étrange embarras. „ Madame, lui dit-il, nous ne devons point eſpe- „ rer que votre Amant épouſe ma Niece tant qu'il „ vous aimera; & on ne doit pas croire qu'il ceſſe „ de vous aimer, tant que vous ne ſerez point en „ la puiſſance d'un autre. S'il eſt donc vrai, com-

„ me vous le dites, que vous penſiez ſérieuſement „ à lui faire épouſer la Comteſſe, vous devez pren„ dre les moyens qui peuvent vous effacer de ſon „ eſprit; & le meilleur moyen, c'eſt de vous ma„ rier. Je vous épouſerai, Madame, ſi vous y „ conſentez. J'ai de la qualité & du bien: mais „ ce n'eſt pas ce qui doit vous faire embraſſer ce „ parti; c'eſt l'aſſurance que vous aurez après no„ tre mariage de conclure celui d'Alfonſe avec ma „ Niece."

Ce diſcours étonna Catherine: elle connut pour lors que ſi la généroſité porte quelquefois une Amie juſqu'à ſe priver de celui qu'elle aime, il eſt difficile qu'elle la porte juſqu'à ſe donner à une perſonne qu'elle n'aime pas. Elle fut quelque tems interdite: mais, enfin, elle répondit à Dom Juan d'une maniere fort honnête, & qui lui fit croire qu'il pouvoit ſe flatter de l'eſperance de voir réuſſir l'un & l'autre mariage.

Cependant Alfonſe ne jouiſſoit pas d'un repos fort tranquille: il ſe croyoit d'autant plus malheu-



de lui faire épouſer une autre perſonne, ſi les affaires n'euſſent changé de face.

Le Roi, qui voulut détruire l'opinion qui commençoit déjà à ſe répandre à la Cour, & qui lui a donné dans les ſiecles ſuivans l'injurieux ſurnom d'impuiſſant, qui le diſtingue des autres Rois de Caſtille, ne ſe contentoit pas de faire travailler à Rome à rompre ſon premier mariage; il chercha des Maîtreſſes en Eſpagne, & il crut que pour n'être point accuſé de l'impuiſſance dont on le ſoupçonnoit, c'étoit aſſez de paroître amoureux & galant.

Catherine de Sandoval fut la perſonne qu'il choiſit pour l'objet de ſa politique ou de ſon amour. Il commença à la rechercher & à ſe plaire avec elle; il lui fit des préſens; & le bruit ſe répandit bientôt qu'elle étoit toute-puiſſante ſur ſon eſprit. Elle n'écouta & ne ſouffrit l'amour du Roi, que pour avoir occaſion de faire du bien à Alfonſe. Cette occaſion ſe préſenta bientôt: la Charge de Grand-Maître de Saint-Jaques étant venue à vaquer, Catherine la demanda pour Alfonſe de Cordouë; le Roi la lui promit, & deux jours après il la donna à Bertrand de la Cuéva, jeune Gentilhomme qui commençoit à s'élever à la Cour. Catherine, également ſurpriſe & irritée de ce procédé, en fit des plaintes; & le Roi, en s'excuſant, fit connoître qu'il n'aimoit pas Alfonſe, & que même il étoit un peu jaloux de l'intérêt que Catherine prenoit à ſa fortune.

Cependant Alfonſe étoit peu touché de la préférence qu'on avoit faite de Bertrand de la Cuéva. Il n'avoit pas ſouhaité la Charge qu'on lui avoit refuſée, parce qu'il ne pouvoit l'obtenir que par la voye de la faveur; c'eſt ce qui l'avoit empêché de conſentir à la propoſition que Catherine lui avoit faite de la demander pour lui: & tandis que Bertrand n'avoit pas un Ami qu'il ne fît agir auprès de l'Archevêque de Séville & du Roi, pour obtenir cette

Charge, Alfonſe, peu ſenſible à des honneurs qui coûtoient trop à ſa fierté, n'étoit occupé que de ſon amour. Il étoit au déſeſpoir de la complaiſance que Catherine avoit pour le Roi: il eût voulu qu'elle lui eût déclaré nettement qu'elle ne l'aimoit pas: il l'accuſoit d'une infidélité achevée, parce qu'elle paſſoit tous les jours deux ou trois heures avec ce Prince. Il eſt vrai que la jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle eût pu aller, parce que le Roi & Catherine évitoient également l'occaſion de ſe trouver en particulier. Mais Alfonſe vouloit qu'on n'aimât que lui; & il faloit que Catherine eſſuyât ſa mauvaiſe humeur ſur ce chapitre, & qu'elle travaillât malgré lui à lui procurer quelque Charge.

Elle le faiſoit avec peu de ſuccès, elle n'ôſoit parler pour lui que le Roi ne fît paroître de la jalouſie; & Alfonſe s'aidoit ſi peu de ſon côté, que toute la faveur de ſon Amante lui étoit entierement inutile. C'eſt ce qui la fit réſoudre de n'en point

d'Alvare de Lune, elle fit adroitement comprendre au Roi, que le Marquis de Villéna cherchoit à s'assurer de tout ce qu'il y avoit de plus illustre & de plus avantageux en Espagne, & pour les richesses, & pour le crédit, afin de n'avoir personne qui pût lui résister, lorsqu'il lui plairoit de se soulever contre la Maison Royale.

Si le discours de Catherine ne rendit pas le Marquis suspect au Roi, il servit du-moins à lui faire différer le mariage de son Fils avec la Comtesse de St. Etienne; & c'est tout ce que Catherine demandoit.

Un jour que le Marquis de Villéna étoit venu solliciter le Roi de parler à la Comtesse en faveur de son Fils, ce Prince importuné lui dit, qu'il étoit trop pressé, & qu'il avoit dessein de marier la Comtesse avec un autre; après cette réponse il entra chez Catherine, à laquelle il raconta ce qui venoit d'arriver.

Catherine loua le Roi de la fermeté qu'il faisoit paroître, & elle l'exhorta à marier en effet la Comtesse d'un autre côté. „ Mais à qui la marierons-„ nous, dit le Roi? Il y a long-tems, reprit Ca-„ therine, que Votre Majesté me fait la guerre que „ j'aime Alfonse de Cordouë, & tout ce que j'ai „ pu vous dire, ne vous a point desabusé: j'ai „ trouvé une occasion de le faire; c'est que je vous „ prie de bonne-foi de lui faire épouser la Com-„ tesse." Le Roi parut surpris, & il réva quelque tems; mais enfin il dit qu'il le vouloit bien, pourvu que la Comtesse n'y eût pas de répugnance.

Catherine ne perdit point de tems; elle donna avis à Dom Juan & à la Comtesse de l'entretien qu'elle avoit eu avec le Roi; & pour faire consentir Alfonse à conclure une affaire qui étoit en si bon chemin, elle lui écrivit ce billet:

JE suis enfin obligée de vous prier de ne plus penser à moi; le Roi m'a ordonné de vous ou-

lier; & j'ai aſſez d'obligation à ce Prince pour lui obéir en tout ce qu'il ſouhaite. Si j'ai encore quelque pouvoir ſur votre eſprit, je vous prie de ne vous plus oppoſer à votre mariage avec la Comteſſe de Saint-Etienne. Dom Juan vous dira qu'il ne tient qu'à vous de l'achever: je ſuis encore aſſez votre Amie pour m'intéreſſer à votre fortune.

Dom Juan porta ce billet, & il fut témoin du déſeſpoir d'Alfonſe. Il ſe plaignoit de Catherine en des termes qui auroient peut-être fait repentir cette belle perſonne de l'artifice dont elle ſe ſervoit pour obliger ſon Amant à prendre ſoin de ſa fortune, car la lettre ne contenoit rien moins que la vérité: elle aimoit toujours Alfonſe, & elle ne lui avoit écrit d'une maniere ſi dure, que pour lui perſuader qu'elle étoit infidéle; eſperant que le dépit qu'il en auroit le feroit réſoudre à ſe marier

joie de voir le Favori humilié; & rien ne lui donna tant d'envie d'épouſer la Comteſſe, que l'eſperance de mortifier le Marquis.

Les choſes étoient en cet état, quand l'Ambaſſadeur que le Roi avoit envoyé à Rome, revint avec la diſpenſe du Pape. Alors la Reine Blanche, qui s'étoit déjà retirée de la Cour, eut ordre de retourner dans la Navarre; & le Duc de Médina fut envoyé en Portugal pour amener la nouvelle Reine.

Le Roi, qui n'avoit pas voulu qu'on parlât du mariage de la Comteſſe de Saint-Etienne avant l'arrivée de la Reine, & qui craignoit d'ailleurs que les deux Rivaux, c'eſt-à-dire le Marquis de Villéna & Alfonſe de Cordouë, n'en vinſſent à quelque querelle fâcheuſe, ou qui ſe repentoit peut-être du conſentement qu'il avoit donné en faveur d'Alfonſe qu'il haïſſoit, voulut que ce dernier allât au-devant de la Princeſſe de Portugal avec le Duc de Médina.

Alfonſe, qui n'étoit pas fâché de s'éloigner pour quelque tems de la Comteſſe, qu'il n'aimoit pas, reçut l'ordre du Roi avec beaucoup de joie. Il partit ſans voir Catherine de Sandoval, parce qu'ils prenoient tous deux un grand ſoin de s'éviter; c'étoit par des motifs bien différens: Alfonſe ne pouvoit ſouffrir la vue d'une perſonne qu'il avoit tant de raiſons de croire infidéle, & Catherine fuyoit la préſence d'Alfonſe de peur de le deſabuſer: il eſt vrai qu'elle ſouffroit des peines inconcevables, & que la violence qu'elle étoit obligée de ſe faire, ne lui laiſſoit gueres l'eſprit en repos: la ſeule eſperance de contribuer à la fortune de ſon Amant, la conſoloit dans de ſi grands ſujets de chagrin.

Pour la Comteſſe de St. Etienne, elle s'eſtimoit la plus heureuſe du monde. Le Roi lui avoit promis de lui laiſſer le choix d'un Epoux: & elle avoit toute ſorte de raiſons de croire qu'Alfonſe de Cor-

doue étoit digne de ſe choix. Elle ſe faiſoit encore quelques reproches ſur le chapitre de Catherine de Sandoval, non qu'elle fût fâchée d'enlever à ſon Amie un Amant ſi conſiderable; elle avoit trop d'amour pour avoir quelque ſcrupule là-deſſus; & s'il lui reſtoit encore quelque peine, c'eſt qu'elle ſavoit bien qu'Alfonſe n'avoit donné ſa parole à Dom Juan, que depuis que le Roi aimoit Catherine de Sandoval; & pénétrant plus qu'elle ne penſoit dans les ſecrets ſentimens d'Alfonſe, elle s'imaginoit quelquefois, que ſi cet Amant avoit oublié ſa Maîtreſſe pour s'attacher à une autre, ce n'avoit été que par depit. Elle avoit aſſez de délicateſſe pour ſouhaiter qu'on l'aimât pour d'autres raiſons; mais il arriva une choſe, qui lui fit croire qu'Alfonſe lui faiſoit un entier ſacrifice de ſa premiere paſſion.

Catherine de Sandoval, qui connoiſſoit le peu de bien d'Alfonſe, crut qu'il pourroit avoir beſoin d'argent pour les fraix du voyage qu'il alloit faire en Portugal; parce que, de l'humeur & de la qualité dont il étoit, il ne manqueroit pas de vouloir faire les choſes avec une extrême magnificence. Elle réſolut donc de le tirer de l'embarras où elle le croyoit, & elle lui fit porter par une perſonne inconnue pour plus de trente mille ducats de pierreries, qu'elle avoit des divers préſens du Roi.

Alfonſe ne pouvant apprendre de celui qui porta ce ſuperbe préſent, de quelle part il lui étoit envoyé, crut qu'il venoit de la Comteſſe de Saint-Etienne, qui étoit la ſeule Dame de la Cour qui eût aſſez de bien pour cela; & dans cette penſée il lui envoya toutes les pierreries qu'il avoit reçues, lui faiſant dire qu'il la prioit de les garder juſqu'à ſon retour.

La Comteſſe reconnut les pierreries; & comme elle ne douta pas qu'Alfonſe ne les eût reçues de Catherine, elle crut qu'il lui en faiſoit un préſent, pour lui faire comprendre que ce n'étoit plus de

cette premiere Amante dont il cherchoit l'amitié & les faveurs. Cette raiſon fut plus à ſon gré que toutes les pierreries; & elle ſe perſuada ſans peine qu'elle étoit autant aimée qu'elle pouvoit le ſouhaiter.

Pendant qu'elle ſe rejouiſſoit d'un ſuccès dont elle ne croyoit plus avoir lieu de douter, Alfonſe étoit en Portugal, qui s'engageoit dans une nouvelle paſſion, qui après bien des peines & des chagrins fut enfin la cauſe de ſa perte.

Alfonſe de Cordoue porta en Portugal le cœur d'un Amant qui ne cherche qu'à ſe retirer d'une paſſion par quelque nouvel attachement; ainſi on ne doit pas s'étonner ſi dès qu'il vit la Princeſſe qui étoit deſtinée au Trône de Caſtille, il en devint amoureux; ce fut moins la beauté de cette Princeſſe, quoiqu'extraordinaire, qui le toucha, que ſes manieres douces & engageantes. Il n'y avoit pas trois jours qu'il la connoiſſoit, quand la Princeſſe, qui l'avoit déjà remarqué en pluſieurs occaſions, lui demanda ſon amitié. Ce compliment lui parut fort nouveau, & dans un pays tel que l'Eſpagne, & d'une perſonne comme la Reine; mais il lui plût fort; &, quoiqu'il fût embarraſſé pour y répondre, il ne laiſſa pas de prendre la réſolution d'en profiter. Dès qu'il ſe fut un peu remis, il répondit à la Princeſſe, & lui promit ſon amitié en des termes ſi paſſionnés, qu'il ne douta pas, qu'en ne parlant que d'amitié, il n'eût fait paroitre beaucoup d'amour.

La Princeſſe parut contente de ſa réponſe, elle y repartit ſur le même ton dont elle avoit commencé; c'eſt ce qui flatta encore Alfonſe dans ſa paſſion naiſſante.

Il oublia pour lors entierement & la Comteſſe de Saint-Etienne & Catherine de Sandoval. Toutes ſes penſées, toutes ſes reflexions, & tous ſes empreſſemens étoient pour la Princeſſe. Il en

mé. Cette opinion jointe à la
tous les jours de voir & d'entret
le rendit en peu de tems l'Amant
qui ait jamais été. Son amour
qui l'embarraſſât. La Princeſſe
très-grand; le caractere de ſon eſ
ſolide que n'eſt celui de la plup
auſſi Alfonſe ne regardoit plus ſa pa
foibleſſe. Il croyoit que c'étoit un t
rendre néceſſairement aux grandesq
ſonne qui l'avoit charmé; &, re
avec les yeux d'un Amant prévent
rien qui dût lui faire appréhender
paſſion ſi extraordinaire: il n'avoit
grands ſujets de jalouſie: ſi la Princ
née au Roi de Caſtille, ce Prince
Mari qui dût rendre un Amant jalou
ſe croyoit ſi bien lui-même dans l'
Princeſſe, & elle lui paroiſſoit avoi
capable de changement, qu'il n'appr
que ſes Rivaux l'emportaſſent un jou
ſeule choſe lui cauſoit du chagrin;
toujours auprès de la Princeſſe ſur
Cette qualité ne le contentoit pas;
être ſur le pied d'un Amant déclaré;
ſe déclarer, de peur de

rable lui permit de parler plus clairement de ſon amour.

Cependant la Princeſſe arriva en Eſpagne. Le Roi ſon Mari alla la trouver à Léon, où le mariage ſe fit. Dom Juan de Lune vouloit que celui de ſa Niece avec Alfonſe ſe fît en même tems. Il en fit parler au Roi par Catherine de Sandoval, mais ce Prince ne s'expliqua pas là deſſus: & comme Alfonſe n'étoit occupé que de la Reine, il fit connoître à la Comteſſe de St. Etienne tant de refroidiſſement, qu'elle crut ne devoir rien précipiter, de peur d'être refuſée: les choſes demeurerent donc dans le même état où elles étoient avant le mariage du Roi.

Ce fut en ce tems-là que l'Archevêque de Séville donna le feſtin dont nous avons parlé au commencement de ce diſcours, dans lequel Catherine, quoiqu'en froideur avec Alfonſe, ne fit pas ſcrupule de lui préſenter ſa bague, ſoit qu'elle voulût reveiller l'amour & la jalouſie du Roi, ſoit qu'elle eût peur qu'on ne remarquât l empreſſement qu'Alfonſe avoit pour la Reine, ſoit qu'elle n'eût pas été maîtreſſe de ſes ſentimens dans une occaſion où il s'agiſſoit de marquer ſon choix.

Quand le feſtin fut fini, & après que la Cour ſe fut retirée, & qu'on eût laiſſé le Roi ſeul avec la Reine, Alfonſe, qui avoit perdu l'eſprit à force d'aimer cette Princeſſe, ne put ſe réſoudre à ſe retirer chez lui: il alla ſe promener ſeul ſur une petite terraſſe qui étoit ſous les fenêtres de la Reine, ayant continuellement les yeux attachés ſur ces fenêtres, & ſe plongeant dans toutes les penſées que ſon amour & ſa jalouſie pouvoient lui donner.

Il y avoit deux heures qu'il étoit-là, reſolu d'y paſſer toute la nuit, quand il vit ſortir d'un eſcalier dérobé, qui deſcendoit ſur cette terraſſe, un homme qui venoit droit à lui: la nuit étoit fort obſcure, & il ne put le reconnoître. Il s'avança pour-

... ... qu'il monter, tu trouvera
te, & avant deux heures tu me
Cet homme ayant dit ces paroles ſi
raſſe fermant la porte ſur Alfonſe,
l'eſcalier.

Alfonſe ne pouvoit deviner,
homme, ni ce que tout cela voulc
bien que l'eſcalier étoit un eſcalier
noit dans un cabinet tout proche c
la Reine. Il rêva quelque tems à
& ſans y pouvoir rien comprendre
Il trouva la porte du cabinet ouv
& il vit auſſi que la porte de la cha
ne n'étoit point fermée. Comme i
Roi étoit avec elle, il ſe repentit
il ne douta point qu'il ne fût perd
le trouver-là: il voulut ſortir; m
réter par une femme, qui, le prena
lui dit: Hé bien, Sire, vous trouv
mal? Il reconnut que c'étoit la R
homme ne ſe trouva dans l'état où

Il ne ſavoit que comprendre à
& ſe voyant dans la chambre de l
geoit par ce qu'elle lui diſoit, qu
pour le Roi, & que le Roi n'étoi
Il crut que l'homme qui l'étoit veni
terraſſe, pouvoit bien ...

caſion qui lui mettoit cette Princeſſe entre les bras: il entra dans la chambre, & ſe mit au lit: & la Reine, qui croyoit que c'étoit le Roi, s'y mit avec lui.

Cette avanture, ſi ſuprenante, étoit fondée ſur le deſſein le plus extraordinaire que jamais homme ait conçu; & la choſe eſt ſi peu vraiſemblable, qu'on n'y pourroit jamais ajouter foi ſi elle n'étoit une vérité de l'Hiſtoire.

Le Roi de Caſtille, qui s'étoit apperçu que l'opinion qu'on avoit de ſon impuiſſance, autoriſoit les factions qui ſe formoient tous les jours contre lui, réſolut, à quelque prix que ce fût, d'effacer cette opinion, & de ſouffrir pour céla qu'un autre prît ſa place dans le lit de la Reine. Celui ſur qui il jetta les yeux, fut le Comte de Lédeſma, ſon Favori. Il convint donc avec lui, que, dès qu'il ſe ſeroit retiré avec la Reine, la nuit de ſes nôces il feroit ſemblant de ſe trouver mal; qu'il deſcendroit ſur la terraſſe, où il ordonna au Comte de ſe trouver; & que le Comte, montant par l'eſcalier dérobé, iroit dans le lit de la Reine, ſans que cette Princeſſe s'en apperçût; qu'enſuite il reviendroit par le même eſcalier reprendre le Roi, qui retourneroit chez la Reine.

Les choſes étant ainſi concertées, le Roi deſcendit comme il en étoit convenu; &, trouvant Alfonſe ſur la terraſſe, il crut que c'étoit le Comte de Lédeſma, & le fit monter comme nous l'avons dit; & ne doutant point du tout que ce ne fût lui qui étoit chez la Reine, il ſe mit à l'attendre ſur la terraſſe. Il n'y avoit qu'un moment qu'Alfonſe étoit entré, & que le Roi attendoit, quand le Comte de Lédeſma vint au rendez vous. Il reconnut que c'étoit le Roi qui l'attendoit, & allant à lui, & s'en étant fait reconnoître, il jetta ce Prince dans une ſurpriſe qu'on ne peut exprimer, en lui faiſant voir qu'un autre que lui étoit chez la Reine.

Le Roi lui apprit comment il s'étoit mépris; & ſa premiere penſée fut de remonter chez la Reine, & de tuer celui qu'il y trouveroit. Mais il jugea un moment après, que ce ſeroit un éclat qui ne ſervîroit qu'à le deshonorer, & qu'il valoit mieux diſſimuler: ainſi que, par une avanture la plus ſinguliere qui fut jamais, Alfonſe, ſe trouva poſſeſſeur de la Reine; & que le Roi, qui le haïſſoit mortellement, étoit contraint de diſſimuler.

Ce Prince, voyant que c'étoit une néceſſité de tenir la choſe ſecrette, ordonna au Comte de Lédeſma de ſe retirer, & de le laiſſer ſeul attendre celui qui étoit chez la Reine; mais comme il vouloit connoître qui c'étoit, il commanda au Comte de ſe cacher, & de le ſuivre quand il ſortiroit. Le Comte ſe cacha, & le Roi continua à attendre ſeul ſur la terraſſe.

Alfonſe, ſe trouvant avec la Reine, fut tenté

Comte eût eu le loiſir de le reconnoître, il lui donna un coup de poignard qui le jetta à terre. Le Comte étourdi du coup ne put reconnoître Alfonſe, & il le laiſſa ſe retirer ſans qu'il pût deviner qui c'étoit.

Dès qu'il ſe fut retiré, & qu'il eut rêvé à ſon avanture, il en devina une partie. Il ſavoit bien que le Roi étoit incapable d'avoir des enfans, & il ne douta plus que ce Prince ne fût venu ſur la terraſſe pour y chercher celui dont il vouloit ſe ſervir pour donner des héritiers au Royame de Caſtille. Il vit bien que ce n'étoit pas à lui que le Roi avoit penſé, & que le hazard lui avoit fait prendre la place d'un autre, mais il ne ſavoit ſi le Roi ne l'avoit point reconnu; & comme il ne doutoit pas qu'en cas qu'il eût été reconnu, on ne le fît périr, il prit d'abord le deſſein de s'éloigner. Mais faiſant reflexion que cet éloignement pourroit être ſuſpect, & ſervir de preuve que c'étoit lui qui étoit entré chez la Reine, en cas qu'il n'eut pas été reconnu, il prit la reſolution de ne faire ſemblant de rien, de retourner dès le lendemain chez le Roi, & d'attendre tout ce qu'il plairoit à la deſtinée d'ordonner de ſon ſort.

Dès que le jour parut, on lui vint dire que le Comte de Lédeſma avoit été aſſaſſiné, ſans qu'on ſût par qui. Alfonſe connut alors que c'étoit ce Comte qui l'avoit ſuivi, & cela lui fit juger que c'étoit lui dont il avoit pris la place chez la Reine: ainſi il connut tout ce qui lui reſtoit à deviner dans ſon avanture.

Le Comte de Lédeſma fut trouvé à demi-mort, & porté chez lui, où le Roi le vint viſiter dès qu'il fut levé, moins pour lui marquer la part qu'il prenoit à ſa conſervation, que pour ſavoir s'il avoit reconnu celui qui étoit entré chez la Reine. Le Comte ne lui en put rien apprendre; & le Roi, qui vouloit s'en éclaircir, & qui ſavoit bien que le

amans. Il s'imagina que la froideur venir de ce qu'elle avoit eu quelq de ce qui étoit arrivé la nuit paſſée dire combien cette penſée l'emban

Jamais homme ne ſe trouva dans différentes & dans un état plus ag

Quand il faiſoit reflexion qu'il av perſonne d'un mérite ſi accompli, éperdûment amoureux, il ſe trouv reux homme qui fût au monde: m noit à penſer qu'il n'étoit redevable qu'au ſeul hazard, & que l'amour n'avoit eu aucune part aux faveur reçues, il tomboit dans un chagri autre côté, il voyoit bien que cett poſoit à une perte évidente, dès q nue; & il mouroit pourtant d'envie noître. Il fut mille fois tenté d Reine ce qui s'étoit paſſé: mais la fi Princeſſe l'obligeoit au ſilence, plu extrémités où il s'expoſoit en ſe d

Ce n'étoit encore-là que le con ſes peines; & ce qui cauſoit la froi ne à ſon égard, lui en fit ſentir de n'avoient peut-être jamais été ſer Amant.

Cette Princeſſe n'avoit point aimé

avoit été avec elle, ſe repentit d'avoir juſques là paru en regarder & en écouter un autre.

Ainſi, par un effet le plus bizarre qui fut jamais, Alfonſe ſe trouva dans le fond celui que cette Princeſſe aimoit véritablement, puiſqu'elle n'aimoit que celui qui avoit paſſé la nuit avec elle; mais que l'erreur où elle étoit qu'elle l'avoit paſſée avec le Roi, étoit cauſe qu'elle avoit de la froideur pour celui-là même qui lui avoit donné tant d'amour: elle aimoit Alfonſe, & elle croyoit aimer le Roi: elle haïſſoit le Roi, & elle croyoit être réſolue de haïr Alfonſe.

On n'eut pas de peine à reconnoître les empreſſemens qu'elle avoit pour le Roi, & ſa froideur pour tous les autres: elle ne put s'empêcher de s'expliquer à une Confidente de l'injuſtice qu'on faiſoit au Roi. Cette Confidente, qu'Alfonſe avoit gagnée, lui ayant rendu compte de ce que la Reine lui avoit dit ſur cela, il connut ſur quoi étoit fondée la froideur de cette Princeſſe; c'eſt-à-dire, qu'il ſe trouva jaloux de lui-même, & plus tenté que jamais de la tirer d'erreur.

C'étoit le ſeul parti qu'il y avoit à prendre pour goûter tout ſon bonheur, mais il ne voulut pas ſe déclarer tout d'un coup; il ſe contenta de dire à la Confidente de la Reine, que le Roi pourroit bien l'avoir trompée, & en avoir mis un autre à ſa place.

La Confidente redit à la Reine ce qu'Alfonſe lui avoit dit, & cette Princeſſe ſe reſſouvenant que le Roi s'étoit trouvé mal, qu'il étoit ſorti & revenu, & reſſorti encore, & rappellant même dans ſon eſprit quelques tons de celui qui avoit paſſé la nuit avec elle, qui ne convenoient pas trop au Roi, crut que ce que la Confidente lui faiſoit appréhender, pourroit bien être: elle fut confirmée dans cette crainte par la conduite du Roi, qui, faiſant ſemblant de ſe trouver mal, coucha ſeul les jours ſuivans.

Il eſt mal-aiſé d'exprimer l'état où ſe trouva cette Princeſſe. Plus elle faiſoit reflexion à ce qu'on lui avoit dit, plus elle y trouvoit de vraiſemblance; & il y avoit des momens où elle n'en doutoit plus. Dans ces momens elle concevoit une haine mortelle pour le Roi, & elle avoit une curioſité extrême de ſavoir qui étoit celui qui avoit pris ſa place. Alfonſe étoit celui de tous les hommes de la Cour qu'elle aimoit le plus, & il y avoit des momens où elle auroit ſouhaité que ce fût lui: mais elle n'y voyoit aucune apparence, ne ſe perſuadant pas que Roi eût pu confier une choſe de cette importance à un homme qu'il haïſſoit mortellement.

Cependant, ſoit qu'on ſe perſuade ce qu'on ſouhaite, ſoit qu'elle crût en avoir quelques preuves, tous ſes ſoupçons tomberent ſur lui, & elle n'eut plus la force de le regarder ſans rougir.

Alfonſe s'apperçut de ſon embarras, & il en fut embarraſſé lui-même. Il ne ſavoit ſi la rougeur de

Elle dit ſes conjectures à ſa Confidente, & la Confidente dit à Alfonſe que la Reine commençoit à croire que le Roi l'avoit trompée; mais qu'elle ne doutoit preſque plus que le Comte de Lédeſma ne fût celui qui étoit venu dans ſa chambre.

Alfonſe, qui avoit été juſques-là maître d'un ſecret qu'il brûloit de découvrir, ne put plus réſiſter: il ne dit pourtant rien à la Confidente, & il voulut lui-même en éclaircir la Reine. Il fut long-tems ſans en trouver l'occaſion; & il ne la trouva que quand la Reine ſe ſentit groſſe, & que toute la Cour lui vint faire des complimens ſur ſa groſſeſſe.

Alfonſe prit le tems qu'il n'y avoit perſonne auprès d'elle que ſa Confidente, qui s'étant un peu éloignée, lui donna lieu de parler à la Reine.

„ Si V. M. connoiſſoit tout le bonheur d'Alfon„ ſe, elle ſe perſuaderoit aiſément qu'il n'y a per„ ſonne à la Cour qui ait plus de joie de la gloire „ qu'aura V. M. de donner un Fils au Roi de Caſ„ tille." Il rougit en prononçant ces paroles, il parut interdit, & il ne put continuer.

La Reine ne fut pas moins embarraſſée de ſon côté: elle jetta les yeux ſur Alfonſe, & elle crut voir dans les ſiens tout ce qu'il avoit à lui dire. Ils demeurerent ainſi quelque tems ſans parler; mais, enfin, Alfonſe ſe jettant à genoux: „ Oui, Mada„ me, lui dit-il, tout ce que vous penſez, eſt „ vrai, & c'eſt moi. Ah! que me dites-vous? in„ terrompit la Reine. Ce que je vous aurois ca„ ché toute ma vie, ſi j'avois pu ſouffrir que V. „ M. ſoupçonnât un autre que moi du plus glo„ rieux de tous les crimes, & du plus ardent de „ tous les amours."

La Reine, ſe couvrant le viſage, & détournant la tête: „ Ah! deviez-vous, dit-elle, contribuer „ au malheur de la plus infortunée de toutes les „ Reines?"

„ Il eſt vrai, reprit Alfonſe, que je ſuis le coupable, mais je ne dois mon crime qu'à mon amour; la faveur & la confidence du Roi n'y ont „ point de part; & ce Prince ignore encore, & „ mon crime, & mon bonheur." Alors, voyant que la Reine ne diſoit mot, il lui raconta la maniere dont cette ſurprenante avanture s'étoit paſſée, & à-peine avoit-il achevé de parler que le Roi entra. Il s'apperçut qu'Alfonſe lui parloit avec application, & que ſon arrivée leur cauſoit à l'un & l'autre beaucoup d'embarras. Il s'imagina en ce moment qu'Alfonſe pourroit bien être celui qu'il avoit tant de curioſité de connoître, & qui étoit entré chez la Reine à la place de ſon Favori. Cette imagination lui parut preſque une vérité, & il réſolut de ne rien épargner pour s'en éclaircir.

La voie dont il s'y prit, eſt la plus inconcevable de toutes celles qu'il pouvoit prendre: mais ce Prince étoit l'homme du monde le plus extraordinaire; & rien ne doit paroître incroyable de lui,

c'eſt que c'étoit un piége pour le ſurprendre, & il réſolut fortement de ne point ſe déclarer. Il demanda au Roi quel étoit le ſervice dont il plaiſoit à Sa Majeſté de le récompenſer, mais il ne put faire cette demande ſans rougir. Le Roi, ſe confirmant toujours dans ſes conjectures, „ Eſt-ce, dit-„ il, pour augmenter ma confuſion, que vous vou-„ lez que je vous explique ce ſervice que vous „ ſemblez ignorer; mais, puiſque vous le voulez, „ il faut vous apprendre que ce n'eſt point le ha-„ zard qui vous a rendu le plus heureux de tous „ les hommes; que c'eſt un effet de mon choix, „ & de la confiance que j'ai eue en vous, dans le „ cruel embarras où je me trouvai par ma malheu-„ reuſe conſtitution. Je vous apperçus ſur la peti-„ te terraſſe; je bénis le Ciel qui vous y avoit en-„ voyé pour réparer ma honte: vous ſavez le reſ-„ te, & diſpenſez moi de le dire; mais il faut con-„ tinuer à me ſervir, & ôter juſqu'au moindre ſoup-„ çon d'une intrigue qui me deshonoreroit. Trou-„ vez-vous encore ce ſoir ſur la terraſſe, & vous „ y goûterez le même bonheur dont vous avez „ joui." En diſant ces paroles, il le quitta après l'avoir embraſſé, & dans le moment il lui fit expédier les proviſions de la penſion qu'il lui avoit promiſe.

Le Roi ne voulut point attendre la réponſe d'Alfonſe, parce qu'il avoit un moyen plus ſûr de s'éclaircir. La maniere dont il avoit parlé, n'étoit pas aſſez claire pour obliger Alfonſe de revenir le ſoir ſur la terraſſe, en cas que ce ne fût pas lui qui s'y fût trouvé la premiere fois: mais, ſuppoſé qu'il y vint, c'étoit une conviction que les doutes du Roi étoient bien fondés, & qu'Alfonſe étoit effectivement celui qu'il cherchoit.

La nouvelle faveur d'Alfonſe ſurprit toute la Cour; mais perſonne n'en fut plus ſurpris que la Reine, qui connoiſſoit la haine que le Roi avoit

...n que cette Princeſſe ne conſen-
...truction de cette intrigue, qui
...auroit été de bonne-foi. Cependa
...dument, & ſon amour l'emporta
...à l'occaſion qu'on lui promettoit,
...tre ſes bras une Princeſſe qu'il ſe
...gré toutes ſes réflexions, il réſolu
...ſoir ſur la petite terraſſe, dût-il y

Comme aucune des actions des
te, on ſut à la Cour que le Roi co
la avec la Reine; & on y fit d'au
flexion, qu'on ſavoit bien que ce
arrivé depuis le lendemain de ſon r
aiant toujours fait ſemblant d'être m

La Reine en fut extraordinairem
elle reſolut de ne ſe point laiſſer
qu'elle eût aſſez de vertu pour ne
un pareil commerce, ſoit qu'elle eût
voir quel ſeroit celui dont le Roi ſe
qu'elle eſperât peut-être que ce ſer
que c'étoit dans cette vue que le Ro
ce jour-là tant de graces. Elle cac
dans un oratoire, qui étoit près d
s'en ſervir quand il ſeroit tems.

C'étoit toujours Bertrand de la C
Roi vouloit ſe ſervir: mais il prit la
re cacher

binet, il éteignit le flambeau, comme s'il se fût éteint par hazard, & en même tems la Cuéva entra dans la chambre, & le Roi descendit sur la terrasse pour voir s'il n'y trouveroit point Alfonse.

Dès que la Cuéva fut entré dans la chambre de la Reine, il alla se mettre dans son lit: mais cette Princesse étoit déja relevée; & entrant dans l'oratoire, elle prit le flambeau qui y étoit allumé, & s'approchant du lit elle regarda celui qui y étoit, & elle reconnut que c'étoit la Cuéva, qui dans ce moment se jetta à terre comme un homme éperdu, & regagna le cabinet. La Reine, qui haïssoit ce Favori, & qui étoit bien-aise de cette occasion pour le perdre, cria au secours. Ses cris firent remonter le Roi, qui ne venoit que de descendre sur la terrasse, où il n'avoit trouvé personne: il entra dans le cabinet, où il vit la Reine tenant un flambeau à la main, & Bertrand de la Cuéva à demi-mort.

La Reine ne perdit point de tems. Elle se jetta aux pieds du Roi avant qu'il pût parler; & sans faire semblant de soupçonner ce Prince d'avoir part à l'action de la Cuéva, elle lui en demanda la punition. Le Roi ne pouvant point prendre d'autre parti pour couvrir son infamie, que d'accorder à la Reine ce qu'elle lui demandoit, il fit semblant de vouloir poignarder la Cuéva; mais, s'arrêtant, il dit à la Reine qu'il valoit mieux différer, pour rendre plus secrette une chose dont l'éclat lui seroit honteux; qu'il lui répondoit que l'insolence de la Cuéva ne demeureroit pas impunie; & aussi-tôt il commanda à ce malheureux de le suivre; & il se retira avec lui dans son appartement, où ils déplorerent ensemble le malheureux succès de leur intrigue.

Pendant que ces choses se passoient dans le cabinet de la Reine, Alfonse arriva sur la terrasse. Il y attendit quelque tems, & ne voyant paroître personne, il s'approcha de la porte de l'escalier,

il fut tranſi à cette vue, & il
Reine qui étoit reſtée ſeule dan
tendant du bruit dans le cabinet, v
le flambeau pour voir ce que c'
ſa ſurpriſe, quand elle vit Alfonſe

Il n'oſoit parler, craignant qu
dans la chambre; & la Reine, cr
priſe, oſoit auſſi peu parler que lui
rent avec un étonnement réciproq
Reine, prenant la parole, „ par
„ dit-elle, êtes-vous ici, & ſav
„ vient d'arriver?" Alfonſe, jug
ne étoit ſeule, lui apprit en deux
qu'il avoit eu avec le Roi, & que
ordre qu'il s'étoit rendu ſur la
jettant auſſi-tôt à ſes pieds, „ P
„ dit-il, Madame, ſi mon amour
„ qu'à vouloir répondre ſans votre
„ tions du Roi. Hélas! lui dit la
„ n'a penſé qu'à vous perdre: un a
„ ſa place; & le Roi ne vous a fait
„ pour s'éclaircir des doutes que lu
„ premiere avanture: mais conſole
„ a pris ſoin de nous venger." A
charmante Reine lui raconta l'avant
va; &, quoiqu'elle fût occupée de
ell

venger encore mieux du Roi, en lui accordant volontairement ce qu'il avoit déjà obtenu d'elle ſans qu'elle le ſût. La Reine blâma Alfonſe avec tant de tendreſſe & de douceur, de l'inſolence d'une pareille propoſition, que, tout éperdu qu'il étoit, il n'oſa la preſſer davantage. „ Retirez-vous, lui „ dit-elle: &, ſi vous m'aimez, ne penſez qu'aux „ moyens de me retirer d'une Cour où ma con„ ſcience & mon honneur ne me permettent plus de „ demeurer." En diſant ces paroles, elle rentra dans ſa chambre, dont elle ferma la porte; & Alfonſe reprit le chemin de la terraſſe.

Dès que le Roi ſe fut retiré dans ſon appartement, il lui vint une penſée étrange: il voyoit bien qu'il ne pouvoit pas laiſſer la Cuéva impuni; il avoit une extrême envie de ſavoir ſi Alfonſe ſe ſeroit rendu ſur la terraſſe. „ Ne perdons point de tems, „ dit-il à la Cuéva, & voyons ſi Alfonſe ſera ve„ nu au rendez vous que je lui ai donné. Allez„ vous-en ſur la terraſſe, ajoûta-t-il; & ſi vous y „ trouvez Alfonſe, amuſez-le juſqu'à ce que je „ vous envoye aſſez de gens pour vous ſaiſir de lui „ mort ou vif."

La Cuéva obéit auſſi-tôt; & le Roi, le voyant parti, appella ſon Capitaine des Gardes: il lui ordonna de prendre cinquante Gardes avec lui, d'aller ſur la terraſſe, & s'il y trouvoit du monde de faire main baſſe ſur eux, & de les maſſacrer.

Par cet ordre cruel le Roi avoit un moyen infaillible de ne pas laiſſer vivre la Cuéva, qu'il ſavoit bien qu'on trouveroit ſur la terraſſe, & de s'éclaircir de ſes ſoupçons ſur Alfonſe en cas qu'on l'y trouvât avec lui, mais de le faire périr en même tems; puiſque l'ordre du Capitaine des Gardes portoit, qu'il maſſacrât tout ce qu'il trouveroit ſur la terraſſe, quand même il y trouveroit plus d'une perſonne.

Capitaine des Gardes arriva avec
fonſe fut le premier qui l'apperçu
craignoit d'être arrêté, il quitta l
fit jour au travers de tant de ſold
euſſent pu le reconnoître, & ſe ſau

La Cuéva reſta ſeul à eſſuyer u
coups de mouſquets, qui le laiſſer

La Capitaine des Gardes, qui
par le diſcours du Roi, que Sa M
trop aſſurée s'il y auroit plus d'u
terraſſe, & qui craignit la colere d
apprenoit qu'on eût laiſſé échapper
avec la Cuéva, vint lui dire qu'il
que lui; qu'il avoit exécuté ſes
étoit mort: ainſi le Roi ne put être
doutes: & Alfonſe ſe ſauva encore
ſion ſans qu'on le connût, où qu'o
ſoupçonner.

Dès que le Capitaine des Gardes
te au Roi du ſuccès de ſa commiſ
alla chez la Reine: il la trouva le
peine du grand bruit qui s'étoit fai
tres; car elle avoit entendu la déc
quetterie, & cette pauvre Princeſſe
que ce ne fût Alfonſe qu'on veno
L'arrivée du Roi ſembla lui confirm

connut; & la joie qu'elle eut que ce ne fût pas Alfonſe, lui rendit la tranquillité de ſon eſprit. Elle remercia le Roi d'une juſtice ſi prompte; ajoûtant qu'elle auroit pourtant été bien-aiſe qu'on ſe fût contenté d'éloigner ce malheureux, ou de l'enfermer, pour lui donner le tems de ſe repentir.

Cependant, quelque bleſſé que fut la Cuéva, il ne mourut pas: on trouva, dès qu'on l'eut reporté chez lui, qu'il reſpiroit encore; & à force de remédes on lui fit revenir la connoiſſance. Le Roi l'alla voir en ſecret, & apprit de lui qu'Alfonſe étoit venu ſur la terraſſe. Ainſi ce Prince fut entierement éclairci de ce qu'il vouloit ſavoir, apprenant enfin qu'Alfonſe étoit celui qui avoit pris ſa place dans le lit de la Reine.

On auroit peine à exprimer les extrémités où le porta ſa fureur: il entra chez la Reine, & il la bruſqua, comme ſi elle eût eu part à ce qui étoit arrivé; & ſans s'expliquer ſur aucun détail, il jura devant elle qu'Alfonſe ne paſſeroit pas la journée ſans périr.

La Reine n'oſa demander au Roi le ſujet de cet emportement, & elle ne douta point que l'indiſcrétion d'Alfonſe n'eût éclairci ce Prince. Cependant, dès que le Roi fut ſorti, elle fit avertir Alfonſe de prendre la fuite, lui mandant qu'il n'y avoit point d'autre moyen de ſauver ſa vie, puiſque le Roi ſavoit tout ce qui étoit arrivé.

Alfonſe vit bien que le péril étoit extrême, & qu'il étoit perdu s'il ne trouvoit un aſile contre les pourſuites du Roi. Il crut n'en point trouver de plus aſſuré que la citadelle de Soria, qui appartenoit à Dom Juan de Lune. Dom Juan lui promit ſa protection, mais il le fit ſouvenir en même-tems de la promeſſe qu'il lui avoit donnée depuis longtems d'épouſer la Comteſſe de Saint-Etienne; & Alfonſe, enviſageant tout d'un coup l'état de ſa

affaire que celle-là. Il renouvel
à Dom Juan; & il lui dit, que
ſa Niéce à Soria où il alloit ſe r
il l'épouſeroit ſans balancer. D
mit, & lui tint ſa promeſſe. M
irréparable; c'eſt qu'aiant fait p
Soria, il enleva Catherine de Sa
le il étoit devenu amoureux dep
qu'il lui avoit faite de l'épouſer.

Les voilà donc dans Soria; c'e
la Comteſſe de Saint-Etienne, D
therine de Sandoval. Dom Juan r
tre Catherine devant Alfonſe & ſa
ma dans une chambre, eſperant l'
le mariage des deux autres ſeroit a

Des choſes ſi mal concertées ne
ſir, auſſi eurent-elles une iſſue très-
renouvelle à la Comteſſe toutes l
qu'il lui avoit faites autrefois; & la
ne ſuivoit que ſon penchant, paſſa
tes les raiſons qui auroient dû l'emp
un homme qui l'avoit ſi fort négli
plus étoit mal avec la Cour.

Leur mariage devoit ſe faire un jo
la mauvaiſe fortune d'Alfonſe le c
terraſſe du château

& il lui demanda ce que faiſoit Catherine de Sandoval à Soria. Cette demande ſurprit Dom Juan: mais, enfin, il avoua tout, & il dit, „ qu'il étoit „ raiſonnable qu'il ſongeât auſſi à ſon bonheur, en „ travaillant à celui des autres."

Alfonſe, oubliant alors le beſoin qu'il avoit de la protection de Dom Juan, & les termes où il étoit avec ſa Niéce, s'emporta contre lui de la maniere du monde la plus violente. Il dit, „ qu'il „ vouloit qu'on donnât la liberté à Catherine de „ Sandoval, & qu'il ne pouvoit s'allier avec un „ homme qui étoit capable d'enlever & d'empri„ ſonner les gens." Dom Juan, qui avoit de la fierté, répondit, „ qu'il étoit le maître, & de ſes „ actions, & de ſa maiſon; & que, comme il re„ tenoit chez lui les gens qu'il lui plaiſoit, il en „ chaſſeroit auſſi ceux qu'il voudroit."

Ces derniers mots qui regardoient Alfonſe, lui firent mettre l'épée à la main; & ſi la Comteſſe de Saint-Etienne ne fût accourue, les choſes auroient été plus loin, mais elle les ſepara; & ayant été inſtruite du ſujet de leur différend, elle obtint de ſon Oncle que Catherine ſortiroit de ſa priſon. Elle fit même la paix d'Alfonſe, croyant que la ſeule généroſité l'avoit obligé de prendre l'intérêt d'une perſonne affligée: mais elle ne fut pas long-tems ſans reconnoître ſon erreur; & dès qu'Alfonſe vit Catherine, il n'eut des yeux que pour elle; ce qui irrita ſi fort la Comteſſe, qu'elle crut avoir pour ſon Amant autant de haine, qu'elle avoit eu d'amour auparavant.

Cependant le Roi, ſachant qu'Alfonſe s'étoit retiré à Soria, & que Dom Juan avoit enlevé Catherine de Sandoval, que ce Prince aimoit toujours, envoya des troupes pour inveſtir cette place. Dom Juan & la Comteſſe de Saint Etienne, également mécontens d'Alfonſe, n'eurent pas de peine à l'abandonner en cette occaſion à la vengeance du

fonſe, qui ne ſoupçon[illegible] catherine de Sandoval, dont il [illegible] que jamais, n'eut aucune connoi[illegible] ſe tramoit ſous main. Ainſi il ſe y penſoit le moins, & conçu[illegible] Campo, qui étoit la priſon ordi criminels.

LIVRE SEC

S'il jamais on a eu lieu de connoî[illegible] a peu de certitude & de vraiſembl[illegible] part des reſſorts, qui à la Cour des la fortune ou la perte des homme ſuite de cette Hiſtoire. Il n'y a croye qu'Alfonſe, devenu odieux tille par tant d'endroits, ne dût être me criminel de Léze-Majeſté, por armes contre ſon Souverain. C'eſt que tout le monde en eut; &, dès pris ſa priſon, on ne douta plus de les choſes tournerent autrement; & près avoir encore donné

une extrême générosité & à un grand mépris des richesses & de la faveur, lui avoient gagné l'amitié de tous les honnêtes gens; & ceux-mêmes qui ne soutenoient que par des qualités entiérement opposées aux siennes (je veux dire les gens de Cour) ne laissoient pas de l'aimer, parce qu'ils ne le trouvoient jamais en leur chemin, par la profession qu'il faisoit de ne souhaiter & de ne demander rien. Les Dames, de leur côté, le trouvoient fort à leur goût, par beaucoup d'esprit & d'agrémens: ainsi il se vit plaint de tout le monde; mais les deux personnes qui prirent le plus de part à sa disgrace, furent la Reine, & Catherine de Sandoval, dont il étoit également aimé.

Comme on ne savoit point à la Cour les véritables raisons qui avoient obligé Alfonse de se retirer, on crut qu'il ne l'avoit fait que pour enlever Catherine de Sandoval, dont on savoit bien qu'il étoit amoureux; & l'on ne chercha point d'autres raisons que celle-là, qui eussent obligé le Roi de prendre les armes, puisque c'en étoit d'assez fortes, que d'avoir à retirer sa Maîtresse des mains de son Rival, & de punir en lui un Sujet qui avoit osé se révolter.

La Reine elle-même, qui avoit cru qu'Alfonse ne s'étoit embarqué dans cette mauvaise affaire que pour se garantir de la fureur du Roi, ne fut plus qu'en croire, quand on lui dit ce qui s'étoit passé à Soria. Elle jugea comme les autres, qu'ayant paru plus amoureux que jamais de Catherine de Sandoval, cet amour avoit eu plus de part à sa retraite, que la crainte d'être immolé à la jalousie du Roi.

Ses premieres pensées furent de le laisser périr, & il étoit difficile que d'abord elle en eût d'autres; car rien ne pouvoit l'irriter davantage, que d'apprendre qu'un Amant qui avoit été assez heureux pour la posséder, & pour recevoir depuis tant de

marques de ſa bonté & de ſes ſoins, ſe fût aſ
oublié pour ſe rembarquer dans l'amour d'une
tre. Elle apprit donc avec une ſecrette joie q
étoit priſonnier, & il y eut des momens où il
tardoit qu'il ne fût exécuté. Mais on a beau fai
quand on aime véritablement, rien ne donne
cœur des impreſſions égales à la crainte de voir
rir ce qu'on aime.

Quand cette Princeſſe ſe repréſenta bien ſéri
ſement qu'Alfonſe alloit périr, elle ne fut plus ſ
ſible qu'aux ſoins d'empêcher ſa perte ; mais elle
voyoit guéres d'apparence d'y réuſſir, puiſqu'
n'oſoit même témoigner au Roi qu'elle auroit v
lu le ſauver. Elle ſe renferma donc à faire
vœux inutiles ; & jamais état ne fut plus triſte
plus agité que le ſien.

Le Roi ne s'expliquoit point avec elle ſur ce
s'étoit paſſé la nuit de ſes noces ; mais elle ne p
voit ignorer que ce Prince ne fût inſtruit de ce
avanture, & c'eſt là ce qui lui faiſoit juger la p
te d'Alfonſe inévitable. Catherine de Sandoval
ſembloit la ſeule perſonne capable d'agir en ſa
veur ; mais comme le Roi vouloit toujours qu'
le crût amoureux d'elle, elle voyoit bien qu'il ét
difficile que cette aimable perſonne prît le pa
d'un Amant, qui paſſoit pour avoir voulu l'enlev
ainſi Alfonſe paroiſſoit d'autant plus proche de
perte, que tout étoit contre lui, & les raiſons
crettes qui faiſoient agir le Roi, & celles dont
vouloit prendre le prétexte.

Il n'y avoit qu'un parti à prendre, c'étoit de l'
der à ſe ſauver de ſa priſon, & c'eſt auſſi à quoi
Reine s'appliqua : mais Catherine de Sandoval av
déjà prévenu ſes ſoins à cet égard.

Cette généreuſe fille ne s'amuſa point à ſollici
ſa grace & ſa liberté auprès du Roi : elle ne s'a
pliqua qu'à ſe remettre mieux que jamais dans l'
prit de ce Prince ; & elle y réuſſit d'autant plus

cilement, que le Roi, voulant qu'on le crût fort amoureux, donnoit plus aiſément toutes les apparences d'un grand amour.

Quand elle ſe crut aſſurée de ſon crédit, elle jugea qu'il valoit mieux commencer par mettre ſon Amant en liberté, prévoyant bien que c'étoit un chemin plus court, que d'y faire conſentir le Roi. Le Gouverneur de Médina, à la garde duquel Alfonſe avoit été confié, étoit un homme qui avoit les dernieres obligations à Catherine de Sandoval; c'eſt ce qui lui rendit facile le deſſein qu'elle ſe propoſa de le faire ſauver.

Elle écrivit à ce Gouverneur de faciliter à Alfonſe les moyens de rompre ſa priſon, lui diſant qu'elle ſe chargeoit de tout ce qui en pourroit arriver, & lui permettant de garder ſa lettre pour ſervir à ſa juſtification, en cas qu'on voulût l'inquiéter.

Le Gouverneur ſe trouva embarraſſé, & tarda à faire reponſe. Ce retardement la jettant dans l'impatience, elle réſolut d'aller elle-même à Médina del Campo: elle demanda au Roi permiſſion d'aller paſſer deux ou trois jours dans un Monaſtere, dont une de ſes Parentes étoit Abbeſſe; & l'ayant obtenu, elle ſe déguiſa avec une de ſes filles, & prit le chemin de Médina.

La Reine, d'un autre côté, avoit pris des meſures pour le même deſſein; &, faiſant à l'Ambaſſadeur de Portugal une fauſſe confidence, elle lui avoit allégué des raiſons plauſibles pour l'engager à tâcher de ſurprendre les gardes d'Alfonſe. Ces raiſons étoient, qu'Alfonſe étoit dépoſitaire d'un ſecret important, qu'elle craignoit qu'il ne révélât, en cas qu'il fût condamné. Elle fit comprendre, autant qu'elle put, à l'Ambaſſadeur, que ce ſecret rouloit ſur des correſpondances ſecrettes qu'Alfonſe avoit avec le Roi de Portugal, qui la ren-

.iomme d'argent conſidérable au
dina, en cas qu'il voulût aider
en Portugal. Il choiſit pour
homme habile, qui arriva à Mé
que Catherine de Sandoval.

Quelque déguiſée que fût C
me la reconnut; &, ne ſachan
le étoit venue, il n'oſa d'abord
Gouverneur, & il prétexta d'au
voyage.

Catherine de ſon côté ne fut
raſſée de l'arrivée de cet homme;
le Gouverneur ne fût moins facil
roit cette eſpéce d'eſpion (car c'e
prenoit) elle réſolut de faire ſauv
les habits de la fille qui l'accomp

Elle entra donc avec elle dans
étoit enfermé. La ſurpriſe d'Alfo
mais on ne s'arréta point en diſco
le preſſa de prendre les habits d
obéit, & ſortit de la priſon, laiſſa
les ſiens.

Dès que Catherine eut mené A
elle le preſſa de ſe ſauver en dilig
na à la priſon pour tâcher de déliv
le avoit laiſſée à ſa place; mais il

réuſſi, & qu'Alfonſe étoit en liberté. L'Ambaſſadeur de Portugal en alla rendre compte à la Reine; & cette Princeſſe fut perſuadée que c'étoit à elle ſeule que ſon Amant étoit redevable d'un ſi grand bienfait.

Catherine de Sandoval retourna à la Cour, après avoir promis au Gouverneur de faire trouver bon au Roi l'évaſion d'Alfonſe. Mais comme elle ne pouvoit ignorer que celui qui étoit venu de la part de l'Ambaſſadeur de Portugal n'eût été engagé à ce deſſein par la Reine, elle connut que cette Princeſſe aimoit Alfonſe, & bien loin d'en avoir de la jalouſie, elle conçut pour elle une amitié plus forte que celle qu'elle avoit eue juſques-là; car ce n'étoit pas la premiere fois que cette généreuſe fille, qui n'aimoit Alfonſe que pour lui faire du bien, s'étoit trouvée capable d'aimer juſqu'aux Rivales-mêmes qui pouvoient aider à la fortune de ſon Amant.

Ce fut elle qui apprit au Roi qu'Alfonſe s'étoit ſauvé: elle fit ſemblant que le Gouverneur ayant été trompé par les gardes qu'Alfonſe avoit corrompus, s'étoit adreſſé à elle pour en informer le Roi, & ſe garantir de ſa colere.

Ce Prince, à cette nouvelle, eut de la peine à modérer ſon emportement; & quelque choſe que Catherine lui put repréſenter, il manda au Gouverneur de ſe rendre en Cour, pour apprendre de lui comment la choſe étoit arrivée.

Cet homme obéit, & ne voulant point accuſer Catherine de Sandoval, il dit au Roi qu'un Portugais étoit venu à Médina del Campo, & que ce pourroit bien être cet homme qui eût corrompu les gardes d'Alfonſe.

Le Portugais fut auſſi-tôt arrêté: mais quelque menace qu'on lui pût faire, il n'avoua rien. Cela n'empêcha pas que le bruit ne ſe répandit partout, qu'Alfonſe avoit été délivré par les ſoins de l'Am-

la traita comme ſi elle eût été
la choſe dont il la ſoupçonnoit

Cette Princeſſe auroit eu d
ler, ſi, au moment que le Roi
grandes menaces, Catherine
entrée. „ Ne cherchez point
„ qui a délivré Alfonſe; c'eſt
„ fait; &, ſi vous en doutez,
„ ſaiſir les papiers du Gouverne
„ y trouverez une lettre, par la
„ cité de le mettre en liberté."

Le Roi, ne ſachant que croire
verneur, qui, voyant Catherine
me, ſe jetta aux pieds de ce Pri
que c'étoit elle en effet qui l'avoi
vrer Alfonſe.

L'étonnement du Roi fut extrên
la Reine fut encore plus grand.
ſavoit point que Catherine de Sand
faire ſauver Alfonſe, elle crut que
diſoit n'étoit qu'un artifice pour en
d'en ſoupçonner d'autres: mais elle
ſe, quand le Gouverneur

„ Votre Majeſté en connoît une autre que moi, „ qui a fait la même choſe." La Reine rougit à ces paroles: & Catherine, ne voulant point l'embarraſſer, lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé à Médina lorſqu'Alfonſe s'étoit ſauvé; & elle finit ce diſcours, en promettant à la Reine un ſecret éternel ſur la part qu'elle avoit à cette évaſion, & en exhortant cette Princeſſe à continuer ſes bons offices au malheureux Alfonſe.

La Reine, étant reſtée ſeule, ſentit moins de joie de voir que le Roi ne la ſoupçonnoit plus, qu'elle n'eut de jalouſie de ce que Catherine avoit fait. Soit qu'elle eût le cœur moins grand & moins généreux qu'elle, ſoit qu'elle aimât Alfonſe d'une autre maniere que ne l'aimoit Catherine, elle ſentit qu'elle auroit voulu qu'aucune autre qu'elle-même n'eût aidé à la liberté d'Alfonſe; & elle commença dès ce moment à haïr Catherine de Sandoval, & à la regarder comme une Rivale qui poſſédoit ou qui devoit poſſéder le cœur de ſon Amant; car c'eſt ainſi que les paſſions produiſent des effets différens, ſelon la différence des cœurs où elles ſe trouvent.

Le Roi fut à peine rentré dans ſon cabinet, qu'il y fit venir Catherine de Sandoval, moins pour lui reprocher d'avoir aidé à faire ſauver Alfonſe, que pour la conſulter ſur le parti qu'il devoit prendre en cette occaſion. Il commença pourtant par lui faire des plaintes fort aigres, & par lui dire qu'il faloit qu'elle aimât éperdûment Alfonſe. „ Non, reprit cette illuſtre fille, ce n'eſt point l'a- „ mour qui m'a fait agir; c'eſt la ſeule gloire de „ votre Majeſté. Vous ſavez, Sire, que, quel- „ que amour que vous croyez que j'aye pour le „ pauvre Alfonſe, j'ai été la premiere à vous ſolli- „ citer de le marier à une autre. Quand j'ai vu „ qu'il alloit périr j'ai enviſagé le tort que Votre „ Majeſté ſe feroit à elle & à moi, ſi, en le con-

„ damnant, elle donnoit lieu de dire que vous n
„ l'avez immolé qu'à votre jalouſie; car tout l
„ monde eſt perſuadé, Sire, qu'il ne s'eſt retiré
„ Soria que pour m'enlever. Cette affaire n
„ paſſa point pour affaire d'Etat; on croit qu
„ c'eſt ſon amour qui lui a fait prendre les ar
„ mes, & que c'eſt le vôtre qui cherche à le
„ faire périr.

„ Ah! vous ne ſavez pas, reprit le Roi, com-
„ bien ce malheureux eſt criminel: il faut vous le
„ dire, car je n'ai rien de caché pour vous. Sa-
„ vez-vous qu'il eſt éperdûment amoureux de la
„ Reine, & que même il a trouvé le moyen de la
„ poſſéder; enſorte que j'ai lieu de croire, que
„ c'eſt lui qui eſt le Pere de la Princeſſe dont elle
„ eſt accouchée." Le Roi raconta pour lors ce qui étoit arrivé à Alfonſe la nuit de ſes noces, diſſimulant, autant qu'il le put, ce qu'il y avoit de honteux pour lui dans cette avanture.

Quelque ſurpriſe que fût Catherine en apprenant

„ à un Sujet qui n'eſt redoutable par aucun en-
„ droit. Puiſque tout le monde eſt perſuadé que
„ cette affaire n'eſt qu'une affaire de jalouſie &
„ d'amour, il faut que vous fortifiyez cette opi-
„ nion, en déclarant que vous ne la traitez point
„ comme une affaire d'Etat. Et quel tort pour-
„ rez-vous recevoir aux yeux du Public, en
„ pardonnant à un Rival qui ne paſſe pour cou-
„ pable, que parce qu'il a voulu enlever ſa Mai-
„ treſſe?"

Il y a peu de Prince capables de ſe laiſſer perſua-der par de ſemblables raiſons. Mais le Roi de Caſtille étoit un Prince foible, ennemi des embarras & des affaires, & il ſe laiſſa fléchir, comme ſi les raiſons dont on ſe ſervoit, euſſent été les meilleures raiſons du monde.

Il promit donc à Catherine de déclarer, qu'à ſa conſidération il oublioit la révolte d'Alfonſe & qu'il lui permettroit de reparoître à la Cour, quand il ſe ſeroit paſſé encore quelque tems, pour accoutumer les eſprits à un pardon qui pourroit paſſer pour foibleſſe, ſi la choſe ſe faiſoit ſi promptement.

Alfonſe n'avoit garde de ſe perſuader que ſa grace fût aiſée à obtenir; &, à peine fut-il échappé de Médina, qu'il crut qu'il ne pouvoit éviter la mort, quelque parti qu'il pût prendre. Son amour profitant de ſon déſeſpoir, ſe reveilla plus fortement que jamais dans ſon cœur; & ce que Catherine de Sandoval venoit de faire en le tirant elle-même de la priſon, lui donna un ſi extrême attachement pour elle, que, voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il réſolut de la venir chercher en des lieux où il pourroit encore avoir le plaiſir de voir ſa Maîtreſſe. Ainſi, au lieu de ſortir du Royaume, il revint à Madrit, & il s'y cacha ſous un nom & ſous un habit déguiſé, n'étant occupé que du ſoin de revoir Catherine de Sandoval.

Cette généreuſe perſonne, de ſon côté, ne pen-

... avoit données,
Madrit. Il s'arrêta ſur ſa rou
Royélos, diſtant de Lisbonne
lieuës: on lui dit dans ce E
d'enterrer un Eſpagnol, qui e
étoit tombé malade, & qui éto
qu'on n'avoit pu ſavoir qui il
loit que ce fût un homme de
qu'on avoit trouvé ſur lui de
grand prix. On les lui montra;
reconnoître un diamant qu'il a
ſa Maîtreſſe; c'eſt ce qui lui
de s'informer encore plus que
Eſpagnol; & n'en pouvant rien
ta le diamant qu'il apporta à Ca
val, en lui diſant qu'il n'avoit
d'Alfonſe à Lisbonne, & lui ren
ce qu'il avoit ouï dire à Royélos
y étoit mort.

Cet Eſpagnol étoit un Ecuy
ſon Maître envoyoit à Lisbonne
retournoit lui même à Madrit. Co
pour lui ménager des Amis, en
prît de s'y retirer, il avoit
ſon Ex...

On ne peut exprimer l'état où elle ſe trouva. Elle ne s'étoit jamais flattée de l'eſperance de l'épouſer, y trouvant des obſtacles invincibles: elle n'avoit pas laiſſé de l'aimer; & ſon amour étoit d'autant plus fort, qu'il étoit plus deſintéreſſé & plus généreux: elle avoit fait les choſes du monde les plus héroïques, pour lui marquer qu'elle n'étoit occupée que du ſoin de ce qui pouvoit lui être avantageux: elle s'étoit mille fois ſacrifiée pour lui: ce que le Roi lui avoit appris de ſon amour pour la Reine, & de ce qui lui étoit arrivé avec cette Princeſſe, avoit allarmé ſa paſſion; mais elle s'étoit miſe au-deſſus de ces jalouſies, pour ne travailler qu'à conſerver la vie de ſon Amant.

Ce fut donc aux nouvelles de ſa mort, qu'elle ſentit ce qu'elle n'avoit point ſenti juſques-là. „ J'étois conſolée, ſe diſoit-elle à elle-même, de tout „ ce que la fortune & les infidélités de mon Amant „ mettoient d'obſtacles à la tranquillité de mon „ cœur, puiſqu'enfin j'avois le plaiſir de lui mar„ quer que je ne l'aimois que pour l'amour de „ lui-même: plus ce que je faiſois pour lui étoit „ difficile, plus je me ſavois bon gré de le faire. „ Mais il eſt mort, & tout ce que j'ai fait, ne „ lui a ſervi de rien." Elle s'abandonnoit à ſes penſées, pendant que ſon Amant lui préparoit de nouveaux ſujets d'affliction, & alloit mettre ſon cœur à d'autres épreuves.

Nous avons dit qu'Alfonſe étoit revenu à Madrit, & ſe tenoit caché dans un des faux-bourgs de cette ville: ce que nous avons juſqu'ici fait connoître de ſon caractere, doit faire juger qu'il ne ſe tint pas long-tems dans cette retraite, & qu'il chercha bientôt à ſe faire voir à Catherine de Sandoval.

Il croyoit en effet n'être occupé que d'elle, & il alloit tous les jours ſe cacher dans un endroit du Palais par où il croyoit qu'elle dût paſſer lorſqu'el-

le ſe retireroit dans ſon appartement. Mais la fauſſe nouvelle de ſa mort affligea aſſez Catherine de Sandoval pour en tomber malade: ainſi elle garda le lit, & Alfonſe alla trois ou quatre ſoirs l'attendre inutilement. Un ſoir il fut apperçu par un Officier de la Reine qui crut le reconnoître. Cet Officier le dit à celle qui étoit la Confidente de cette Princeſſe. Cette fille, voulant s'éclaircir de la vérité, paſſa dans l'endroit où étoit Alfonſe; & quoique le lieu fût fort obſcur, elle ne douta point que ce ne fût lui. Etonnée de le trouver-là, elle lui dit à l'oreille qu'elle le reconnoiſſoit; & ne pouvant réſiſter à la curioſité de l'entretenir, elle le pria de vouloir paſſer dans ſon appartement; l'aſſurant qu'il ne ſeroit vu de perſonne, & qu'il pourroit voir la Reine.

La fille qui le conduiſoit, l'enferma dans un cabinet qui touchoit à la chambre de la Reine, & elle alla avertir cette Princeſſe qu'il étoit-là. La Reine refuſa conſtamment de le voir, & lui fit or-

„ me, que je la trompe.... Comme il disoit ces paroles, la Confidente accourut avec précipitation, disant que le Roi entroit, & étoit déjà dans la chambre. La Reine sortit pour aller au-devant de lui, fermant la porte du cabinet où Alfonse resta, & d'où il put entendre tout ce que le Roi dit à la Reine.

„ Je viens, Madame, dit le Roi d'un air gai, „ vous apprendre une nouvelle qui vous surpren„ dra: c'est que je pardonne à Alfonse de Cor„ douë, & que j'ai promis à Catherine de Sando„ val de lui permettre de revenir à la Cour dans „ six mois."

La Reine, qui ne vouloit pas que le Roi crût qu'elle prît à cette nouvelle autant d'intérêt qu'elle y en prenoit, lui représenta que l'on seroit surpris d'une clémence si rare, & sembla vouloir combattre la résolution que le Roi avoit pris de lui pardonner.

Ainsi Alfonse, qui écoutoit la conversation, connut que des deux personnes qu'il aimoit, l'une avoit eu le courage de se déclarer pour lui, & de faire sa paix, pendant que l'autre sembloit vouloir empêcher ce Prince de lui pardonner.

Quoi qu'il eût lieu de croire que la Reine ne parlât ainsi que pour ne pas se déclarer, il ne laissa pas pourtant de desapprouver son procédé, en le comparant à celui de sa Rivale: & son cœur, qui avoit deux heures avant si aisément passé de l'amour de Catherine de Sandoval à celui de la Reine, repassa avec la même facilité de l'amour de la Reine à celui de Catherine de Sandoval; c'est ce qui le fit obéir, quand, le Roi s'étant retiré, la Reine lui envoya dire qu'il sortît. Elle accompagna cet ordre d'un compliment sur la nouvelle que le Roi venoit de lui apprendre, le priant de ne point paroître à la Cour jusqu'à ce que les six mois fussent expirés.

... avoit vu Alfonſe
compte des raiſons qu'elle avoit
qu'il ne fût mort.

La Reine ſe ſouvint alors de
qu'Alfonſe lui avoit dites, c'eſt
therine de Sandoval; & elle alla
tromperie qu'il lui faiſoit, c'étoi
pour mort. Elle ſentit une ſec
qu'il trompoit ſa Rivale; & elle
que ce ne fût une marque qu'il l'a
le: cette penſée lui fit diſſimuler
d'Alfonſe. Mais elle ne parut p
de la nouvelle que lui apprenoit
doval, pour que cette généreuſe
contente; car elle auroit voulu q
avoit tant fait que de travailler
fonſe, eût autant de douleur qu
Elle crut donc que la Reine étoi
la plupart des femmes, qui ne ſa
leurs Amans juſques dans le tom
retira plus convaincue que jamai
n'étoit capable d'aimer avec la déli
ſtance dont elle aimoit.

Pendant qu'elle pleuroit contin
de ſon Amant, & qu'elle prétexto
dité pour ne point paroître en pub
toit ...

qu'il fût Alfonſe, fut gagné par les préſens qu'il lui offrit, & s'engagea de le mener le lendemain chez Catherine, comme s'il eût été un Médecin de ſes amis; & c'eſt pour cela qu'il lui fit prendre un habit conforme à cette profeſſion.

Il garda ſa parole, & le lendemain il entra chez elle ſuivi d'Alfonſe. Quand il lui eut parlé un moment ſur ſon indiſpoſition, il lui dit qu'il y avoit-là un Médecin qui avoit un ſecret à lui communiquer, & qu'il la prioit de trouver bon qu'il approchât. Elle répondit qu'on le fît venir: alors le Médecin fit ſigne à Alfonſe, & il ſe retira dans l'endroit le plus éloigné de la chambre.

Le viſage d'Alfonſe ne pouvoit être remarqué de Catherine, parce que la ruelle de ſon lit étoit trop obſcure; & d'ailleurs l'habit ſous lequel il lui parloit, le rendoit entierement méconnoiſſable.

Elle ne le reconnut donc point, & Alfonſe, voyant qu'elle le regardoit ſans le reconnoître, ne put s'empêcher de rire, & en même tems lui prenant les bras, il les lui ſerra d'une maniere fort tendre. Cette action & un ris ſi familier ſurprirent Catherine: elle alloit lui témoigner ſa ſurpriſe avec une eſpéce de colere, quand Alfonſe s'approchant de ſon oreille lui dit en lui ſerrant la main: „ Hé „ quoi, Madame, ne reconnoiſſez-vous pas Al„ fonſe de Cordouë?" Ces paroles la frapperent & la ſurprirent d'une ſi étrange ſorte, que ne doutant point que ce ne fût le phantôme d'Alfonſe, qu'elle croyoit mort, elle fit un grand cri, qui fut ſuivi d'une ſueur & d'un évanouiſſement. Le Médecin ſe raprocha au cri que fit Catherine, & il la trouva évanouïe. Cet accident cauſa aſſez de rumeur pour obliger tous ceux qui étoient dans la chambre de ſe raprocher du lit; & Alfonſe, entendant dire qu'il en faloit avertir le Roi, craignit que ce Prince ne le reconnût, & il ſortit pendant

... point dans la chambre.
„ n'en faut point douter, c'
„ un homme mort que vous n
s'arrêta à ces paroles, & voy
elle eut assez de présence d'e
nommer Alfonse, & pour dir
avoit apparu, étoit un de ses
mort depuis quelques jours.

Le Médecin, qui ne connoiss
avoit amené, ne savoit qu'en
Catherine s'opiniâtroit à dire q
qui lui avoit apparu, le bruit en
chacun parla de cette histoire co
tion, dont il n'étoit pas permis

Le Roi la vint voir, & la I
Elle dit à l'un & à l'autre, com
à tout le monde, que celui qui
étoit un de ses Parens qu'elle n
quand elle se vit seule avec la R
que ce phantôme étoit Alfonse.

La Reine, qui savoit qu'Alfonse
put s'empêcher de rire; & Cathe
plus que jamais que la Reine étoi
de la mort d'Alfonse

parlé. Il jugea donc que ce diamant l'avoit jettée dans l'erreur où elle étoit, & il réſolut de ne pas différer à l'en retirer.

Il ne trouva point d'autre parti que de lui écrire. Il le fit, & il eut ſoin que ſa lettre lui fût renduë ſans que perſonne fût qu'elle venoit de lui.

La Reine étoit chez Catherine, quand une fille vint rendre cette lettre, diſant que c'étoit un homme inconnu qui l'avoit apportée.

Catherine la prit, & reconnoiſſant le caractere d'Alfonſe, elle rougit, & penſa tomber dans un ſecond évanouïſſement. La Reine, lui faiſant la guerre de ſon embarras, lui arracha la lettre, & toutes deux enſemble lurent.

JE ne ſai ſi je dois me ſavoir mauvais gré d'être mort, puiſque vous avez la bonté de me regretter; mais ce qui me fait trouver ma mort délicieuſe, c'eſt le pouvoir qu'on m'a donné dans l'autre monde, de vous voir encore quelquefois dans celui-ci, & de vous dire de mes nouvelles. Elles ſont très-bonnes: jamais mort ne s'eſt mieux porté, & n'a été plus amoureux que moi. Si vous vouliez ne point vous opiniâtrer à garder la chambre, & venir demain ſur les quatre heures vous promener dans le jardin de Miravoglis, j'eſpererois que mon phantôme ne vous feroit point peur, & que vous pourriez à la fin vous familiariſer avec lui.

La Reine & Catherine de Sandoval, ayant lu cette lettre, ſe regarderent avec des mouvemens bien differens. La Reine qui ſe flattoit qu'Alfonſe trompoit Catherine, eut du dépit qu'il la tirât d'erreur, & qu'il cherchât à la voir.

Catherine, ne pouvant douter qu'Alfonſe ne fût en vie, eut toute la joie dont elle étoit capable.

...; & falloit voir si peu de
qu'il vivoit encore.

La Reine dit qu'elle ne pouvoi
à ſes reproches, qu'en s'offrant d
din de Miravoglis, & d'aller av
fonſe. Ce qui obligea la Reine
ce rendez-vous, c'eſt l'envie qu'
ſi Alfonſe oſeroit en ſa preſence
therine de Sandoval tout l'amour
dans ſa lettre; ou peut-être mê
qu'Alfonſe ſe déclareroit pour elle
à Catherine de Sandoval: car de
t-on pas, quand on aime? Le
Rivales a moins de force auprès
l'eſpérance d'en triompher.

Catherine accepta l'offre de
motif bien different: elle fut bien
caſion d'inſtruire Alfonſe des oblig
à cette Princeſſe, & de vaincre l
paroiſſoit avoir pour lui: car, bi
la jalouſie qu'auroit pu lui donn
Reine, elle ne penſoit qu'à la n
plus dans les intérêts d'un Amant
que pour lui faire du bien; & tou
contribuer au bonheur & à l'établi
ſe, lui paroiſſoit bon. C'eſt ainſi
toujours ...

voir que Catherine de Sandoval, fut bien ſurpris de trouver la Reine avec elle.

Comme il paroiſſoit étonné: „ C'eſt à moi, lui „ dit la Reine, que vous avez l'obligation de voir „ ici votre Maîtreſſe; car quelque paſſionnée que „ ſoit la lettre que vous lui avez écrite, jamais „ elle n'auroit oſé venir ſans moi."

La maniere dont la Reine prononça ces paroles, fit bien voir à Alfonſe qu'elle parloit avec un petit dépit: & toutes les marques d'amour que cette Princeſſe avoit pu lui donner juſques-là, ſemblerent lui faire moins de plaiſir que ce dépit.

Catherine s'apperçut qu'il étoit embarraſſé; &, pour lui donner lieu de répondre à la Reine de maniere dont elle pût être contente, elle prit la parole, & lui apprit tout ce que la Reine avoit fait pour le délivrer de priſon.

Alfonſe, qui crut n'avoir pas lieu de douter de l'amour de cette Princeſſe, oublia pour la trois ou quatrieme fois tout ce qu'il devoit à celui de Catherine de Sandoval; & ſe jettant aux pieds de la Reine, „ Ah! Madame, lui dit-il en lui embraſ„ ſant les genoux d'une maniere toute paſſionnée, „ ſe peut-il faire qu'Alfonſe ne vous ſoit pas indif„ ferent?" Les larmes, qui lui vinrent aux yeux en prononçant ces paroles, l'empêcherent de continuer; & la Reine qui ne put auſſi retenir ſes pleurs, l'embraſſa pour le faire relever.

Catherine connut par l'action de cette Princeſſe, qu'il faloit qu'elle aimât Alfonſe; & elle jugea bien que la froideur dont elle avoit cru avoir lieu de l'accuſer, avoit été un effet de ſa diſſimulation.

Elle ſentit alors tout ce qu'une Amante ſacrifiée peut ſentir aux yeux d'une Rivale à qui on la ſacrifie: elle changea de couleur, elle ſoupira. Alfonſe s'en apperçut, & peu s'en falut qu'il ne quittât la Reine pour ne plus témoigner d'amour qu'à

..., elle eut encore la force d
ne parler qu'en faveur de la Re
„ dit-elle à cette Princeſſe, «
„ Alfonſe eſt touché des bontés
„ a pour lui ; & en-vérité il mér
„ toujours dans ſes intérêts.

La Reine fut embarraſſée de «
therine ; elle auroit mieux aimé
montré plus de jalouſie. „ Vou
„ re, reprit-elle avec un peu d'ai
„ donner un homme qui vous a
„ que vous ; car enfin, continua-
„ la parole à Alfonſe, n'eſt-il p
„ n'aimez que Catherine de Sand
rougit en regardant Alfonſe, & «
paroles. Catherine s'apperçut enc
jalouſie de la Reine : & Alfonſe,
repondre, baiſſa les yeux, cherch
comment il pourroit ſe tirer de c

Catherine de Sandoval ne tarda
la parole. „ Alfonſe n'eſt pas aſſe
„ elle, pour s'amuſer à aimer un
„ inutile que moi : d'ailleurs il a t
„ ment & trop d'eſprit pour ne p
„ lui étoit permis d'aimer Votre
„ meroit jamais qu'elle. Vous ne
... remis la ...

„ ſée que vous aimiez une perſonne ſi digne de
„ votre amour."

Alfonſe, qui étoit l'homme du monde le plus ennemi de la diſſimulation, n'eut plus la force de ſe contenir: „ Je vois bien, reprit-il bruſque-
„ ment, que Votre Majeſté ſe plaît à inſulter à
„ mes malheurs, & à ma foibleſſe; puiſque vous
„ voulez que je m'explique, je le ferai, Mada-
„ me. Je vous adore, dit-il en ſe jettant encore
„ une fois à ſes pieds: mais la paſſion que j'ai
„ pour vous, ne me rend point inſenſible à ce
„ que je dois à Catherine de Sandoval. Je l'ai-
„ me, & je ſacrifierois mille fois ma vie pour
„ elle. Je ne ſai pas s'il eſt poſſible de vous
„ aimer l'une & l'autre, mais je ſens bien que
„ je ne puis faire autrement; & ſi vous croyez
„ que mon cœur vous trompe, & n'eſt pas de
„ bonne foi, je vous prie de me permettre de
„ le percer en votre préſence; car j'aime mieux
„ mourir, que de vous laiſſer croire à l'une ou
„ à l'autre que je ne vous aime pas." En diſant ces paroles il tira ſon épée: la Reine l'arrêta, & elle fut fâchée d'avoir exigé de lui cette expli-cation; elle en fut même attendrie. Catherine ne la fut pas moins qu'elle. L'une & l'autre verſerent des larmes, & s'empreſſerent également à faire relever Alfonſe: ainſi, par un effet bizar-re, on vit deux Rivales s'accorder par ce qui au-roit dû les deſunir.

„ Il eſt inutile, dit la Reine en eſſuyant ſes
„ larmes, de diſſimuler plus long-tems combien
„ Alfonſe m'eſt cher: vous voyez, Madame, dit-
„ elle à Catherine de Sandoval, tout ce que je
„ voulois vous cacher; & j'aurois honte de cet
„ aveu, ſi j'avois une Rivale moins généreuſe que
„ vous. Mais après tout, continua-t-elle, que
„ ſert à Alfonſe que nous l'aimions, puiſque nous
„ ne pouvons contribuer à ſon bonheur? Il dit

„ Femme. Le meilleur p
„ prendre, c'eſt de s'attache
„ lui ſera permis de revenir
„ à ſe marier."

„ Oui, Madame, reprit C
„ c'eſt là ce que nous devons
„ & moi, reprit Alfonſe, to
„ perſuader à moi-même, c'
„ que la Reine & vous, de l
„ les femmes, puiſqu'il n'y e
„ reſſemble à l'une & à l'aut
tems en ces termes; mais, en
de ne pas s'oppoſer à ce qu'ell
& ils ſe ſéparerent.

C'étoit par des ſentimens bie
Reine & Catherine de Sandoval
Alfonſe : la Reine n'avoit cett
que ſon Amant ne fût jamais à
doval, dont elle ne pouvoit s'en
louſie; & Catherine de Sandoval
rier ſon Amant, que pour aſſurer ſ
me leurs ſentimens étoient differens
duite ne fut pas la mê

res que celles que nous allons voir. Occupée du ſeul deſir de ſuplanter ſa Rivale, elle ne penſa qu'à obliger Alfonſe à ſe determiner à la préférence qu'elle cherchoit en le mettant, auſſi-bien que Catherine, à toutes les épreuves qu'elle put imaginer. Il y avoit des momens où elle ne pouvoit s'empêcher de condammer ſa jalouſie, en ſe repréſentant avec combien peu d'intérêt & d'eſperance Catherine de Sandoval aimoit Alfonſe: mais il y en avoit auſſi où cette Rivale lui paroiſſoit d'autant plus digne de ſa haine, qu'elle méritoit par ſes manieres plus d'admiration & plus d'eſtime; car la jalouſie prend toujours de nouvelles forces du mérite de ceux qui en ſont les objets.

Bertrand de la Cuéva, qui avoit ignoré, ou qui avoit fait ſemblant d'ignorer que ce fût par l'ordre du Roi qu'il avoit penſé être aſſaſſiné, & qui parut perſuadé que le Capitaine des Gardes l'avoit pris pour ſon Rival, étoit mieux que jamais dans l'eſprit du Roi; & le choix que ce Prince avoit fait de lui pour tenir ſa place dans le lit de la Reine, lui avoit donné un violent amour pour elle. La Reine qui avoit conſenti à lui pardonner, & qui ſembloit être contente du deſir que le Roi avoit eu de le punir, le ſouffroit comme les autres Courtiſans, & n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir qu'il cherchoit à lui plaire. Elle réſolut de ſe ſervir de lui pour donner de la jalouſie à Alfonſe: elle affecta de lui parler avec diſtinction, & de lui permettre par ſes manieres de lui marquer quelquefois l'amour qu'il avoit pour elle.

Cette complaiſance de la Reine fit croire à la Cuéva, qu'il en étoit aimé. Il ne ſavoit point qu'elle eût connoiſſance qu'Alfonſe étoit celui qui avoit eu part à l'avanture de la premiere nuit de ſes nôces: & comme c'étoit lui que la Reine avoit trouvé dans ſon lit à ſa ſeconde avanture, il alla s'imaginer que cette Princeſſe croyoit auſſi que

...violence & même ſon ave
qu'il oſa propoſer à la Rei
donnât lieu de devenir Me
l'aſſurant du conſentement d

On juge bien que la Rei
cher de rire dans ſon cœur de
vanité auprès d'elle d'une ch
un autre; & que cette vanité
de ſa propoſition, augmenta l
que cette Princeſſe avoit pour
diſſimula, & ſans faire ſembla
que la Cuéva vouloit lui dire
rer que la choſe pourroit réuſ
ſoin de la conduire.

La Cuéva n'eut pas de pe
Roi, qu'il étoit bon que la R
enfans, & que c'étoit un moye
torité de plus en plus. Mais
le Roi eût de ſurprendre la Rein
chine que fit jouer la Cuéva
poſſéder, ils ne purent réuſſir.
conſtamment le Roi, toutes les
lui fit entendre qu'il vouloit av
fans.

Cependant le bruit courut à la
groſſe. Ce bruit étoit fondé ſu

accouchée, & que c'étoit encore de lui qu'elle étoit groſſe.

Le bruit de cette prétendue groſſeſſe ſe répandit bien-tôt par toute l'Eſpagne, & Alfonſe ne fut pas des derniers à en entendre parler. Les mêmes perſonnes qui lui dirent cette nouvelle, ne manquerent pas d'ajouter ce que l'on diſoit de la part que Bertrand de la Cuéva avoit, & à cette ſeconde groſſeſſe & à la premiere.

Perſonne ne ſavoit mieux que lui qu'une partie de cette nouvelle étoit fauſſe, mais auſſi perſonne n'étoit plus diſpoſé à en croire l'autre partie: & ſuppoſé que la Reine fût groſſe, il voyoit bien qu'il avoit lieu d'être horriblement jaloux.

Auſſi le fut-il autant qu'il pouvoit l'être. Il ne douta point que Bertrand de la Cuéva n'eût eu le même ſort que lui; mais il trouvoit le ſort de ſon Rival bien plus heureux que le ſien, en ce qu'il jugeoit que la Reine, incapable d'être encore trompée, devoit avoir donné ſon conſentement à cet indigne commerce.

Il ſeroit mal-aiſé d'exprimer la fureur & le deſeſpoir où le porta ſa jalouſie. Il fut vingt fois ſur le point de ſortir de la maiſon où il étoit caché, pour aller reprocher à la Reine l'intrigue dont il la ſoupçonnoit; mais il eut encore aſſez de raiſon pour n'en rien faire; & ſa jalouſie eut à la fin un effet tout different de celui que la Reine en eſperoit; car elle l'attacha plus que jamais à Catherine de Sandoval.

„ Puiſqu'elle a été capable, ſe diſoit-il à lui-
„ même, d'avoir de la complaiſance pour Bertrand
„ de la Cuéva, elle eſt indigne de mon eſtime &
„ de mon amour: je dois ceſſer de l'aimer, & ne
„ plus avoir d'attachement que pour une perſonne
„ qui n'a jamais ceſſé un moment de me faire du
„ bien, & dont la conduite & les ſentimens ſe-

„ roient capables de la faire adorer de tout le „ monde."

Il réſolut donc d'oublier la Reine; & ſe croyant entierement gueri de ſa paſſion, il crut ne devoir pas laiſſer ignorer à Catherine de Sandoval la préférence qu'il lui donnoit; mais il ne put tellement oublier la Reine, qu'il ne ſe fît un plaiſir de lui faire connoître ſes ſentimens. Il écrivit à Catherine de Sandoval la lettre que l'on va voir; mais il prit ſoin que cette lettre lui fût rendue, quand elle ſeroit ſeule avec la Reine, ne doutant point que la Reine ne la voulût voir. C'eſt ainſi qu'il ſe trompoit lui-même, en croyant qu'il n'aimoit plus cette Princeſſe: il ne faiſoit pas reflexion qu'on aime encore, quand on prend à tâche de marquer qu'on n'aime plus.

La choſe arriva comme Alfonſe l'avoit penſé: ſa lettre fut donnée à Catherine de Sandoval en préſence de la Reine, qui y lut ces paroles:

Quand j'ai paru balancer entre vous & la Reine, & me déclarer également pour l'une & pour l'autre, je ne ſavois pas que je vous mettois par cette égalité en comparaiſon avec la Maîtreſſe de Bertrand de la Cuéva. Pardonnez-moi cette injuſtice; & comptez que je ne me ſens plus capable pour elle que de mépris, & que je ne ſuis touché d'amour que pour vous.

La Reine, ayant lu cette lettre, fit ſemblant d'abord de ne pas comprendre ce qu'elle ſignifioit. „ Quelle eſt donc, dit elle, cette Maîtreſſe de „ Bertrand de la Cuéva dont il parle? Y compre„ nez-vous quelque choſe? Je ne ſai, reprit Ca„ therine, ce qu'il a voulu dire; mais ce n'eſt pas„ là le ſeul endroit de cette lettre que je n'entens „ pas; je n'y vois aucun ſens depuis le commen„ cement juſqu'à la fin: car, enfin, je ſai qu'Al-

„ fonſe a pour Votre Majeſté des ſentimens tout „ differens de ceux qu'il ſemble exprimer ici; & „ il faut qu'il ait pris plaiſir à ſe moquer de moi, „ en m'écrivant de la ſorte." Non, non, reprit la Reine, ayant pris ſon parti, & ne voulant pas que Catherine jouît un moment du plaiſir de ſe voir préférée ſans lui donner de nouveaux embarras: „ Non, dit-elle, Alfonſe ne ſe moque point: „ il eſt dans l'erreur, & ſur le bruit qui court de „ ma groſſeſſe, & ſur l'amour que l'on dit que „ Bertrand de la Cuéva a pour moi je veux le dé„ tromper; & il eſt tems que je vous découvre „ des ſecrets qui vous ſurprendront. Mais je ſai „ à qui je me confie, & j'ai même beſoin de vous „ pour venir à bout de mes deſſeins. Sachez donc, „ continua-t-elle, que je ne ſuis point la Femme „ du Roi de Caſtille, & que ſi quelqu'un peut ſe „ dire mon Mari, ce n'eſt qu'Alfonſe."

Catherine vit bien que la Reine alloit lui découvrit tout ce qu'elle avoit déjà appris de la bouche du Roi, & elle fit ce qu'elle put pour obliger cette Princeſſe à ne lui point faire cette confeſſion: mais elle s'y oppoſa inutilement. La Reine lui dit tout, & enſuite elle continua de la ſorte:

„ Vous jugez bien, Madame, que je ne dois „ plus après cela regarder le Roi comme mon „ Epoux; & que le bruit qui court de ma groſ„ ſeſſe, n'a aucun fondement. Pour Bertrand de „ la Cuéva, je l'ai en horreur, & je ne ſonge plus „ qu'à trouver le moyen de me retirer d'une Cour „ où je ne puis demeurer en conſcience. Mais je „ veux faire plus, continua-t elle en rougiſſant; „ en me démariant d'avec le Roi de Caſtille, je „ prétens me donner à celui à qui le hazard m'a „ déjà donnée, & épouſer Alfonſe de Cordouë." Elle s'arrêta après ces paroles, moins par la honte que lui devoit donner ce deſſein, que par la curio-

» vient de m'apprendre eſt
» ſai encore ſi j'en dois cr
» de tant de choſes ſurpren
» qui me le paroiſſe plus,
» démarier pour épouſer A
» reprit la Reine, n'eſt-il
» & puis-je en épouſer un a
» paſſé ?"

» Mais comment venir à
» ſurprenant, répondit Cat
» Roi de Portugal, de vo
» Trône, pour épouſer un ho
» votre rang ? Eſt-il même
» che des ſecrets, qui, en
» de Caſtille, ſemblent auſſ
» Majeſté ?"

» Quoi qu'il en ſoit, reprit
» en eſt pris. Ma conſcience
» défendent de diſſimuler plus
» que je m'en explique avec A
» Madame, il faut que vous l
» vous; je m'y rendrai quand il
» rai l'entretenir en liber
bien

rine de Sandoval: tant il eſt ordinaire que les plus petites paſſions ſont quelquefois la cauſe des événemens les plus ſurprenans.

Catherine de Sandoval frémit, quand, la Reine s'étant retirée, elle penſa à tout ce qui alloit arriver, ſi cette Princeſſe faiſoit éclater ſon deſſein; & elle ne trouva de conſolation que dans l'eſperance qu'on pourroit peut-être l'en détourner.

Cependant le moment pris pour le rendez-vous du lendemain, arriva. Alfonſe, qui avoit été averti, ſe rendit de bonne-heure en habit déguiſé à l'appartement de Catherine, & la Reine y vint quand la Cour ſe fut retirée, & qu'on crut que le Roi étoit couché. Catherine de Sandoval avoit eu le tems d'entretenir Alfonſe avant que la Reine arrivât, & le préparer à l'entretien qu'elle devoit avoir avec lui, en lui apprenant l'étrange réſolution de cette Princeſſe: mais, au-lieu de mettre Alfonſe dans les ſentimens où il devoit être naturellement de s'oppoſer à un deſſein qui ne pouvoit manquer de le perdre, elle renouvella toute la paſſion qu'il avoit pour la Reine, par l'aveu qu'elle lui fit que ſa groſſeſſe & l'amour de Bertrand de la Cuéva étant de faux bruits, cette Princeſſe avoit aſſez de paſſion pour vouloir deſcendre du Trône & l'épouſer.

Alfonſe perdit encore l'eſprit à des nouvelles qui le flattoit ſi fort, & il donna à Catherine de Sandoval le deſagrément de voir qu'il ne penſoit plus qu'à la Reine; & qu'il lui tardoit qu'elle arrivât.

Elle arriva. Catherine les laiſſa enſemble prendre des réſolutions d'autant plus folles, qu'Alfonſe n'écoutoit plus que ſon amour, & que la Reine commençoit à ne plus gueres écouter la raiſon.

Cette converſation fut bien-tôt troublée par l'arrivée du Roi, qui penſa les ſurprendre. Le hazard voulut que le Médecin qui avoit conduit Alfonſe dans l'appartement de Catherine lorſqu'il paſſa pour

un mort qui revenoit de l'autre monde, le hazard, dis je, fit que ce même Médecin apperçut Alfonſe, lorſque, pour ſe trouver au rendez-vous qu'on lui avoit donné, il entroit dans l'appartement de Catherine de Sandoval. Cet homme crut le reconnoître, &, étant allé au coucher du Roi, il dit qu'il avoit rencontré le mort de Catherine de Sandoval qui entroit dans ſon appartement.

Le Roi dit auſſi-tôt qu'il faloit y aller, ſoit qu'il ſoupçonnât quelque choſe, ſoit qu'il ne fût conduit que par une ſimple curioſité. Il vint donc, & Catherine n'eut que le tems de retirer bruſquement la Reine, & de la faire cacher dans un cabinet, reſtant ſeule avec Alfonſe.

Le Roi changea de couleur en reconnoiſſant Alfonſe; & il crut, auſſi-bien que toute la Cour, que Catherine n'avoit fait courir le bruit qu'un mort lui étoit apparu, que pour être en poſſeſſion de voir ſon Amant, & on ne ménagea plus la réputation de cette illuſtre fille, dès qu'on ſût qu'on l'avoit trouvée ſeule enfermée avec Alfonſe.

Il lui auroit été aiſé de ſe juſtifier, & elle n'avoit pour cela qu'à faire paroître la Reine; mais elle eut aſſez de courage pour aimer mieux expoſer ſa réputation, que celle de cette Princeſſe.

Elle eſſuya donc toutes les railleries & toutes les menaces du Roi, qui finit la converſation, en lui diſant avec aigreur, que, quelque indigne qu'elle fût de ſes ſoins, cependant il prenoit encore interêt à ſon honneur, & qu'il vouloit qu'elle épouſât Alfonſe ſur le champ. Auſſi-tôt il ordonna qu'on allât querir un Prêtre pour les marier dans le moment.

Jamais révolution ne fut plus ſurprenante & plus bizarre. La Reine, qui venoit de quitter Alfonſe après l'avoir flatté de l'eſperance de l'épouſer, entendoit du cabinet où elle étoit cachée qu'on alloit marier Alfonſe à ſa Rivale. Alfonſe, d'un autre côté, qui étoit tout rempli des vaines eſpe-

rances que la Reine lui avoit données, les voyoit tout d'un coup s'évanouir, & contraint d'en épouſer une autre. Catherine de Sandoval étoit trop agitée, & même trop au-deſſus des ſentimens vulgaires, pour être ſenſible à la joie d'épouſer un homme qu'elle aimoit, & de mortifier par-là une Rivale dont elle ſavoit bien qu'elle étoit haïe. Perſonne ne diſoit mot : le Roi ſe promenoit à grands pas, regardant de tems en tems Catherine avec des yeux irrités, & témoignant une extrême impatience de ce que le Prêtre n'arrivoit pas.

Le Prêtre arriva, & auſſi-tôt le Roi prenant la main de Catherine, & la mettant en celle d'Alfonſe, il lui demanda ſi elle ne le prenoit pas pour ſon Epoux. La Reine, entendant cette demande, ſortit du cabinet & dit au Roi, „ qu'avant que „ d'achever ce mariage elle avoit à dire quelque „ choſe de conſéquence, & qu'elle prioit le Roi „ de faire retirer tout le monde, ne pouvant s'ex„ pliquer qu'en préſence de Sa Majeſté, de Cathe„ rine de Sandoval, & d'Alfonſe."

Jamais homme ne fut plus ſurpris que le Roi de voir la Reine, & ne ſachant que comprendre à cette avanture, il fit retirer ceux devant qui elle ne vouloit pas s'expliquer. Alors cette Princeſſe dit au Roi, qu'elle s'oppoſoit au mariage d'Alfonſe & de Catherine, puiſqu'Alfonſe étoit déjà l'Epoux d'une autre Femme. „ C'eſt moi, Sire, continua„ t-elle, qui ſuis la Femme d'Alfonſe, du-moins „ vous ſavez mieux que perſonne, que vous „ n'êtes pas mon Mari; le Ciel a pris ſoin de „ me garantir de l'indigne deſſein que vous aviez „ de me livrer à un autre, en me donnant à celui „ auquel il m'avoit ſans-doute deſtinée."

Ce diſcours n'étoit obſcur pour aucun de ceux qui l'écoutoient; & il n'y eut perſonne qui n'en fût étonnée, & qui ne prévît les ſuites funeſtes d'une démarche ſi extraordinaire.

... auroient embar-
moment.

La Reine s'aſſit de ſon côt
fueur, par les impreſſions qu'a
discours qu'elle venoit de tenir.
doval étoit la ſeule qui auroit
quille, puiſqu'au-moins ſa répu
par le discours & la préſence de
danger où elle voyoit ſon Aman
entière; elle n'avoit non plus
que les autres.

Cette ſcéne dura long-tems;
ſans s'expliquer, appella du m
qu'on ſe ſaiſît d'Alfonſe; &, ap
emmener, il ſortit ſans rien dire,
à Catherine de Sandoval, qu'il l

Dès que le Roi fut ſorti, „ A
„ Catherine à la Reine, qu'avez
„ avez perdu Alfonſe, & vous
„ vous-même. Ne deviez-vous
„ moi, & croire que je n'aurois
„ épouſer Alfonſe? Que ne co
„ vous tenir cachée, & à me lai
„ mêler de cette affaire?"

„ Il eſt vrai, dit la Reine, qu
„ que vous avez fait jusqu'à-pré
„ que, que je dev...

„ Mais que deviendra Alfonſe, reprit Catherine, „ & le Roi peut-il differer un moment à le faire „ périr? C'eſt à vous, Madame, reprit la Reine, „ à repréſenter au Roi le tort qu'il ſe fera en le „ faiſant périr; & s'il lui reſte encore quelque ſoin „ de ſa réputation, il craindra ſans doute une mort „ qui feroit infailliblement éclater ſa honte."

Elles paſſerent le reſte de la nuit en de pareils discours, & elles ſe ſéparerent, ſans ſavoir ce qu'elles feroient dans des conjonctures où il étoit ſi difficile de deviner ce qu'il y avoit à faire.

Dès que le Roi fut rentré chez lui, il fit venir Bertrand de la Cuéva, à qui il rendit compte de ce qui venoit d'arriver. Cet homme qui ſe flattoit de l'amour de la Reine, devoit naturellement ou la haïr, ou la mépriſer, après la démarche qu'elle venoit de faire: mais ce n'eſt pas-là le ſentiment qu'il eut: il ne penſa qu'à profiter de l'occaſion de ſe défaire de ſon Rival, eſperant que quand il ſeroit mort, la Reine pourroit enfin avoir de la complaiſance pour lui, & qu'elle préféreroit un commerce auquel le Roi aideroit lui-même, au bruit & au fracas d'une ſéparation qui la priveroit, & de la Couronne, & de l'honneur.

Il conſeilla donc au Roi de commencer par faire couper la tête à Alfonſe, avant que l'avanture de la nuit derniere eût éclaté. „ On ne croira point, „ Sire, ajouta-t-il, que vous l'ayez fait mourir „ pour un autre ſujet, que pour la révolte de So„ ria, & quand on devroit croire que c'eſt auſſi „ pour l'avoir trouvé enfermé avec Catherine de „ Sandoval, cette hardieſſe n'eſt-elle pas un cri„ me digne de mort?"

Ce conſeil étoit dans le fond le meilleur qu'on pût donner au Roi dans les circonſtances où il ſe trouvoit: il ordonna donc à la Cuéva de faire inceſſamment exécuter Alfonſe.

La Cuéva ne perdit pas un moment; &, en quit-

... la seule grace qu'il
qu'il lui fût permis de voir Cather
avant que de mourir: on lui pron
Roi, & on le laissa pour se prép

Catherine de Sandoval ne s'étoit
& sachant que le Roi avoit fait v
la Cuéva, elle avoit ordonné à
étoit à elle, d'observer ce qui se
Roi, & de venir l'en avertir inc
homme fut qu'on alloit faire mouri
vint en avertir Catherine.

Elle courut aussi-tôt chez le R
à ses pieds: „ Ce n'est point, lui
„ larmes, la vie d'Alfonse que je
„ ce n'est qu'un peu plus de tems
„ rer à la mort. Hé bien, dit le
„ préparer vous-même, aussi-bien
„ de: mais abrégez cette visite, c
„ qu'on m'apportât sa tête dans un

Catherine vit bien qu'il seroit inu
der au Roi une autre grace, que c
noit d'obtenir: elle prit le chemin
étoit Alfonse, mais auparavant ell
Reine, & à la Marquise de Villéna
même que la Comtesse de Saint-Et
fonse alloit être éxécuté.

Elle étoit ...

„ notre amitié, de vous ſouvenir de votre courage „ pour vous ſoumettre comme vous devez le faire „ aux ordres du Ciel, qui demande de vous ce „ ſacrifice."

„ Ah! Madame, reprit Alfonſe, que faites-„ vous; & faut-il que par une généroſité ſans „ exemple vous renouvelliez dans mon cœur tous „ les regrets que j'ai en mourant, de ne vous avoir „ pas toujours été fidéle? Qu'ai-je fait, & à quoi „ ai-je penſé! Y a-t-il dans le monde entier une „ perſonne comme vous? Hélas! je devois vous „ connoître, & profiter de vos conſeils; je ne ſe-„ rois pas réduit à mourir indignement."

Comme il parloit, on entendit un grand bruit à la porte de la chambre, & des gens qui entroient avec précipitation. Catherine crut que c'étoit l'Exécuteur; & ne pouvant ſoutenir cette vue, elle tomba évanouïe en ſerrant la main d'Alfonſe, qui ſe détournant vit le vieux Marquis de Villéna, ſuivi de pluſieurs autres, qui, arrachant Alfonſe, lui dit: „ Allons Seigneur, ſauvez-vous;" & ſans attendre ſa réponſe l'enleva hors de la tour, y laiſſant Catherine dans l'évanoüiſſement, dont elle ne revint que long-tems après.

Pour comprendre comment Alfonſe fut délivré, il faut ſavoir qu'il y avoit long-tems que le vieux Marquis de Villéna qui avoit gouverné le Roi pendant les premieres années de ſon régne, étoit mécontent de la faveur de Bertrand de la Cuéva, à qui le Roi avoit prodigué les premieres charges de ſa Maiſon, & qu'il avoit fait Comte de Lédesma, Duc d'Albuquerque, & Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jaques.

Tant de graces avoient commencé à le rendre odieux; & cela, joint à ce qui ſe diſoit publiquement de ſon commerce avec la Reine, avoit déterminé le Marquis à faire une ligue pour dépoſer

mort, vint lui dire ce qu'elle
de celui que Catherine de S
envoyé, ſavoir qu'on alloit
fonſe.

Le Marquis de Villéna crut q
caſion pour éclater; & s'il penſ
ſe, ce fut moins par l'intérêt
conſervation, que pour marqu
n'étoit pas auſſi maître qu'il le
ger ce Prince à faire quelque ch
de prétexte aux rebelles pour n
meſures.

Il ne ſe trompa pas dans ſes
ſonne ne lui réſiſta, quand il ſe
livrer Alfonſe; & le Roi qui fu
de cette action, penſa être lui-m
les rebelles étoient en grand non
promptement les armes.

Tout étoit déjà en tumulte dans
Catherine revint de ſon évanouiſſ
douta point, quand elle ſe vit ſeu
ouvertes, qu'Alfonſe n'eût été ex
cha ſi elle ne trouveroit point d

LIVRE TROISIEME.

LE tems que le Marquis de Villéna employa à délivrer Alfonſe, lui fit manquer l'occaſion de ſe ſaiſir de la perſonne du Roi; & les rebelles lui reprocherent dans la ſuite, qu'il avoit eu plus d'égard à l'amour que ſa Belle-fille avoit pour Alfonſe, qu'à ſes propres intérêts. On croyoit avoir d'autant plus de ſujets de groſſir ces reproches, que cette faute fut plus eſſentielle dans ces circonſtances, & qu'on s'apperçut bientôt, qu'en délivrant Alfonſe, on s'étoit chargé en ſa perſonne d'un homme capable de faire échouer le principal deſſein des révoltés, qui étoit de chaſſer la Reine & ſa Fille.

Ainſi, pendant que le Marquis s'arrêtoit dans la tour qui ſervoit de priſon à Alfonſe, le Roi qui ne s'étoit pas couché, entendit le tumulte; & ayant appris par Bertrand de la Cuéva qu'on commençoit à ſe ſaiſir des portes du Palais, & qu'on diſoit hautement qu'on vouloit s'aſſurer de ſa perſonne, il ſe ſauva avec ſon Favori, & il prit le chemin de Séville, ſuivi de ceux qui eurent aſſez de fidélité pour ne le pas abandonner.

Les rebelles ſe trouverent par ſa fuite entierement maîtres de Madrid. On enferma la Reine, après lui avoir fait mille reproches ſur ſa prétendue débauche avec le Favori. Comme Catherine de Sandoval n'étoit pas ſuſpecte, on négligea de s'aſſurer d'elle: & elle eut le tems de ſe retirer à Arevalo chez un de ſes Parens, qui y menoit depuis quelque tems une vie privée.

Alfonſe avoit trop d'obligation au Marquis de Villéna pour ne pas entrer d'abord dans ſes deſſeins. Il diſſimula donc le chagrin que lui don-

„ ...ges de l'Etat à des pe
„ que contre toutes les loix de
„ fait déclarer héritiere de C
„ Dom Bertrand, ſon Favori."

Ayant publié ce manifeſte, il voye de fait; & dans une aſſem dépoſerent le Roi, & nirent Dom Alfonſe, ſon Frere. Le R les armes, & on ne penſa plus qu'à une guerre ouverte.

On a de la peine à comprendr reille révolution ſe fit en ſi peu ſans avoir pris des meſures le M fit par le ſeul hazard éclater & re ce d'une nuit, un deſſein qui ſ tant de méditations & tant d'int révolutions les plus ſurprenautes ſ les plus ſoudaines; & pour porte ne extrémité à l'autre, il ne faut moment.

Perſonne n'avoit plus d'intérêt puyer l'élection de l'Infant. Mai la Reine; & l'amour qu'il avoit ceſſe, fut plus fort que

Catherine de Sandoval qui avoit la même fidélité, n'avoit pas le même aveuglement; &, quoique rien n'eût été capable de la faire changer, elle avoit toujours conſervé aſſez de raiſon pour ne chercher que les véritables intérêts de celui qu'elle aimoit.

A-la-vérité elle n'en étoit pas plus tranquille: &, quoiqu'elle eût ſenti toute la joie dont elle étoit capable, en apprenant que ſon Amant n'étoit pas mort, elle n'avoit pas laiſſé de porter à Arevalo un cœur fort agité. Elle connoiſſoit le caractere d'Alfonſe; & ſachant les mauvais traitemens qu'on faiſoit à la Reine, elle jugea bien que cela feroit encore faire quelque folie à un homme, en qui elle avoit reconnu un ſi grand foible pour cette Princeſſe.

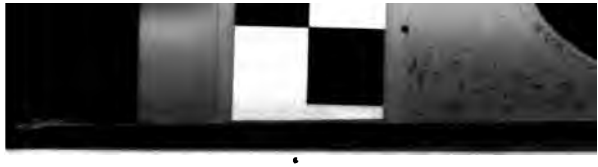
La ſituation où elle ſe trouva, avoit beaucoup de rapport à celle où étoit le Parent chez qui elle s'étoit retirée; & elle ne fut pas long-tems chez lui, ſans apprendre l'avanture qui avoit obligé cet homme de quitter la Cour, & de ſe condamner à la retraite. La voici en peu de mots; & on aura d'autant plus de plaiſir à la lire, qu'elle a plus de conformité avec celle que nous avons particuliérement entrepris de repréſenter, en faiſant voir dans cette Hiſtoire, combien une perſonne du caractere de Catherine de Sandoval eſt malheureuſe, quand elle fait un mauvais choix.

Cet homme s'appelloit Dom Pédro de Villa-Serra: il étoit d'une maiſon diſtinguée par ſon ancienneté, & il avoit toujours vécu avec beaucoup de réputation, occupé les principales Charges de l'Etat, & ne connoiſſant point d'autre amour, que celui qu'il croyoit néceſſaire à ſon amuſement, ou à ſes plaiſirs. Mais ſa mauvaiſe étoile lui ayant fait connoître une Dame avec laquelle la proximité du logement & la néceſſité de quelques affaires lui donnerent beaucoup de liaiſon & de commerce, il

perdit la tranquillité & le repos dont il avoit joui juſques-là.

Cette Dame avoit une fille, régulierement moins belle que ſa Mere, mais en qui Dom Pédro crut voir quelque choſe de plus piquant pour la beauté, & de plus ſolide pour l'eſprit. Il s'attacha à cette jeune perſonne par l'effet du penchant; & il ſe confirma dans cette inclination par les bonnes qualités qu'il ſe perſuada qu'elle avoit. Il eut lieu d'abord d'être content de ſon choix, & ſa Maîtreſſe parut avoir pour lui autant de penchant qu'il en avoit pour elle. Cette fille jouïſſoit d'une liberté plus grande que les filles n'en ont en Eſpagne; & ſoit que ſa Mere ne ſe mît pas trop en peine de ſa fille, ſoit qu'elle la crût incapable de faire des fautes, ſoit que le goût que cette Mere avoit pour la liberté & le repos, lui fît négliger les ſoins les plus eſſentiels, elle abandonnoit ſa fille à ſa propre conduite. Non ſeulement Dom Pédro ne profita point de cette ſituation; mais comme il avoit, & qu'il vouloit avoir pour ſa Maîtreſſe autant d'eſtime que d'amour, il ne s'appliqua qu'à lui inſpirer tout ce qui pouvoit aſſurer ſa réputation & ſa vertu. Il porta même ſi loin l'idée qu'il s'étoit faite du mérite de cette fille, qu'ayant appris par une Confidente, que la jeune perſonne avoit autrefois un peu abuſé de la facilité de ſa Mere dans une intrigue qui avoit fait du bruit, il ne voulut jamais ajouter foi aux diſcours de cette Confidente; & il perſuada au contraire à ſa Maîtreſſe de s'en défier comme d'un mauvais eſprit.

Si les rapports de la Confidente ne furent pas capables de diminuer ſon eſtime pour ſa Maîtreſſe, ils ſervirent un peu à faire changer de nature à ſon amour. Il eſpera de trouver en elle, à ſon égard, les foibleſſes dont on diſoit qu'elle étoit capable. Mais condamnant auſſi-tôt des deſirs ſi contraires à l'eſtime qu'il avoit pour elle, non ſeulement il ne



les fit point connoître, mais il s'étudia à donner encore à ſa Maîtreſſe de nouvelles leçons de vertu & de bonne conduite.

Plus il ſentoit naître dans ſon cœur ces deſirs téméraires, plus il redoubloit ſon reſpect & ſa retenuë; & un ſacrifice ſi difficile auroit ſervi à le mieux établir encore dans l'eſprit de la perſonne qu'il aimoit, ſi elle eût été d'un autre caractere.

Mais il eut bientôt lieu de croire qu'elle en écoutoit un autre, qui n'avoit, ni ſon mérite, ni ſa délicateſſe.

Celui qui cauſa ſa jalouſie, étoit en effet l'homme du monde qui ſembloit le moins capable de la cauſer: c'étoit un homme ſans aucune réputation, quoiqu'il ne fût plus jeune, & ſi fort connu pour homme de peu d'eſprit & de mérite, que perſonne n'en parloit qu'avec une eſpéce de mépris.

Il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit de la connoiſſance de la Mere; & cette femme le croyoit ſi fort ſans conſéquence par le peu de mérite qu'elle lui connoiſſoit, qu'elle avoit autant de facilité à le laiſſer ſeul avec ſa fille, que de difficulté à accorder la même liberté à Dom Pédro.

Il étoit donc tous les jours chez elle: & pendant qu'on lui accordoit un pouvoir abſolu d'y venir à ſon gré, on avoit réduit Dom Pédro à des viſites comptées, qu'on abrégeoit même ſouvent, tant ſon mérite le rendoit ſuſpect.

Cependant, quelque peu d'eſprit qu'eût ce Rival, & quelque établi qu'il fût de voir la Mere par une poſſeſſion de vingt ans, on commença à parler de l'aſſiduité & de la longueur de ſes viſites, & de les mettre ſur le compte de la fille.

Dom Pédro n'en fut pas allarmé d'abord; & il avoit, auſſi-bien que les autres, ſi peu d'ombrage d'un tel Rival, qu'il ne croyoit pas qu'un perſonne qu'il eſtimoit, pût jamais s'attacher à un Amant ſi indigne d'elle. Ainſi, bien loin de ſe joindre à

Cependant la médiſance ſe gr
fiée par des accidens qui paruren
commerce dont on les accuſoit.
domeſtiques en parlerent égalem
qu'ils firent, rendit la choſe ſi pu
eut que le ſeul Dom Pédro qui ſc
c'étoit une calomnie.

Ce n'eſt pas qu'il fût aveugle, i
violens ſoupçons: mais, enfin, il
ſoudre à accuſer de cette foibleſ
qu'il avoit eſtimée; & il continua
fendre, & à la ſervir. On ne peut
porta ſon zéle, & tout ce qu'il i
ce qu'il fit, pour perſuader à tou
les bruits qui la décrioient, n'avoie
que par des ennemis jaloux de ſa gl
le de ſa famille. Ainſi ce ne fut q
cette fille fut redevable de ſa réputa
choſe vraie ou fauſſe dont elle étoit
truiſit avec le tems. Il travailla mên
un parti: il y réuſſit; & un mari
qu'il lui ménagea, étouffa juſqu'a
l'intrigue dont elle avoit été ſoupçor

Mais Dom Pédro ayant été capab
cette fille pour la mettre dans le mo
d'une perſonne vertueuſe

dont il avoit d'ailleurs peu de ſujet d'être content, & il ſe retira dans la retraite d'Arevalo, où Catherine de Sandoval alla le trouver.

Elle n'y fut pas long-tems ſans avoir la confidence de cet amour; & les peines qu'il faiſoit ſouffrir à ſon Parent, la convainquirent qu'il y avoit des amours encore plus malheureux que le ſien, & dont les tourmens étoient plus bizarres. Car, enfin, quelque peu digne d'elle que lui parût Alfonſe, elle n'éprouvoit point en continuant à l'aimer un chagrin de la nature de celui de Dom Pédro. Il lui ſembloit que dans les circonſtances où elle aimoit Alfonſe, il y avoit de la généroſité à aimer un infidéle, mais elle ne voyoit que de la lâcheté à Dom Pédro: & cet homme lui faiſoit d'autant plus de compaſſion, qu'elle jugeoit bien que le comble des tourmens pour un bon cœur, c'eſt de ne pouvoir s'empêcher de mépriſer la perſonne qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

Dom Pédro ne convenoit pas de la lâcheté dont elle l'accuſoit: auſſi faloit-il être dans la ſituation où il étoit pour comprendre, ou qu'il n'y a pas toujours de la lâcheté à aimer une femme infidéle, ou que s'il y en a, c'eſt une lâcheté qui ne détruit point le mérite & le courage des plus grands cœurs. Car Dom Pédro étoit ſans-contredit le plus honnête-homme de l'Eſpagne, & dont les ſentimens étoient les plus nobles en tout le reſte. Mais plus il étoit honnête-homme, plus il avoit à ſouffrir de voir que le mépris qu'il avoit pour ſa Maîtreſſe, ne pouvoit détruire ſon amour, ni ſon amour empêcher ſon mépris.

Pendant que Catherine de Sandoval étoit à Arevalo, & s'occupoit avec ſon Parent aux réflexions que leurs deſtinées leur faiſoient faire naturellement ſur les bizarreries de l'amour, on formoit dans l'armée des révoltés des deſſeins non moins bizarres, & qui l'expoſerent elle & ſon Amant à des inci-

paſſoit pour la perſonne qu'il
attribué qu'a la jalouſie que c
Roi, le ſupplice auquel le M
voit arrache Alfonſe; & la con
ru d'autant plus injuſte aux c
perſuadé que le Roi n'avoit p
qu'à faire périr ſon Rival, c
qu'il ne méritoit pas le ſurnon
voit donné.

On crut donc ne pouvoir rien
pable de mortifier ce Prince,
fonſe à Catherine de Sandoval.
de Villéna fut celle qui en fit la
tion à ſon Beau-pere, & elle v
caſion faire pour Catherine ce
voit fait pour elle, quand étant
Etienne cette généreuſe fille avo
à Alfonſe.

Le Marquis de Villéna entra d
de ſa Belle-fille par les raiſons de
par celles de l'honneur & du rep
Il étoit ravi d'attacher Alfonſe a
les par de nouveaux liens, &
près d'une femme qu'il aimoit, p
de jalouſie à ſon fils, qui ne po
la Marquiſe de Villéna

leur mariage, avoient ceſſé, puiſque l'Etat ayant changé de face, Catherine n'avoit plus à ménager le Roi, & qu'Alfonſe devoit eſperer de l'Infant qu'on venoit de couronner, toutes les graces qu'il n'avoit pu obtenir du Roi ſon Frere.

On fit donc revenir Catherine à Madrid, & tout ſe prépara pour la cérémonie de leur mariage. Ce fut alors que cette illuſtre fille ſe crut à la fin des peines que lui avoit données juſques là un amour ſans eſperance; & ſon cœur qui avoit toujours été dans l'agitation & dans la contrainte, goûtoit enfin un plaiſir qu'il avoit toujours ignoré, quand le fatal attachement que ſon Amant avoit pour la Reine, la replongea dans de nouveaux malheurs.

Il ne reſtoit qu'un jour juſqu'à leur mariage, lorſqu'Alfonſe apprit un deſſein que formoient les conjurés de rendre à jamais la Reine infame, & de confirmer, en la ſurprenant dans un déréglement effectif, l'opinion qu'ils avoient répandue de ſa mauvaiſe conduite. On ne pouvoit aſſurer la Couronne à l'Infant, qu'en déclarant que la fille de la Reine n'étoit pas fille du Roi; car c'étoit où viſoit cette conſpiration: & il n'eſt pas ſurprenant, qu'ayant réſolu de faire croire que la fille étoit illégitime, on n'épargnât rien pour flétrir la Mere.

Le deſſein qu'on avoit formé contre l'honneur de cette malheureuſe Princeſſe, étoit de faire entrer dans ſa priſon un homme aſſez bien fait pour eſpérer qu'il lui inſpireroit de l'amour, & aſſez hardi pour lui faire violence: on avoit choiſi pour cela un Parent du Marquis de Villéna, nommé Paciéco, qui ſembloit avoir l'une & l'autre qualité, & qui d'ailleurs avoit été Page de la Reine, dont il avoit toujours été traité avec des diſtinctions capables de donner de la vraiſemblance au crime qu'on méditoit contre elle.

Soit que Paciéco aimât cette Princeſſe, ſoit qu'il ne prévît pas l'infamie & les extrémités où l'expo-

ſoit une pareille commiſſion, il l'accepta, & Alfonſe en fut averti.

Il fut moins ſaiſi à cette nouvelle de l'horreur que lui devoit inſpirer le deſſein des conjurés, que de la compaſſion que lui donna le ſort d'une Reine expoſée à un traitement ſi indigne, & qui devoit la perdre ſans reſſource. Peut-être même ſon amour ſe réveilla-t-il alors, & qu'il eut de la peine à ſouffrir qu'un autre que lui eût reçu une commiſſion qui flattoit la violence de ſes deſirs; car, de quels ſentimens n'eſt-on point capable de ſe laiſſer ſurprendre, quand on ſe laiſſe aveugler par ſa paſſion.

Quoi qu'il en ſoit, il réſolut d'empêcher que Paciéco n'exécutât le deſſein auquel il s'étoit engagé. Il en parla au Marquis de Villéna, qui lui dit qu'il étoit trop tard pour s'y oppoſer, & qu'à l'heure qu'il lui parloit, Paciéco étoit entré chez la Reine.

Alfonſe ne garda plus de meſures, voyant les choſes à cette extrémité. Il courut à la maiſon où la Reine étoit enfermée, & il arriva au moment que Paciéco alloit ſe la faire ouvrir. Il lui ordonna de ſe retirer; & Paciéco lui diſant à l'oreille que ce qu'il en faiſoit, étoit du conſentement & de l'ordre même du Marquis & de l'Infant, il lui répondit que l'un & l'autre avoit changé de deſſein, & qu'ils l'avoient envoyé exprès pour le lui dire, & le faire retirer. Paciéco n'oſa repliquer, connoiſſant le rang & la qualité d'Alfonſe; & il ſe retira. Mais Alfonſe qui devoit ſe contenter d'avoir détourné, ou du moins ſuſpendu le deſſein qu'on formoit contre la Reine, ne put encore réſiſter au deſir de voir cette Princeſſe; & ayant arraché à Paciéco l'ordre qu'il avoit pour ſe faire ouvrir la priſon, il réſolut de s'en ſervir pour lui-même. Paciéco l'obſerva; & avant vu qu'au-lieu de le ſuivre & de ſe retirer avec lui, il entroit & demandoit à voir la Reine, il vint

en rendre compte aux conjurés en des termes qui firent croire, qu'Alfonſe avoit voulu prendre pour lui la commiſſion qu'il avoit otée à Paciéco.

Il importoit peu aux conjurés que ce fût Alfonſe, ou Paciéco, qui contribuât au deſſein qu'ils avoient de décrier la Reine: & dès qu'on leur eut dit, qu'Alfonſe étoit chez cette Princeſſe, ils répandirent le bruit que, toute priſonniere qu'elle étoit, elle avoit introduit Alfonſe dans ſon appartement; ajoutant pour la mieux décrier, ce qu'ils imaginerent ſur le champ, qu'il y avoit long-tems qu'elle avoit une intrigue avec lui.

Catherine de Sandoval n'avoit rien ſu, ni du deſſein des conjurés, ni de la démarche d'Alfonſe; & apprenant qu'il étoit entré chez la Reine, elle fut la ſeule qui trouva de la vérité à l'intrigue dont les conjurés l'accuſoient. Elle crut donc qu'Alfonſe n'étoit entré chez la Reine, que parce qu'en effet il avoit continué à l'aimer; & voyant bien les extrémités, où le réduiſoit une démarche qui faiſoit tant de bruit, elle ne compta plus ſur l'eſperance de ſon mariage, & elle ſe crut trahie d'une maniere plus cruelle qu'elle ne l'avoit encore été. „ Quand il ne „ ſeroit entré chez la Reine, ſe diſoit-elle à elle-„ même, que par un mouvement de compaſſion, „ on le regardera toujours comme un Amant qui a „ une intrigue avec elle; & je ne puis plus deve-„ nir l'épouſe d'un homme ſoupçonné d'avoir ce „ commerce, & de qui on va répandre des bruits „ auſſi injurieux à ſa réputation qu'à celle de cet-„ te Princeſſe. „ Cette réflexion lui ôta toute eſperance d'être heureuſe; & elle ne s'appliqua plus qu'à chercher les moyens de s'éloigner, & d'oublier, ſi elle pouvoit, un Amant ſi peu digne d'elle. „ Auſſi bien, ajoûtoit-elle encore, n'a-t-il plus „ beſoin de moi pour ſa fortune, qui a été la ſeu-„ le conſidération qui juſqu'ici a ſoutenu ma con-„ ſtance: il eſt tems de me mettre au-deſſus d'une

que Catherine de Sandoval ſ
de ſon cœur qu'elle ne l'avoi
noître qu'elle n'avoit jamais
héroïques, puiſqu'elle aima
crut qu'il y avoit de la gloire
qu'elle ceſſa un peu de l'aime
n'y auroit plus que de la lâch
à ſe piquer de conſtance.
plus devoir aimer Alfonſe, e
pour lui aſſez d'indifférence
l'abandonner, quand elle cru
d'elle.

C'eſt ici qu'on doit admirer l
mens qui cauſent dans le mond
plus imprévus.

Alfonſe avoit fait mille choſe
plus folles que cette derniere a
therine eût jamais changé pour
fond il étoit excuſable d'avoir é
heurs d'une Reine indignement
combé au deſir de la voir.

Cependant c'eſt-là ce qui lui
cœur de Catherine, & ce qui l
ſans reſſource; tant ce qui cauſ
mauvaiſe fortune des hommes dé
tances où ils ſe trouvent.

l'affreuſe triſteſſe où elle étoit plongée, toucha encore plus Alfonſe, que n'avoit fait le changement de ſa beauté. Il ſe laiſſa tomber à ſes pieds, & lui prenant la main: „ Ah! Madame, lui dit-il après avoir „ gardé long-tems le ſilence, eſt-ce vous que je „ vois, & ſe peut-il faire que la vue d'Alfonſe vous „ donne quelque plaiſir?" La Reine le regarda, & le voyant tout en larmes, elle pleura de ſon côté; &, après avoir été long-tems en cet état: „ C'eſt bien moi, lui dit-elle, qui dois douter ſi „ c'eſt vous que je vois; car, enfin, par quel ha„ zard êtes-vous ici?"

Alfonſe ne lui cacha rien, ni des deſſeins des conjurés, ni de la commiſſion de Paciéco, ni de tous les malheurs dont elle étoit menacée; &, après avoir long-tems délibéré enſemble ſur les moyens de la tirer de l'extrémité où elle étoit réduite, ils n'en trouverent point d'autre que d'agir auprès du Marquis de Villéna pour la laiſſer ſe ſauver & s'enfuir en Portugal: & Alfonſe, oubliant les termes où il étoit avec Catherine de Sandoval, promit à la Reine d'agir auprès du Marquis, & de ſe charger du ſoin de la délivrer & de la conduire hors du Royaume. Il la quitta dans cette réſolution, & il vint la communiquer au Marquis de Villéna.

La premiere choſe qu'il apprit en entrant chez lui, c'eſt que tout le monde étoit perſuadé, & diſoit hautement qu'il n'avoit pris la commiſſion de Paciéco, que parce qu'il étoit amoureux de la Reine, & qu'il en étoit aimé. Ce bruit ne ſervit qu'à le déterminer encore plus qu'il n'étoit, à tâcher de perſuader au Marquis de laiſſer ſauver la Reine.

Le Marquis l'ayant écouté, & voyant combien Alfonſe prenoit d'intérêt au ſort de la Reine, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de conſentir à ſon évaſion, & de lui en donner le ſoin. Car par ce moyen, d'un côté il ſe délivroit, dans la perſonne d'Alfonſe, d'un homme qu'il prévoy-

oit bien, qui non ſeulement ne ſerviroit jamais les conjurés, mais qui au contraire pouvoit nuire beaucoup à leurs deſſeins; & de l'autre, en laiſſant Alfonſe s'enfuir avec la Reine, il donnoit encore plus d'atteinte qu'on n'avoit donné juſques-là à la réputation de cette Princeſſe. Il dit donc à Alfonſe qu'il approuvoit ſon deſſein, & ils prirent enſemble des meſures pour le faire réuſſir.

Alfonſe, charmé de ce conſentement, en voulut rendre compte à Catherine de Sandoval; mais elle refuſa de le voir, & ce refus penſa lui faire oublier ce qu'il avoit promis à la Reine, & les meſures qu'il avoit priſes avec le Marquis.

Son cœur toujours également partagé entre l'amour de la Reine, & celui de Catherine, ne put digérer le changement de celle-ci; & peu s'en falut que pour regagner ſon eſprit, il ne laiſſât-là tout ce qu'il avoit projetté en faveur de la Reine; car c'eſt à de pareils retours que l'on eſt toujours expoſé, quand on eſt partagé entre deux amours.

Il écrivit à Catherine: il paſſa des heures entiéres à la porte de ſa chambre, obſtiné à ne point ſe retirer qu'on ne lui ouvrît. Il tâcha d'eſcalader les fenêtres; & il fit tout ce que peut faire un Amant déſeſpéré, ſans que Catherine en fût touchée, & ſans qu'elle daignât lui répondre un mot.

Il n'auroit point quitté priſe ſi le Marquis ne l'eût fait avertir qu'il commençoit à être ſuſpect aux conjurés, & qu'on le feroit arrêter s'il différoit plus long-tems d'exécuter le deſſein dont ils étoient convenus.

Il vit bien qu'il n'y avoit point d'autre reſſource; & il aima mieux encore être utile à la Reine, s'il avoit à périr, que de périr inutilement.

Il prit tout ce qui étoit néceſſaire pour la faire ſauver; & il n'eut pas même la conſolation en s'engageant dans une entrepriſe qui alloit le perdre,

d'y porter un cœur content; car il avoit un chagrin mortel du changement de Catherine, & il ne connut jamais mieux qu'il l'avoit aimée, que quand il crut qu'il n'en étoit plus aimé.

Ayant diſpoſé toutes choſes, il alla au milieu de la nuit dans la priſon de la Reine; & l'ayant faite déguiſer en femme du peuple, il la mit dans un brancard avec la petite Princeſſe ſa fille, & une femme pour les ſervir, & il monta à cheval ſuivi ſeulement de deux valets auſſi à cheval. En cet état ils ſortirent de Madrid pour prendre la route de Portugal: triſte ſpectacle, qui put faire voir alors à quoi ſont expoſées les places les plus élevées.

Dès que le Marquis de Villéna les crut à une journée de Madrid, & aſſez loin pour n'être pas pourſuivis, il prit ſoin de répandre par-tout qu'Alfonſe avoit enlevé la Reine; & cette nouvelle confirma tous les bruits injurieux qu'on avoit fait courir touchant la conduite de cette Princeſſe.

On apprit cette fuite à l'armée du Roi; & l'amour que Bertrand de la Cuéva avoit toujours eu pour la Reine, lui faiſant voir avec chagrin qu'Alfonſe étoit maître de cette Princeſſe, il remontra au Roi qu'il devoit tout faire pour empêcher que le Portugal ne ſervit d'aſile à une Reine, qui, aidée des conſeils d'Alfonſe, pourroit donner de nouveaux prétextes à la guerre civile.

Le Roi, entierement gouverné par la Cuéva, & qui d'ailleurs avoit autant de joie de pouvoir retirer ſa Femme des mains des rebelles, que de l'empêcher d'aller en Portugal, & qui à toutes ces conſidérations joignoit un deſir ſecret de ſe venger d'Alfonſe, approuva ce que la Cuéva lui dit, & il lui donna des troupes pour ſe mettre à la ſuite des fugitifs, & pour tâcher de leur couper chemin.

On n'eut pas de peine à y réuſſir, puiſqu'à meſure qu'Alfonſe & la Reine s'éloignoient de Madrid, ils approchoient de l'armée du Roi, ne

des eſpions de la route qu'ils
cha dans un Bois avec la tr
gnoit; & Alfonſe, qui ne ſe
donner dans ſon embuſcade.

Il voulut réſiſter, mais il fu
contraint de ſe rendre. On le
val; & il eut le chagrin de voi
va qui conduiſoit ce parti, &
à la Reine, la conjura avec b
de ſouffrir qu'on l'arrachât à ſ
rendre au Roi ſon Epoux.

Jamais état ne fut plus affre
trouva Alfonſe. Il voyoit ſa pe
qui le touchoit le plus, c'étoit
la Cuéva qu'il haiſſoit comme
maître de la Reine; & peut-êt
cette Princeſſe n'eût pas toujour
ter aux pourſuites d'un homme
treprenant, que ſon amour éto
Roi-même.

Cependant la Reine ayant rép
qu'elle étoit prête d'aller par tou
de la conduire, le conjura d'avo
ſité pour rendre la liberté à Alf
qui vouloit plaire à cette Princeſſ

„ liberté; & ſi vous avez quelque pouvoir ſur ſon „ eſprit, employez-le à obtenir qu'il me donne la „ mort." Puis, adreſſant la parole à la Cuéva: „ Com„ te, lui dit-il, tu ferois une bien plus belle ac„ tion, ſi au-lieu de remettre la Reine entre les „ mains de ſon Tiran, tu voulois avoir la gloire „ que j'ai recherchée de la conduire en un Royau„ me où l'on ſaura rendre juſtice à ſon mérite." La Cuéva, au-lieu de répondre, fit marcher le brancard de la Reine du côté du camp, & laiſſa Alfonſe libre, & les deux hommes qu'il avoit à ſa ſuite.

Alfonſe ſuivit long tems des yeux le brancard; & l'ayant vu diſparoître, il alla ſe cacher dans le premier bourg qu'il trouva, & il y paſſa la nuit, incertain du parti qu'il devoit prendre.

Ce fut alors qu'il fit reflexion aux malheurs où l'avoient expoſé tant d'infidélités qu'il avoit faites à Catherine de Sandoval; il comprit qu'il ne pouvoit plus eſperer de voir la Reine: &, quoiqu'il trouvât également du danger à retourner à Madrid, il aima mieux prendre ce parti, que de ſe jetter dans l'Armée du Roi. „ Je ne puis plus vi„ vre, ſe diſoit-il à lui-même; mais au-moins, „ puiſqu'il faut que je périſſe, je dois choiſir, „ pour le lieu de ma mort, celui où je pourrai „ voir encore une perſonne dont la haine m'eſt in„ ſupportable." Dans ces penſées, il prit la route de Madrid, où les choſes avoient bien changé de face depuis le peu de tems qu'il en étoit ſorti.

Le vieux Marquis de Villéna s'y étoit déclaré amoureux de Catherine de Sandoval, ſoit qu'il eût diſſimulé cet amour tant qu'il avoit cru que Catherine aimoit Alphonſe, ſoit qu'il l'eût aimée par une de ces impreſſions ſoudaines qu'on reçoit quelquefois lorſqu'on y penſe le moins. Il n'avoit pas tardé à lui déclarer ſon amour, & à lui faire en même tems la propoſition de l'épouſer. Catherine avoit

... monastère de Religieuses.

L'Infant Dom Alfonſe mourut p
tems : & Catherine, ayant appris
voit été enlevée, & ne doutant pe
ne fût entre les mains du Roi, &
éviter de périr, elle changea tout c
ſolution qu'elle avoit priſe de ſe re
au Marquis de Villéna, qu'elle ét
pouſer, pourvu qu'il voulût écouter
d'un accommodement avec le Roi,
les conditions de l'accommodemen
roit la vie & la liberté d'Alphonſe.

Le Marquis auroit peut-être eu
conſentir à ces propoſitions, ſi la m
ne lui eût fait voir que c'étoit pour
ſité de faire ſon accommodement av
promit à Catherine tout ce qu'elle l
Catherine l'aſſura qu'elle étoit prête à

Alphonſe arriva à Madrid ſur ces
apprenant que Catherine alloit épou
de Villéna, & qu'elle n'avoit conſen
que pour lui ſauver la vie, il eut d'ab
miration pour cette illuſtre fille, qu'
devoir paroître, de peur que ſa préſ
manquer un établiſſement qui lui é
geux. Il ſe trouva donc assez embar-

portable: &, ſans ſçavoir préciſément ce qu'il vouloit, il alla chez le Marquis, & il apprit par-là à tout le monde qu'il étoit revenu, & que la Cuéva lui avoit rendu la liberté. „ Je viens, dit-il au Marquis, vous trouver, Seigneur, pour vous ap„ prendre que ſi vous n'avez promis d'épouſer Ca„ therine de Sandoval que pour aſſurer ma vie, „ vous êtes quitte de votre promeſſe, puiſque vous „ me voyez, & que rien ne vous oblige mainte„ nant d'achever ce mariage. Il prononça ces pa„ roles avec tant d'aigreur, que le Marquis les „ prit pour une inſulte, & répondant ſur le même „ ton: Non, non, dit-il, vos intérêts n'ont point „ de part au deſſein que j'ai pris: j'épouſe Cathe„ rine, parce que je veux l'épouſer, & je ne rends „ compte à perſonne du motif de mon mariage: „ mais, comme vous avez été toute votre vie un „ eſprit inquiet, il eſt bon qu'on s'aſſure de vous, „ & qu'on vous faſſe recevoir ici les traitemens que „ vous méritez." En diſant ces paroles, il ordonna qu'on ſe ſaiſit d'Alphonſe, & qu'on le gardât ſûrement: mais, un moment après, changeant de penſée, il le fit revenir; &, après lui avoir reproché ſon ingratitude, puiſque c'étoit lui qui avoit empêché qu'on ne l'exécutât dans la priſon d'où il l'avoit retiré, & ſes infidélités pour Catherine dont il avoit été plus aimé & plus eſtimé que ne le méritoit un homme qui avoit eu la lâcheté de lui préférer une Princeſſe auſſi décriée que la Reine: „ Mais pour vous marquer, pourſuivit-il, que je „ ne veux point ici me ſervir de mon autorité, je „ vais faire prier Catherine de Sandoval de décider „ elle-même ſur le mariage qui vous allarme; car „ je ne ferai à cet égard que ce qu'il lui plaira que „ je faſſe." En achevant ces paroles, il envoya prier Catherine de vouloir bien ſe rendre auprès de lui. Elle avoit déjà été inſtruite du retour d'Alphonſe, & elle fut fort inquiéte du ſujet pour le-

quel on la mandoit. Elle arriva; & le Marquis de Villéna, ayant fait retirer tout le monde, reſta ſeul avec elle & Alphonſe.

„ Il s'agit, dit-il, Madame, de ſçavoir ſi je „ dois vous tenir la parole que je vous ai donnée „ de vous épouſer, puiſqu'on prétend que je n'y „ ſuis plus obligé, voyant qu'Alphonſe n'eſt pas „ dans le danger où nous le croyions. Je ne vous „ diſſimulerai point, Seigneur, reprit Catherine, „ que j'ai aimé Alphonſe, & que je l'aime encore „ aſſez pour ne vouloir pas ſa mort. J'ajoûterai „ même, que l'envie de mettre ſa vie en ſûreté „ m'a fait répondre à l'honneur que vous m'avez „ propoſé, & changer la réſolution de me retirer „ du monde. Mais la part que je prens à ſa con- „ ſervation, ne doit point vous allarmer, puiſque „ je vous jure que je ne le verrai jamais : & ce „ n'eſt point l'honneur d'être votre épouſe, ni au- „ cune inconſtance de mon cœur, qui m'a changé „ pour lui; c'eſt ce que je me dois à moi-même, „ après ſa mauvaiſe conduite, & la honte où il „ s'eſt expoſé d'être cauſe de l'injure qu'on fait à „ la réputation de la Reine. Oui, Alphonſe, lui dit- „ elle en lui adreſſant la parole, vous étiez aſſez in- „ ſtruit des circonſtances dont il s'agiſſoit lorſque „ vous êtes entré chez cette Princeſſe, & vous lui „ deviez aſſez pour ne pas expoſer ſa réputation par „ une viſite ſi téméraire. Car pour qui paſſez-vous „ dans le monde, après avoir donné lieu de croire „ tout ce qu'il plaît à ſes ennemis de publier contre „ ſon honneur? Je ne veux point vous accabler, & je „ crois que vous n'avez pas prévu de ſi honteuſes „ ſuites: mais enfin le mal eſt fait, & par recon- „ noiſſance de l'amour que vous avez eu pour „ moi, vous devez vous contenter de l'intérêt que „ j'ai pris & que je prens encore à votre vie: mais „ il faut que nous nous ſéparions pour toujours, „ & que vous ne vous ſouveniez de moi que pour

„ pro-

„ profiter des exemples, j'oſe dire, que je vous ai „ donné de l'amour le plus pur qui fût jamais."

A meſure que Catherine parloit, les yeux d'Alphonſe ſe rempliſſoient de larmes: le Marquis de Villéna lui-même étoit attendri, & ne pouvoit s'empêcher d'admirer une ſi merveilleuſe perſonne. „ Les larmes que je répands, reprit Alphonſe en „ ſe jettant aux pieds de Catherine, vous marquent „ aſſez, Madame, que je connois toute mon in„ fortune. O Dieu! ſe peut-il faire que j'aye été „ aimé de vous, & que je n'aye pas connu quel „ tréſor j'avois en vous? Seigneur, dit-il en par„ lant au Marquis, ne me laiſſez point ſurvivre à „ ma honte: remettez-moi entre les mains des Bour„ reaux d'où vous m'avez retiré, & ôtez-vous par „ ma mort toutes les inquiétudes que vous peut „ donner un amour que j'ai ſi peu mérité. Car „ que ſait-on de quoi je ſerois capable? Il n'y a „ ni entrepriſes, ni extrémités, ni crimes mêmes, „ où je ne fuſſe prêt de conſentir pour retrouver „ le bien que j'ai perdu; &, tant que je vivrai, „ vous ne ſerez jamais tranquille poſſeſſeur d'un „ cœur qui a été à moi, & dont jamais rien ne „ ſauroit remplacer la perte. Non, Alphonſe, re„ prit le Marquis, je ne ſerai cauſe, ni de votre „ mort, ni de votre déſeſpoir: il ne ſera pas dit „ qu'à mon âge je n'aye pu me rendre maître de „ mes paſſions, & il ne tiendra pas à moi que „ vous ne ſoyez heureux. J'ai voulu épouſer Ca„ therine de Sandoval, parce que j'ai cru ne pou„ voir rien faire de plus, pour lui témoigner combien „ je la diſtinguois du reſte des femmes. Je vois „ maintenant qu'il y a un moyen plus glorieux en„ core de lui marquer mon amour, & mes diſtinc„ tions. C'eſt de me joindre à vous, pour vous „ aider à regagner le cœur qu'elle vous avoit don„ né, & que perſonne n'aura après vous. Je n'ai „ recherché la poſſeſſion de ſa perſonne, qu'autant

„ que j'ai eſpéré de poſſéder un cœur ſi digne d'ê-
„ tre ſouhaité: je ne me flatte plus de cette eſpe-
„ rance; & je n'enviſage aucun autre moyen de
„ lui plaire, que de vous rendre à elle plus digne
„ d'elle que vous n'avez été." Le Marquis, ayant parlé de la ſorte, conjura Catherine de Sandoval de ne point contraindre l'inclination qu'elle avoit toujours eue pour Alphonſe, d'oublier ſa mauvaiſe conduite, & de lui donner au-moins le tems de la réparer; s'engageant de ne rien épargner de ſon côté, pour le faire comprendre dans l'amniſtie que le Roi promettoit aux Conjurés, s'ils vouloient mettre bas les armes.

Soit que la joie que Catherine eut de voir que le Marquis ne s'obſtinoit point à un mariage pour lequel elle avoit une répugnance infinie, ſoit que l'amour qu'elle avoit pour Alphonſe ſe réveillât, ſoit qu'ayant pris la réſolution de ſe retirer du monde, elle crut devoir diſſimuler, elle parut avoir pour la généroſité du Marquis toute la reconnoiſſance qu'elle méritoit, & donner à Alphonſe les eſperances dont le Marquis vouloit le flatter, pourvu qu'il réparât ſa mauvaiſe conduite, en redevenant également fidéle, & au Roi, & à ſa Maîtreſſe.

Alphonſe ſe jetta vingt fois à ſes pieds & à ceux du Marquis, & il crut encore à ce moment avoir abſolument oublié la Reine, & n'être plus capable d'une autre amour que de celui de Catherine.

Le Marquis de Villéna, qui, comme on peut juger par ce que nous venons de dire, étoit véritablement un grand homme, s'étant rendu maître de ſon amour, ne penſa plus qu'à rendre le repos à la Caſtille; & il fit bien paroître, qu'il n'avoit point eu d'autre vue en prenant les armes, que d'en aſſurer le repos; puiſque, dès que l'Archevêque de Séville lui vint faire de la part du Roi des propoſitions d'un accommodement avantageux à l'Etat, il l'écouta.

Soit qu'il fût persuadé que la fille de la Reine ne fût pas fille du Roi, soit qu'il comprît qu'il étoit nécessaire pour la gloire de l'Espagne que l'Infante Isabelle régnât, il ne voulut jamais entendre à aucun accommodement, qu'à condition qu'Isabelle seroit déclarée seule héritiere du Roi son frere; que la Reine & sa fille seroient renvoyées en Portugal, & que Bertrand de la Cuéva seroit éloigné.

Le Roi consentit à ces trois conditions; & le Traité ayant été signé, on prêta de nouveau le serment au Roi, & la Princesse Isabelle fut solemnellement reconnue pour héritiere de Castille.

Le Roi, qui avoit lieu d'être peu attaché à la Reine, par toutes les raisons qu'on a pu voir, n'eut aucune peine à consentir à son éloignement, & il ne fut touché que de celui de Bertrand de la Cuéva: mais il fallut dissimuler; &, après avoir protesté à la Cuéva qu'il ne seroit pas longtems sans le rappeller, il lui donna la commission de conduire la Reine en Portugal, & d'y rester jusqu'à ce qu'il fût assez maître pour le faire revenir.

Le Marquis de Villéna n'oublia pas dans le Traité les intérêts d'Alphonse; & le Roi, contraint de dissimuler, consentit à le voir, & parut trouver bon qu'il épousât enfin Catherine de Sandoval.

Si Alphonse avoit su profiter des circonstances, il n'auroit tenu qu'à lui, & de posséder sa Maîtresse, & d'assurer sa fortune. L'Infante Isabelle, qui, par les conseils du Marquis de Villéna, avoit presque toute l'autorité dans le Conseil du Roi, vouloit qu'on donnât à Alphonse la principale charge dont on avoit dépouillé la Cuéva, qui étoit la Grande-Maîtrise de St. Jaques; & Catherine de Sandoval n'étoit point assez changée pour avoir de la peine à l'épouser.

Tout sembloit donc lui être favorable: & il est surprenant, qu'après tant d'expériences & de mal-

voyant de plus que ce Rival
étoit, avoit la commiſſion de co
ceſſe, & de reſter avec elle en
renaître ſes anciennes jalouſies; &
de la Cuéva lui parut préférable à
deſtinoit de ſolide à la Cour.

Cependant, s'il avoit voulu
tout ce qui étoit arrivé depuis q
été conduite à l'Armée du Roi,
vir de motif pour profiter de ſa
eſt rare qu'un homme qui n'a pas
tre d'une paſſion, ait une juſte
choſes qui méritent ſon attacheme
rence. Il ſuit ce qui le frappe le pl
dans l'agitation, ce qui lui ſervoit
d'hui, le derange demain. C'eſt-l
Alphonſe; car, pour reprendre les
haut, dès que Bertrand de la Cuév
Reine au Camp, & qu'il eut été re
ſuccès de cet enlevement, le Ro
ſur le parti qu'il devoit prendre. „
„ ſoit-il à la Cuéva, une femme,
„ de me dire qu'elle étoit la fem
„ & qui depuis a eu avec lui to
„ qui l'ont décriée parmi les C
Cuéva avoit eu un nou

chaſſer. Cependant Bertrand de la Cuéva étoit amoureux de cette Princeſſe; & cet Amant, ſemblable à ceux qui ont la vanité de vouloir paſſer pour heureux dans leurs amours, étoit ravi qu'on le crût Pere de la fille dont elle étoit accouchée. Il ſavoit pourtant bien que c'étoit Alphonſe, & il ne pouvoit douter que ce Rival ne fût aimé de la Reine: les derniers bruits qu'on avoit fait courir contre l'honneur de cette Princeſſe, le devoient confirmer encore dans cette peſée, & tout cela auroit dû lui ſervir pour l'engager, & à fuir la Reine, & à deſabuſer le public de l'opinion où l'on étoit touchant ſes amours avec elle. Mais la Cuéva étoit auſſi rempli de vanité que d'amour: & ſi l'on a vu dans Alphonſe les travers d'un amour ſans conduite, on peut voir auſſi dans la Cuéva le ridicule d'un amour vain qui cherche à éclater.

Il vouloit qu'on le crût bien avec la Reine: &, pour marquer qu'il y prenoit intérêt, il demanda la commiſſion de la retirer des mains d'Alphonſe, & il obtint celle de la voir à toutes les heures du jour, dès qu'elle fut arrivée au Camp. Il prit d'abord pour prétexte de ſes viſites fréquentes, le ſoin de lui rendre compte des diſpoſitions du Roi à ſon égard; mais en effet il ne lui parla que de ſon amour. La Reine, qui n'étoit pas aſſez maîtreſſe pour laiſſer agir le mépris qu'elle avoit pour lui, fit ſemblant de l'écouter. Cette complaiſance l'enhardit juſqu'à oſer lui propoſer le même deſſein qu'il avoit déjà eu, de lui faire donner un ſecond enfant au Roi de Caſtille. „ J'aurai ſoin, lui diſoit-il, „ que le Roi vous voye, & vous avez intérêt de „ faire croire en devenant dans ces circonſtances „ Mere d'un ſecond enfant, que le Roi eſt le Pere „ du premier."

Perſonne ne lira cette Hiſtoire, qui ne ſoit touché du malheur d'une Princeſſe expoſée à de ſi violentes propoſitions; mais telle fut la Reine Jean-

Cependant elle n'avoit pourtan
que le malheur d'être femme d'u
pouvoit être ſon mari, & d'avoi
qu'elle avoit trouvé aimable; &
faire voir, que la réputation de
quelquefois plus des circonſtances
tu même.

La Reine ſe défendoit du mieux
des pourſuites de la Cuéva, quan
Roi obligea ce Prince à faire les
l'accommodement dont nous avons
miere choſe que fit la Reine, ſe v
de cette Paix, fut d'écrire à Alph
lui avoir rendu comte de tout ce q
mour de la Cuéva, elle finiſſoit en l
ne devoit pas la laiſſer entre les m
val, & que s'il avoit pour elle tou
il l'avoit flattée, il ne tarderoit pas
Portugal, où ils pourroient faire e
ge, en apprenant à toute la Terre
Caſtille n'avoit pu être ſon époux.

Alphonſe reçut cette lettre dans le
ſante l'avoit choiſi pour la Grande-M
Catherine de Sandoval ne pouvoit p
défendre de l'épouſer: cette funeſte
ſa perte.

A la-vérité il ne lui dit pas que ſon deſſein étoit d'épouſer cette Reine, il lui dit ſimplement, qu'il vouloit aller tuer la Cuéva.

Catherine, lui voyant une réſolution à laquelle elle s'attendoit ſi peu, crut ſentir éteindre le reſte d'amour qu'elle avoit encore pour lui. Elle ſe contenta de lui demander froidement, s'il étoit devenu fou; &, voyant bien qu'elle avoit trop différé à prendre ſon parti avec un homme ſur lequel il y avoit ſi peu de fonds à faire, elle le quitta, & alla diſpoſer tout pour exécuter le deſſein qu'elle avoit de ſe faire Religieuſe à Tolède.

Elle ne communiqua ce deſſein qu'à la jeune Marquiſe de Villéna, encore même ne lui en fit-elle la confidence que ſur le point de ſon départ. Elle ne put, en lui découvrant cette réſolution, s'empêcher de ſe plaindre d'Alphonſe, & de rendre compte à ſon Amie du deſſein où il étoit d'aller chercher la Reine en Portugal.

La Marquiſe, qui étoit touchée de perdre Catherine de Sandoval, & qui crut que le deſſein où elle étoit de ſe retirer n'étoit cauſé que par l'inconſtance d'Alphonſe, avertit cet Amant de ce qui ſe paſſoit; & elle lui dit en termes les plus touchans qu'elle put imaginer, que cette généreuſe Amante, ne pouvant ſoutenir tous les chagrins qu'il lui donnoit, alloit pour jamais renoncer au monde.

Ce diſcours fit ſur le cœur de cet Amant tout l'effet que la Marquiſe avoit ſouhaitté; & Alphonſe n'eut pas plus de force pour ſe défendre de l'amour qui le rentraîna en ce moment vers Catherine, qu'il en avoit eu pour reſiſter à celui qui l'appelloit vers la Reine: ſacrifiant toujours ſes intérêts à la derniere paſſion, qui faiſoit le plus d'impreſſion ſur ſon cœur, il différa ſon depart, & il ne chercha plus qu'à voir Catherine de Sandoval, & à la détourner de ſon deſſein.

Cependant il avoit pris des meſures pour ſe ren-

de Castille d'avoir chaſſé cette l
même tâché d'inſpirer à quelque
le déſir de la rappeller. Ce deſſé
ce de crime de Léze-Majeſté dans
preſent, qui avoit déféré toute l'
le: & cette Princeſſe, apprenant q
le tems qu'il étoit comblé de ſes
des deſſeins ſi contraires à ſes inté
miere à dire au Roi, que jamais
pos qu'il ne ſe fût défait de lui. L
tant d'autres raiſons de ſouhaitter la
ſe, la jura à ſa ſœur, & donna ſe
faire arrêter.

Alphonſe en fut averti, & il a
de ſe ſauver, s'il avoit pu ſe reſou
therine de Sandoval exécuter le de
mer à Tolède. Il preféra donc le
ner cette illuſtre fille d'une reſolut
à celui de ſa propre vie; ou plutô
point, & toutes ſes penſées le por
therine.

Elle étoit déjà partie; & Alfon
mis à la ſuivre, ne la joignit qu'à
fit paroître tant de repentir de ſa c
& il lui donna tant d'aſſurance d'un
ble, qu'elle commençoit à voir cha

perſuadé qu'il ne la reverroit jamais, & la conjurant, au-lieu de ſe faire Religieuſe, d'épouſer le Marquis de Villéna.

Cet adieu fut ſi touchant, & Catherine fut ſi perſuadée qu'on alloit le faire mourir, que ſon amour ſe renouvella tout entier, & qu'elle oublia tous les ſujets qu'elle avoit eu de ſe plaindre de lui, pour ne plus penſer qu'à aller ſolliciter ſa grace.

En effet elle ſavoit bien qu'elle étoit la cauſe innocente de ce qu'Alphonſe avoit été arrêté, & qu'il auroit pu prendre la fuite, s'il n'avoit mieux aimé la ſuivre à Toléde.

Elle reprit donc pour lui, non ſeulement tout l'amour, mais encore toute l'eſtime qu'elle en avoit eue; & le dernier ſacrifice de ſon Amant effaça toutes ſes infidélités & tous ſes crimes.

Elle retourna à Madrid, pendant qu'on conduiſoit Alphonſe à Médina del Campo.

Le Roi avoit une autre Maîtreſſe nommée Dona Béatrix de Guyomar, & il ne voulut jamais voir ni écouter Catherine ſur le ſujet d'Alphonſe. La Marquiſe de Villéna, qui s'accuſoit de ſon côté d'être cauſe de ſa perte, par l'avis qu'elle lui avoit donné de la retraite de Catherine, employa pour lui tout le crédit qu'elle avoit, & auprès de l'Infante Iſabelle, & ſur l'eſprit de ſon Beaupere, mais ce fut inutilement; & Alphonſe fut condamné comme criminel de Léze-Majeſté, ſans qu'on fît aucun détail de ſon crime.

Il ne reſta plus d'autre eſperance à Catherine, que de faire propoſer ſon mariage avec le Marquis de Villéna; & elle tenta toutes les manieres honnêtes qu'elle put employer, pour lui en faire reprendre le deſſein. Le Marquis lui répondit qu'il admiroit ſon courage & ſa fidélité; mais qu'il n'étoit plus en termes où il pût penſer à ce mariage, qui d'ailleurs ne ſerviroit de rien pour ſauver Alphonſe, par la réſolution où il voyoit le Roi de le faire

périr. Il ne reſta donc à Catherine que ſon déſeſpoir & ſes larmes.

Cependant on s'aviſa, par le Conſeil de l'Infante qui vouloit s'aſſurer la Couronne, de faire propoſer à Alphonſe ſa grace & ſa liberté, à condition qu'il déclareroit le commerce qu'il avoit eu avec la Reine, & que c'étoit lui qui étoit Pere de la fille qu'elle avoit.

On choiſit Catherine de Sandoval, pour aller lui faire cette propoſition : mais cette vertueuſe fille refuſa de s'en charger, aimant mieux que ſon Amant périt, que de lui faire avoir la vie par un aveu qui deshonnoreroit la Reine. Elle fit même quelque choſe de plus ; car, craignant que cette propoſition ne lui fût faite par un autre, & que la crainte de la mort n'obligeât Alphonſe à l'aveu qu'on exigeoit de lui, elle trouva le moyen de lui écrire, & de le conjurer de mourir plutôt, que de faire cette injure à la Reine.

Alphonſe reçut la lettre de Catherine, preſque en même tems que le même Paciéco dont nous avons parlé, alla lui faire cette propoſition de la part du Conſeil du Roi.

Alphonſe la refuſa conſtamment, ſoit qu'il fût encouragé par la lettre de Catherine, ſoit qu'il eût aſſez de grandeur d'ame pour ménager au péril de ſa vie la réputation d'une Reine qu'il avoit aimée.

Il dit donc à Paciéco, que, bien loin de dire qu'il eût jamais eu aucun commerce avec la Reine, il étoit obligé de publier en mourant, qu'il n'avoit jamais remarqué dans cette Princeſſe que des ſentimens & une conduite digne de ſon rang.

Paciéco rapporta cette déclaration, qui ne ſervit qu'à hâter le ſupplice & la mort d'Alphonſe. On lui prononça ſa Sentence, qui le condamnoit à perdre la tête. Il marcha au ſuplice avec toute la conſtance & la fermeté d'un homme qui mépriſoit la vie : & on peut juger, par le courage avec

lequel il mourut, qu'il auroit été un des plus grands hommes de ſon ſiecle, ſans le fatal amour qui le partagea toute ſa vie, & qui fut la cauſe funeſte de tous ſes malheurs.

Catherine, ayant appris ſa mort, retourna au Couvent de Tolède, où elle paſſa le reſte de ſa vie, après y avoir fait Profeſſion.

La jeune Marquiſe de Villéna pleura longtems cette mort: mais perſonne, après Catherine, n'en fut plus touché que la Reine, qui fut inſtruite des conditions auxquelles on lui avoit offert la vie.

FIN.

LA CHARTREUSE.

EPITRE

A M. D. D. N.

POURQUOI de ma ſage indolence
Interrompez-vous l'heureux Cours?
Soit raiſon, ſoit indifference,
Dans un douce négligence,
Et loin des Muſes pour toujours,
J'allois racheter en ſilence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouïr de ma Raiſon,
Et m'arracher malgré moi-même

Fait de ſes plus chers A
L'objet de la haine imb
Des Pédans, des Prude
Et la victime des Cagot
Mais, votre Epître encl
Trop prodigue d'un vain
Des douces vapeurs du l
Vient encore enyvrer me
Envain donc j'abjurois la
L'haleine légére des vents
Emportoit mes foibles ſer
Aminte, votre goût ranim
Mes accords & ma liberté
Entre Uranie & Terpſicore
Je reviens m'amuſer encore
Au Pinde que j'avois quitte
Tel, par ſa pente naturelle
Par une erreur toujours nou
Quoiqu'il ſemble changer ſo

Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de douleurs aimables
Egayer le ſombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aiſance,
Ce ſentiment, ces traits diſerts,
Et cette molle négligence,
Qui mieux que l'exacte Cadence
Embellit les aimables Vers?
Je ne ſuis plus dans ces Bôcages,
Où plein de riantes images
J'aimai ſouvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inſpirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un deſtin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs ſauvages,
Dieux! quel contraſte douloureux!
Au premier aſpect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur ſecrete,
Mon cœur ſubitement flétri,
Dans une ſurpriſe muëtte
Reſta longtems enſéveli.
Quoi qu'il en ſoit, je vis encore,
Et malgré vingt ſujets divers
De regrets & de triſtes airs,
Ne craignez point que je déplore
Des infortunes en ces Vers.
De l'aſſoupiſſante Elégie

Quand il vient, ſur de foib
Me chanter, pleureur inſipi
De longues lamentations.
Un Eſprit mâle & vraiment
Dans le plus invincible enn
Dédaignant le triſte avan
De ſe faire plaindre d'autru
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre &
Et joint au mépris de la v
Un égal mépris de la mort.
Mais, ſans cette apreté ſtoï
Vainqueur du chagrin léthal
Par un heureux tour de pe
Je ſais me faire un jeu comi
Des peines que je vais trac
Ainſi l'aimable Poëſie,
Qui dans le reſte de la vie
Porte aſſez peu d'utilité,
De l'objet

Que je retrouve encor les Ris
Dans la Lucarne infortunée
Où la bizarre Deſtinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empeſtée,
Où la foule toujours crottée
Des Preſtolets provinciaux
Trotte ſans cauſe & ſans repos,
Vers ces demeures odieuſes,
Où régnent les longs argumens,
Et les harangues ennuyeuſes,
Loin du ſéjour des agrémens;
Enfin (pour fixer votre vue)
Dans cette pédanteſque rue,
Où trente faquins d'Imprimeurs,
Avec un air de conſéquence
Donnent froidement audience
A cent faméliques Auteurs;
Il eſt un Edifice immenſe,
Où dans un loiſir ſtudieux
Les doctes Arts forment l'enfance
Des fils des Héros & des Dieux.
Là, du toit d'un cinquieme étage,
Dominant avec avantage
Tout le Climat Grammairien,
S'éléve un Antre aërien,
Un Aſtrologique Hermitage,
Qui paroit mieux dans le lointain
Le nid de quelque Oiſeau ſauvage,

A la lueur d'un noir fi
Panché ſur un lit ſans
Dans un deshabillé d'H
Vous griffonne aujourd'
Et peut-être ſans trop d
Ces Vers enfilés au haz
Et, tandis que pour vo
Longtems devant l'aube
Empaqueté comme un
Cinquante rats à mon or
Ronflent encore en faux
Si ma chambre eſt ronde
C'eſt ce que je ne dirai
Tout ce que j'en ſais ſan
C'eſt que, depuis l'obliq
On peut former juſqu'à ſi
Dans cette cage reſſerrée
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une goutiere livré
A d'interminables ſa

Six brins de paille délabrée
Treſſés ſur deux vieux échalats:
Voilà les meubles délicats,
Dont ma Chartreuſe eſt décorée;
Et que les freres de Borée
Bouleverſent avec fracas,
Lorſque ſur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers Combats
Qu'ils vont livrer ſur vos Climats;
Ou quand leur Troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats,
Qui verſent ſur chaque contrée
Les cathares & le trépas.
Je n'outre rien: telle eſt en ſomme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des ſilphides, & des follets.
Telles on nous peint les tanieres,
Où giſent ainſi qu'au tombeau
Les Pithoniſſes, les Sorcieres,
Dans le Donjon d'un vieux Château:
Ou tel eſt le ſublime ſiége,
D'où, flanqué des trente-deux Vents,
L'Auteur de l'Almanac de Liége
Lorgne l'Hiſtoire du beau Tems,
Et fabrique avec privilége
Ses Aſtronomiques Romans.
Sur ce Portrait abominable,
On penſeroit, qu'en lieu pareil,

Ai peſé dès foibles mortels
Et les biens & les maux ré
Qui fais qu'un bonheur véri
Ne dépendit jamais des lie
Que le Palais le plus pom
Souvent renferme un miſér
Et qu'un déſert peut être ai
Pour quiconque ſait être he
De ce Caucaſe inhabitable
Je me fais l'Olympe des Die
Là, dans la liberté ſuprêm
Semant de fleurs tous mes i
Dans l'Empire de l'Hyver n
Je trouve les jours du Print
Calme heureux, Loiſir ſolit
Quand on rencontre ta dou
Quel antre n'a point de qu
Quelle caverne eſt étranger
Lorſqu'on y trouve le Bon
Lorſqu'on y vit ſans Spect

Et de petits fats ignorans,
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plattes cotteries,
Où l'on voit ſouvent réunies
L'Ignorance en petit manteau,
La Bigotterie en lunettes,
La Minauderie en cornettes,
Et la Réforme en grand chapeau;
Loin de ce Médiſant infâme,
Qui de l'Impoſture & du Blâme
Eſt l'impur & bruyant Echo;
Loin de ces Sots atrabilaires,
Qui, couſus de petits Myſteres,
Ne vous parlent qu'incognito;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de Dactiles,
Coëffés de phraſes imbéciles
Et de claſſiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaiſſe
Des Pédans de Rome & de Gréce
N'étant point encor degagés,
Portent leur petite Sentence
Sur la Rime & ſur les Auteurs,
Avec autant de connoiſſance
Qu'un Aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui, dogmatiſant ſur des riens,

De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des Miseres pédantesq
Qui sont bien moins la Véri
Que les Rêves creux & bur
De la crédule Antiquité;
Loin de la gravité Chinoise,
De ce vieux Druïde empesé
Qui, sous un air simétrisé,
Parle à trois tems, rit à la
Regarde d'un œil aprêté,
Et m'ennuye avec dignité;
Loin de tous ces faux Cénob
Qui, voués encor tout entie
Aux Vanités qu'ils ont profes
Errans de quartiers en quartie
Vont dans d'équivoques visit
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs Moûtie
Loin de ces fausets du Parna

Et telles fadeurs ſynonimes ;
Ignorant que ce vieux jargon,
Relegué dans l'ombre des Claſſes,
N'eſt plus aujourd'hui de ſaiſon.
Chez la brillante fiction ;
Que les tendres Lyres des Graces
Se montent ſur un autre ton ;
Et qu'enfin de la foule obſcure,
Qui rampe aux marais d'Hélicon,
Pour ſauver ſes vers & ſon nom,
Il faut être ſans impoſture
L'Interprete de la Nature,
Et le Peintre de la Raiſon.
Loin, enfin, loin de la préſence
De ces timides Diſcoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a paîtri leur enfance,
Reſtent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame ſenſée,
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la perſuaſion,
Oſe ſouſtraire ſa penſée
A l'aveugle prévention.
A ces traits, je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs ;
Mais, ſur cette légere empreinte
D'un peuple d'ennuyeux Cauſeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez ſi toute ſolitude,

Que dis-je ? Eſt-on ſeul ap
Lorſque touché des plaiſirs
On s'entretient dans les ouv
Des Dieux de la Lyre & d
Par une illuſion charmante,
Que produit la verve brillar
De ces Chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes
Non ſous ces dehors odieux
Qu'apportent du ſein des tén
Les ſantômes des malheurei
Quand vengeurs des crimes c
Ils montent aux terreſtres lie
Mais ſous cette parure aiſée,
Sous ces lauriers vainqueurs
Que les Citoyens d'Eliſée
Sauvent du ſouffle de la mor
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beai
Je vois ſortir l'ombre volage

Philoſophe ſans verbiage,
Et Poëte ſans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roſes durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulieres,
Viennent unir leurs voix légeres,
Et font badiner la raiſon,
Tandis que Le Taſſe & Milton
Pour eux des trompettes guerrieres
Adouciſſent le double ſon.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois ſuccéder une troupe
De morts un peu plus ſérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux.
Je vois Saint Réal & Montagne
Entre Senéque & Lucien;
Saint-Evremont les accompagne.
Sur la recherche du vrai bien
Je les vois porter la lumiere;
La Rochefoucault, La Bruyere,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant aux doux fruits de leurs plumes
Ma bibliothéque & mes vœux,
Je laiſſe aux Sçavantas poudreux
Ce vaſte cahos de volumes,
Dont l'Erreur & les Sots divers
Ont infatué l'Univers,
Et, qui ſous le nom de ſcience

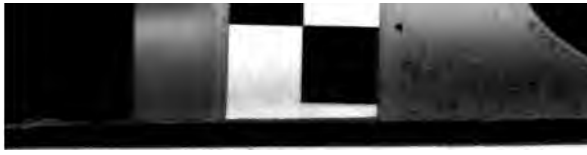
De ces morts vainqueurs de
On ſe conſole de l'abſence
De l'oubli même des Huma
A l'abri de leurs noirs orage
Sur la cîme de mon rocher,
Je vois à mes pieds les nauf
Qu'ils vont imprudemment c
Pourquoi dans leur foule im
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur eſtime, ni leur fortune
Ne me coûtent point un deſi
Pourrois-je, en proye aux ſo
Dans la commune illuſion,
Offuſquer mes propres lumier
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, Adulateur ſordide,
Encenſer un Sot dans l'éclat,
Amuſer un Créſus ſtupide,
Et monſeigneuriſer un Fat ;
Sur des eſpérances [illegible]

Proſtituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des Palais faſtueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oſer être vertueux?
De la ſublime Poëſie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent Ignares importans,
Dont l'ame maſſive, aſſoupie,
Dans des organes impuiſſans,
Ou livrée aux fougues des ſens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaiſirs des ſentimens?
Irois-je pâlir ſur la rime,
Dans un ſiécle inſenſible aux Arts,
Et, de ce rien, qu'on nomme eſtime,
Affronter les nombreux hazards?
Et d'ailleurs, quand la Poëſie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le ſceptre, & la vie,
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'Immortelle
M'enchaîner encor pour long-tems?
Quand j'aurai paſſé mon printems,
Pourrois-je vivre encor pour elle?

Car, enfin, au Lyrique effort,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus ſolides journées,
Voudrois-je me livrer encor?
Perſuadé que l'harmonie
Ne verſe ſes heureux préſens,
Que ſur le matin de la vie,
Et que, ſans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas peſans
Ces vieilles Muſes douairieres,
Ces Meres ſeptuagénaires
Du Madrigal & des Sonnets,
Qui, n'ayant été que Poëtes,
Rimaillent encor en lunettes,
Et meurent au bruit des ſiflets?
Egaré dans le noir Dédale,
Où le fantôme de Thémis,
Couché ſur la pourpre & les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irois-je, Orateur mercénaire
Du faux & de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix & ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la chicane,
Aux loix d'un tribunal profane

Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper & le trône & l'autel?
Aux ſentimens de la nature,
Aux plaiſirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaiſirs qu'a faits l'impoſture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie,
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oiſiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le ſein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimeres:
Sur leurs fortunes menſongeres
J'ai vu régner la folle erreur,
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain maſque de bonheur,
Mille petiteſſes réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lachetés infidéles
Sous un coloris de candeur,
Et j'ai dit au fond de mon cœur;
Heureux, qui, dans la paix ſecrète

Jouet de l'aveugle Déeſſe
Ou dupe de l'aveugle Di
A la ſombre Miſantropi
Je ne dois point ces ſent
D'une fauſſe Philoſophie
Je hais les vains raiſonne
Et jamais la bigotterie
Ne décida mes jugemens.
Une indifférence ſuprême,
Voilà mon principe & m
Tout lieu, tout deſtin, to
Par-là devient égal pour
Où je vois naître la journ
Là content j'en attens la
Prêt à partir le lendemain
Si l'ordre de la deſtinée
Vient m'ouvrir un autre ch
Pour oppoſer un goût reb
A ce domaine ſouverain,
Je me ſuis fait du ſort hun
Une [illegible]



Vous voyez un foible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole,
Enlevé de quelque arbriſſeau,
Quitte ſa tige, tombe, & vole
Sur la ſurface d'un ruiſſeau.
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer & de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante;
Et, d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il ſurnage,
Souvent il eſt au fond des eaux;
Il rencontre ſur ſon paſſage,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive ſauvage
Et des déſerts abandonnés.
Parmi ces erreurs continues,
Il fuit, il vogue juſqu'au jour;
Qui l'enſévelit à ſon tour
Au ſein de ces mers inconnues,
Où tout s'abîme ſans retour.
Mais, que fais-je? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliſer:
Dans une lettre ſans contrainte,
Je ne prétendois que cauſer.
Où ſont, hélas! ces douces heures,
Où, dans de plus cheres demeures,
Partageant vos diſcours charmans,
Je partageois vos ſentimens?

Et toute la Mythologie,
Pour un cartaut de cond
Ainſi de mes plaiſirs d'A
Je me remets l'enchanten
Et de la tardive Pomone
Rappellant le régne char
Je me redis inceſſammen
Dans ces ſolitudes riantes
Quand me verrai-je de r
Courez, volez, heures t
Qui retardez cet heureux
Claire fontaine, aimable
Rive où les Graces font
Des fleurs & des jeux éte
Près de ta ſource, avant l'
Quand reviendrai-je boire
L'oubli des ſoins & des m
Dans cette gracieuſe atten
Aminte, l'amitié conſtante
Entretenant mon ſouvenir

J'en jure le pélérinage:
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai ſoudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où ſouvent vous rêvez en Sage,
Les lettres d'Usbeck à la main:
Ou bien dans ce valon fertile,
Où cherchant un ſecret aſile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix envain fugitive
Rappelle ſa troupe craintive,
Que nous chaſſons ſur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel ſans ſoins, Ami ſans fard,
Penſant par goût, vivant ſans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems & du hazard.
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs riantes aſſorties,
Portant des eſprits déchargés
De ſoucis & de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine cômédie,
Et comme en un Monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliſerons enfin
Cette petite République

Le nouvel État :
La franchiſe en ſera le C
Les jeux en ſeront le Sé
Et ſur un Tribunal de rc
Siége de notre Conſulat,
L'enjoûment jugera les c
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d
La raiſon, quittant ſon tc
Prendra le ton du ſentime
La vertu n'y ſera point pr
L'eſprit n'y ſera point péc
Le ſavoir n'y ſera mettabl
Que ſous les traits de l'agı
Pourvu que l'on ſache être
On y ſaura ſuffiſamment.
On y proſcrira l'étalage
Des *Phràſiers*, des Rhéte
Rien n'y prendra le nom d
Mais, ſous le nom de badi
Il ſera quelquefois

Juſques ſur Bacchus & les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les Faux-plaiſans,
Les Cagots fades & rampans,
Les Complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids Savans.
Enfin, cet heureux coin du Monde
N'aura pour but dans ſes ſtatuts,
Que de nous ſouſtraire aux abus
Dont ce bon Univers abonde.
Toujours ſur ces lieux enchanteurs
Le Soleil levé ſans nuages
Fournira ſon cours ſans orages,
Et ſe couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établiſſement,
Nul Indiſcret, nul Inconſtant,
N'entrera dans la confidence:
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, ſa béatitude,
Pour baſe ayant la ſolitude,
S'il devient peuple, il eſt perdu.
Les Etats de la République
Chaque Autonne s'aſſembleront;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines ſeront,
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philoſophiques loiſirs,

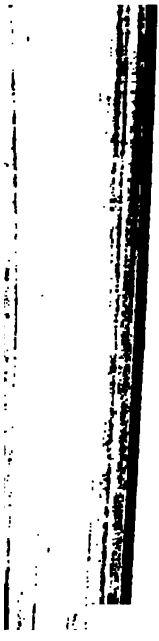
LES OM

II. EPI

A M. D.

DES régions de *Sil*
De ce ſéjour aërien,
Dont ma douce philoſ
Sait bannir la mélancoli
En rimant quelque aim
Salut, ſanté toujours fle
Solitude, & libre entreti
A la République cherie,
Dont une tendre réverie
M'a déja rendu citoyen.
Dans votre épitre ingénie

Et les mœurs du Peuple Latin.
A la gayeté de nos maximes
Pour ajuſter ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La ſéchereſſe du ſujet,
Ecartons la Muſe empeſée,
Qui, ſe guindant ſur de grands mots
Préſide à la Proſe toiſée
Des Poëtes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Eliſée,
Dans le plaiſir pur & parfait
De mon hermitage ſecret:
Par un contraſte aſſez bizarre,
Dans ce nouvel amuſement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non ſur un ton triſte & peſant.
Ennemi des Muſes plaintives,
Juſques ſur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.
Un peuple de jeunes Eſclaves,
Dans un ſilence rigoureux,
Des pleurs, des priſons, des entraves,
Un ſéjour vaſte & ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'eſt-ce point la fidéle empreinte
Du triſte Royaume des Nuits?
N'en doutons point: ce que la Fable
Nous a chanté des ſombres bords,



Des manoirs que j'offr
Et l'Hiſtoire trop véri
De leurs habitans mall
Avec l'Erébe & ſon c
Conſrontez ces antres
Et dans le portrait d'u
Vous reconnoîtrez les
Tel étoit le vrai parallé
Que, dans cette dernie
Un ſonge offrit à mon
Aminte, je me le rapp
Dans ce délire réfléchi
Je croyois vous condui
Et ſi ma mémoire eſt fid
Je vous entretenois ainſi
Venez, de la docte pou
Oſez franchir les tourbil
Perçons l'Infernale Carr
Des Scholaſtiques Régic
Là, comme aux ſource

N'ornent point ces lieux déteſtés;
Les ſeuls oiſeaux d'affreux augure
Y forment des ſons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron.
Voyez ce Portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans ſon caractere
La triple rigueur de Cerbere,
Et l'ame avare de Caron.
Ainſi que les ombres légeres,
Qui pour leurs demeures premieres
Formoient des regrets & des vœux,
Les jeunes Captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrieres,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce Satellite odieux.
Entrons ſous ces voûtes antiques
Et ſur les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés.
Au-lieu de ces voiles funébres,
Qui de l'Empire des Ténébres
Tapiſſoient les murs enfumés
D'une longue ſuite de théſes,
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaiſes,
Supplice éternel du bon-ſens.
A la place des Tiſiphones,

L hyperbole aux longues éc
La Catachréſe aux doubles
Les Logogryphes effrayans,
L'impitoyable ſyllogiſme,
Que ſuit le ténébreux ſophi
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégere
Ici raſſemble, avant le tems
Ces Manes jeunes & trembl
Et ravis au ſein de leur Me
Sur leurs déplorables deſtins
Dans des Lieux voués au ſil
Voyez de pâles Souverains
Exercer leur triſte puiſſance
Un ſceptre noir arme leurs m
Ainſi Radamante aux traits f
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muët des omb
Prononçoit les arrêts du ſort
Mais quelles allarmes ſoudai

Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels ſont ces brûlans ſoupiraux?
Que vois-je? Quels nouveaux Tantales
Maudiſſent ces perfides eaux.....?
De ce paralléle groteſque,
Moitié vrai, moitié romaneſque,
Aminte, pour nous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon ſonge,
Un cruel ôſant m'éveiller
N'eût diſſipé ce doux menſonge,
Et le preſtige officieux,
Qui vous préſentoit à mes yeux.
Ce hideux bourreau, moins un homme,
Qu'un patibulaire fantôme,
Tels qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et dans l'horreur du crépuſcule,
Tenant leur conciliabule,
Parmi la cendre des tombeaux:
Ce ſpectre, dis-je, au front ſiniſtre,
Du tumulte, bruyant Miniſtre,
Affublé de l'accoutrement
D'un Précurſeur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit;
Et d'une bouche ſépulchrale

Vaut-elle une nuit de bonheur?
Par votre miſſive charmante,
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéreſſante,
Ou quelque anecdote amuſante.
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux Chapiers des Thuilleries
Intéreſſant fort peu mes ſoins,
Vous amuſeroient encor moins;
Et, d'ailleurs, ſelon le génie
De notre aimable Colonie,
Je ne dois point perdre d'inſtans,
Ni prendre une peine futile
A differter en grave ſtile
Sur les bagatelles du tems.
Qu'on faſſe la paix ou la guerre,
Que tout ſoit changé ſur la Terre,
Nos Citoyens l'ignoreront:
Exempts de ſoucis inutiles,
Dans cet Univers ils vivront
Comme des paſſagers tranquiles,
Qui, dans la chambre d'un vaiſſeau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reſte de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaiſir toujours nouveau.
Sans ſavoir comment va la flotte,
Qui vogue avec eux ſur les eaux,

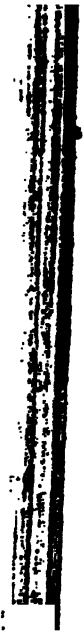
Ils laiſſent la crainte au Pilote,
Et la manœuvre aux Matelots.
A tout le petit Conſiſtoire,
Où ne ſont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y conſens;
Mais ſauvez-la des jugemens
De cette Prude à l'humeur noire
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médiſante mémoire;
Et qui, voyant ces vers nouveaux,
Sur le champ iroit ſans repos,
Dreſſant la créte & battant l'aîle,
Glapir quelque allarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots:
Ou qui, pour parler ſans emblême,
Dans quelque parloir médiſant
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec ſcandale
De ce fiel myſtique & couvert,
Que verſa ſouvent ſa cabale
Sur l'hiſtoire de Dom Vairvert.
Fait en cette critique année,
Où le Perroquet révérend
Alla jaſer publiquement
Entraîné par ſa deſtinée,
Et ravi je ne ſais comment
Au ſecret de ſon Maître abſent.

Selon la Gazette Neuſtrique,
Cet amuſement Poëtique
Surpris, intercepté, tranſcrit
Sur je ne ſais quel manuſcrit
Par un Preſtolet famélique,
Se vend à l'inſu de l'Auteur
Par ce Petit-Collet profane,
Et déjà vaut une ſoutane
Et deux caſtors à l'Editeur.
Si ma main n'étoit pas trop laſſe,
Ce ſeroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux memoires du ſaint Oiſeau,
De narrer *Comme quoi* la piéce,
Portée au ſortir de la preſſe
Au Parlement Viſitandin,
Cauſa dans leurs ſaintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et ſonna par-tout le tocſin;
Comme quoi les Meres notables,
L'Etat-Major, les Vénérables,
Vouloient dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Janſéniſtes, impardonnables,
Et notoirement impoſtures;
Mais, *comme quoi* des jeunes Sœurs
La juriſprudence plus tendre

Les jeunes Sœurs d'un œil
Ont vu draper les graves f
Les révérendes Douairiere
Et la Grand-Chambre du C
Une None ſempiternelle
Prétend prouver à tout Fid
Que jamais Vairvert n'exiſt
Vu, dit-elle, qu'on ne pou
Trouver la lettre circulaire
Du Perroquet miſſionnaire
Parmi celles de ce tems-là.
Je crois que la remarque h
De la Cloitriere Sybile,
N'en déplaiſe à ſa charité,
Sera de peu d'utilité;
Car, dès que Vairvert eſt ci
Dans les Archives du Parnaſ
Quel Incrédule auroit l'auda
D'en ſoupçonner la vérité?
Toutefois, ce procès myſtiq

Et dans le fort des argumens,
Que heurlera ſon rauque organe,
Perdra ſes deux dernieres dents.
Mais, la jeune Sœur Pulchérie,
Qui pour Vairvert perorera,
Si dans ce jour, comme on publie,
Les Directeurs opinent-là,
Très-ſûrement l'emportera
Sur l'octogénaire Harpie.
A plaider contre le Printems
L'Hiver doit perdre avec dépens.
Adieu. Voilà trop de folies.
Trop pareſſeux pour abréger,
Trop occupé pour retoucher,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger.
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier;
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me deſennuyer;
Ainſi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire:
L'eſprit n'eſt jamais las d'écrire,
Lorſque le cœur eſt de moitié.

De Paris, le 21 *Décembre* 1734.



taire-bouche. 1740. à
——— des Génies, ou les
d'Almar, ouvrage traduit
Charles Morell, ci-devz
ments Anglois dans l'Ita
& en François ſur la tra
in 8vo. qui ſe relient en
XIII. *planches en Taille-d*
——— Moraux de M. Marm
gr. 12. Amſterdam. 1779.
——— dito, 3 vol. gr. 8vo.
Evangile (L') du Jour, 8vo
Fables de Phèdre Affranchi d
çois, avec les Fables de
ves; l'Interlinaire des de
Regles de Syntaxe qui y
des termes dont l'Auteu
1769. à
——— choiſies, miſes en Ve
velle Edition gravée en t
Sr. Feſſard; le texte par
Tome 1. 2. & 3. *Paris* 1
Jeux (les) de la petite Thi
mes dialogués ſur des pr
mœurs des Enfans & des j
de cinq ans juſqu'à vingt,
fig. *Amſt.* 1771. à
Les Récréations de la Toi
Aventures amuſantes & inté
1775. à
Souvenirs (les) de Mad. d
1770. à
Voyages de Londres à O